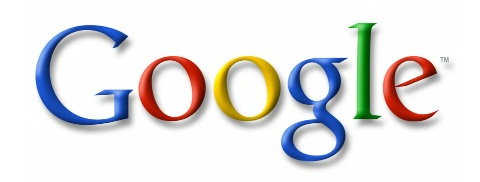
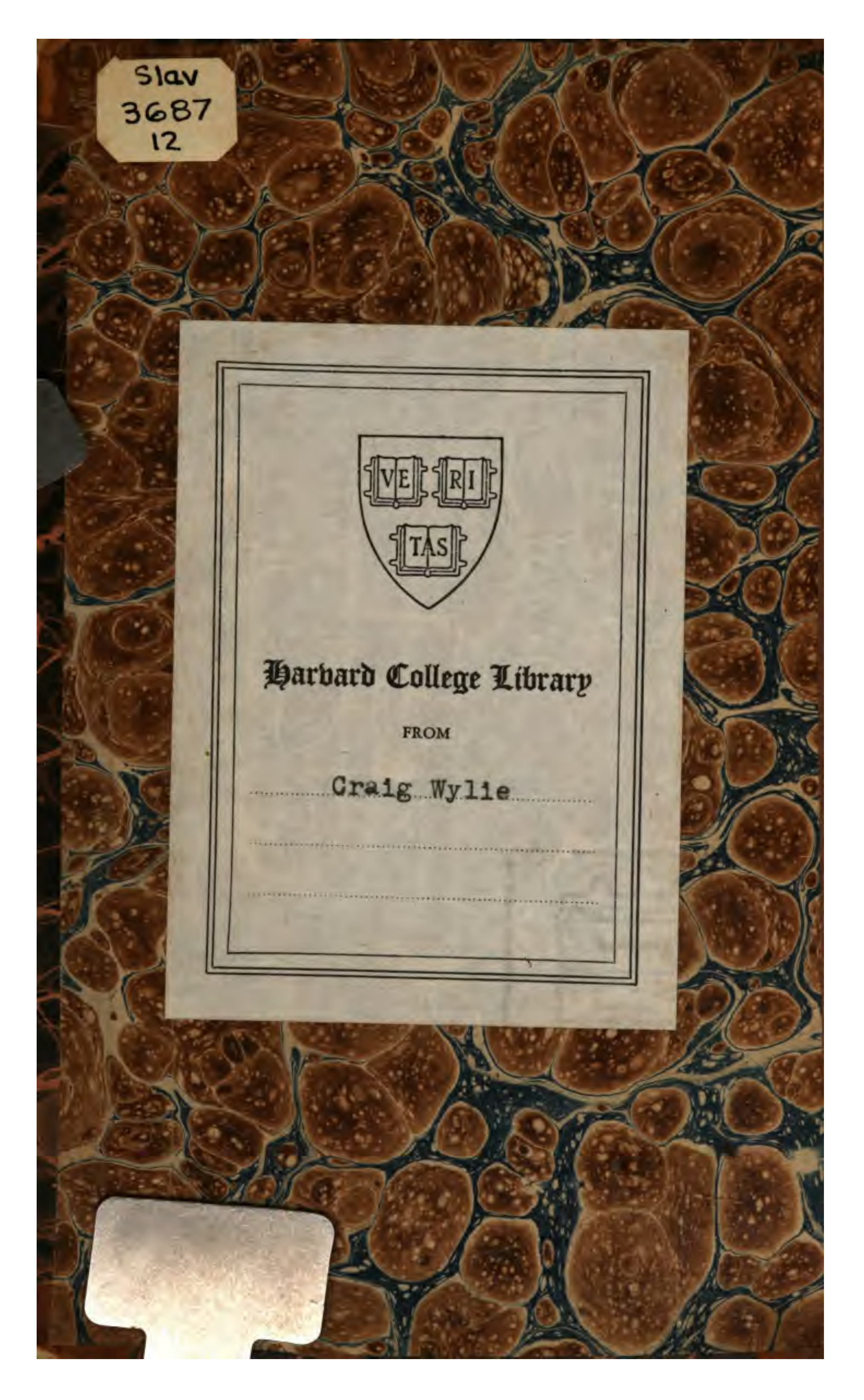
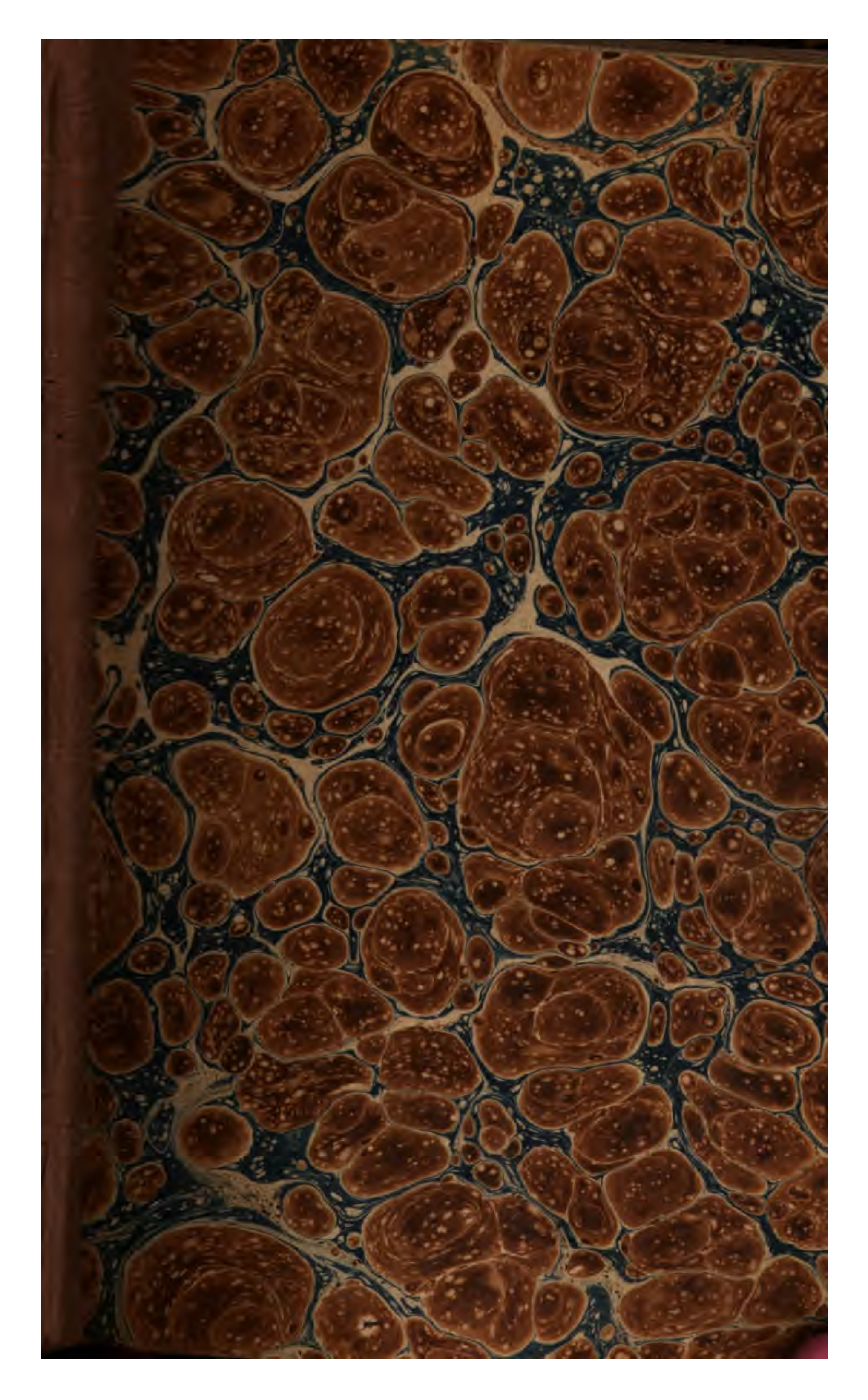




Slav
3687
12
VE
RI
TAS



1205. Thomas circle Washington D.C. Andrew Wylie.

VOYAGE

D'ORENBOURG

A BOUKHARA.



HABITANS DE L'ASIE CENTRALE.

1.er	Ouzbik	5	Tadjik
2	Turcoman	6	Femme Tadjik
3	Kirghiz	7	Jeune Tadjik
4	Sarty	8	Afghan

Lith. de C. de Lasteyrie

VOYAGE

D'ORENBOURG

A BOUKHARA,

FAIT EN 1820,

A TRAVERS LES STEPPES QUI S'ÉTENDENT A L'EST DE LA MER D'ARAL ET AU-DELA DE L'ANCIEN JAXARTES;

Rédigé par M. le Baron GEORGES DE MEYENDORFF,
Colonel à l'état-major de S. M. l'Empereur de toutes les Russies,

ET REVU

PAR M. LE CHEVALIER AMÉDÉE JAUBERT,
Maître des requêtes honoraire, Professeur de Turc à l'École Royale et Spéciale établie près la Bibliothèque du Roi, l'un des Secrétaires-Interprètes de S. M. pour les langues orientales, etc.

PARIS,
LIBRAIRIE ORIENTALE DE DONDEY-DUPRÉ PÈRE ÉT FILS,
Imp.-Lib. de la Société Asiatique, Édit.-Propriét. du Journal Asiatique,
et Lib. de la Société Royale Asiatique de la Grande-Bretagne et d'Irlande sur le continent,
RUE SAINT-LOUIS, N°. 46, AU MARAIS, ET RUE RICHELIEU, N° 67.

M DCCC XXVI.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

De retour de son voyage en Boukharie, M. le baron de Meyendorff a naturellement désiré que le résultat des observations qu'il avait recueillies dans ce pays si peu fréquenté par les Européens, pût se répandre avec facilité dans le monde savant. Il a donc rédigé une relation de ce voyage en français, langue que parlent généralement les hommes instruits, tant en Europe que dans une grande partie du Nouveau-Monde. M. de Meyendorff a pensé aussi qu'en confiant son ouvrage aux presses de la capitale de la France, il aurait une garantie que l'impression en serait aussi correcte qu'il pouvait le souhaiter, et il a dû se flatter de plus, que, paraissant à Paris, c'est-à-dire au milieu de contrées où les sciences sont cultivées avec cette ardeur et cette persévérance auxquelles elles doivent leurs progrès, son livre serait bientôt connu des personnes dont il ambitionne le suffrage. Mais il convenait que l'impression de cet ouvrage fût commise à quelqu'un qui possédât, indépendamment de la connaissance de la langue française, nécessaire pour corriger des négligences échappées à un étranger, celle de divers idiomes de l'Orient; car la relation du *Voyage à Boukhara* contient un grand nombre de noms turcs, mongols, arabes et persans. M. de Meyendorff a donc

prié M. Amédée Jaubert de vouloir bien se charger de surveiller l'impression de son livre.

M. Jaubert s'est acquitté de cette tâche avec le zèle qu'on devait attendre d'une personne désireuse de contribuer, autant qu'il était en elle, à l'avancement de la géographie orientale; il y a vu, d'ailleurs, une occasion de témoigner hautement sa reconnaissance pour les soins hospitaliers dont il fut l'objet, durant le cours du voyage qu'il fit, en 1818, dans le Caucase et sur les les bords de la mer Caspienne, et dont les résultats sont devenus, depuis, si honorables et si utiles à l'industrie française. M. Jaubert a également dirigé la gravure de la carte dressée et dessinée par M. de Meyendorff et par les officiers attachés à l'ambassade russe; document précieux, qui comprend près de deux mille indications de lieux totalement omis sur les cartes précédentes, et qui, pour la partie occidentale surtout, paraît digne d'être offert aux amis des sciences, comme un modèle d'élégance topographique, d'exactitude et de clarté.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Les relations commerciales qui existaient depuis long-tems entre la Russie et la Boukharie, ont pris, depuis la dernière moitié du dix-huitième siècle, une très-grande extension. Des envoyés boukhares sont arrivés assez fréquemment à Saint-Pétersbourg. Celui qui vint dans cette capitale en 1816, puis en 1820, exprima, au nom de son souverain, le désir de voir une ambassade russe se rendre en Boukharie. Ce vœu, présenté à S. M. l'empereur Alexandre, fut favorablement accueilli. Ce monarque pensa qu'en effectuant le projet qu'on lui soumettait, il serait possible, non-seulement de donner plus de développement et de sûreté au commerce qui se faisait entre les deux états, mais aussi d'obtenir des renseignemens exacts sur des contrées encore imparfaitement connues.

En conséquence, l'empereur nomma son chargé d'affaires auprès du khan de Bou-

kharie, M. de Négri, conseiller d'état actuel, et secrétaire de légation; M. de Jacovlew, assesseur de collége, le docteur Pander, naturaliste avantageusement connu, et trois traducteurs-interprètes d'Orenbourg furent adjoints à la légation.

Je fus chargé de recueillir des notions géographiques et statistiques sur les pays que nous allions parcourir. MM. Volkonsky et Simosryrf, lieutenans d'état-major, furent désignés pour m'accompagner et pour m'aider dans mes travaux.

Nous reçûmes, au mois de juin 1820, l'ordre de nous préparer à partir; au mois d'août suivant nous étions arrivés à Orenbourg, ville située à deux mille deux cents verstes de Saint-Pétersbourg.

Comme nous devions traverser d'immenses steppes uniquement fréquentées par des hordes vagabondes, le gouvernement nous donna une escorte composée de deux cents cosaques et de deux cents fantassins, auxquels furent ajoutés vingt-cinq cavaliers bachkirs. Nous emmenions avec nous deux pièces

d'artillerie; trois cent cinquante-huit chameaux portaient les bagages; enfin, nous avions quatre cents chevaux. Il nous fallut six semaines pour faire à Orenbourg nos préparatifs de voyage, et pour munir notre troupe de tout ce qui lui était nécessaire pour la traversée du désert.

Le peu de tems dont je pouvais disposer avant de me mettre en route, ne me permit pas de rassembler à l'avance des notions précises sur les pays que j'allais visiter, non plus que sur l'Orient en général, que je ne connoissais que très-superficiellement. Je prie donc les personnes qui liront ma relation, de la considérer, non comme le résultat de recherches profondes, mais simplement comme le fruit des observations que le hasard des circonstances m'a mis à portée de faire, et comme le résumé des renseignemens que j'ai pu réunir sur la Boukharie et sur les états voisins.

Les Boukhares manquent d'instruction, et sont d'une indifférence inconcevable pour tout ce qui ne concerne pas leur religion ou

leur commerce. Il ne m'a donc pas été possible de recueillir autant de faits que je l'aurais désiré. D'ailleurs, ces peuples sont, comme la plupart des Orientaux, d'une méfiance excessive dans leurs rapports avec les Européens. Ce motif porta le khan à interdire toute communication entre ses sujets et nous. Les détails que je me suis procurés sont, par conséquent, bien incomplets; toutefois, je puis les présenter comme exacts, et de plus, étant relatifs à un pays très-peu visité par les voyageurs, ils auront, je crois, le mérite de la nouveauté. Je me décide donc à les publier, trop heureux si mon travail peut former une légère addition à la somme des connaissances qu'on possède sur l'Asie centrale.

VOYAGE
D'ORENBOURG A BOUKHARA.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Préparatifs du voyage. — Départ. — Dangers de la route. — Itinéraire.

Les personnes attachées à l'ambassade qui devait se rendre à Boukhara, étaient arrivées à Orenbourg dans le courant d'août. Vers la même époque, les soldats cosaques et bachkirs, destinés à former l'escorte, furent désignés par le général en chef d'Essen, gouverneur militaire d'Orenbourg; mais cette troupe ne pouvait être réunie que pour la mi-septembre, et nous vîmes s'écouler la belle saison. Par des motifs d'économie, on avait d'abord voulu transporter les vivres dans des chariots; divers renseignemens sur la nature du pays que nous avions à traverser nous en dissuadèrent. Il fut décidé que le transport des provisions se fe-

rait sur des chameaux, et que l'on ne prendrait que vingt-cinq chariots pour les hommes qui pourraient tomber malades ou se blesser en route. Chaque chariot était attelé de trois chevaux, et conduit par un bachkir. Comme nous devions traverser des rivières dans la steppe des Kirghiz, on nous munit de deux bateaux placés sur des chariots. Ceux-ci étaient construits de manière qu'en les posant sur les deux bateaux, on en formait un radeau capable de porter une vingtaine d'hommes.

Une marche de deux mois dans le désert exigeait pour chaque soldat cent cinq livres pesant de biscuit, et pour chaque cheval quatre quintaux d'avoine; en outre, le gruau pour la troupe; un double approvisionnement de munitions pour nos deux pièces d'artillerie; une quinzaine de *kibitka* ou tentes en feutre; deux cents tonneaux pour transporter de l'eau dans les déserts; enfin plusieurs tonnes d'eau-de-vie. Trois cent vingt chameaux furent chargés des provisions de l'escorte, et trente-huit des bagages et des provisions des personnes attachées à l'ambassade.

Le gouverneur militaire avait fait prendre des arrangemens avec des chefs kirghiz, pour que, moyennant cent dix roubles en assignations [1], les

[1] Environ 110 fr.; le franc et le rouble, en assignations de banque, ont à peu près la même valeur.

trois cent cinquante-huit chameaux dont on avait besoin fussent rendus le 15 septembre aux portes d'Orenbourg, prêts à porter six cent quarante livres chacun. Ce jour tant désiré parut; pas un Kirghiz n'arriva. Le marché d'Orenbourg ne fut pas en état de fournir la quantité d'avoine indispensable à notre escorte ; il fallut donc envoyer dans les campagnes voisines, c'est-à-dire à cent cinquante verstes d'Orenbourg[1]. Un propriétaire voulut bien faire battre l'avoine nécessaire ; elle nous parvint à Orenbourg le 20 septembre.

L'entretien de l'escorte pendant son absence de Russie fut évalué à une somme d'environ soixante-douze mille roubles, qu'il était indispensable d'avoir en numéraire, afin de pouvoir s'approvisionner à Boukhara. L'exportation des monnaies russes étant défendue, il fallait se procurer des ducats ; mais les marchands d'Orenbourg n'en avaient pas en assez grande quantité ; on en fit donc chercher à Troïtski, ville distante de six cents verstes. Cette tentative ayant échoué, l'on finit par expédier un courrier, qui obtint la somme demandée à la bourse de Moscou, à quinze cents verstes d'Orenbourg.

Divers retards imprévus suspendirent ainsi notre départ. La belle saison avait disparu ; la

[1] Cent quatre verstes font vingt-cinq lieues de France.

moitié de septembre s'était écoulée, et déjà de fortes gelées s'annonçaient; le mauvais tems commença, la pluie, la grêle et la neige se succédaient tous les jours.

Je me trouvais donc à la veille d'entreprendre un voyage pendant les froids, les ouragans, les giboulées des mois d'octobre et de novembre; alors je me rappelai les souffrances de l'armée de Timour sur le Sihoun, décrites par Cherefeddin. « Les uns, dit-il, perdaient le nez et les oreilles; » les autres voyaient tomber leurs pieds et leurs » mains; le ciel n'était qu'un nuage, et la terre » qu'un monceau de neige. » Les contrées que nous avions à traverser étaient encore bien plus septentrionales que celles où périt l'armée de ce conquérant; je plaignis nos pauvres soldats, qui, sans pelisses, allaient être exposés à toutes les intempéries d'un hiver toujours très-rigoureux.

Nous eûmes plusieurs conférences avec les Kirghiz pour déterminer la route que nous allions prendre, et pour connaître les difficultés auxquelles nous devions nous attendre. Cinq d'entre eux furent désignés pour être nos guides; le plus considérable fut nommé leur chef, et en même tems celui d'une soixantaine d'autres Kirghiz, destinés à soigner, à charger et à conduire les chameaux.

Ces animaux appartenaient à différens proprié-

taires. Ils ne sont ordinairement réunis qu'en *koch*, ou troupeaux de vingt à soixante, conduits par un chef kirghiz. Les ballots furent répartis entre ces différens *koch*; l'on fit un essai en chargeant quelques chameaux, et l'on reconnut que les ballots alongés sont les plus propres pour les transports de cette nature.

Le 9 octobre arrivèrent les derniers chameaux qui nous étaient nécessaires : notre départ fut définitivement fixé au lendemain.

Enfin le 10, l'escorte entière, réunie sur la grande place d'Orenbourg, fut passée en revue par le gouverneur général. Il fit dire une messe, et bénir les voyageurs. La cérémonie religieuse, les chants sacrés, cette bénédiction qui précédait un si long voyage à travers d'immenses déserts, tout cela avait quelque chose d'imposant et de solennel, dont l'intérêt s'accroissait encore par le pressentiment des chances et des dangers auxquels une telle expédition pouvait être exposée.

En effet, ces dangers se présentaient en grand nombre; il était possible que les Kirghiz, toujours avides de pillage, toujours mécontens de voir des Russes explorer leurs déserts, vinssent tenter des attaques nocturnes : cette supposition n'était pas sans fondement; car non loin du Sir-déria,

en 1803, le lieutenant Gaverdvosky fut assailli par les Kirghiz; par la défense la plus opiniâtre il parvint à peine à sauver sa personne : sa femme, son médecin, et les trois quarts de son escorte restèrent au pouvoir des nomades du désert.

En calculant même que les Kirghiz n'oseraient point attaquer une escorte aussi nombreuse que la nôtre, ils pouvaient brûler l'herbe et les roseaux dans les endroits de la steppe où nous passerions, pour multiplier ainsi les difficultés du voyage, ou même pour le rendre impossible. Un autre genre d'attaque fort usité parmi eux, c'est d'approcher pendant la nuit des chevaux qui paissent, et d'en enlever un grand nombre avec une incroyable célérité. Ces brigandages étaient fort à redouter, car quelques voleurs réunis, en surprenant nos sentinelles, pouvaient nous causer des pertes irréparables.

Le général d'Essen, qui prévoyait ces dangers, accepta avec plaisir l'offre que lui fit le puissant sultan kirghiz Haroun-ghazi Aboul-ghazi, d'accompagner l'ambassade jusqu'au Sir-déria, avec quelques centaines de Kirghiz dévoués. Le général attacha beaucoup de prix à cette offre, surtout à cause de l'influence morale qu'elle devait avoir sur les Kirghiz.

Cependant les Khiviens, qui occupent une

partie des contrées au sud de la mer d'Aral, nous paraissaient encore plus à craindre que les Kirghiz eux-mêmes ; car ces brigands, non moins adroits et plus unis, font quelquefois des excursions au nombre de quatre à cinq mille. Quoiqu'une masse semblable de cavalerie ne dût inspirer que peu de crainte à nos fantassins, l'escorte se trouvait néanmoins dans l'impossibilité de défendre un convoi de sept cents chameaux, y compris ceux des marchands boukhares qui s'étaient mis sous notre protection. La ruse dont se servent ces divers peuples pour enlever les caravanes, augmente la difficulté de les défendre ; leurs attaques sont toujours aussi brusques qu'imprévues. Ils effrayent par des cris et des hurlemens, les chameaux qui, une fois dispersés, tombent facilement en leur pouvoir. Le meilleur moyen de prévenir un désordre aussi funeste, est de faire accroupir ces animaux, qui alors ne se décident qu'avec peine à se lever ; mais souvent on n'a pas le tems de prendre cette précaution, et dès lors la caravane est perdue ; car se trouver sans chameaux dans la steppe des Kirghiz, c'est s'exposer à un danger des plus imminens : souvent il y va de la vie.

Outre les dangers de la route, nous pouvions en courir dans la Boukharie même, pays dominé par un peuple barbare et guerrier. Avant notre

arrivée à Orenbourg, des marchands boukhares avaient dit confidentiellement à leurs amis: « Peut-» être aucun des voyageurs chrétiens ne reviendra » chez lui; quand même le khan de Khiva les lais-» serait passer, notre khan ne commettrait pas la » la faute de les laisser repartir. Pourquoi voulez-» vous que les Chrétiens apprennent à connaître » notre pays ? »

ITINÉRAIRE D'ORENBOURG À BOUKHARA,

SUIVI PAR L'AMBASSADE RUSSE, EN 1820.

DATES.	CAMPEMENS.	CE QU'ON Y TROUVA.	VERSTES et TOISES.
10 oct.	Ruisseau Berdianka.	De l'eau et de l'herbe.	20–251
12	— Bitli-sou.	Peu d'eau.	25–469
13	— Bourté.	De l'eau.	33–280
14	— Outzoun-Bourté.	De l'eau, de l'herbe et des broussailles.	26–120
16	— Cara-boutak.	Bois et brouss., de l'eau et de l'herbe.	35–302
17	Rivière Ilek.	*Idem.*	27–434
19	— Ilek.	*Idem.*	31–60
20	Ruisseau Tamdy-ïaman*	*Idem.*	27–380
21	— Souïouk-sou.	Brouss., roseaux, eau, herbe.	29–470
23	— Talach-beg.	Broussailles, eau et herbe.	35–37
24	Mont Bassagha.	Point d'eau, peu de brouss., peu d'herbe.	31–386
25	Rive Koubleni-témir**.	Broussailles, peu d'herbe, eau saumâtre.	28–89
27	— Tiraklu.	Bonne eau, peu d'herbe, peu de broussailles.	31–219
28	Ruisseau Cara-akenti.	Mauvaise eau, peu d'herbe, peu de broussailles.	34–110

* *Tambutan*, d'après M. Eversmann.

** *Jaman-Témir*, d'après le même.

DATES.	CAMPEMENS.	CE QU'ON Y TROUVA.	VERSTES et TOISES.
30 oct.	Ruisseau Touban.	Eau, broussailles, herbe.	27–123
31	— Kaoundjour.	*Idem.*	22–101
1 n.	*Idem.*	*Idem.*	29–210
2	Lac Khodja.	Eau, roseaux, herbe.	44–454
4	Puits Coul-koudouk.	Eau, ros., herbe, brouss.	29–329
6	Adji-koudouk.	Eau, roseaux, herbe, peu de broussailles.	24–383
7	Tchouber-tepeh.	Eau saumâtre, *idem.*	29–35
8	Source Ok-tani*.	Broussailles, herbe, mauvaise eau.	26–432
9	— Sari-boulak.	Peu de brouss., herbe, mauvaise eau.	39–292
11	Mont Derman-bachi.	Brouss., herbe, point d'eau.	30–161
12	Puits Ouratchaï.	Brouss., mauvaise herbe, mauvaise eau.	20–407
13	Kulli.	Brouss., mauvaise herbe, eau salée.	30–268
14	Colline Sapak.	Brouss., point d'herbe, point d'eau.	26–162
15	Baie Kamechlu.	Brouss. éparses, bonne eau, peu d'herbe.	25–219
18	Ialter-koul.	Peu de brouss., bonne eau, bonne herbe.	27–19
19	Fleuve Sir.	Roseaux, *idem.*	26–12
22	Petit lac sans nom.	Brouss., herbe, eau.	9–378
23	Endroit sans nom.	Brouss., point d'herbe, point d'eau.	24–79
24	Rivière Kouvan.	Broussailles éparses, joncs, bonne eau.	29–329
25	*Idem.*	Broussailles, *idem.*	19–304
27	*Idem.*	Peu de broussailles, *idem.*	16–249
28	*Idem.*	Broussailles, *idem.*	28–14
30	Endroit sans nom.	Brouss. peu d'herbe, point d'eau.	30–40
1 déc.	Djan-déria**.	Brouss., eau mauvaise, peu d'herbe.	33–449
3	Auprès des sables Kizil-coum.	Brouss., point d'eau, point d'herbe.	35–109
4	Sables Kizil-coum.	*Idem.*	42–162
5	*Idem.*	*Idem.*	44–69
6	Auprès des sables Kizil-coum.	Brouss., point d'eau, peu d'herbe.	46–5

* *Tchelek*, d'après M. Eversmann.

** *Ianghi-déria*, ou *fleuve nouveau*, d'après M. Senkowski.

DATES.	CAMPEMENS.	CE QU'ON Y TROUVA.	VERSTES et TOISES.
7 déc.	Puits Iouz-koudouk.	Bonne eau, peu de brouss., peu d'herbe.	43-311
9	Lieu sans nom.	Point d'eau, *idem*.	43-300
10	Auprès des sables Batkak.	Point d'eau, brouss., peu d'herbe.	43-182
11	Mont. Sousiz-cara.	*Idem*.	38-442
12.	Sources Cara-aghatch *.	Peu de brouss., eau salée, point d'herbe.	40—58
13	— Aghatma.	*Idem*.	38-275
15	Puits Odoun-koudouk.	Bonne eau, peu de brouss., point d'herbe.	38-386
16	Village Kaghatan.	Pays cultivé.	17-366
17	Ville Wafkend.		17-289
18	Village Bazartchi.		23-169
20	Boukhara.		2
		VERSTES. . .	1596—86

* *Kara ata*, d'après M. Eversmann.

CHAPITRE II.

Aspect de la steppe. — Aoul kirghiz. — Jonction de l'ambassade avec le sultan Haroun-ghazi. — Chasse du saïga.

Nous diviserons en trois parties la distance que l'expédition a parcourue. La première contiendra l'espace compris entre Orenbourg et les monts Moughodjar, que nous passâmes entre les ruisseaux Cara-akenti et Touban, à environ quatre cent trente-quatre verstes d'Orenbourg; la seconde, le pays situé entre ces montagnes et le Sir-déria, et enfin la troisième depuis le Sir jusqu'à Boukhara.

La nature du terrain de la première partie est presque uniforme sur toute cette ligne. On voit ordinairement un pays ondulé et entrecoupé de chaînes de collines, dont les pentes s'étendent quelquefois à quinze et vingt verstes. Le manque de bois et le peu d'élévation des éminences laissent toujours découvrir un immense horizon, où l'œil cherche en vain un objet pour se reposer. L'aridité, l'uniformité, le silence caractérisent une steppe. Vers la fin du mois de mai, les rayons d'un soleil ardent ont brûlé les herbes de ces contrées; dès ce moment le terrain prend et conserve la teinte d'un jaune sale.

On ne trouve d'arbres sur toute la route qu'en deux endroits; partout ailleurs de chétives broussailles épineuses, hautes de trois pieds, et si clairsemées, qu'aux yeux d'un Européen, elles ne sauraient interrompre la monotonie de ces vastes déserts.

Nous traversâmes un assez grand nombre de ruisseaux, qui tous offrent le même aspect et souvent suivent la même direction. Depuis l'Oural jusqu'au Sir, ils sont guéables, et tarissent en été et en automne. L'Ilek, l'Emba, le Témir, l'Or et l'Irghiz méritent pourtant le nom de rivières; d'ailleurs, ils coulent constamment, quoiqu'ils soient peu profonds. Beaucoup de ces ruisseaux sèchent en été, au point de ne laisser que des ravins pour traces de leur existence au printems; d'autres se convertissent en une suite de lacs, quelquefois de plusieurs toises de profondeur, tantôt réunis par de petits filets d'eau, tantôt sans communication entre eux. La steppe se couvre tous les ans d'une grande quantité de neige, qui fond promptement au retour du printems, saison où la chaleur est considérable. A cette époque, les rivières et les ruisseaux gonflés se changent en torrens, coulent avec impétuosité, et forment des ravins d'autant plus profonds, que partout le sol est argileux.

A trente verstes d'Orenbourg, je trouvai sur le

Djilandu-tepéh, colline la plus élevée des environs, une bélemnite et une ammonite. Entre l'Ouzoun-Bourté et le Cara-boutak, et, depuis ces lieux, partout, jusqu'aux monts Moughodjar, je vis encore, en grand nombre, ces mêmes fossiles, ainsi que beaucoup de coquilles.

Le sol est en général argileux, sec, dur et jonché de cailloux de différentes couleurs. Les collines ont, pour la plupart, des sommets arrondis et des pentes douces, comme si le cours des eaux avait aplani la hauteur et les irrégularités du terrain.

Près des monticules de Bassagha, nous vîmes beaucoup de pétrifications, de mollusques, et même une dent de requin, qui nous parurent autant d'indices d'un ancien fond de mer. A Berdianka, nous aperçumes les traces de la mine de cuivre épuisée dont parle Pallas, et celles d'une autre, près du Kizil-ova : c'étaient quelques trous peu profonds à côté de tas de pierres mêlées de minerai de cuivre. A environ sept verstes de notre campement, sur l'Ouzoun-Bourté, on trouve de la houille en remontant ce ruisseau ; nous l'essayâmes à notre forge : elle brûla fort bien.

Arrivés à Cara-boutak, nous eûmes l'agréable surprise d'y voir un petit bois d'aulnes noirs ; le terrain nous parut aussi meilleur. Il ne s'était pas encore présenté à nos regards dans la steppe,

une végétation un peu vigoureuse. Bientôt, au bord de l'Ilek, nous fûmes à portée de faire une pareille observation. Des touffes d'arbres ou de buissons, des peupliers et des saules y récréent le voyageur, fatigué de la nudité du désert. L'herbe est belle partout où cette rivière déborde, et c'est ce qui en fait un lieu de plaisance pour les Kirghiz. Cette rivière est la plus grande de toutes celles que nous avons rencontrées jusqu'au Sir; elle a dix toises de largeur et est fort rapide; elle coule sur un lit de gravier; on y pêche plusieurs espèces de poissons, tels que brochets, perches, goujons, carpes, carassins, etc.

Ce fut sur ces bords que nous vîmes pour la première fois un grand village ou aoul formé de tentes kirghizes. Des troupeaux de moutons au nombre d'environ cinq à six mille, fixèrent d'abord notre attention. En approchant de cet aoul, nous vîmes des tentes en feutre blanc ou brun et de toute grandeur; elles étaient au nombre de cinquante, placées irrégulièrement par groupes de trois, quatre et même six.

Nous apprîmes bientôt que c'était le camp du sultan Haroun-ghazi, l'un des principaux chefs kirghiz. Il nous attendait pour nous accompagner jusqu'au Sir, et pour témoigner par cet acte de bienveillance tout l'attachement qu'il portait au

gouvernement russe, dont, à la vérité, il avait grand besoin à cause de ses querelles avec le khan de Khiva. Le lendemain de notre arrivée, le sultan vint à cheval rendre visite à M. de Négri. Il était entouré d'une centaine de Kirghiz, et coiffé d'un turban, ce qui n'est point en usage dans ce désert, mais ce que l'on considère comme un signe de piété de la part d'un mahométan qui veut se distinguer de la masse des Kirghiz. Tous ces nomades voulurent pénétrer dans la tente du chargé d'affaires; ils y entrèrent en effet tant qu'il y eut de la place, et s'accroupirent aussitôt.

L'intérieur de la tente, rempli de ces figures rébarbatives, offrait un tableau vraiment bizarre. Le sultan seul avait un teint frais, de beaux et grands yeux noirs, une figure douce quoique sérieuse. Il nous fut facile de juger que c'était un homme très-sensé. Sa visite dura une heure et demie. Le lendemain j'allai le voir; ayant trouvé sur mon passage une réunion d'environ cinquante Kirghiz, je m'en approchai, et j'appris bientôt qu'ils étaient rassemblés pour exécuter la sentence prononcée par le sultan contre un de leurs compatriotes qui avait volé un cheval. Il était condamné à mort d'après les lois du Coran; mais de vieux Kirghiz prièrent le prince de lui faire grâce, pour que la providence daignât favo-

riser l'expédition qu'il allait entreprendre, et que sa clémence fût d'un heureux augure pour leur réunion avec les Russes. Le sultan céda à cette invitation en faveur du motif, et la peine fut mitigée. Le voleur demi-nu, ayant autour du cou un morceau de feutre noir qui pendait sur ses épaules, fut forcé, par deux hommes à cheval, armés de fouets, de courir à pied jusqu'à la tente la plus prochaine. Là, on lui barbouilla la figure de noir de fumée, et on le fit repasser encore au milieu du groupe de Kirghiz. On attacha alors à la queue d'un cheval une corde que le voleur fut contraint de tenir entre les dents, et il courut ainsi derrière le cheval, que deux hommes faisaient trotter : d'autres, qui suivaient, frappaient le voleur à grands coups de fouet : la plus grande partie des Kirghiz qui assistaient à ce châtiment riaient aux éclats, quelques-uns juraient, enfin, après une course de quelques minutes, on le relâcha ; il alla remercier le sultan, qui n'assistait pas à la punition, et il lui promit de ne plus commettre de vol. Pendant ce tems-là, le cheval du voleur subit le sort qui avait d'abord été réservé à son maître : on lui coupa la gorge ; puis, en un instant, il fut dépecé et partagé, non sans beaucoup de cris, de tapage et de coups de fouet.

Après avoir été témoin de cette scène, j'allai

chez le sultan, qui me fit attendre pendant quelques minutes pour avoir le tems de faire décorer son habitation. Enfin j'entrai; je le trouvai assis presqu'au milieu d'une grande tente ronde; ses amis étaient assis en demi-cercle d'un côté, de l'autre on avait disposé des places pour nous recevoir. Les parois étaient ornées de tapis; il y avait aussi des habillemens suspendus à une corde, des peaux de tigre étalées, un riche diadème fort haut en or, garni de turquoises et de rubis-balais, coiffure de femme kirghize; on voyait également de la viande crue attachée à un crochet, de grands sacs de peau remplis de lait de jument, et quelques vases en bois. Ainsi des objets de luxe se trouvaient à côté de ceux qui sont destinés à satisfaire aux premiers besoins de la vie, et l'amour du faste s'unissait à des goûts et à des coutumes sauvages.

En quittant l'Ilek pour aller à Tamdy-ïaman, nous trouvâmes, près de ses bords, sur une colline formée par des rochers rougeâtres, de grandes ammonites qui avaient deux pieds et demi de diamètre, ainsi que plusieurs pierres riches en cuivre, que l'eau avait vraisemblablement charriées jusque-là. Non loin de l'embouchure du Souïouk-sou, quatre rivières se jettent dans l'Ilek, qui depuis cet endroit est nommé, ainsi que

toute cette contrée, Bech-tomak, c'est-à-dire *les cinq rivières*.

Pour arriver au sommet du Bassagha, d'où l'on a une vue très-étendue, on s'élève si insensiblement que l'on est tout surpris de se trouver à une telle hauteur. Cette butte est formée de gypse cristallisé, dont est couverte, dans cette contrée, toute la steppe. Le Bassagha semble n'avoir qu'environ trente toises de haut; la pente en est douce vers le nord-est, et rapide vers le sud-est; particularité qui se répète presqu'à toutes les collines jusqu'au Sir.

Au-delà de Bassagha, le terrain devient de plus en plus aride; le *kawoul*, herbe qu'on rencontrait précédemment en abondance, commence à être rare; on ne voit partout qu'une terre argileuse, peu fertile, produisant à peine quelques plants chétifs d'une espèce d'absinthe; le sol est brûlé et fendu en mille endroits par les chaleurs excessives de l'été.

Nous traversâmes à gué le Koubleïli-témir, après en avoir cassé la glace à coups de hache. Cette rivière avait environ trois toises de largeur, et, en quelques endroits, une toise de profondeur. L'eau en est bonne, le fond sablonneux, et les bords sont garnis de roseaux au milieu desquels on trouve quelquefois des sangliers. J'y re-

marquai un jeune Kirghiz, qui, pendant dix minutes environ, ayant travaillé dans l'eau à casser la glace, revint sur le bord pour y poser sa hache, et qui, sans redouter la sensation pénible du froid, rentra dans la rivière pour s'y plonger jusqu'à trois fois; preuve frappante de l'insensibilité physique de ces peuples nomades.

Le Koubleïli-témir n'est qu'un ruisseau dont je m'abstiendrais de parler, si nous n'avions trouvé sur l'une de ses rives, au bas d'un endroit très-escarpé et élevé d'environ dix toises, une grande quantité de bélemnites et de squelettes de souris. Cette rive fixa notre attention; elle était formée de plusieurs couches de conglomérats de gravier et d'argile, toutes fort intéressantes pour un géognoste. Je me promenais le long de cet escarpement, tantôt sur la glace, tantôt sur la terre, pour chercher des pétrifications ou des conglomérats curieux, lorsque tout à coup j'aperçus en l'air un grand animal qui venait de sauter du haut du monticule, et semblait vouloir se précipiter sur moi; je reculai, il tomba aussitôt à mes pieds sur la glace, qu'il rompit en se fracassant les os. C'était un saïga, espèce d'antilope, le premier que j'eusse jamais vu. Il avait été chassé par des Cosaques du convoi, qui l'avaient poursuivi dans la plaine jusqu'au bord du précipice. En voulant leur échapper, il courut à sa perte, par l'effet

de cette frayeur aveugle qui caractérise les saïgas, et qui souvent les livre aux chasseurs. Les Kirghiz savent en profiter ; ils se placent auprès des rivières, dans les lieux où les troupeaux de saïgas ont l'habitude de venir s'abreuver, et ils enfoncent, sur un plan incliné, plusieurs rangées de roseaux pointus, placées en demi-cercle, l'une derrière l'autre, à environ un pied de distance. De chaque côté de ces roseaux, ils élèvent des buttes de terre, et forment ainsi un arc dont les extrémités sont distantes d'environ cinquante toises l'une de l'autre. Lorsque les troupeaux de saïgas arrivent, des Kirghiz cachés les effrayent, et les chassent vers cet arc ; ces animaux, prenant les buttes pour des hommes, se pressent vers les roseaux, et s'y embrochent en grand nombre. Les Cosaques du Don les prennent d'une autre manière. En été, pendant les fortes chaleurs, les saïgas se rassemblent en troupeaux de quatre à cinq mille, quittent leurs déserts pour chercher un pays plus frais, et passent le Don à la nage ; alors les Cosaques, armés de couteaux, se précipitant dans le fleuve, égorgent en nageant un grand nombre de ces animaux.

Des personnes dignes de foi m'ont assuré avoir vu dans les montagnes de Gouberlinsk ou d'Oural, vers le mois de juin, époque des grandes migrations du saïga, des troupeaux de huit à neuf

mille de ces antilopes. La chair en est délicieuse, et leur peau sert à faire des vêtemens. Il est en général, très-difficile de les approcher, à moins que ce ne soit pendant les grandes chaleurs ; cet animal cherche l'ombre, et souvent une vingtaine de saïgas se tiennent, la tête baissée, les uns derrière les autres, tandis que le premier de la troupe cache la sienne dans un trou ou derrière quelque grande pierre; dans cette position, ils peuvent être facilement surpris; alors on tue le premier; le second prend ordinairement sa place, et vient s'offrir aux coups du chasseur, qui en abat ainsi plusieurs de suite.

Le saïga a un museau tout particulier ; il est arqué comme celui des moutons kirghiz, et formé par deux larges et profondes narines couvertes d'un cartilage élastique et très-mou. Ces narines sont tellement grandes, que les mouches et les cousins y entrent, et forcent fréquemment les saïgas à s'arrêter pour éternuer; leurs cornes ne sont pas droites comme on l'a prétendu, elles sont en forme de lyre. Je ne connais rien de plus gracieux que la course du saïga; lorsqu'elle n'est pas accélérée par la frayeur, il quitte son trot pour bondir çà et là avec une extrême légèreté. Cet animal s'apprivoise assez facilement quand on le prend jeune; dans les environs d'Orenbourg on en voit qui suivent leurs maîtres comme des chiens.

Du Témir, nous nous portâmes vers les hauteurs de Moussevil, qui ressemblent à celles de Bassagha, et nous aperçûmes les monts Moughodjar, éloignés d'environ soixante verstes. L'aspect bleuâtre de ces montagnes, qui s'élèvent majestueusement, et dont les contours se dessinent sur l'horizon, produit un effet très-pittoresque. Néanmoins nous désirions ardemment les voir derrière nous, pour ne plus être exposés aux grands froids et aux ouragans; car, d'après ce que disent les Kirghiz, le versant méridional de ces monts offre un climat beaucoup moins rigoureux. Cependant nous avions été jusque-là assez heureux: le soleil avait lui constamment, et la nuit le thermomètre de Réaumur n'était descendu qu'à 5 et 8 degrés au-dessous de zéro; une seule fois il avait marqué 10 degrés.

Ce froid, quelque léger qu'il soit, paraît fort piquant lorsqu'on y est exposé pendant toute une journée, n'ayant que des tentes de feutre pour abri, et pour bois de chauffage que des broussailles de quelques lignes d'épaisseur; heureux encore lorsqu'on peut en trouver!

Le Cara-akenti, à quinze verstes des Moughodjar, ne contenait de l'eau que dans quelques cavités; saumâtre, trouble, sentant l'argile, c'est la plus mauvaise que nous ayons été dans le cas de boire. Les Kirghiz se moquaient des grimaces que

nous faisions en la goûtant. Elle était à peine supportable avec une infusion de thé; les Kirghiz, qui venaient assez souvent le prendre chez nous, habitués à boire le lait par seaux, en usaient à peu près de même avec le thé. J'en ai vu plusieurs qui avalaient jusqu'à huit livres pesant de cette boisson. Je compte par livres, car les vases dont nous faisions usage pour boire contenaient exactement une livre d'eau.

CHAPITRE III.

Aspect du pays. — Tombeau kirghiz. — Preuves de la diminution de la mer d'Aral. — Embouchure du Sir.

Le 29 octobre, nous nous trouvâmes aux pieds des Moughodjar, montagnes rocailleuses, composées de mamelons coniques groupés bizarrement, d'un aspect sauvage, couvertes de pierres ou de rochers de porphyre, de serpentine, de quartz, de feldspath, de grunstein, jamais de granit.

Les vallées contrastent singulièrement avec ces montagnes; dans les fonds, partout où l'eau se ramasse et séjourne pendant quelque tems, la végétation est vigoureuse et la terre noire et fertile; aussi les Kirghiz en profitent-ils doublement, tant pour cultiver des grains que pour faire paître leurs troupeaux; ils établissent leurs tentes entre les mamelons, de manière à se garantir des intempéries de l'arrière-saison.

Le point le plus élevé des Moughodjar, qui a environ cent cinquante toises au-dessus du niveau de sa base, est le mont Aïrouk, nom qui signifie *isolé;* dénomination très-juste, parce qu'en

effet il s'élève beaucoup au-dessus des autres sommets. On le nomme aussi Aïrourouk ou *fourche*, à cause de ses deux cimes. En général, les Kirghiz désignent les pays qu'ils voient par des noms caractéristiques. Par exemple, les montagnes situées au sud de l'Aïrouk-tagh sont connues sous le nom de Iaman-tagh ou *mauvaises montagnes;* celles qui sont au nord s'appellent Iakhchi-tagh, ou *bonnes montagnes;* les premières, parce qu'elles n'ont que peu d'herbe; les secondes, parce que les Kirghiz y trouvent de bons pâturages et de l'eau en abondance.

Les Moughodjar sont évidemment une continuation des monts de Gouberlinsk; c'est entre la forteresse de ce nom et celle d'Orsk qu'on en voit la liaison. C'est aussi là que l'Oural s'est creusé un lit à travers cette chaîne de rochers, et que, resserré, il roule ses flots entre des bords rocailleux et escarpés, de nature et de configuration semblables. Ces montagnes prennent dans la steppe le nom de Tachkitchou et de Caraoul-tepéh. D'abord, séparées par le Kir-gheldi, elles se réunissent à une trentaine de verstes de l'Oural, d'où elles se dirigent vers le sud en plateau élevé, et forment ensuite les monts Ourkatch ou *montagnes d'Our*, ainsi nommées d'après l'Our ou l'Or, rivière qui baigne leur pied. Près des

sources de cette rivière, les monts Ourkatch se réunissent aux monts Moughodjar, qui se dirigent vers le sud-ouest. Des monts Ourkatch, partent deux chaînes de collines vers l'ouest; l'une sépare le bassin de l'Oural de celui de l'Ilek; l'autre sépare le bassin de l'Ilek de ceux du Témir et de l'Emba. Les monts Iakhchi-tagh longent la rive droite de l'Our, et s'en séparent ensuite pour aller se joindre aux monts Karnadur, c'est-à-dire *réunion de montagnes*.

Les Moughodjar, monts les plus élevés de la steppe, habitée par les Kirghiz de la petite horde, sont donc une des ramifications de la chaîne des monts Oural, dont aucune branche ne se prolonge assez loin vers l'est pour atteindre les monts Altaï. Nous traversâmes les Moughodjar sur une étendue de six verstes; ces monts ne se perdent entièrement qu'au ruisseau Touban, où nous nous arrêtâmes.

J'ai déjà parlé du changement de température que produit la chaîne des Moughodjar. Au-delà de ces monts, la neige ne tombe pas abondamment; le pays, beaucoup plus chaud, n'en devient que plus aride; de petits plants d'absinthe, presque toujours gris ou noirs, croissent sur une terre en deuil; et, dans un espace de plus de quatre cents verstes, depuis les rives du Kaoundjour

jusqu'à celles du Sir, nous n'avons pas rencontré une seule rivière.

En quittant cette chaîne de montagnes, on parcourt d'abord un pays uni, puis des déserts couverts de sable mouvant, enfin des collines argileuses, nues, dénuées de végétation, et qui, de dix jusqu'à trente toises au-dessus du niveau de leur base, sont sillonnées et déchirées par l'eau, qui semble souvent avoir interrompu leur continuité.

Si l'on se représente ensuite plusieurs lacs salans, quelques plaines unies, dont le sol, formé d'une argile molle et bleuâtre, cède sous le pied du voyageur, enfin, tous les indices ordinaires de la diminution et de la retraite des eaux de la mer, on aura une idée assez exacte de la nature du terrain de cette contrée.

La première plaine qui s'offrit à nous s'étend depuis le ruisseau Touban jusqu'au Kaoundjour, dans le fond duquel on ne voyait alors que quelques cavités pleines d'eau. Le Kaoundjour ne coule qu'au printems, dans un lit large de quatre à cinq toises. Dans un pays aussi aride, chaque goutte d'eau devient précieuse, et les Kirghiz n'oublient jamais l'endroit où ils en ont trouvé une fois dans leur vie. C'est ainsi que le 2 novembre notre premier guide Emantchi-beg, qui depuis dix ans n'avait pas traversé la contrée où

il nous faisait passer, nous conseilla, après avoir parcouru une vingtaine de verstes, de nous arrêter au Kaoundjour, persuadé que nous ne trouverions de l'eau que dans le Khodja-koul, lac éloigné encore de plus de quinze verstes. Nous ne voulûmes pas le croire, parce que les Kirghiz, qui avaient intérêt à ralentir notre marche, nous avaient déjà souvent trompés. Nous continuâmes donc notre route; le jour tombait, et rien encore n'annonçait la proximité du lac; la nuit nous surprit, et, comme nous étions à l'époque de l'année où les nuits sont les plus sombres, il était très-difficile de se diriger dans la steppe, qui ne présentait point de routes tracées; nous ne distinguions plus ni les sommets des montagnes, ni les collines, ni les tombes, objets dont les Kirghiz se servent pour guider leur marche, et au défaut desquels il devient très-facile de s'égarer. Des Kirghiz prudens nous conseillaient de nous arrêter, de nous épargner d'inutiles fatigues, et de dormir au lieu de chercher à boire. Mais, comme nous avions annoncé que nous irions jusqu'au lac, nous crûmes devoir persister. Plusieurs Kirghiz se donnèrent toutes les peines imaginables pour ne pas perdre la direction; toujours à cheval, ils se dispersèrent devant nous comme des éclaireurs, et cherchèrent à découvrir quelque petit sentier, indice certain qu'on se trouve près d'un endroit où

il y a de l'eau. Un puits, un trou rempli d'eau, un lac, sont des points de réunion pour les nomades de ces déserts, et les sentiers s'y forment ainsi naturellement. Déjà quelques heures d'une nuit obscure s'étaient écoulées; la crainte de nous trouver hors de notre véritable route commençait à nous tourmenter, lorsque tout à coup, à plus d'une verste de la tête de la colonne, un Kirghiz battit son briquet, et produisit par les étincelles un effet magique. On entendit de tous côtés des cris de joie; tous les voyageurs se portèrent vers celui qui avait eu l'heureuse idée de se servir d'un expédient employé par les Kirghiz, lorsque, pendant la nuit, ils vont dérober des chevaux, et que l'un d'eux, ayant trouvé le vrai chemin, veut y rassembler ses camarades. Nous suivîmes notre nouveau guide pendant deux ou trois verstes, et nous arrivâmes enfin à huit heures du soir sur les rives du Khodja-koul, après avoir fait ce jour-là près de quarante-cinq verstes. Ce lac doit son nom à un Khodja ou Santon kirghiz enterré près du bord, au milieu de plusieurs tombeaux. C'est le premier lac que nous ayons rencontré dans la steppe.

Tous ces tombeaux sont en terre glaise mêlée de paille hachée, à l'exception cependant de celui du Khodja, qui est en briques séchées au soleil. Dans l'intérieur de ce monument, on trouve une

tombe semblable aux autres : les Kirghiz en approchent pour y faire leurs prières au Khodja. Ces monumens deviennent plus nombreux et plus considérables près du Sir, où ils forment des cimetières qui ressemblent à des villes. De riches Kirghiz font quelquefois venir des architectes de Boukhara pour construire ces tombeaux en terre glaise; ils sont assez durables à cause de la sécheresse du climat. L'usage veut que les tombes isolées soient toujours placées sur le point le plus élevé d'un monticule; et, si on ne les construit pas en terre glaise, il faut au moins que chacun des amis et parens présens à l'enterrement contribue à l'élévation du monument rustique, en déposant sur la fosse une motte de terre ou une pierre.

Les Kirghiz, comme tous les peuples orientaux, ont en général un grand respect pour les morts; ordinairement les parens et amis assistent aux funérailles, excepté cependant les femmes du défunt, qui restent à la maison, où elles s'arrachent les cheveux et poussent des cris de désespoir. Les parens viennent ensuite consoler ces veuves éplorées, qui cèdent bientôt à leurs instances, et font tuer moutons et chevaux pour bien régaler leurs hôtes. Jamais il n'y a, chez les Kirghiz, de fête, de cérémonie ou de réunion pour un objet quelconque, sans qu'elle se termine par un grand repas.

L'une des plus grandes fêtes chez ces nomades est l'anniversaire du jour de la mort d'un chef de famille, surtout la première année. Les fils rassemblent toutes les personnes de leur connaissance, souvent au nombre de trois, quatre, même six cents, et les plaisirs de la table sont toujours mêlés aux cérémonies religieuses.

Nous quittâmes bientôt le Khodja-koul, dont les rives sont couvertes de roseaux. En automne il est fort resserré; mais, au printems, lorsque le Kaoundjour vient le grossir de ses eaux, il s'étend à une grande distance. Nous nous dirigeâmes sur Coul-koudouk (puits d'esclave), situé sur la lisière du désert de Borzouk, qui offre l'aspect le plus singulier, et où nous fîmes près de quinze verstes, il se compose de sable mouvant, qui forme un grand nombre de dunes fort roides, élevées de trois à quatre toises et situées les unes à côté des autres; ce désert change de configuration à chaque coup de vent un peu fort. Quelques herbes, quelques buissons épineux parmi lesquels se trouve une espèce de robinia, croissent çà et là, et les longues racines de ces végétaux, semblables à des serpens, rampent à découvert sur les flancs de ces collines mobiles.

Nous eûmes d'autant plus de peine à faire passer nos chariots dans ces sables profonds, que la mauvaise nourriture avait considérablement affai-

faibli nos chevaux. Arrivés à Coul-koudouk, nous brûlâmes une dixaine de nos voitures, qui s'enflammèrent avec une grande facilité, et nous donnèrent si peu de fumée, en comparaison des broussailles dont nous nous servions habituellement, que nous chargeâmes sur nos chameaux des roues et des planches, afin de prolonger, au moins pendant quelques jours, le plaisir de jouir d'un bon feu.

Il y avait à Coul-koudouk plusieurs sources fort abondantes, dont les eaux avaient toutes un goût sulfureux; à environ cent toises à la droite de ces puits, se trouvait un lac desséché, où nous ramassâmes quelques morceaux de sel amer. Nos Cosaques, conduits par des Kirghiz, allèrent à environ deux verstes à gauche de Coul-koudouk, et nous rapportèrent du sel commun, qu'ils avaient trouvé sur un lac, en couches d'un à deux pouces d'épaisseur.

Le sel des lacs de la steppe n'est pas d'une saveur aussi forte que notre sel de cuisine, et, quoique très-blanc, il est mêlé de beaucoup de parties terreuses. Depuis Coul-koudouk nous rencontrâmes souvent de ces lacs salés, et quelquefois de grands espaces d'une étendue de plus de dix verstes, éblouissans de blancheur, et recouverts d'une poussière fine et salée, qui s'en élève lorsqu'on les traverse.

Le 9 novembre, nous arrivâmes près de la colline de Sari-boulak, après avoir passé entre Sirkanatji, point le plus haut, les monts Moughodjar, enfin les petits Borzouk, collines sablonneuses ou dunes, qui commencent à s'élever à dix verstes au nord de l'endroit où nous nous trouvions, et qui sont semblables aux grands Borzouk. Nous ne les traversâmes que sur une largeur de deux verstes; le sable, qui était gelé, nous parut peu profond. Les grands et les petits Borzouk sont voisins de la mer d'Aral; ces derniers aboutissent à la côte nord-ouest, et les autres, qui, se prolongent en s'élargissant entre la mer d'Aral et la mer Caspienne, ne finissent qu'à environ dix journées de marche de Khiva. Le terrain continue à être onduleux, et les collines se terminent en pentes douces; l'armoise est la seule plante qu'on puisse donner aux chevaux, car depuis les monts Moughodjar le fourrage manque entièrement. Nous vîmes auprès d'Akhché-koudouk une nouvelle espèce de broussailles, très-connue dans le désert sous le nom de *saksaoul*.

Les Kirghiz, et tous les peuples qui vivent dans le désert, attachent d'autant plus de prix à cette espèce d'arbuste, que les charbons en restent ardens pendant une demi-journée. Si l'on fait du feu avec du saksaoul le soir, les tisons se couvrent de cendre, et entretiennent pendant toute la nuit

une douce chaleur dans la tente. Cet arbrisseau est une espèce de tamarisc, et porte des feuilles semblables à celles du genevrier; son écorce est d'un gris jaunâtre, et son bois, très-lourd et très-dur, est plus facile à rompre qu'à couper. Le saksaoul a tout au plus deux pouces de diamètre jusqu'aux environs du Djan-déria; à cet endroit il devient tout-à-fait arbre, il atteint la grosseur d'un demi-pied, la hauteur de deux toises, et il se multitiplie au point de former de véritables bocages.

La partie méridionale du Sari-boulak est remarquable, sur une étendue de deux ou trois verstes, par un grand nombre d'excavations. Du côté du nord la pente de cette colline est douce, et couverte d'absinthe; vers le sud, elle présente une argile nue, sillonnée par des torrens, et amoncelée en forme de cônes entourés de précipices de vingt à trente toises de profondeur. Je grimpai sur ces hauteurs, et j'y trouvai de petites coquilles, en couches épaisses de trois à quatre pieds, ainsi que d'autres coquillages longs de deux à trois pouces, et une grande quantité d'ossemens de poissons; le tout était épars sur les flancs de la colline. De la cime du Sari-boulak j'aperçus les hauteurs du Kouk-ternak, éloignées d'une soixantaine de verstes, et dont la base est baignée par les flots de la mer d'Aral.

Je parlai à nos Kirghiz des traces de l'eau sur le Sari-boulak, et ils m'assurèrent que leurs pères avaient encore vu la mer d'Aral s'étendre jusqu'au pied de cette colline, éloignée à présent de soixante verstes de ce lac. Un si grand nombre de Kirghiz m'ont affirmé la même chose, que je regarde comme certain ce fait, qui prouve combien la diminution de la mer d'Aral est considérable et rapide ; elle continue encore, et un de nos guides se souvint d'avoir vu cette mer s'avancer au-delà de Kulli et de Sapak, lieux où nous avons passé le 14 et le 15 novembre ; il y a à peine un an que le Camèchlu-bach, grande baie du Sir-déria, s'étendait encore à trois verstes plus loin vers l'est que lors de notre voyage.

A peu près à vingt-cinq verstes du Sari-boulak, nous laissâmes à droite Derman-bachi, colline isolée qu'on voit de fort loin, et connue des Kirghiz sous le nom de *Termembès* ; toutes leurs tribus le lui donnent, quoiqu'il soit assez commun parmi elles d'imposer des noms différens aux mêmes endroits. Les collines les plus basses qui entourent le Termembès, ainsi que toutes celles que nous vîmes depuis le Sari-boulak jusqu'à la mer d'Aral, ont leurs pentes, vers ce lac, déchirées par des ravins, et dénuées d'herbe ; elles présentent en outre des mamelons fort arides et toujours arrondis par le haut, tandis que les

pentes du côté opposé sont douces, et couvertes d'absinthe. Les traces de l'action de l'eau sur la structure actuelle de toutes ces collines, sont incontestables.

Avant d'arriver à la mer d'Aral, nous entrâmes dans le Cara-coum, ou *sable noir*, désert ainsi nommé sans que je puisse en assigner la raison. Tous ces déserts sablonneux offrent à peu près le même aspect. Le Cara-coum est abondamment fourni d'eau potable, qu'on y trouve presque partout en fouillant à une ou deux toises. C'est ainsi que des cosaques qui nous précédaient, nous creusèrent à Behratchaï-koudouk dix-sept puits, qui tous contenaient une petite quantité d'eau plus ou moins saumâtre.

Le Cara-coum s'étend jusqu'à la mer d'Aral, et en quelques endroits jusqu'au Sir, il se prolonge au loin vers l'orient, et s'y élargit beaucoup. A mon retour de Boukhara, je traversai ce désert pendant huit jours, sur une longueur de deux cent soixante verstes, en allant du Sir à l'Irghiz.

Après avoir passé tout près du Sari-tchaghanak, ou *baie jaune*, anse formée par l'Aral, nous revînmes dans le Cara-coum, que nous ne quittâmes que près du Camechlu-bach. Les rives de la mer d'Aral, depuis le Sari-tchaghanak jusque près de l'embouchure du Sir, sont bordées par les collines du Cara-coum. Au sud du Kouwan on trouve

encore du sable, interrompu de tems en tems par des espaces argileux qui viennent aboutir au lac. Le terrain compris entre le Sir-déria et le Kouwan, le long de cette mer, est presque entièrement argileux et uni; il pourrait devenir fertile si l'on y pratiquait des canaux d'irrigation.

Comme nous n'avions eu depuis long-tems que de très-mauvaise eau, celle du Camechlu-bach nous parut excellente, et nous étant couchés à plat ventre sur la glace, nous en bûmes avec un plaisir inexprimable.

Le Camechlu-bach est une baie considérable formée par le Sir; elle a environ cinquante verstes de circonférence; c'est le plus grand amas d'eau douce que nous ayons rencontré pendant tout notre voyage.

Le lendemain de notre arrivée à cette baie, je partis avec d'autres curieux, et quelques cosaques, pour aller voir l'embouchure du Sir; nous fîmes le tour de la grande moitié du Camechlu-bach, et nous remarquâmes deux endroits où cette baie se réunit au Sir en se rétrécissant. Après avoir longé, pendant une vingtaine de verstes, ce fleuve, qui était gelé depuis deux jours, nous vîmes enfin les lieux où les eaux du Sir, se mêlant à celles de la mer d'Aral, contractent un goût saumâtre, et où le fleuve commence à s'élargir. A quinze verstes de distance il devient large de quarante verstes; tout

le delta qu'il forme ainsi est couvert de roseaux, et n'a qu'environ quatre pieds d'eau, tandis que cette rivière, navigable partout ailleurs, jusqu'au-delà du Kokan, a probablement dans toute cette étendue plusieurs toises de profondeur.

Nous n'avons pas complétement atteint notre but; les buttes de Caraïar et d'On-adem, espèces de promontoires qui se trouvaient des deux côtés de l'embouchure du Sir, nous masquaient en partie la vue de la mer d'Aral. Il y avait encore environ quinze verstes jusqu'aux sommets de ces hauteurs, or nous en avions déjà parcouru plus de cinquante; mais comme nous avions vu l'embouchure du Sir, objet principal de notre excursion, nous revînmes sur nos pas.

Près du Camechlu-bach, et le long du Sir, nous avons rencontré un grand nombre de Kirghiz que les froids du nord des steppes avaient fait fuir, et qui cherchaient un climat plus doux; nous en avons vu aussi d'autres auxquels les Khiviens avaient pris leur bétail. La misère les forçait à se faire pêcheurs et agriculteurs, professions qui, chez les Kirghiz, sont les indices de la pauvreté. Ces deux peuplades, à demi sauvages, se sont réciproquement pillées depuis trente ans, soit par voie d'agression, soit par représailles, ce qu'ils appellent *baranta*. A la suite de ces troubles, ils commencèrent à se servir de farine dans leurs

mets, et bientôt l'habitude et l'économie leur apprirent à la considérer comme un objet de première nécessité. Ils ne l'emploient cependant qu'en petite quantité; ils viennent l'acheter dans des villes de la frontière de Russie ou à Boukhara, et donnent en échange des moutons, des cuirs, des laines de chèvres et de chameaux. Ces moyens d'existence leur paraissent bien plus faciles que de labourer péniblement une terre souvent ingrate; de plus ils craignent d'être attachés à la glèbe, et font consister leur félicité à se voir libres comme les oiseaux, comparaison qu'ils emploient chaque fois qu'ils parlent de leur vie nomade.

On conçoit donc aisément pourquoi les Kirghiz aisés ne sont jamais agriculteurs; d'ailleurs une ancienne tradition leur dit : « Les Kirghiz per- » dront leur liberté, dès qu'ils vivront dans des » maisons, et qu'ils s'adonneront à l'agriculture. » Cette tradition acquiert plus de force par l'exemple des Bachkirs, dont ils craignent le sort. Ce ne sont donc que les Kirghiz pauvres qui, n'ayant rien à offrir contre du blé, en cultivent eux-mêmes dans quelques endroits, près de l'Ilek, de l'Emba, de l'Irghiz et de l'Or, dans les vallons des monts Moughodjar et Ourkatch, le long du Khodja-koul et de l'Ak-sakal, près du Camechlu-bach et du Sir-déria, et surtout entre le Djan.

et le Kouwan-déria, où habitait, il n'y a pas plus de quinze ans, la peuplade des Cara-calpaks.

Ils choisissent de préférence les endroits où l'eau s'accumule pendant les pluies, ou par la fonte des neiges; souvent aussi ils recherchent un terrain qu'on puisse arroser par de petits canaux; tels sont les champs situés près du Sir ou du Camechlu-bach; d'autres fois ils conduisent de l'eau d'une rivière dans des réservoirs, où ils la puisent pour arroser. Ce pénible travail s'exécute près de l'Emba et de l'Irghiz, et ne leur permet pas d'avoir des champs d'une grande étendue; aussi en voit-on qui n'ont que quelques toises carrées. Les Kirghiz y sèment du millet, qui produit au centuple, et ne trompe presque jamais l'attente du cultivateur.

Auprès du Sir, il y a des canaux profonds de cinq à six pieds, et creusés à une époque antérieure à la domination des Kirghiz, que je crois incapables d'un ouvrage aussi pénible. C'est là que l'on trouve des champs d'une plus grande étendue; les Kirghiz y cultivent du froment et de l'orge, ils sèment le premier de ces grains en automne, le second au printems; ils ont aussi quelques champs de melons: ils conservent leur récolte dans de petits trous en terre. Leurs provisions, pour le peu de chevaux et de bestiaux qu'ils possèdent, consistent

en feuilles de jeunes roseaux, dont on accélère la croissance en brûlant les plantes de l'année précédente, ce qui donne souvent aux bords du Sir un aspect hideux.

L'ambassade arriva le 19 novembre, après quarante-un jours de marche, au bord du Sir-déria, vis-à-vis la hauteur de Cara-tepéh ; nous avions traversé, pendant les dernières quinze verstes, une grande plaine couverte de roseaux et ordinairement submergée au printems.

Cette plaine, qui s'étend à peu près jusques à quatre-vingts verstes de l'embouchure du Sir, est large de dix à quinze verstes; dans quelques endroits les roseaux y ont fait place à de l'herbe très-belle, surtout le long des bords du fleuve. Après cette plaine on voit de nouveau les sables du Cara-coum, qui s'étendent presque jusqu'au Sir, et le longent pendant cent cinquante verstes.

Le Cara-coum, abondant en eau, est surtout habité en hiver ; les Kirghiz s'y cachent alors avec leurs kibitkas, dans quelque fond, pour se mettre à l'abri des vents; près du Sir-déria, retraite ordinaire des pauvres, la misère a multiplié le nombre des brigands, et, en traversant ces contrées, nous aperçûmes, sur le sommet des collines, des Kirghiz qui semblaient guetter l'occasion de se saisir de quelque traîneur ou de quelque cheval.

Nos conducteurs nous en prévinrent, et chacun se tint sur ses gardes.

Le Sir, près de son embouchure, a environ soixante toises de large ; cinquante verstes plus haut, sa largeur excède cent vingt toises. Il est rapide et navigable, au moins depuis le Kokan; des Kirghiz nous ont dit qu'il est guéable à environ cent trente verstes de son embouchure, seulement pendant les plus fortes chaleurs; d'autres prétendent qu'il ne l'est jamais.

CHAPITRE IV.

Mœurs et usages des Kirghiz. — Election des chefs. — Leurs dissensions. — Exemples de cruauté. — Politique sévère des Chinois à l'égard des Kirghiz.

Les contrées arrosées par le Sir forment le paradis de la steppe des Kirghiz, qui sont fiers de posséder un aussi grand fleuve dans leur territoire. L'objet de leur plus ardent désir est de pouvoir hiverner avec leurs troupeaux sur ses bords, où les froids sont beaucoup moins vifs qu'aux rives de l'Ilek, de l'Or, de l'Irghiz, qu'aux monts Moughodjar et Dourgatch, et que dans les sables du Cara-coum. Le long du Sir, les gelées ne sont jamais assez fortes pour faire périr les bestiaux, ni pour incommoder les hommes dans leurs huttes en feutre; mais depuis six ans les Kirghiz riches sont privés du plaisir de passer l'hiver sur ces bords fortunés; car leurs ennemis, les Khiviens, viennent les y piller dès qu'ils en trouvent l'occasion.

Les Kirghiz se plaisent à hiverner au milieu des roseaux qui sont assez touffus pour qu'on puisse s'y mettre à l'abri des ouragans. Ces nomades pa-

raissent en général enclins à la mélancolie, et le murmure des ondes rapides du Sir charme leurs nombreux loisirs. Rien, en effet, ne porte plus à la rêverie que le bruit des flots d'une rivière qui, semblable au tems, s'écoule avec une rapidité monotone. Les Kirghiz passent souvent la moitié de la nuit assis sur une pierre à regarder la lune, et à improviser des paroles assez tristes sur des airs qui ne le sont pas moins. Ils ont aussi des chants historiques qui rappellent les hauts faits de leurs héros; mais ces sortes de poëmes ne sont chantés que par des chanteurs de profession; je regrette vivement de n'en avoir pas entendu. Souvent je dis à des Kirghiz que j'écouterais leurs chants avec plaisir; leurs impromptus n'étaient que des complimens, et ne valaient pas la peine d'être retenus; pourtant quelques fragmens de chansons sont restés dans ma mémoire. Un beg kirghiz, homme riche, spirituel et chef d'une famille nombreuse, me chanta un jour ces paroles improvisées: « Vous qui voulez » que je vous fasse entendre une chanson, je » vous dirai qu'un beg pauvre, mais bon, vaut » mieux qu'un khan mésestimé. » Ces mots rendaient parfaitement sa pensée, car il était ennemi déclaré du khan des Kirghiz. Ce même beg, passant un jour à cheval à côté de nous, tandis que nous déjeûnions, fredonna ces paroles: « Voyez

» ces Russes qui déjeûnent en mangeant de la » viande de porc, et en buvant de l'eau-de-vie ; » ah ! quels hommes ! »

Un jeune Kirghiz entonna un jour la chanson suivante, composée par une jeune fille : « Vois-tu » cette neige ? eh bien ! mon corps est plus blanc. » Vois-tu couler sur la neige le sang de ce mouton » égorgé ? eh bien ! mes joues sont plus vermeilles. » Passe cette montagne, tu y verras un tronc » d'arbre brûlé ; eh bien ! mes cheveux sont plus » noirs. Chez le sultan il y a des mollas qui écri- » vent beaucoup ; eh bien ! mes sourcils sont » plus noirs que leur encre. » Un autre Kirghiz me chanta : « Voyez cet aoul (assemblage de ten- » tes) qui appartient à un richard ; il n'a qu'une » fille, le jour elle reste seule chez elle ; la nuit » elle se promène, et n'a pour compagne que la » lune. »

Voilà un échantillon des idées des Kirghiz, enfans du désert, qui, excepté sous le rapport de la religion, sont restés indépendans de toute influence de civilisation étrangère ; aussi, après avoir vu les Kirghiz, a-t-on une opinion exacte de ce qu'est un peuple nomade, chérissant sa liberté, et méprisant tout ce qui tend à lui imposer des entraves. Indompté, belliqueux, féroce, le Kirghiz seul, à cheval, s'élance dans le désert, et parcourt

cinq ou six cents verstes avec une rapidité étonnante, pour aller voir un parent où un ami d'une tribu étrangère. Chemin faisant, il s'arrête presqu'à chaque aoul qu'il trouve sur sa route; il y raconte quelque nouvelle, et, toujours sûr d'être bien accueilli, quand même on ne le connaîtrait pas, il partage la nourriture de ses hôtes. C'est ordinairement du krout[1], de l'haïran[2], de la viande, et, quand on en a, du koumes, boisson extraite du lait de jument, et très-estimée dans le désert. Il n'oublie jamais l'aspect du pays où il a passé, et revient chez lui après quelques jours d'absence, riche en nouvelles histoires, se reposer auprès de ses femmes et de ses enfans. Ses femmes sont ses uniques ouvriers; ce sont elles qui font sa cuisine, façonnent ses habits, sellent son cheval; tandis qu'avec une nonchalance imperturbable, il borne ses soins à garder tranquillement ses troupeaux. J'ai vu le frère d'un sultan, très-considéré chez les Kirghiz, faire paître ses moutons, monté sur son cheval, en habit de drap rouge, et voyager ainsi pendant une quinzaine de jours, sans croire déroger à sa dignité.

[1] Sorte de fromage, connu dans la Perse, l'Afghanistan, et jusque chez les Bachkirs.

[2] Lait de brebis ou de chèvre, aigrelet et un peu coagulé.

Les Kirghiz sont gouvernés par des *anciens*, des chefs de famille, des begs, des béhadir, des sultans et des khans.

Le titre de beg devrait être héréditaire; mais celui qui ne peut le soutenir par son mérite et ses qualités, le perd bientôt; tandis que celui qui sait se faire estimer l'obtient, soit par l'habitude qui s'établit insensiblement de l'appeler sultan, soit parce qu'une assemblée se réunit exprès pour lui conférer ce titre honorable.

Un *ancien* est ordinairement un vieillard dont on est habitué à suivre les conseils; il doit avoir de la fortune et une famille nombreuse; car il faut ces deux conditions, jointes à un esprit solide, pour commander à ces peuples. Quelles que soient les qualités morales d'un Kirghiz, s'il est riche, il aura toujours des amis, et il sera d'autant plus puissant que sa famille sera plus nombreuse.

Les béhadir sont des Kirghiz d'une bravoure reconnue, d'un esprit juste et entreprenant, et qui combattent en partisans pendant la guerre.

Les sultans sont les parens du khan; ils conservent presque toujours quelqu'influence sur les Kirghiz. On les nomme aussi *toura*, seigneurs, et ce titre les fait traiter avec plus d'égards que les gens du commun; mais s'ils sont sans mérite, ils ne trouveront nulle soumission chez les Kirghiz,

auxquels on ne peut commander qu'en payant de de sa personne.

Le khan a, par le fait, droit de vie et de mort sur les Kirghiz, qui n'ont de garantie contre son despotisme que dans l'opinion publique; nulle part cette opinion n'est aussi puissante que chez un peuple nomade. Le parti mécontent s'éloigne d'un chef injuste, et s'en choisit bientôt un autre. Le khan est donc obligé de s'en tenir aux usages établis, et de se conformer aux lois du Coran. Cette condescendance accroît son pouvoir; en effet, il a soin de s'attacher un molla qui lui soit entièrement dévoué, et qui explique les lois selon ses intérêts; et, comme le livre sacré et ses commentaires sont susceptibles de diverses interprétations, le khan sait en tirer parti pour se faire autoriser à des démarches qu'il n'oserait entreprendre autrement. Il s'entoure aussi de conseillers, qui sont pour la plupart de vieux Kirghiz fort estimés dans la horde, et il tâche de les captiver par des libéralités ou par des flatteries.

Toutes ces précautions ne lui suffiraient cependant pas pour maîtriser l'inconstance de ses sujets, s'il ne savait aussi leur plaire par son activité, son courage et sa hardiesse, et leur imposer, quand il le faut, par une juste sévérité.

La puissance du khan repose donc sur l'assenti-

ment général; une fois qu'il se l'est concilié, il peut régner despotiquement, pourvu cependant qu'il agisse dans l'intérêt national. Cette opinion limite ainsi son pouvoir; il en a besoin pour gouverner; malheur à lui s'il voulait la braver; la même force qui l'a rendu puissant ne tarderait pas à le renverser.

J'ai vu un exemple de l'inhumanité des Kirghiz. Plusieurs de ceux qui nous accompagnaient ayant cru reconnaître, dans un mendiant, un voleur qui était de leur horde, ils lui prirent son cheval et ses habits, lui lièrent les bras, et voulaient lui couper la tête, quoiqu'ils n'en eussent nullement le droit, n'attendant, pour terminer, que l'ordre qu'ils allèrent solliciter d'un jeune sultan, auquel leur chef avait délégué son pouvoir : celui-ci s'y opposa; le mendiant fut relâché, mais il eut bien de la peine à se sauver au milieu des injures dont on l'accablait.

Je fus témoin d'une autre scène qui montre bien leur férocité; le sultan Haroun-Ghazi, qui nous accompagnait, nous faisait précéder par quelques centaines de Kirghiz, qui attaquèrent à notre insu l'aoul du sultan Manem-beg Djanghazi, l'un de ses ennemis, attaché au parti du khan de Khiva. Le prudent Manem-beg, prévenu à tems des intentions de son adversaire, s'était enfui; mais ses femmes, son frère Iakach et tous ses troupeaux

tombèrent au pouvoir des Kirghiz d'Haroun-Ghazi. Nous les vîmes près du Sir-déria. Les troupeaux furent conduits en Boukharie, et les femmes, logées dans trois tentes auprès du fleuve, furent exposées à la brutalité des frères du sultan. Le plus ardent de tous, homme d'une figure hideuse, (il avait perdu le nez,) contribuait plus que les autres à augmenter les tourmens de ces infortunées captives. Les Kirghiz, loin de s'appitoyer sur leur sort, n'en parlaient qu'en riant : « C'est, disaient-ils, le droit du vainqueur, et personne ne peut le lui contester. » Iakach, gardé par cinq Kirghiz, et monté sur le plus mauvais cheval qu'on avait pu trouver, suivait Haroun-Ghazi, sans que celui-ci consentît jamais à le voir. Iakach avait servi de guide aux Khiviens, il y avait quelques mois, lorsqu'ils pillèrent Haroun-Ghazi. Ce malheureux était âgé de vingt-deux ans, sa figure était belle; prévoyant le sort qui l'attendait, il était triste et abattu.

Un vieux Kirghiz vint trouver le vainqueur, et lui dit : Mes fils ont été massacrés par Iakach, pendant l'excursion des Khiviens; Dieu et les hommes m'ordonnent de venger leur mort. Comme les Kirghiz reconnaissent la loi du talion, Haroun-Ghazi fut contraint de livrer son cousin germain, dont la mort fut décidée. Le vieux Kirghiz s'approcha d'Iakach, qui était à cheval, et lui tira par derrière un coup de fusil, qui le manqua :

d'autres Kirghiz se jetèrent au même instant sur ce malheureux, lui ôterent ses habits pour ne pas les salir, et, sourds aux prières de la victime, ils lui scièrent impitoyablement la gorge comme à un mouton, avec un de ces petits couteaux qu'ils portent toujours avec eux; ensuite ils percèrent le cadavre avec leurs lances, et assouvirent ainsi la haine qu'ils avaient vouée à cet infortuné jeune homme.

Les Kirghiz sont très-irascibles; la cause la plus légère, souvent même une attente déçue, suffit pour les porter à une vengeance cruelle.

Ces peuples, inquiétés plusieurs fois, depuis quelques années, par les Khiviens, implorèrent le secours des Boukhares, dont diverses caravanes avaient aussi été dévalisées par ces brigands; les Kirghiz croyaient que le gouvernement de Boukhara ne pouvait leur refuser des secours; trompés dans leur espoir, ils devinrent furieux, et résolurent de piller les caravanes boukhares à la première occasion. Un de leurs chefs coupa la queue de son cheval, la porta à Boukhara, chez le premier visir, et lui dit : « De même que cette queue a été détachée de mon cheval, je me détache de vous; » désormais, je serai votre implacable ennemi. » Il partit aussitôt, avec deux ou trois de ses amis, et il enleva huit chameaux et deux hommes. Telles furent les premières hostilités d'une guerre

qu'il avait seul déclarée à toute la Boukharie. La conduite farouche et violente de cet homme peut donner une idée du caractère indompté de ces peuples.

Le plus simple motif suffit souvent pour que le Kirghiz le plus honnête se livre à son goût pour le pillage, tant l'esprit de rapine est enraciné chez ces peuplades, du moins dans la grande et dans la petite horde; car la moyenne, mieux gouvernée depuis plus d'un demi-siècle, s'est habituée à une certaine tranquillité, inconnue jusqu'à présent aux deux autres. C'est de cette ardeur belliqueuse, de cette indifférence pour les fatigues des longues excursions, et surtout de l'influence que le fanatisme exerce sur ces peuples grossiers, que leurs chefs ont sû si bien profiter pour entreprendre de hasardeuses expéditions. On conçoit donc sans peine comment, après des hivers rigoureux qui font tant souffrir les Kirghiz, ces nomades, au désespoir, se rassemblent pour faire une excursion, et même pour se fixer dans un pays qui les tente par la douceur de son climat, par exemple, dans la Boukharie, si fameuse parmi eux, et si belle en comparaison de leurs déserts. C'est ainsi que des migrations de barbares pourraient se renouveler dans des pays où l'on fait peu d'usage du canon, et où les troupes régulières sont inconnues.

Je terminerai cette digression sur les Kirghiz,

en faisant remarquer qu'ils ne se donnent jamais ce nom; ils se désignent par celui de *Kasak*, qui signifie homme à cheval, selon les uns, et guerrier selon les autres. Ils disent que les Bachkirs les appellent Kirghiz, mais ils ignorent d'où ce nom leur est venu, et ils ne le donnent qu'aux nomades de la grande horde. Celle-ci n'a point de khan pour chef; elle est sous la dépendance de divers sultans, dont quelques-uns implorent tantôt la protection de la Russie, tantôt celle de la Chine, afin d'en obtenir des présens. Les Kirghiz de la grande horde craignent infiniment les Chinois, dont la politique sévère, ou plutôt cruelle, est pourtant justifiée par la nécessité. Une caravane ayant été pillée non loin des frontières de la Soungarie, gardées par des avant-postes mandchous, les Chinois usèrent de représailles, et des milliers de Kirghiz, coupables ou non, payèrent de leur vie cette agression. Quelques exemples de ce genre mirent fin aux incursions des Kirghiz qui habitent auprès des frontières de l'empire chinois.

Dans les deux autres hordes, les khans doivent être confirmés dans leur dignité par la Russie, qui exerce même une grande influence sur leur nomination, et qui leur fait prêter serment de fidélité. De même que les hordes nomades des Turcomans paient un tribut aux khans de Khiva

et de Boukharie, de même les Kirghiz pourront un jour devenir tributaires de l'empereur de Russie; mais il faut préalablement les défendre contre les Khiviens, et leur prouver ainsi l'efficacité d'une protection dont ils sentiront bientôt tout le prix.

CHAPITRE V.

Passage du Sir. — Ponts de roseaux. — Chasse au sanglier. — Ruines. — Dessèchement du Djan-déria. — Route frayée. — Kizil-coum. — Brigandages.

Au mois de juin, la fonte des neiges sur les sommets de l'Aba-tagh gonfle les eaux du Sir-déria, qui s'épanchent sur les terres voisines des rives de ce fleuve, et les fertilisent, de sorte qu'un peu de culture suffit pour que le pays produise du blé, des fruits, des saules et des platanes, peut-être aussi du coton et des mûriers. A l'époque de notre voyage, le fleuve était gelé, et nous le traversâmes avec les plus grandes précautions; la glace était si mince qu'elle se fendit après le passage de nos deux canons. Un chameau la rompit par son poids, et ne fut retiré de l'eau qu'avec beaucoup de peine. Les Kirghiz brûlèrent des touffes de roseaux, et en répandirent les cendres sur la glace, afin d'empêcher les chameaux de glisser. Enfin, après beaucoup de tumulte et d'efforts, nous franchîmes tous le Sir, célèbre dans l'antiquité sous le nom de Jaxartes; à notre retour, au mois d'avril, le trajet fut plus pénible et plus lent. Deux bateaux que nous me-

nions avec nous, servirent à former un radeau, sur lequel l'artillerie et notre troupe passèrent d'une rive à l'autre, pendant que les chevaux traversaient le fleuve à la nage. Trois grands bateaux kirghiz, qui se trouvaient sur le fleuve pour le passage des caravanes, servirent au transport des provisions, moyennant une légère rétribution. Ces bateaux, construits en bois de peuplier, sans clous en fer, étaient très-fragiles; ils avaient été amenés de Khiva sur la mer d'Aral.

Cette communication par eau entre le Sir et Khiva est fréquentée par de pauvres Kirghiz, et c'est un simple cabotage: Des bateaux sont quelquefois amenés sur le Sir, de Turkestan; ils sont plus chers dans cette ville qu'à Khiva.

Les chameaux traversèrent le fleuve à la nage. C'était un spectacle assez curieux que de voir une dixaine de ces animaux attachés les uns derrière les autres, et conduits par les Kirghiz. Ceux-ci, nus, et remarquables par leurs formes athlétiques, tantôt se tenaient fortement attachés aux chameaux, tantôt, nageant à côté d'eux, criaient pour les faire avancer; ils s'agitèrent ainsi pendant toute une journée. Trois d'entre ces animaux s'étant noyés, furent jetés sur les bords. Les Kirghiz les tournèrent vers la Mecque, et, leur ayant coupé la gorge en récitant la prière usitée, ils les dévorèrent aussitôt.

Lorsque le chameau nage, il se penche de côté pour présenter une plus grande surface, et se soutenir par le moyen de ses bosses, qui restent à fleur d'eau. La seconde fois, le passage du Sir nous arrêta pendant deux journées entières.

En allant à Boukhara, nous avions traversé le Kouwan-déria sur la glace, sans éprouver aucune difficulté. Ce fleuve rapide et bordé de roseaux, a dix ou quinze toises de largeur et cinq à dix pieds de profondeur; son eau est très-limpide; c'est un bras du Sir.

En revenant de Boukhara, nous arrivâmes à un lieu voisin des bords du Kouwan-déria, où se trouvaient les restes d'un pont en roseaux. Pour le reconstruire, de gros faisceaux de roseaux liés ensemble avaient été noués et posés sur deux câbles faits aussi de roseaux, et attachés à des pieux enfoncés sur chaque rive. On y fixa également de grosses cordes, on multiplia le nombre des fascines, et l'on parvint à former ainsi un pont sur lequel il fut facile de passer avec les chameaux et les bagages, en nous hâtant toutefois, de crainte que la rapidité du courant n'entraînât ce pont flottant.

Quelquefois, au lieu de roseaux, on emploie des ballots de coton qu'on serre fortement avec des cordes, de façon que l'eau ne les mouille que fort peu.

Le terrain compris entre le Sir et le Djan-déria, est couvert de monticules sablonneux, qui ont trois ou quatre toises de hauteur, et qui reposent sur un fond d'argile, en sorte que, souvent, après avoir traversé des espaces de terre argileuse, on rentre de nouveau dans des sables.

Auprès du Sir, nous parcourûmes une plaine couverte de roseaux et d'eau dans quelques endroits, ce qui nous obligea à faire plusieurs détours; le Kouwan, que nous longeâmes pendant quatre jours, roule ses flots limpides au milieu des sables qui s'étendent vers le Djan-déria, jusqu'à environ vingt-cinq verstes de l'endroit où nous l'avions passé en allant à Boukhara; il s'en approche beaucoup plus sur d'autres points. A notre retour, nous vînmes auprès des rives des Aralu-Koullar, lacs qui s'étendent le long du Kouwan, jusqu'à l'endroit où le Djan-déria s'en détache. Les uns ont jusqu'à dix verstes de circonférence, les autres ne sont que de petites cavités remplies d'eau; elles se dessèchent en été, et les Kirghiz les mettent en culture.

Cette contrée est la moins stérile de toutes celles que j'ai observées dans la steppe; on y voit les traces de vastes champs que les Cara-calpaks cultivaient encore en 1806. Cette peuplade de race kalmouk, faible et pauvre, n'avait pu résister long-temps aux fréquentes incursions des Kirghiz.

Après avoir en vain sollicité, en 1740, des secours du gouvernement russe, ainsi que des Khiviens et même des Boukhares, elle abandonna, en 1807, ses campagnes fécondes, et, dans l'espoir d'un sort plus tranquille, elle se soumit aux Khiviens et aux Boukhares; ainsi divisés, les Caracalpaks errent aujourd'hui les uns au sud de la mer d'Aral, les autres à l'ouest de Samarcande, au nord de Sarewchan. N'étant pas riches, et ne possédant que très-peu de chameaux, ils se servent de chariots à deux roues, traînés par des bœufs ou par des chevaux.

Le Djan-déria est bordé de chaque côté par une plaine argileuse, unie, entrecoupée quelquefois de collines sablonneuses qui communiquent avec les sables du Kouwan ou du Kizil-coum.

On trouve, dans cette plaine, des bocages de saksaouls, dans lesquels se cachent plusieurs espèces d'animaux, tels que des loups, des chats sauvages et même des tigres. Plusieurs Kirghiz m'ont assuré qu'ils avaient été forcés de retirer leurs troupeaux de cette contrée pour ne pas les laisser exposés au danger d'être dévorés par ces animaux féroces, auxquels on n'ose jamais donner la chasse lorsqu'ils sont réunis; on ne les attaque que lorsque l'on en rencontre d'isolés; alors une vingtaine d'hommes, armés de fusils à mèches, se rassemblent auprès des roseaux où le

tigre se tient caché; on y met le feu du côté d'où vient le vent, la chaleur et la flamme forcent l'animal à quitter son repaire, et à venir s'exposer aux balles des chasseurs. Nous nous servîmes d'un moyen pareil, aux bords des Aralu-koullar et du Kouwan-déria, qui sont couverts de roseaux peuplés de sangliers; nous parvînmes ainsi à en tuer un grand nombre. Un jour, entre autres, nous en laissâmes sur la place dix-huit en moins de trois heures.

Cette chasse offrait un spectacle singulier. Du milieu d'une plaine couverte de roseaux enflammés, s'élevaient des tourbillons de fumée; on voyait à travers les flammes, une centaine de Cosaques, galopant avec nous à droite et à gauche, la bride tendue et les jambes serrées; nos chevaux nous portaient tantôt en avant; tantôt en arrière, souvent fort près de ces animaux furieux, qui bondissaient dans les marais, et disparaissaient pour reparaître brusquement. On entendait de tous côtés des coups de pistolet et de fusil: ici gisaient des chevaux blessés, que les Kirghiz achetaient pour les manger; là des Cosaques furieux s'efforçaient de percer les sangliers avec leurs piques; un officier cosaque du Jaïk, piqué de ce qu'un autre lui disait qu'il avait peur, descend de cheval, s'assied tranquillement sur un énorme sanglier blessé, le saisit par les oreilles, et, pour

l'achever, lui lâche à bout portant un coup de pistolet, dont la balle traverse le crâne de l'animal. Qu'on se représente ces divers objets, et l'on aura une idée de nos chasses aux sangliers, dans le désert.

Je ne saurais communiquer au lecteur le plaisir que j'éprouvai en me trouvant enfin au milieu d'un bois; le sifflement du vent à travers les branches, le balancement des arbres, un horizon borné, tout cela était, pour ainsi dire, nouveau pour moi, me rappelait ma patrie, et me faisait éprouver les plus vives sensations. C'est dans les déserts, et parmi ces nomades, qu'on apprend à apprécier le bonheur d'être Européen.

Nous aperçûmes dans cette plaine des traces d'antiques canaux, ce qui prouve que ce pays était plus peuplé jadis qu'il ne l'est aujourd'hui.

Aboul-Ghazi, khan de Khiva, passait ordinairement quelques mois de l'été sur les bords du Kizil-déria, fameux par leurs beaux pâturages.

Il n'y a point de contrée, dans les steppes des Kirghiz, où l'on trouve plus fréquemment les traces d'anciennes habitations que sur les bords du Djan-déria. J'ai vu les ruines de Koul-tchouktam; ce sont des monceaux de terre qui s'étendent sur un espace d'environ cent cinquante toises de long; le plus élevé peut avoir trois toises de haut; on reconnaît aisément que

ces habitations furent construites en briques séchées au soleil; on trouve auprès, des vestiges de canaux larges d'une toise, et n'ayant que deux pieds de profondeur. On rencontre aussi beaucoup de tessons de vases en terre cuite. Ces ruines sont à quinze verstes du Djan-déria. Les Kirghiz ne peuvent fournir aucun renseignement à leur sujet, sinon que l'emplacement qu'elles occupent fut habité par des Nogaïs, nom qu'ils donnent aux peuples qui les précédèrent dans ces steppes[1]. On dit que les ruines sont très-nombreuses dans la partie orientale du pays des Kirghiz; il s'en trouve aussi sur le Tobol, l'Ilek et l'Emba; les mieux conservées et les plus fameuses sont celles de Djankend, qui était, à ce qu'on présume, la résidence du chef des Ouz. Djankend, situé à peu près à quarante verstes de l'embouchure du Sir, entre ce fleuve et le Kouwan, avait été construit en briques cuites : ses ruines sont entourées de canaux d'irrigation et de champs moins vastes aujourd'hui qu'ils ne l'étaient autrefois.

Le Djan-déria est probablement l'ancien Kizil-déria; il est cependant possible que celui-ci ait coulé plus au sud, car, à une quarantaine de verstes au sud du Djan-déria, nous trouvâmes des

[1] Les Bachkirs soutiennent aussi que leurs ancêtres s'appelaient Nogaïs.

vestiges du lit d'une grande rivière. Le Djan-déria, qui était encore très-considérable il n'y a guère plus de dix ans, et qui, en 1816, surpassait en largeur le Kouwan, ne présente aujourd'hui qu'un lit desséché de plus de cent toises de large, des rives de trois à quatre toises de hauteur, et quantité de trous de deux à trois toises de profondeur, dont quelques-uns seulement contiennent de l'eau. Ce sont là les seuls indices du Djan-déria, qui n'existe plus. Ce dessèchement presque subit étonna beaucoup les Kirghiz; ils avaient l'air stupéfait en voyant ce changement dont on ignorait la véritable cause; quelques-uns l'attribuaient toutefois à ce que, pour faciliter l'agriculture sur les bords du Kouwan, on avait construit une digue en bois, à travers le Djan-déria, à l'endroit où il se détache de ce fleuve.

D'autres prétendent que le Djan-déria a été comblé par les sables du Kizil-coum, ce qui est plus vraisemblable : on expliquerait peut-être cette funeste disparition des eaux par la tendance qu'elles ont à se dessécher par évaporation, ou à se perdre par infiltration dans le sable du désert. Quelle qu'en soit la cause, le fait est surprenant : le Djan-déria a disparu. L'eau qui se trouve dans les cavités de l'ancien lit sent un peu le souffre, et c'est la plus malsaine que nous ayons trou-

vée sur notre route; elle est d'autant plus dangereuse qu'on ne peut la renouveler pendant cinq jours, dans le grand désert de Kizil-coum, qu'on traverse pour aller à Boukhara. Cette eau donna la colique à tous nos soldats, et même à quelques-uns des crampes d'estomac si violentes que l'un d'eux en mourut dans des convulsions.

Ayant quitté le Djan-déria le 3 décembre, nous nous trouvâmes sur une grande route qui mène à Boukhara; je dis grande route, car c'était un chemin large d'environ trois toises, et très-frayé par la quantité des passans. Ce chemin se dirigeait d'abord à travers un bois de saksaouls; il devenait moins visible dans une plaine argileuse qui finit à cinquante-sept verstes du Djan-déria, et était de nouveau très-frayé dans le Kizil-coum, où il traverse les vallées formées par des monticules sablonneux. C'est une route très-fréquentée par toutes les caravanes qui vont de Boukhara à Orsk ou à Orenbourg, et par tous les Kirghiz de la partie occidentale de la steppe, qui mènent des bestiaux aux bazars de Boukhara: ils ont soin de traverser le Kizil-coum dans l'endroit le plus étroit, et, à leur retour, de s'approvisionner d'eau qu'ils tirent du fameux puits de Boukhan, situé aux limites méridionales de ce désert.

Les bords du Djan-déria forment une lisière

dans la nature du pays compris entre Orenbourg et Boukhara ; le terrain argileux, sans devenir plus productif, à cause de la sécheresse, est néanmoins beaucoup plus gras, et le sol y repose sur des roches argileuses, tandis que dans la steppe des Kirghiz, il recouvre du grès ou des roches calcaires.

Le climat offre aussi de grandes différences. Les tortues de terre, rares au nord du Djan-déria, sont fort communes dans le Kizil-coum ; il y tombe peu de neige en hiver, et jamais elle ne reste long-tems sur la terre ; en un mot, tout y annonce un climat chaud. Aussi les bords du Kouwan et du Djan-déria sont-ils habités, principalement dans les environs de la mer d'Aral, et par des Kirghiz, tributaires de Khiva.

Mais l'aridité y est surprenante ; depuis le Djan-déria jusqu'au pays cultivé, on ne rencontre aucune rivière dans un espace de cinq cents verstes, et l'on ne trouve de l'eau que dans des puits plus ou moins abondans, qui, pour la plupart, n'en contiennent que de saumâtre.

Le Kizil-coum avait, dans la direction où nous le traversâmes, cent verstes de largeur; sa longueur est très-considérable, car il s'étend depuis le Sir-déria, où il s'élargit beaucoup, jusqu'à la mer d'Aral et à l'Amou-déria. Ce désert est remarquable par sa stérilité : on n'y trouve d'eau

de source nulle part. On prétend qu'il y avait autrefois trois puits près du chemin que nous suivîmes; et qu'on les combla, pour qu'ils ne servissent plus à des brigands qui se tenaient ordinairement en embuscade entre les collines voisines; on a effectivement expulsé ces brigands du Kizil-coum; mais maintenant ils se cachent dans les gorges des monts Boukhan, et, quand ils se sentent en force, ils fondent sur les passans, et les pillent, ou même les tuent en cas de résistance.

Le puits de Boukhan est maintenant aussi dangereux que l'était jadis le Kizil-coum, d'autant plus que c'est le point de la route, entre Boukhara et Orenbourg, le plus raproché de Khiva, et que les Khiviens sont souvent en querelle avec les Boukhares ou avec les Kirghiz, ou même avec les uns et les autres, comme en 1820. Aussi notre troupe se tînt beaucoup sur ses gardes, et on envoya des patrouilles dans les défilés du mont Boukhan : heureusement on effectua sans accident ce passage dangereux; mais dix jours après nous, une caravane de Boukhares et de Kirghiz fut pillée par les Khiviens, qui, rassemblés au puits de Boukhan, tombèrent sur eux, et poursuivirent les fuyards jusque dans le Kizil-coum, où, ayant rencontré une troupe de Kirghiz, ils lui livrèrent bataille. A notre retour nous trouvâmes sur la route plus de cent cadavres qui ser-

vaient de pâture à des chiens et à une multitude d'oiseaux de proie ; des tessons de faïence et de porcelaine, des coffres brisés et des vases en fonte épars çà et là sur le sable, indiquaient assez le lieu où les fugitifs avaient été atteints et défaits.

Le Kizil-coum est couvert de monticules sablonneux, élevés pour la plupart de trois, quatre et quelquefois de dix toises au-dessus du sol ; mais les Bech-tepéh, ou les *Cinq buttes*, ont à peu près trente toises de hauteur ; elles sont sur la route que nous suivions. Du sommet de la plus élevée, la vue plane sur une surface immense, semblable à une mer orageuse qui aurait été subitement transformée en sable. En vain cherche-t-on à découvrir un objet qui puisse fixer les regards ; on ne voit partout qu'un désert excessivement triste et monotone ; peu de broussailles, quelques plantes épineuses, point d'herbe en automne, au printems une végétation si chétive qu'elle est bientôt desséchée et réduite en poudre : on y trouve une quantité de lézards de différentes espèces, des caméléons, des tortues, des rats, des bobagues, des gerboises, des pies, des vautours, un grand nombre d'oiseaux de couleur bleuâtre, que nous ne revîmes plus au printems, et qui ressemblent aux corneilles, quoique beaucoup moins grands ; telles sont les

créatures vivantes qui s'aventurent dans ce désert, malgré toute sa stérilité.

Le fond du Kizil-coum est une roche d'argile rougeâtre, qui, en quelques endroits, perce la surface du sol. C'est de cette particularité que vient le nom du désert : *Kizil* signifie rouge, et *coum*, sable. Ce fond se décompose, et produit le sable jaunâtre qui le recouvre, et n'est pas profond.

Après avoir quitté les bords du Djan-déria, on entre dans une contrée vaste et inhabitée, qui se prolonge jusqu'à quarante verstes de Boukhara, et s'étend même depuis les rives du Sir-déria, vis-à-vis Turkestan et Tachkend, jusqu'aux bords de l'Amou-déria; cet espace, qui comprend huit à neuf degrés de latitude, sépare la Boukharie de la steppe des Kirghiz, et le khanat de Khokhan de celui de Khiva.

Au nord de la Boukharie, on trouve des terrains habitables; mais la crainte des Khiviens, peuple audacieux et cruel, empêche qu'on ne s'y établisse. La Boukharie offre d'ailleurs des pâturages préférables, et chaque année plusieurs familles kirghiz, principalement les pauvres, quittent leur terre natale pour s'établir dans les déserts de la Boukharie, dont la tranquillité et le climat plus doux leur promettent un sort plus heureux.

Au-delà du Djan-déria, nous avons voyagé,

comme je l'ai dit, sur une route très-fréquentée; presque tous les jours nous rencontrions des caravanes de Kirghiz qui venaient de Boukhara, et qui, après avoir vendu leurs moutons, rapportaient de cette ville de l'orge, du gruau, du tabac, des habits et de la toile de coton. Nous éprouvions un grand plaisir à causer avec ces Bazartchi, c'est-à-dire hommes venant du marché, à leur demander des nouvelles de Boukhara, et à être informés de l'époque à laquelle ils étaient partis de cette capitale; nous nous estimions heureux de nous trouver bientôt au terme d'un voyage si long et si pénible, et qui commençait à nous fatiguer beaucoup.

Nous avons parcouru, dans le Kizil-coum, de quarante-deux à quarante-six verstes par jour; marches très-considérables, puisque l'on traversait constamment des sables; au reste, il était indispensable de nous hâter, pour ne pas manquer d'eau trop long-tems.

Nos chevaux, qui ne trouvaient qu'une bien chétive nourriture dans le Kizil-coum, maigrissaient à vue d'œil; les chevaux bachkirs étaient exténués; ils ne pouvaient plus traîner les six charriots qui nous restaient des vingt-cinq que nous avions à notre départ d'Orenbourg, il fallut les remplacer par des chevaux cosaques, qui auparavant avaient porté le bât. Tout notre

monde était extrêmement maigri, notamment les fantassins; en un mot, nous avions tous le plus grand besoin d'arriver. Nous mîmes de la glace et de l'eau du Djan-déria dans des sacs de cuir ou dans des barils; cependant il était fort difficile d'emporter une provision d'eau qui pût suffire pendant quatre jours et demi, à la consommation de tant d'hommes et de chevaux.

A notre arrivée à Iouz-koudouk, un cheval but avec tant d'avidité qu'il tomba, et ne se releva que quelques heures après; malgré ces nombreux inconvéniens, il ne mourut pas un seul cheval de selle; mais nous perdîmes beaucoup de chevaux de trait, notamment huit dans un seul jour; exténués de lassitude ils ne purent nous suivre.

Du Djan-déria à Iouz-koudouk, la distance est de deux cent onze verstes (cinquante-une lieues), que nous parcourûmes en cinq jours, avec de l'artillerie, dans un désert sablonneux, dénué d'eau et d'herbe, et après avoir fait déjà plus de mille verstes avec la plus grande célérité; à la vérité, des chameaux portaient nos fantassins à tour de rôle; mais il était difficile à une troupe militaire d'effectuer une marche semblable en aussi peu de tems.

CHAPITRE VI.

Mines d'or. — Aghatma. — Beau pays. — Accueil des habitans. — Prisonniers russes. — Entrevue avec le Couch-beghi. — Entrée solennelle à Boukhara.

Après avoir passé le Kizil-coum, on traversa pendant quarante verstes, une plaine couverte d'absinthe, et bornée à droite par les monts Boukhan. Les Boukhares qui nous accompagnaient, craignant une surprise de la part des Khiviens, nous engagèrent à éviter le puits de Boukhan, lieu très-dangereux; c'était, disaient-ils, prendre le chemin le plus court pour aller directement à Iouz-koudouk; cela m'empêcha de voir de près les monts Boukhan; je ne pus les examiner qu'au printems suivant, à l'époque de notre retour; ils s'élèvent comme les Moughodjar-tagh, à peu près à cent toises au-dessus du niveau de la plaine; ils sont très-escarpés et rocailleux, composés de quartz, mêlé de syénite et de diabase, et forment des gorges nombreuses et très-étroites. Près du puits de Boukhan, coule un petit ruisseau, qui sort des montagnes, et disparaît après avoir parcouru quelques centaines de toises dans la

plaine. Le chemin le meilleur et en même tems le plus court est celui qui conduit du Kizil-coum au puits de Boukhan, longe les montagnes de ce nom, et atteint ainsi Iouz-koudouk.

Quand on a traversé la plaine dont je viens de parler, on se trouve dans un canton montueux sur lequel s'étendent les monts Boukhan, Iouz-koudouk, Kapkantach, etc., etc., qui sont des ramifications des hautes montagnes situées au sud du Khokhan et à l'est de la Boukharie.

Près du puits de Boukhan, cette chaîne de montagnes tourne à l'ouest; elle se prolonge vers l'Amou-déria, et forme près de ses rives les monts Tchavaswali et Vasilkara, fameux par leurs riches veines d'or; elles tentèrent, dit-on, Pierre-le-Grand, lorsqu'il ordonna l'expédition de Békévitch. Effectivement le khan de Khiva s'oppose à ce qu'on exploite l'or du Vasilkara, afin de ne pas exciter la cupidité des Russes. Il y a peut-être de l'exagération dans ces récits; car j'ai vu à Orenbourg un morceau de pyrite sulfureuse, trouvé sur le Vasilkara; il pouvait induire en erreur des gens qui prennent pour de l'or toute pierre de couleur jaune et brillant d'un éclat métallique.

Les montagnes que nous franchîmes étaient composées de syénite et de diabase, ou de quartz mêlé de calcaire; elles étaient généralement d'un

vert foncé ; ces pierres se fendaient en lames comme l'ardoise ; ces monts ont une forme plus arrondie et moins conique que les Moughodjar ; les vallées et le terrain y sont beaucoup plus arides : l'absinthe même y est fort rare.

Le chemin est très-roide en quelques endroits, d'ailleurs large et très-praticable. Iouz-koudouk, ou les *Cent-puits*, est une vallée étroite, dans laquelle on trouve deux puits d'environ trois toises de profondeur, et dont l'eau est excellente et abondante ; de plus une trentaine d'autres plus petits, et la plupart à sec.

Le pays montagneux commence à sept verstes en-deçà de Iouz-koudouk, sur la route que nous suivions ; il se prolonge à trente-quatre verstes plus loin, jusqu'à Kapkantach, où nous entrâmes de nouveau dans une plaine, laissant à gauche le Bech-boulak et le Bukbouldouk, collines peu élevées. Le nom de *Bukbouldouk*, signifie caille, et les Kirghiz l'ont formé par onomatopée, pour imiter le cri de cet oiseau.

On trouve à Kapkantach, plusieurs sources d'eau sulfureuse, puante et extrêmement salée. Nos chevaux n'en burent presque pas ; mais à notre retour, au mois de mars, un cheval vida cinq seaux de cette eau infecte. Comme le tems était déjà très-chaud, tout le monde était très-altéré, et nous eûmes beaucoup de peine à rete-

nir pendant quelques minutes nos soldats, avant de leur permettre de boire de cette eau détestable et cependant très-fraîche.

A vingt-deux verstes de Kapkantach, commencent les sables de Batkak-coum, qui s'étendent à vingt-sept verstes plus loin; ils ne sont profonds que pendant les quatre dernières verstes. A vingt-six verstes de ces sables, nous entrâmes de nouveau dans un pays montueux; on le nomme Sousiz-cara, c'est-à-dire noir sans eau. En effet, ces montagnes sont de couleur noire, et leur surface est nue; on y trouve de l'eau dans deux puits que nous laissâmes à peu près à dix verstes sur notre gauche. Notre eau étant consommée, elle fut remplacée par la neige qui se rencontra le long de notre route, principalement sur les collines, où, malgré leur peu d'élévation, on éprouvait un changement très-sensible de température. Nous arrivâmes enfin à Cara-aghatch, après avoir fait les quarante dernières verstes, sur un terrain uni, quoiqu'entouré de hauteurs.

A deux verstes de Cara-aghatch, quatre douaniers boukhares vinrent à la rencontre de l'ambassade, et, après nous avoir salués, en nous adressant la formule ordinaire *Khoch amedid* (soyez les bien-venus), ils nous apprirent que le khan, leur souverain, avait envoyé des pro-

visions pour nous, à Aghatma, éloigné de trente-huit verstes de Cara-aghatch. M. de Négri leur exprima poliment notre gratitude; nous nous remîmes en route, et nous arrivâmes avec eux à Cara-aghatch.

Ce fut en ce lieu que, pour la première fois, nous revîmes des arbres; une centaine de vieux mûriers entouraient une source d'eau sulfureuse, dont la chaleur était à peu près de quinze degrés. Un saint mahométan planta ces arbres, près desquels il vécut et fut enterré. Cette eau passe pour avoir des vertus miraculeuses; tous les musulmans qui nous accompagnaient s'y baignèrent; la source sort d'un monticule argileux. On voit une grande quantité de chiffons et de morceaux d'étoffes suspendus aux arbres; ce sont des offrandes faites au saint.

L'eau de cette source, qui jaillit avec abondance, forme un petit ruisseau, qui disparaît bientôt, absorbé par le terrain argileux sur lequel il coule. Quoique nous eussions marché sans relâche pendant quatre jours, nous nous mîmes cependant en route le cinquième, afin de nous éloigner au plus tôt d'un pays si aride, et pour user plus promptement des provisions que le khan de Boukharie nous avait fait préparer.

Nous arrivâmes à Aghatma le 25 décembre, après avoir franchi à Cara-aghatch une montagne

assez haute; sa pente est fort douce vers Aghatma. Les Boukhares disent qu'en ce lieu fut jadis une ville; une butte voisine, couverte de débris de briques, semble confirmer cette assertion. Aghatma est dans une espèce d'entonnoir, où l'on croit apercevoir les traces d'un lac, qui fournissait vraisemblablement de l'eau aux habitans de la ville; on voit près de ce lac deux sources abondantes; leurs eaux sulfureuses sont moins chaudes que celles de Cara-aghatch.

Nous remarquâmes à Aghatma une petite tour ou maison en terre, et dont le toit est en voûte; elle sert d'avant-poste aux Boukhares; ils y entretiennent un détachement de soldats, soit lorsqu'ils craignent une incursion des Khiviens, soit lorsquils attendent l'arrivée d'une caravane de Russie. Une sentinelle placée sur la hauteur dont je viens de parler, découvre le pays à une grande distance.

Avant d'arriver à Aghatma, un iouz-bachi boukhare [1], suivi d'une vingtaine de cavaliers, vint annoncer à M. le chargé d'affaires que le khan l'envoyait pour recevoir l'ambassade, et lui offrir tout ce dont elle avait besoin en provisions; ensuite plusieurs cavaliers s'approchèrent de M. de Négri, lui prirent la main à la manière orientale,

[1] Chef de cent hommes.

en répétant tous : *Khoch amedid ;* cette petite troupe repartit bientôt au grand galop. La plupart des chevaux étaient très-beaux, grands, légers, pleins de feu ; ils disparurent comme l'éclair. Le costume de ces soldats n'avait d'uniforme que le turban blanc ; chacun d'eux avait un khalaat ou robe longue et large, de couleurs différentes ; les uns en portaient en étoffes de soie rayée ou chinée, les autres en drap ; ceux-ci en tissu de poil de chameau, ceux-là étaient revêtus d'une cotte de maille qui dépassait à peine la ceinture.

Nous trouvâmes à Aghatma du pain blanc et frais, des raisins délicieux, des melons d'eau et des grenades. On peut juger du plaisir que chacun de nous éprouva en mangeant ce pain et ces fruits, si l'on réfléchit que depuis soixante-dix jours nous ne vivions que de biscuit, qui chaque jour durcissait davantage. Nos chevaux eurent du fourrage nourrissant et du djougara ; c'est une espèce de grain blanc, de la grandeur et de la forme des lentilles ; on le donne aux chevaux au lieu d'orge.

Depuis long-tems l'herbe et même l'absinthe manquaient ; nos chevaux dépérissaient. Le fourrage qui leur fut donné à Aghatma provenait de prairies artificielles ; on n'en connaît point d'autres en Boukharie. Nos chevaux n'y étaient point habitués : plusieurs tombèrent malades pour en avoir trop mangé, peut-être aussi pour avoir

été abreuvés plus d'une fois par jour, ce que les Boukhares ont soin de ne pas faire lorsqu'ils les nourrissent d'orge. Nous en perdîmes une cinquantaine à Boukhara : sans doute le changement de nourriture y contribua plus que la continuité des fatigues.

Sortis d'Aghatma, nous traversâmes une plaine qui me parut aller en s'élevant insensiblement jusqu'aux terres cultivées. Cette plaine est argileuse : sur la route que nous prîmes en allant à Odoun-koudouk, sa surface n'est couverte de sable qu'en quelques endroits ; nous en trouvâmes beaucoup plus sur le chemin que nous suivîmes à notre retour, à quelques verstes à l'ouest du premier.

Nous vîmes, près d'Odoun-koudouk, les traces d'anciens canaux et les ruines d'une maison, ce qui semble indiquer que jadis la partie cultivée de la Boukharie s'étendait plus loin qu'aujourd'hui vers le nord, et qu'Aghatma était de ce côté sa limite, comme Kaghatan l'est actuellement. A dix-sept verstes d'Odoun-koudouk, nous fîmes une centaine de pas entre une chaîne de monticules sabloneux, parmi lesquels nous vîmes des restes de murs et d'habitations en terre. Après avoir franchi ces buttes, nous entrâmes, à notre grande surprise, dans un pays tout différent; on croirait être à mille lieues de distance des con-

trées monotones que l'on vient de traverser pendant soixante-dix jours. Le désert finit à ces tertres sabloneux; au-delà on est entouré de champs, de canaux, d'allées d'arbres; on aperçoit de toutes parts des maisons, des villages, des jardins, des vergers, des mosquées et des minarets; en un mot, on se croit transporté dans un pays enchanté.

Si la vue de cette contrée fait éprouver un sentiment d'admiration aux Européens habitués à promener leurs regards sur des campagnes fertiles et peuplées, quelle impression ne doit-elle pas produire sur les Kirghiz, et sur les autres habitans du désert? Comment ne seraient-ils pas tentés d'envahir un pays aussi favorisé par la nature, qui leur offre en été de vastes plaines pour leurs courses vagabondes, en hiver des villes et des villages pour se mettre à l'abri des intempéries de l'air?

Nous nous trouvions dans un pays à peine connu des Européens; tout y excitait notre curiosité. Qu'on se figure donc l'intérêt avec lequel nous contemplions ces milliers d'Orientaux, vêtus d'habits bleus et coiffés de turbans blancs, accourant à notre rencontre, les uns àpied, les autres à cheval, ceux-ci montés sur des ânes, ceux-là sur des chevaux, et qui se pressaient autour de

nous en nous saluant à leur manière. Plusieurs témoignaient vivement leur joie, lorsqu'ils s'approchaient de nous, en nous adressant en russe quelques paroles obligeantes; leurs marques d'étonnement, leurs cris, enfin le mouvement tumultueux qui animait toute cette foule, donnait à notre entrée en Boukharie l'aspect d'une fête populaire dont nous aurions partagé l'allégresse, si la présence des gens chargés de la police, dont la voix retentissait au milieu de ce bruit, et dont le bras armé de gros bâtons frappait indistinctement à droite et à gauche pour nous faire faire place, ne nous eût attristés en nous rappelant que notre arrivée causait toute cette confusion, et que l'empressement de voir tant d'Ourousses[1] l'emportait sur la crainte des coups.

Nous éprouvâmes un sentiment bien pénible en apercevant au milieu de cette population asiatique des soldats russes réduits à la triste condition d'esclaves. La plupart étaient sexagénaires et infirmes; à la vue de leurs compatriotes ils ne purent retenir leur larmes : ils bégayaient quelques mots de leur langue maternelle; ils s'efforçaient de se précipiter au milieu de nous; tant le plaisir de revoir nos guerriers leur causait une vive émo-

[1] Nom que la plupart des Orientaux donnent aux Russes.

tion. Ces scènes touchantes, qui déchiraient l'ame, ne sauraient se dépeindre.

A Khatoun-koudouk, nous avions appris que le couch-beghi, l'un des principaux officiers du gouvernement boukhare, nous attendait au prochain village. A peu près à une verste du pays cultivé, un pendja-bachi[1] vint à notre rencontre avec deux cents hommes de cavalerie; il nous conduisit à travers la foule, et notre infanterie marcha tambour battant vers la tente où se trouvait le couch-beghi. Nous descendîmes de cheval à environ trente toises pour nous avancer entre deux files de fantassins assis à terre, qui se levèrent lorsque M. le chargé d'affaires passa. Plusieurs tentes de différentes couleurs se présentèrent à nos regards; un grand nombre de chevaux richement caparaçonnés, couverts de chabraques brodées en or, étaient attachés à des piquets par la tête et les pieds de derrière; beaucoup d'esclaves et d'officiers environnaient ces tentes, en un mot tout ce qui nous entourait, ajoutait à la solennité de cette première entrevue.

Le couch-beghi, nommé Hakim-beg, était assis dans sa tente avec quatre seigneurs boukhares; lorsque M. de Négri eut pris la place qui lui était réservée, cet officier, s'adressant

[1] Chef de cinq cents hommes.

aux personnes attachées à l'ambassade, leur dit : « Asseyez-vous, car vous êtes étrangers ; j'é- » prouve beaucoup de plaisir à vous voir. » M. de Négri, ayant parlé ensuite du cérémonial à observer lorsqu'il serait présenté au khan, ne tomba pas entièrement d'accord, sur ce point, avec le couch-beghi. Cette audience avait commencé sous de favorables auspices; avant qu'elle fût terminée, le caractère boukhare se dévoila. Le couch-beghi eut l'indiscrétion de prier M. de Négri de faire présent au khan des deux canons que nous avions avec nous; quand il vit qu'il ne pouvait les obtenir, il ne se fit pas scrupule de demander pour le khan, la calèche de M. de Négri. Il n'ignorait pas cependant que nous avions plusieurs chameaux chargés de présens pour la cour de Boukhara.

Le couch-beghi pouvait avoir cinquante ans; sa barbe longue et d'un brun foncé commençait à blanchir; il était grand, sa physionomie était agréable et pleine de bonté; il s'exprimait en persan avec beaucoup de facilité. Il portait un châle de cachemire blanc en turban, un khalaat de la même étoffe à grands bouquets, et une pelisse de martre-zibeline recouverte en cachemire rayé.

Notre voyage avait été aussi agréable que nous pouvions le désirer; à l'exception de quelques journées nébuleuses, de quelques heures de neige

et de pluie très-fine, le temps avait été en général si beau que les Kirghiz disaient qu'il se trouvait sans doute quelque saint parmi nous. Cette continuité de temps serein facilita beaucoup notre marche, en nous préservant de tous les désagrémens que la pluie, la neige et le froid nous auraient occasionnés.

Le 17 décembre, nous passâmes la nuit près de Wafkend, petite ville, après avoir traversé un pays très-bien cultivé et très-peuplé; nous en traversâmes un également beau, le 18, pour arriver à Bazartchi, grand village situé à deux verstes de Boukhara. Depuis notre entrevue avec le couch-beghi, nous avions parcouru quarante verstes; pendant ces deux jours nous fûmes sans cesse entourés d'une foule considérable; les gens chargés de la police l'écartaient continuellement à coups de bâtons; les curieux se laissaient battre, fuyaient et revenaient. Nos soldats marchaient dans le plus grand ordre; ils étaient en uniforme complet; les roulemens de tambour qui se faisaient entendre de tems à autre, faisaient pousser des cris de surprise à la multitude. Nous avançâmes ainsi au milieu du tumulte et des témoignages publics de la joie qu'excitait notre arrivée.

Près de Wafkend, quatre seigneurs du pays vinrent complimenter M. de Négri, et lui remettre une lettre de félicitation de la part du khan.

large; le khan, placé près du mur, vis-à-vis la porte d'entrée, avait à sa gauche deux de ses fils, dont l'aîné pouvait être âgé de quinze ans, et à sa droite le couch-beghi. De chaque côté de la porte se tenaient cinq seigneurs. Deux chambellans soutenaient M. de Négri, qui s'approcha jusqu'à une dixaine de pas du khan, lui adressa un discours en persan, remit sa lettre de créance au couch-beghi, et s'assit. Les personnes attachées à l'ambassade restèrent debout contre le mur, des deux côtés de la porte. Le couch-beghi présenta sur-le-champ la lettre de l'empereur au khan; ce prince la lut à haute voix; puis il pria M. de Négri de faire entrer dans l'antichambre quelques soldats, auxquels on fit déposer leurs armes; le khan les ayant aperçus, se mit à rire comme un enfant; il a dans l'expression de sa figure quelque chose de peu spirituel; il est âgé de quarante-cinq ans; sa barbe est belle, ses yeux noirs, son teint olivâtre, et il paraît épuisé par les plaisirs du harem. Il portait un khalaat de velours noir, orné de pierreries, et un turban de mousseline, surmonté d'une aigrette de héron; une ganse en or traversait diagonalement ce turban, qui ressemblait par là au kalewi, coiffure de cérémonie du grand-visir, du capitan-pacha et du kizlar-agassi de l'empire ottoman. Le couch-beghi et trois autres sei-

gneurs portaient, au lieu de turban, un bonnet cylindrique de martre-zibeline. Un maître de cérémonies tenait à la main une espèce de hallebarde, terminée en haut par une hache en argent. Les présens furent portés, en présence du khan, dans une autre chambre. L'audience dura environ vingt minutes; quand elle fut terminée, nous rejoignîmes, hors du palais, notre escorte, qui s'en retourna à Bazartchi; elle y bivouaqua dans un jardin, pendant tout le reste de l'hiver. M. de Négri et les personnes attachées à l'ambassade furent logés à Boukhara, dans une grande maison appartenant au couch-beghi.

Nous restâmes dans cette ville depuis le 20 décembre 1820 jusqu'au 10 mars 1821; le tems étant déjà très-beau, nous nous rendîmes alors à Bazartchi. Le bivouac dans les jardins de ce lieu nous parut bien préférable au séjour des tristes maisons de Boukhara.

Le 22 mars, nous partîmes de Bazartchi; le 25 nous sortîmes de la Boukharie, très-aises d'avoir vu ce pays, mais plus satisfaits encore de nous en éloigner.

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

NOTICE SUR LES KHANATS VOISINS DE LA BOUKHARIE.

Race dominante dans l'Asie centrale.

Les peuples asiatiques auxquels nous donnons en Russie le nom de Tatars, ont le nez un peu écrasé, les pommettes des joues saillantes, le menton peu fourni de barbe, et des yeux étroits souvent un peu obliques. Tchinghis-khan, à la tête des Mongols, soumit les Tatars, qui furent incorporés dans ses armées et dans celles de ses successeurs. Comme ils y étaient les plus nombreux, les vainqueurs adoptèrent la langue turque, toute barbare qu'elle était; de ce mélange de Tatars et de races semblables aux Mongols[1], naquirent, je pense, toutes ces peuplades, qu'il faut considérer comme une race mongole-tatare:

[1] L'auteur a cru devoir suivre ici l'opinion des personnes qui pensent que les Tatars et les Mongols sont deux peuples

elles devraient porter ce nom, qui leur convient; ce sont elles qui dominent dans le Turkestan.

Quelle différence, en effet, entre le visage d'un Kirghiz, d'un Ouzbek, d'un Turcoman, d'un Kézaréh, d'un Eïmak, et celui d'un Turc osmanli, ou d'un Tatar de Cazan ou de Crimée!

Quelques géographes modernes prétendent, je crois, avec peu de fondement, que les Kirghiz ont les traits des vrais Tatars, qui ressemblent à ceux des Européens; mais il n'est guères possible de confondre les Kirghiz et les autres Mongols-Tatars avec les Kalmouks, puisqu'ils n'ont ni la même corpulence, ni des traits aussi fortement prononcés.

La fuite des Kalmouks-Torgouts des steppes du Volga, en 1770, à travers les déserts des kirghiz, où une partie de ces fuyards fut contrainte de s'arrêter, contribua sans doute aussi à multi-

différens. Cette opinion a été réfutée par M. Klaproth, qui, dans ses savans *Mémoires sur l'Asie* (p. 461 et 473), a suffisamment démontré, d'après le témoignage des écrivains chinois et mandchous, ainsi que d'après celui d'Aboul-Ghazi, la synonymie des deux désignations, et l'identité des deux peuples. Ce que dit M. de Meyendorff sur les Tatars, doit donc s'appliquer exclusivement, selon nous, à des tribus de race turque mêlée de race mongole, subjuguées par Touchi khan, fils de Tchinghiz, et habitant les vastes contrées connues sous les noms de Decht-Captchak et de *Turkestan*.

(*Note de M. A. Jaubert.*)

plier les physionomies kalmoukes qu'on trouve aujourd'hui chez les Kirghiz.

Un jour ayant demandé à l'un de ceux-ci, qui avait le visage entièrement mongol, s'il était Kalmak (c'est ainsi qu'ils appellent les Kalmouks), ses compatriotes, qui étaient présens, se mirent tous à rire; je m'informai de ce qu'ils trouvaient de si plaisant à cette question, et j'appris que, les Kalmouks-Torgouts ayant été réduits en esclavage chez les Kirghiz, ceux-ci regardent comme honteux d'être issus de ce peuple; je compris alors ce qui les faisait rire aux dépens du Kirghiz, que j'avais offensé sans le vouloir.

L'extension que l'on donne ordinairement à la Tartarie, dans le sens ethnographique, ne me paraît pas exacte; car on n'embrasse sous ce nom que la contrée habitée par les Tatars de Sibérie, de Cazan, d'Astrakhan, de Crimée, et à celle qui s'étend des monts Belour à la mer Caspienne; mais les Turcs osmanlis doivent être compris dans cette même race; en Dzoungarie, au petit Kouldja, cinq cents habitations appartiennent aux Tatars Doungani, qui sont les mêmes Tatars que ceux qui occupent mille habitations au grand Kouldja, et qui parlent tous le tatar et le mongol.

Les Tatars qui ont demeuré et dominé dans le pays que nous nommons à tort la petite Bou-

kharie (nom qui n'est connu d'aucun Asiatique, et auquel je substituerai dorénavant celui de *Turkestan Chinois*), bien que subjugués par les Kalmouks, n'ont pas été exterminés entièrement; ce sont plutôt les Kalmouks Dzoungars qui l'ont été, en 1759, par des Mandchous, dans le Turkestan chinois; le tatar est encore la langue dominante à Kachghar, à Iarkend, à Khoten et à Aksou; voilà donc des contrées qui tiennent à la Tartarie, dans le sens ethnographique.

Je ne partage pas l'opinion de ceux qui prétendent que la géographie doit considérer la Tartarie comme s'étendant à l'Orient jusqu'aux monts Belour, et au sud-est jusqu'aux monts Hindou-kouch, qui la séparent de l'Afghanistan. En effet, la race tatare ne se déployant pas aussi loin dans le sud, on envelopperait, dans le sens géographique, sous la dénomination de Tartarie, des contrées qui ne sont nullement tartares, et l'on n'y comprendrait pas le Turkestan chinois, qui l'est réellement. Si l'on donne, en géographie, le nom d'un peuple à une contrée, il faut au moins qu'elle soit habitée par ce peuple, sinon la définition est vague, et entraîne de la confusion.

Il me semble donc qu'il convient de remplacer la dénomination de Tartarie, par celle d'Asie centrale, que je trouve plus exacte et plus géographique.

CHAPITRE II.

Asie centrale. — Division. — Aspect. — Montagnes. — Fleuves et rivières. — Mer d'Aral. — Marais. — Climat.

Je nomme Asie centrale la région comprise entre l'Irtich, l'Altaï, le Tarbaghataï, le Moussart ou Mous-tagh, le Belour, le Hindoukouch, les monts Ghaour, qui longent le nord de la Perse, la côte orientale de la mer Caspienne, l'Oural et les limites septentrionales de la steppe des Kirghiz.

La dénomination de Tartarie indépendante désignant les états tartares indépendans, elle tient ainsi à la géographie politique; cependant, pour être conséquent dans mes idées, je devrais dire la Mongolo-Tartarie indépendante.

Le vaste plateau habité par des Mongols, pourra être nommé Mongolie, afin d'éviter toute espèce de confusion. J'admets aussi les désignations de Grand et Petit Tibet, de Turkestan Chinois et de Dzoungarie, ou province d'Ily, comme les Chinois la nomment.

Les principales divisions de la partie de l'Asie que j'ai parcourue, ou sur laquelle je me suis procuré des renseignemens, sont, au nord, le

pays des Kirghiz ; à l'ouest, le khanat de Khiva, avec les peuples des Cara-calpaks, des Araliens et des Turcomans ; à l'est, le khanat de Khôkhan, le Ferghana des auteurs arabes, qui comprend aussi les villes de Tachkend et de Turkestan ; au sud, la Boukharie, les déserts des Turcomans, les khanats de Meïmenéh, Ankoï, Balkh, Khoulm, Badakhchan, Koulab, Hissar, Chersabès ou Chehrisebz, et les pays qu'habitent les Ghaltchas ou Persans orientaux, les Eleuths et les Kézaréh, peuples nomades chiites, les Chigani, et les Dervazéh, nomades païens.

Le niveau de la steppe des Kirghiz est fort bas ; d'après nos observations, le baromètre n'y montait, pendant un tems constamment serein qu'à vingt-sept pouces sept à neuf lignes, la température de l'air étant à peu près de huit à dix degrés.

Le nord de la steppe, jusqu'au cinquante-deuxième parallèle, offre des bois de sapin, des bouleaux, de l'herbe fort belle, et un terrain susceptible de culture. En descendant vers le sud, le sol devient plus sec ; on ne rencontre qu'un petit nombre de sapins dans plusieurs parties de l'Olou-tagh, chaîne de montagnes qui ne présente en général que des vallées dépourvues de végétation, des rochers de granit, et des mines de plomb.

A l'ouest de la steppe, c'est-à-dire sur la route

d'Orenbourg à Boukhara, on ne trouve de l'herbe que jusqu'auprès des monts Mougbodjar; au-delà d'Orsk, on n'en voit que jusqu'à une distance de deux cent cinquante verstes de l'Oural; d'ailleurs on n'aperçoit pas une seule broussaille dans tout cet espace, en sorte que les caravanes qui partent d'Orsk sont obligées de s'approvisionner de bois pour faire la cuisine, ou pour se chauffer. On ne peut faire usage de la bouse de vache que dans les tems secs.

La plus grande partie du terrain de la steppe des Kirghiz est formée de plaines argileuses, légèrement ondulées et couvertes d'absinthe, de buissons épineux, et, en s'avançant vers le sud, de saksaoul. Cette triste contrée renferme aussi des parties entièrement sablonneuses, dont les plus étendues sont le Cara-coum, bordé au sud par le Sir-déria, et le Bitipak, qui s'étend au nord et au nord-ouest de Turkestan. Ayant déjà décrit ces déserts, nous nous dispenserons d'en retracer le tableau.

Nous avons déjà vu qu'il existe dans ces déserts des terrains cultivés le long du Sir-déria, et entre le Kouwan et le Djan-déria; on en trouve aussi près de toutes les villes, par exemple près de Turkestan, de Tachkend et autres. Enfin le Kizil-coum occupe le grand espace compris entre le Sir et l'Amou-déria. Il est borné au nord et au

sud, par un terrain argileux, moins mêlé de parties sablonneuses que celui de la steppe des Kirghiz, mais plus sec et par conséquent plus stérile.

Entre la mer Caspienne et la mer d'Aral, le terrain est généralement sablonneux. On y trouve des puits profonds de six à neuf toises, dit-on. Le long de l'Aral règne le Kharaghoumbet, chaîne de montagnes rocailleuses. Des bords de la baie Bourzouk ou Koul-Madjar, aux côtes de la Caspienne les plus proches, s'étendent des fonds couverts de coquilles, qui semblent indiquer une ancienne jonction de ces mers.

Quelques cantons cultivés près des villes et des rivières de cette partie de l'Asie, ne sont que de petites oasis rendues fertiles par le moyen de canaux d'irrigation ; mais la majeure partie de cette région est déserte, et peuplée seulement d'un petit nombre de tribus nomades.

Quelques chaînes de montagnes interrompent les vastes plaines de l'Asie centrale.

Au milieu de la steppe des Kirghiz, le groupe de l'Olou-tagh, domine par sa hauteur sur tous les monts de ces déserts. Il termine la chaîne des Arghamat, qui se dirige de l'est à l'ouest.

Deux branches, qui se détachent des monts Oural, s'avancent dans la steppe, l'une près de Gouberlinsk, dont nous avons déjà parlé (p. 20), l'autre, près d'Akto-caraghaï, passe au nord de Verkho-ouralsk. Cette branche conserve cette dé-

nomination jusqu'aux sources du Tousak, où elle s'abaisse pour prendre le nom de *Dajabouk-caraghaï;* puis elle s'élève à une grande hauteur. Près des sources du Soundouk, elle s'abaisse encore, prend le nom de Karaadir-tagh, et se dirige vers une branche des monts Moughodjar.

Les monts Karaadir-tagh se prolongent, vers l'est, jusqu'au Toupalak-tagh, branche qui se termine par les hauteurs de Téké-tourmaz, et Kotour-tagh, près du Sari-tourghaï. Il est remarquable qu'il n'y a pas un seul lac salant à l'ouest de l'Akto-caraghaï, du Djabaz-caraghaï et des monts Karaadir, tandis qu'on en trouve immédiatement à l'est de cette chaîne.

Les monts Boukhan, au sud du Kizil-coum, s'étendent vers l'ouest jusqu'à l'Amou-déria, près de Khiva; ils y forment la chaîne du Vassilcara, très-connu sous ce nom, et peut-être, en serrant l'Amou-déria, donnent-ils aussi naissance au Djani-chir ou *ame de lion*, dénomination qu'on trouve dans la géographie turque de Hadjikhalfa, mais inconnue actuellement en Boukharie.

Vers l'est, les monts Boukhans se réunissent aux Koukertli, et ne sont vraisemblablement, avec toute la contrée montagneuse de Bukbouldouk, Sousiz-cara, Koultchouk et Arslan-tagh, qu'une branche détachée des Alpes situées au nord-est de Samarcande, probablement entre cette ville et Djisagh. La partie méridionale de cette branche

bifurquée se dirige de l'est à l'ouest, et se termine par le Noura-tagh, montagne fort élevée. Nous trouvant à environ cent verstes de ce mont, près de Caraghata, nous aperçûmes, au mois de décembre, son sommet couvert de neige, tandis qu'il n'y en avait pas dans la plaine. Nous verrons plus bas que la situation de cette montagne exerce une favorable influence sur la récolte des campagnes situées entre ses flancs et Boukhara.

La partie sud-est de ce plateau est la plus élevée; c'est de là, entre Khôkhan, Nissar et Dervazéh, que s'élancent des montagnes éternellement couvertes de neige, et dont aucun Boukhare n'a pu me dire les noms. Les plus hautes de ces chaînes se trouvent au nord de Dervazéh; ensuite ce sont celles qui, situées au sud du Khôkhan, longent d'abord la route conduisant à Kachghar, la coupent au mont Terek, presque toujours couvert de neige, et se déploient à la gauche de cette route, en s'en éloignant. M. Nasarov, qui, en 1819, fut obligé de s'arrêter à Khôkhan et à Margakhanéh, et qui a écrit la relation de son voyage, nomme ces montagnes Kachghar-divani. Elles se lient par le Terek à l'Ala-tagh (*monts pommelés*), dans lesquels se trouvent les sources du Sir-déria. L'Ala-tagh s'étend de Turkestan, Tachkend et Khôkhan, aux frontières de la Dzoungarie; tout ce pays montagneux est peuplé de

Kirghiz de la grande horde, nommés sauvages ou noirs. Ces monts sont appelés pommelés, parce que, plusieurs de leurs sommets étant couverts de neiges perpétuelles, et d'autres restant toujours de couleur terreuse, il en résulte un mélange de blanc et de noir, qui ressemble à la robe d'un cheval pommelé; des hommes qui vivent continuellement avec les chevaux, ont naturellement donné ce nom à des montagnes de cette espèce.

Au nord de Ramit, ville située à l'est de la Boukharie, on trouve une montagne fort haute, liée à la chaîne qui se dirige au nord de Iagnaou. A ce système de montagnes, se joint celui de la Boukharie, partagé en plusieurs ramifications, comme j'ai cherché à l'indiquer sur la carte. Entre Samarcande et Chersabès ou Chehri-sebz, on traverse des monts fort élevés qui s'aplanissent en se bifurquant, avant d'atteindre Carchi. En allant de Ghoussar par Deïnaou, à Hissar, on laisse au nord un pays montagneux qui s'abaisse vers l'Amou-déria, entre Carchi et Deïnaou. Je ne puis rien dire des montagnes qui sont au sud de l'Amou; je décrirai plus loin la route que suivent les caravanes qui vont de Balkh à Caboul, route dont la connaissance peut jeter quelque clarté sur la topographie de ces contrées.

Deux grands fleuves, l'Amou et le Sir, arro-

sent les pays que nous avons parcourus. L'Amou ne prend ce nom qu'après la jonction du Zour-ab ou Wahch, avec le Badakhchan. Ces deux rivières considérables viennent, l'une du nord-est, l'autre du sud-est; l'Amou reçoit ensuite le Kafer-nihan, le Toupalak, le Ghouloum, etc.; il roule majestueusement ses flots dans un lit de deux à trois cents toises de large. Il finit par se diviser en deux bras, et se jette dans la mer d'Aral, après un cours d'environ quatorze cents verstes (trois cent cinquante lieues), depuis la source du Zour-ab. Je ne suppose pas que le Mouhrab puisse parvenir jusqu'à l'Amou, car les déserts de sable dans lesquels il coule l'absorbent vraisemblablement. Il est certain que la rivière de Samarcande, qui y est nommée Kouwan, et Zer-afchân près de Boukhara, se perd dans le lac Cara-koul, qui n'a point de communication visible avec l'Amou-déria, dont il est éloigné d'une trentaine de verstes.

On a beaucoup discuté sur l'ancienne embouchure de l'Oxus. Des géographes ont pensé que les voyageurs des seizième et dix-septième siècles avaient vu les faits moins par leurs propres yeux qu'à travers le prisme trompeur que leur présentait la géographie de Ptolémée : ils paraissent, en conséquence, ne pas admettre comme probable que l'Oxus ait jamais coulé dans la mer Caspienne,

quoique Jenkinson, Bruce, Hanway et Beckevitch fassent tous mention d'un bras de ce fleuve, qui jadis versait au moins une partie de ses eaux dans cette mer. Il semble néanmoins qu'on doit quelque croyance à l'assertion de ces voyageurs, surtout depuis que M. Mouraviev, colonel russe, est allé, en 1820, de la baie de Balkan à Khiva, et a vu les mêmes traces dont parlent les voyageurs que nous venons de nommer. M. Mouraviev croit que l'Amou, à environ cent soixante verstes au nord de Khiva, tournait à l'ouest, puis se divisait en deux bras avant de se jeter dans la baie de Balkan. D'ailleurs, ce n'est pas seulement M. Mouraviev qui m'a assuré avoir reconnu sur plusieurs points, entre la mer Caspienne et Khiva, ce lit desséché, dans lequel croissent des arbrisseaux; un major cosaque, homme instruit, natif de Khiva, pense qu'on pourrait rendre à l'Amou-déria son ancien cours, qu'il suppose connu de tout le monde. On a prétendu que l'Amou-déria avait été détourné par les Khiviens dans le tems des brigandages du cosaque Stenko-Razin, en 1670; cependant Jenkinson disait, en 1559 : « Vous remar-
» querez que la rivière d'Oxus se rendait autrefois
» dans ce golfe; mais que maintenant elle ne vient
» pas jusques là; ..... qu'elle se rend dans le lac
» Kitaï (mer d'Aral)...... Toute l'eau dont on
» fait usage dans le pays, est tirée par canaux de

» la rivière d'Oxus, et c'est aussi par cette raison » qu'elle ne se décharge plus dans la mer. »

L'opinion la plus généralement adoptée à Khiva sur ce sujet, est qu'un tremblement de terre, qui eut lieu il y a plus de cinq cents ans, détourna le cours de l'Amou-déria; cette assertion n'offre rien d'invraisemblable, car les pays de Boukhara et de Khiva sont effectivement sujets à ces convulsions de la nature. Il est aussi très-possible que l'Oxus, se partageant autrefois en deux bras, au nord de Khiva, ait eu une embouchure dans la mer Caspienne, et une seconde dans la mer d'Aral; cette supposition concilierait les opinions différentes des géographes.

Le haut Amou-déria, ou le Zour-ab, a, près de Dervazéh, une quarantaine de toises de large, et est extrêmement rapide jusqu'à son confluent avec le Karateghïn ; il roule de l'or dans ses flots, est bordé de précipices, et tombe de rochers en rochers avec beaucoup de fracas. Je laisse à M. Elphinstone le soin de nous indiquer la source de l'Amou ; on ne m'en a rien dit qui mérite d'être répété.

Le Sir-déria, qui a un cours d'environ douze cents verstes (trois cents lieues), ne devient imposant qu'à son confluent avec l'Akboura, qui coule près du Tadj ou Takht Suleïman, montagne que l'on nomme aussi Och. C'est à ce point

qu'il entre dans une vallée plus large, et qu'il devient plus rapide. Sa source est cachée dans les alpes du Belour ou de l'Ala-tagh; jamais les voyageurs qui vont de Khôkhan à Kachghar, et auxquels j'en ai parlé, n'ont pu me donner le moindre renseignement à ce sujet. Beaucoup de torrens, de ruisseaux, de rivières, grossissent le Sir, entre Khôkhan et Kodjend; dans le voisinage de cette ville, il est plus large que près de son embouchure dans la mer d'Aral, parce que le Kouwan et les sables à travers lesquels il coule, lui enlèvent une masse d'eau cousidérable. A près de trois cent cinquante verstes de la mer d'Aral, il forme le Kouwan, ainsi que nous l'avons dit. Dans le Bech-ouzak, le Kouwan se partage en cinq bras, qui se réunissent, et, un peu plus loin, ils forment un grand nombre de lacs de diverses grandeurs, nommés Aralu-koullar; la contrée voisine est fertile et bien cultivée. A peu de distance de son embouchure, le Sir se joint au Kouwan par un petit ruisseau, et un peu plus haut par un autre qui ne coule que dans le tems des hautes eaux; le premier facilitait sans doute les travaux de l'agriculture.

Les riverains de l'Amou et du Sir prétendent que ces fleuves sont guéables sur plusieurs points; cependant je n'ai vu personne qui m'ait assuré les avoir passés à gué.

On a recours à différens moyens pour aller d'une rive à l'autre de ces fleuves ; j'ai passé le Sir en bateau à rames. M. Nasarov le traversa près de Khôkhan dans un bateau traîné par des chevaux à la nage. On s'y prend aussi d'une façon plus singulière ; un voyageur remplit d'air deux outres, destinées à le supporter, dans lesquelles il met ses habits ; ces outres sont attachées à la queue d'un cheval qui franchit le fleuve à la nage. D'après ce qui m'a été dit à Boukhara, je suis porté à croire qu'on passe de même l'Amou-déria. On m'a assuré que les personnes qui ne savent pas nager, se couchent sur une de ces outres, repoussent l'eau avec une main, et passent ainsi sans aucun danger. Quant aux Kirghiz, peu importe qu'ils soient bons nageurs, ils se cramponnent de la main droite à la crinière de leurs chevaux, nagent de la gauche, et vont ainsi d'une rive du Sir à l'autre.

L'Irghiz et le Tourghaï, dont j'ai vu la jonction dans le Tonghouz-khan, sont des rivières peu considérables ; dans quelques endroits elles sont presque à sec. Elles forment les lacs d'Aksakal, qui s'étendent au nord-est, et dont le plus occidental, éloigné de l'Aral d'environ cent trente verstes, n'est vraisemblablement pas en communication souterraine avec cette mer, car il en est séparé par des chaînes de collines argileuses, situées au

milieu de déserts sablonneux. Les noms du Taraz et du Talaz sont inconnus aujourd'hui.

La mer d'Aral, appelée par les Orientaux mer d'Ourghendj ou d'Ourghentch, est environnée, à l'est et au nord-ouest, de monticules sablonneux, et de plaines argileuses; au nord-est, de buttes qui ont vingt à trente toises au-dessus du niveau de ses eaux; au nord-ouest, se trouvent la baie et les lacs de Koulmaghour. On voit auprès, les restes d'un ancien fort, un puits d'eau douce, et les traces du lit de la mer qui s'étendent au loin de ce côté. A l'ouest, l'Aral est bordée par la chaîne des monts Karaghoumbet, dont la pente est roide vers la mer, et douce de l'autre côté, où elle donne naissance à des ruisseaux; ce serait en longeant ces montagnes à une distance de cinq, dix et quinze verstes de la mer d'Aral, que des troupes russes pourraient approcher le plus facilement de Khiva. On passe près de l'Aksouat et du Khodja-beg, lacs éloignés de quarante verstes l'un de l'autre; le dernier est à cent verstes de Khiva. Ce n'est que depuis ce lac que les eaux de l'Aral deviennent potables. A ce point, on s'aperçoit de leur changement de couleur; elles deviennent blanchâtres par leur mélange avec les eaux de l'Amou. La partie méridionale de la mer d'Aral est remplie d'îles habitées par les Araliens, peuple ichthyophage, et assez habile dans l'art de naviguer; ils se ser-

vent de voiles; les Kirghiz, au contraire, se bornent à cotoyer cette mer en bateaux à rames pour aller à Khiva. On m'a assuré qu'ils n'emploient pas les voiles, différens en cela des Kirghiz de l'embouchure de l'Emba, qui, depuis peu, font la course par eau. La pêche, dans la mer d'Aral, ne se fait que par les Araliens; les Kirghiz se contentent de pêcher dans le Sir. La mer d'Aral fournit probablement les mêmes poissons que la mer Caspienne; nous vîmes à Boukhara une petite espèce d'esturgeon de trois à quatre pieds de long qui en provenait. Je suppose que la partie occidentale de l'Aral est la plus profonde, attendu que ses bords sont montagneux.

On ne connaît pas de marécages dans la steppe. Le Sir, à une cinquantaine de verstes de son embouchure, forme des lacs en se débordant; quelques-uns sont desséchés par l'ardeur du soleil, et, à dix verstes des deux côtés du fleuve, se trouvent des plaines couvertes de roseaux; elles ressemblent à des marais dans les lieux où des cavités ont permis à l'eau de s'arrêter. Partout ailleurs les eaux s'infiltrent dans le sable, sans jamais devenir stagnantes; on rencontre néanmoins dans la steppe divers terreins argileux imprégnés de sel, humides, et où l'on enfonce, quoique l'on n'y voie point d'eau.

Le climat du pays des Kirghiz est très-salubre.

Presque tous les étrangers qui y passent quelque tems y prennent de l'embonpoint; l'air y est extrêmement pur, et j'ai souvent ressenti un plaisir inexprimable à le respirer; les Kirghiz n'éprouvent presque pas de maux de poitrine; ils ne connaissent pas la petite vérole dans leur pays; au contraire, ils en sont facilement atteints en Russie ou en Boukharie; ils la craignent, et avec raison, car ils ne l'ont ordinairement qu'après avoir passé l'âge de l'enfance, lorsque le danger est le plus grand.

On se tromperait beaucoup si l'on croyait que la steppe des Kirghiz jouit d'un été frais et d'un climat tempéré; les chaleurs y sont étouffantes; ces campagnes argileuses, ces déserts de sable, brûlés par le soleil, entretiennent longtems, dans cette contrée sans ombre, une chaleur très-forte. Dès les premiers jours de mai, j'ai éprouvé dans la steppe des chaleurs excessives; pendant leur durée on ne se remuait qu'à regret; les animaux se cachaient; toute la nature était dans le plus profond repos, et partout régnait un morne silence. La douce et bienfaisante rosée ne venait point rafraîchir les nuits, ni vivifier les plantes; à la fin d'avril, l'herbe avait déjà jauni dans le Cara-coum.

Au mois de juin 1821, j'ai vu à Orenbourg le thermomètre monter à 49 degrés R. de chaleur au

soleil, et à 27 degrés à dix heures du soir, tandis qu'en hiver il baisse souvent jusqu'à 30 degrés au-dessous de zéro. Les Kirghiz sont ordinairement à demi-nus en été, surtout lorsqu'ils travaillent; ils roulent jusqu'à la ceinture leur khalaat, qui leur sert de chemise, laissant ainsi leur dos exposé aux rayons du soleil.

A ces étés brûlans succèdent des hivers rigoureux; cependant ils ne sont tels que jusqu'aux monts Moughodjar et au Cara-coum.

CHAPITRE II.

Khanat de Khiva. — Itinéraire de Saratchik à Khiva. — Khanat de Khôkhan. — Kirghiz sauvages. — Monts Ala-tagh.

Je ne m'étendrai pas beaucoup sur la description du khanat de Khiva, M. Mouraviev, qui, en 1820, a visité ce pays, ayant publié une relation détaillée de son voyage [1]. Une fille d'Abulfaïz, khan de Boukharie, contemporain de Nadir-Chah, épousa un khan de Khiva, nommé Kaïp, qui était Kirghiz de nation. Un de ses descendans est Mohammed-Rahim, khan actuel; aussi heureux qu'entreprenant, il est parvenu à soumettre plusieurs hordes de Turcomans du sud-est et de l'ouest. Son pouvoir s'étend depuis les bords de la mer Caspienne jusqu'aux frontières de la Boukharie. Au sud de Khezarist ou Hezarasp, ville la plus méridionale du khanat de Khiva, ainsi que vers l'ouest, à peu près jusqu'au 40e parallèle, on voit errer des tribus turcomanes dépendantes de

[1] *Voyage en Turcomanie et à Khiva, fait en* 1819 et 1820, par M. Mouraviev; traduit du russe. — Paris, *Tenré*, 1823; 1 vol. in-8°.

Khiva, et ennemies de celles qui bordent le nord du Khorassan et du Daghestan. Ces Turcomans sont de ceux qui rebâtirent Seraghs, ville située à peu près à deux cents verstes au sud-ouest de Mawri.

Après avoir fait la conquête de Mawri, le khan actuel de Khiva s'empara de Seraghs; ne pouvant défendre cette ville, il en confia la garde à ses Turcomans, pour garantir par là ses états des incursions des Persans. Des peuplades de la même race ont été expulsées du Mangkichlak par des Kirghiz, qui s'étendent maintenant de ce côté jusque vers le 44e degré de latitude.

Les Turcomans qui habitent les côtes orientales de la mer Caspienne, sont en relation avec la Russie; ils tirent de la farine de ce pays. Presque tous ennemis acharnés des Persans, ils envoyèrent, en 1813, une députation au général Ritchev, pour le prier de ne pas conclure une paix séparée avec les Persans, espérant, disaient-ils, remporter sous peu des victoires signalées sur l'ennemi commun. Le khan de Khiva réussit, il y a quelques années, à détacher du khan de Boukharie des hordes de Turcomans; maintenant elles attaquent les Boukhares leurs anciens amis, pour montrer l'attachement qu'elles ont pour ce nouveau maître.

L'avide Mohammed-Rahim semble favoriser le pillage des caravanes russes et boukares; les Khi-

viens font même des excursions jusqu'en Boukharie, quoiqu'ils ne soient pas de force à lutter contre ce pays, qui est six fois plus peuplé que le leur. En 1808, le khan de la Boukharie s'empara de Khiva ; peu de tems après avoir fait cette conquête, il la rendit au prince qu'il venait de vaincre. Veledi-Nassar ayant été tué, laissa le trône à son frère Mohammed-Rahim, qui ne tarda pas à recommencer ses brigandages en Boukharie ; il les continue encore, et rend ainsi le mal pour le bien qu'on a fait à son frère. Il a souvent attaqué les Kirghiz qui vivent le long du Sir, et leur a fait beaucoup de prisonniers ; il les force à s'établir dans ses états, et à cultiver la terre. Mohammed-Rahim s'occupe de creuser de nouveaux canaux d'irrigation ; il vient d'en faire prolonger un jusqu'à cent vingt verstes de distance de l'Amou, dont il est dérivé.

De toutes les villes du Khanat de Khiva, la nouvelle Ourghendj est la plus commerçante ; elle est le rendez-vous ordinaire des caravanes, bien qu'elles n'y trouvent pas de caravansérai pour déposer leurs marchandises.

Les habitans de Khiva sont des Ouzbeks, conquérans et maîtres du pays ; des Turcomans, nomades et demi-nomades ; des Cara-calpaks, des Araliens, des Kirghiz, quelques juifs, enfin des

Tadjiks ou Sartys, dont nous parlerons en traitant des habitans de la Boukharie.

Quoique les habitans de ces deux pays soient de la même race, et professent la même religion, les médressés (ou écoles) de Khiva n'ont jamais égalé en réputation celles de Boukhara; aussi les Khiviens sont-ils plus barbares que les habitans de la Boukharie, comme l'attestent une agriculture moins soignée, des habitations plus chétives, un commerce plus restreint, des richesses moins grandes, des mœurs plus sauvages. Le climat de Khiva est un peu plus froid que celui de la Boukharie; la nature du terrain y est à peu près semblable, et les deux pays offrent les mêmes productions; toutefois le khanat de Khiva en récolte une quantité moins considérable. La soie surtout y est moins abondante, et on ne l'exporte ni écrue, ni en étoffes. Le pain y est ordinairement plus cher qu'à Boukhara.

Nous parlerons ailleurs du commerce de Khiva avec la Russie : ici nous nous bornerons à présenter l'itinéraire de Saratchik à Khiva.

	journées.
De Saratchik aux puits de Belawli (ils fournissent beaucoup d'eau)........................	4
On rencontre quelques puits, jusqu'à l'Emba ou Djem..................................	3
Aux sources sulfureuses de Ioutch-kanata.......	2
A Mansoulmas, trois puits avec beaucoup d'eau...	3

C'est ici que commencent des collines sablonneuses que l'on ne peut franchir qu'en neuf jours; on en met trois à traverser les sables les plus profonds. Tous les deux ou trois jours on trouve de l'eau; à l'extrémité des collines on arrive au puits d'Aïboughour 9

Près de ce puits, coule une rivière qui dérive de l'Amou, et qui forme un lac dans les sables. Point d'eau jusqu'au vieux Ourghendj 3

Cette route, qu'on parcourt en vingt-quatre journées, est beaucoup plus pénible que celle qui longe la mer d'Aral; celle-ci est beaucoup plus longue. De Khiva à Boukhara, on compte trois cent cinquante verstes. On passe l'Amou vis-à-vis de la nouvelle Ourghendj, ou à Khanka, qui en est éloignée de vingt-cinq verstes en remontant ce fleuve, ou à Khezarist, à cinquante verstes au-dessus de Khanka; au sud de Khezarist, et le long de l'Amou, des champs occupent un espace de vingt verstes.

Le passage de l'Amou le plus fréquenté pour aller de Khiva à Boukhara, est celui de Koukertli, nom qui signifie en langue turque *sulfureux ;* la rive droite de l'Amou y est très-escarpée.

A quatre-vingts verstes, et près de Tchardjou, on passe l'Amou sur plusieurs points.

En partant de Khiva, et en longeant la rive gauche de l'Amou, on traverse, pendant un jour,

des champs qui ne sont qu'à cinq verstes de distance du fleuve. Les sables ne commencent qu'à Koukertli, où, passant l'Amou, et prenant le chemin de Tchoutchak, qui signifie en tatare trépied, ainsi nommé parce que trois buttes y sont rapprochées au bord de l'eau, on parcourt des déserts, où les sables mouvans sont amoncelés en monticules, et dans lesquels on éprouve souvent des ouragans terribles; ce chemin est le plus court.

A Koukertli, on s'approvisionne d'eau pour aller jusqu'aux terres cultivées de la Boukharie; de ce côté, elles commencent à quarante verstes de Boukhara, près de Tcharkoucha. A une journée de ce village, on trouve de l'eau qui n'est bonne que pour les chevaux. On aurait beaucoup moins de sable en longeant l'Amou, jusqu'à quatre-vingts verstes de Tchardjou. Le meilleur chemin est celui qui conduit directement à cette ville, et de là à Boukhara par Cara-koul; mais il faut faire un détour de cent cinquante verstes.

Le khanat de Khôkhan est à l'est et au nord-est de la Boukharie. Ce pays s'est beaucoup agrandi depuis la réunion de Tachkend en 1805, et celle de Turkestan et des villes voisines en 1815. Il a pour bornes, à l'ouest, les déserts ou le Sir-déria; au sud Kachghar-divani; à l'est, l'Ala-tagh; au nord, le Kazakli-djoulak et le Sousak; au sud, Och, Takht-Suleïman sont ses villes frontières.

L'Ak-mesdjid, sur le Sir, pays où passent toutes les caravanes qui vont de Boukhara à Pétropavlosvk, est très-connu sous ce nom, qui lui a été donné à cause d'une ancienne mosquée qui s'y trouvait, et dont on ne voit plus que les ruines. On m'a assuré que la tribu Isoun, de la grande horde, erre ordinairement dans ce canton.

A cent verstes, à l'est d'Ak-mesdjid, est Kazaklu-Djoulak, petite ville sur le Sir; on voit de loin l'extrémité septentrionale de l'Ala-tagh, qui, en s'écartant du Sir, se perd dans la steppe, et porte le nom de Cara-tagh depuis les environs de Turkestan.

Sousak est une petite forteresse, dans les montagnes. Turkestan fut, jusqu'en 1798, sous la dépendance des sultans Kirghiz. Toghaï, le dernier, se réfugia en Boukharie, après avoir été détrôné par Iounous-khodja, khan de Tachkend.

Turkestan a un fort entouré d'un fossé large de deux toises et demie, qu'on peut remplir d'eau à l'approche de l'ennemi. Le Karatchik, qui passe à cinq verstes de là, arrose les campagnes; la ville a vingt-deux puits et environ mille maisons en terre; elles portent des marques de vétusté.

De tous les saints enterrés à Turkestan, Cara-Ahmed-khodja est le plus révéré; près de la mesdjid qui porte son nom, est une im-

mense marmitte qui a au moins deux toises de diamètre; elle est posée sur un pied en fer fondu, et sert à faire cuire les alimens que les gens riches font distribuer à certains jours aux pauvres.

La population de Turkestan se compose de Kirghiz et d'un petit nombre d'Ouzbeks.

Tachkend, qui a au moins trois mille maisons, est entourée d'un mur en terre qui tombe en ruines, ainsi que les maisons; elles sont beaucoup plus mal construites que celles de Boukhara. Cette ville renferme dix médressès ou écoles; trois sont bâties sur le modèle de celles de Boukhara. Des canaux dérivés du Tchirtchik, qui coule à vingt verstes au sud de Tachkend, portent de l'eau à ville, et arrosent les champs.

Le territoire de Tachkend produit du coton et de la soie, tandis que celui de Turkestan n'en donne que très-peu.

L'artillerie du beg de Tachkend consiste en petits canons portés par des chameaux, comme en Perse. Autour de cette ville sont les villages de Djiti-kend, Saïram, Karaboura, Tchimgha, Ikan, etc., etc., habités par les Ouzbeks; on n'y voit qu'un petit nombre de Tadjiks et de Turkestanis, et point de Juifs.

C'est d'après les nombreux itinéraires que je me suis fait tracer, et les distances qu'on m'a indiquées, de Turkestan à l'embouchure du Sir

et à Boukhara, entre Turkestan Ak-Mesdjid et Tachkend; Tackhend, Khokhan, Khodjend, Ouratoupa et Samarcande; Samarcande et Boukhara; c'est enfin après avoir recueilli toutes les informations nécessaires, que je me suis convaincu des fautes que contient la carte russe de l'Asie centrale; pour la steppe des Kirghiz, elle est beaucoup plus exacte que la carte d'Arrowsmith, mais moins que celle-ci pour la longitude de Samarcande, la direction du Sir, entre Khôkhan et Turkestan, l'emplacement de Khôkhan, etc.; j'ai donc rapproché vers l'ouest la partie du Sir comprise entre Turkestan et Khodjend, sans cependant l'avoir portée aussi loin qu'Arrowsmith, parce qu'une telle détermination aurait été contraire aux distances qu'on m'indiquait.

Je n'ai point adopté la position donnée sur la carte russe à Khôkhan et à Khodjend; je me rapproche beaucoup de celle qu'Arrowsmith leur a fixée, sans cependant avoir cherché à la suivre.

Khodjend est sur les bords du Sir; il faut passer par cette ville pour aller d'Ouratoupa à Khôkhan; on fait par là un grand détour, mais on évite un pays difficile et montagneux; il serait cependant possible de se rendre directement de Marghalan à Samarcande, si les Kirghiz-Tchenchki, qui sont sous la domination de la Boukharie, ne dévalisaient les voyageurs dans cette contrée. Khodjend

est une forteresse entourée de champs et de jardins, comme Boukhara.

Khôkhan, située à dix verstes du Sir, renferme au moins six mille maisons; cette ville est de la grandeur de Boukhara; des canaux, dérivés du Sir, lui portent de l'eau. On ne voit point de mur autour de la ville, mais il y en a un autour du palais, bâti en terre. Ce mur a deux portes en briques, l'une vers le marché de Kistan, l'autre s'appelle Kalmak.

Khôkhan a quatre caravanseraïs; un grand nombre de marchands étrangers y logent constamment; tout le commerce de Tachkend et Kachghar avec Boukhara, se fait par Khôkhan. Les productions de la Boukharie sont communes au khanat de Khôkhan; il est moins étendu et moins puissant. Les deux pays sont ennemis, et se font souvent la guerre. Depuis une dixaine d'années, les Boukhares se sont emparés d'Ouratoupa, qui était un canton indépendant.

Omar, khan actuel de Khôkhan, fils de son prédécesseur Narbouta, est un prince estimé; il vit en bonne harmonie avec le khan de Khiva, dont il est parent, ainsi qu'avec celui de Badakhchan, dont il a épousé la fille.

Marghalan est, dit-on, de la grandeur de Khôkhan; c'est une ville très-ancienne, de même qu'Andidjan et Namanghan.

Och, située au bas du Takht-Suleïman, montagne dont le nom signifie trône de Salomon, est moins considérable; le concours des pélerins y fait venir beaucoup d'argent. Ils y viennent pour visiter la montagne, qui est peu élevée, et sur laquelle se trouve une petite maison carrée; suivant la tradition du pays, Salomon a égorgé près de ce lieu un chameau, dont on voit encore le sang tout rouge sur le rocher. Si l'on ressent des douleurs de rhumatisme, ou d'autres maux, on s'étend sur une pierre plate qui est là, et le mal passe infailliblement. Tous les voyageurs qui arrivent de ces pays parlent de ce but de pélerinage: plusieurs m'ont assuré qu'on n'y voit point de traces de colonnes; M. Nasarov prétend y avoir vu les restes de deux anciens édifices, sous lesquels se trouve une caverne. Au reste, la superstition attire constamment un grand nombre de personnes à Och.

Depuis Och jusqu'à Kachghar, on ne rencontre plus ni villes, ni champs cultivés; le pays est montagneux; les Kirghiz noirs ou sauvages errent avec leurs troupeaux dans l'Ala-tagh.

Ces peuples ont les yeux encore plus rapprochés et le regard plus oblique que les autres Kirghiz; leur physionomie se rapproche beaucoup de celle des Kalmouks. Ils sont braves, et leurs chevaux sont aussi rapides que ceux des Tcherkès.

Des marchands chinois, réunis en petites caravanes, viennent commercer avec ces Kirghiz de l'Ala-tagh. Ils partent de Kachghar ou de Kouldja, et n'ont jamais rien à craindre de cette nation sauvage. Ces Kirghiz passent l'hiver dans les vallées entre les montagnes; ils en sortent en été. Ils sèment de l'orge et du millet. Le territoire de Iedi-sou, ou des sept rivières, est celui que ces Kirghiz fréquentent le plus volontiers.

Au printems de l'année 1818, ils pillèrent quelques villages autour de Tachkend; cette incursion fut bientôt châtiée par cinq mille Khôkhaniens, qui firent une expédition très-heureuse dans les montagnes de ces Kirghiz. Je tiens les renseignemens relatifs à ces nomades d'un Tartare qu'ils avaient fait prisonnier, et qui vécut pendant sept ans dans leurs montagnes; il m'a assuré que plusieurs sommets de l'Ala-tagh étaient continuellement couverts de neige, et que l'on voyait dans cette contrée des bois de bouleaux, et d'une espèce de sapins. Une fois ce Tartare fut échangé contre treize chevaux; ensuite il fit partie d'une dot. Ayant réussi à s'enfuir avec des marchands chinois, il passa quelque tems à Kachghar, puis il vint à Boukhara; nous l'avons ramené en Russie.

De Kachghar à Och, ce Tartare a traversé à gué plusieurs rivières, et il a voyagé dans un pays

très-montagneux; il a vu de la neige sur les montagnes, bien qu'il n'en eût point trouvé sur le chemin; les arbres étaient très-grands; mais il ne remarqua ni sapins ni chênes. La pente des montagnes qu'il a descendues était beaucoup plus longue que celle par laquelle il était monté; le froid y était extrêmement vif.

Un autre voyageur m'a assuré qu'il régnait un hiver perpétuel sur le Terek; bien qu'on ait le choix de trois chemins pour traverser cette montagne, ajoutait-il, on ne peut guère marcher dans les vallées, parce qu'on y trouve trop de neige. Ces trois chemins sont, 1° celui de Belawli ou Tallig, au nord de la montagne; 2° celui de Terek au centre; 3° celui de Chart au sud.

CHAPITRE IV.

Kachghar.

D'APRÈS tous les renseignemens que j'ai pu recueillir, les Boukhares nomment le Turkestan chinois, Alti-Chakan, pays des six villes : ce sont Kachghar, Iarkend, Khoten, Aksou et les deux villes d'Ily. Kachghar est une grande ville gardée par une garnison chinoise ; on y entre et on en sort sans difficulté. Elle est située sur le Kachghar, rivière qui se joint au Kizil-sou (eau rouge); celle-ci coule entre Kachghar et Iarkend. Pour aller de Kachghar à Cachemire, on passe par Iarkend , où l'on parle encore le tatare ; puis par les villes de grand Tibet et petit Tibet. Comme c'est un pays montagneux, les caravanes ne font que de petites journées ; on n'y peut voyager qu'à cheval, et il est impossible de s'y servir de chameaux. Iarkend est à quatre journées de Kachghar, et le grand Tibet a trente-cinq ou quarante journées. Cachemire est à vingt-deux journées de cette dernière ville ; à moitié chemin, on passe par le petit Tibet. La rivière qui baigne les murs

de celle-ci coule au nord du Cachemire, ou bien elle se jette dans la rivière de Cachemire.

Il me semble probable que ces villes, nommées Tibet, sont les mêmes que celles que l'on connaît sous les noms de Ladak et Draouse ou Dervazéh; cependant il est étonnant qu'aucun Boukhare ne connaisse ces dénominations, tandis que différens marchands auxquels j'ai parlé, nommaient ces villes grand et petit Tibet [1]. Des marchands russes qui ont été de Semipalatinsk à Cachemire, les appelaient de la même manière.

Entre Kachghar et Cachemire, il n'y a point d'autres villes que celles que je viens de nommer: on rencontre dans leur voisinage quelques villages épars sur les pentes des montagnes. Le grand et le petit Tibet sont entourés de jardins; on m'a dit que les maisons y sont en bois, comme en Russie, et ont des toits très-hauts. Les habitans sont Lamaïtes, et adorent des idoles [2].

[1] Ces dénominations de grand et de petit Tibet, appliquées à des villes, proviennent sans doute de ce que les Boukhares, ainsi que plusieurs autres nations orientales, désignent indifféremment sous le nom de *chehr* ou de *belad* une région, un pays et une ville. (*Note de M. Jaubert.*)

[2] J'avais terminé depuis long-tems le manuscrit de cet ouvrage, lorsque je trouvai à Saint-Pétersbourg, au mois de juin 1823, la relation d'un Voyage aux Indes, par Raphaël

Je fixe la position de grand Tibet à 35° 50' de latitude nord, et 76° 35' de longitude à l'est de Paris.

Les distances et les directions que l'on m'a données, m'ont déterminé à joindre ici dans un tableau une suite de longitudes et latitudes, tirées

Danibeg, gentilhomme géorgien, dédiée à S. M. l'empereur Alexandre, traduite du géorgien en russe, et imprimée en 1815. Cet ouvrage n'offre aucun intérêt jusqu'à l'arrivée de l'auteur à Cachemire; mais la relation de son voyage depuis cette ville jusqu'à Semipalatinsk, en passant par Kachghar, m'a surpris d'autant plus agréablement, que les renseignemens qu'elle contient sont à peu près conformes à ceux que je me suis procurés. Voici un extrait de cette relation :

« De Cachemire j'allai à Tibet, ville où j'arrivai après avoir fait environ deux cents verstes en vingt jours de marche; elle est bâtie sur des collines, et entourée de montagnes rocailleuses, sur lesquelles il ne croît qu'un peu d'avoine; ses habitans en mêlent la farine avec du lait, qu'ils font cuire en y ajoutant du beurre; c'est leur unique nourriture, tant ils sont pauvres. Je remarquai là un usage qui est bien condamnable, et contraire au bon sens : s'il y a plusieurs frères dans une maison, une seule femme sera l'épouse de tous; s'il naît un garçon, il porte le nom de l'aîné; c'est celui-là seul qu'il considérera comme son père*. On consomme beaucoup de thé dans ce lieu; la laine pour les chales y est apportée de Lassa. Toutes les marchandises sont transportées à dos de moutons,

* Cet usage, comme tout le monde sait, est généralement répandu dans le Tibet. (*Note du Traduct.*)

d'un manuscrit des tables d'Oloug-beg, que je me suis procuré à Boukhara, et je les mets en re-

qu'on charge autant qu'ils peuvent porter; de cet endroit à Cachemire, les transports se font par des chevaux.

» On pourrait vendre à Tibet une grande quantité de marchandises russes, telles que de l'orfévrerie et des étoffes de soie; les Tchaba les achèteraient volontiers. Ce peuple apporte de Lassa beaucoup de laine de chèvre qu'on expédie d'ici à Cachemire. Il faut trois mois pour aller de Tibet à Lassa.

» Je restai quarante jours en route pour me rendre de Tibet à Iarkend. Ce voyage fut très-ennuyeux; la stérilité du sol, l'extrême profondeur des précipices, l'excessive hauteur des montagnes parmi lesquelles se trouvent des glaciers, me causèrent une tristesse augmentée encore par la solitude continuelle dans laquelle on se trouve, car ces lieux sont inhabités. Enfin, nous aperçumes Iarkend; cette ville, entourée de bois touffus, offre un aspect assez agréable.

» La garnison chinoise est de plus de deux mille hommes: on appelle leur chef Amban; il y a de plus à Iarkend trois mille Chinois qui s'occupent de commerce. Le climat de cette ville est salubre, mais l'eau y est mauvaise; on n'y voit point de beaux édifices; les habitans jouissent d'une certaine aisance. Quoique j'aie dit que le climat y est sain, je dois excepter l'automne: nulle part je ne l'ai trouvé plus mauvais. Pendant presque toute sa durée, le ciel était couvert de nuages. Une poussière singulière, dont on ignore la cause, tombe comme la pluie, et rend ici cette saison fort désagréable. Souvent la grande humidité de l'air fait naître certains insectes rougeâtres, nommés *karbites* par les habitans. La piqûre de ces insectes est presque toujours mortelle. Quand, au lieu de pluie, les habitans voient tomber la poussière sus-mention-

gard de celles qui se trouvent dans l'édition publiée par Gravius en 1652.

De toutes ces déterminations, la latitude de Boukhara est la seule que j'ai vérifiée et trouvée exacte à deux minutes près.

née, ils espèrent une bonne récolte, tandis qu'ils s'attendent à en avoir une mauvaise s'ils n'ont qu'une pluie ordinaire. Cette poussière est si épaisse que les rayons du soleil ne peuvent la traverser; ce qui dure quelquefois sept à huit jours; elle est en même tems si fine qu'elle pénètre à travers la moindre ouverture.

» Indépendamment de Iarkend, les Chinois sont maîtres de Houdam (Khoten), Gachghire (Kachghar), Aksou, Douroban et Ily *. Chacune de ces villes a un gouverneur de cette nation. Les Chinois sont très-nombreux à Ily ou Kouldja; on estime qu'il y en a plus de dix mille; ils sont très-fiers et très-paresseux; ils passent leur tems à fumer du tabac. Aucun habitant ne peut quitter la ville sans passeport; il est difficile de se soustraire à cette mesure, car la surveillance de l'autorité est très-active. C'est un des moyens que les Chinois ont employés pour mettre fin aux désordres de toute espèce.

» De Iarkend, j'arrivai en treize jours à Aksou. Cette ville, qui n'est pas grande, contient beaucoup de maisons assez bien bâties, elle est située dans une vallée; elle est divisée en deux parties, l'une est habitée par des Chinois, l'autre par des Mahométans; ils entretiennent entr'eux un commerce fort actif.

» D'Aksou j'arrivai en trois jours à Tourfan, petite ville

* Ou ايله *Ileh*, voy. le XXII[e] Cahier du *Journal Asiatique*, p. 226 et suiv.

POSITIONS GÉOGRAPHIQUES.

	D'après le Manuscrit de Boukhara.				*D'après les Tables publiees par Gravius.*		
	Latitude.		Longitude.		Latitude.	Longitude.	
	deg.	*min.*	*degr.*	*min.*		*degr.*	*min.*
Boukhara...........	39	50	97	30		96	30
Samarcande........	39	37	99	16			
Carchi ou Nesef....	39	»	98	»			
Khodjend..........	41	55	105	35		100	35
Badakhchan........	37	10	104	24			
Anderab...........	36	»	108	45		103	45
Kech..............	39	30	99	30			
Koubadian.........	37	45	102	»			
Talikhan...........	37	25	102	50			
Khowarezm, ou la nouvelle Korkandj.	42	35	93	45			
Darghana-tach, ou Korkandj...........	42	17	94	30			
Hezarasp...........	41	»	95	»			
Kath..............	41	36	95	»			
Darghan...........	39	30	94	15		95	5
Izfidjab............	43	36	99	50			
Taraz..............	44	31	99	50			
Ourouchna ou Osrouchnah.........	40	»	105	»		100	»
Saghanian..........	38	14	105	30		100	30
Bech-kend ou Penkat.	43	»	101	»			
Ilak ou Tounkat.....	43	25	101	»			
Ferghana ou Akhsekat.	43	25	101	20			
Ourkend...........	44	»	102	50			
Och...............	43	20	102	20			
Kachghar..........	44	»	106	30			
Houchach ou Tchadj.	42	30	109	»			

assez laide ; comme ses habitans sont très-pauvres, l'on n'y trouve rien de curieux ; à vingt verstes de là sont les frontières du pays des Kirghiz.

» Passé Tourfan, je traversai plusieurs nations nomades de Kalmouks, Kirghiz, Kaïsaks, et enfin j'arrivai à Sémipalatinsk, après trois mois de marche. »

Les indications données par Oloug-Beg ne coïncident pas avec celles que je me suis procurées d'ailleurs ; elles sont pourtant curieuses, parce que cet auteur fait mention de villes qui n'existent plus, et dont on n'a pas même pu m'indiquer les traces. Peut-être aurais-je été en état d'offrir des renseignemens intéressans sur les ruines de ces villes et sur l'histoire de leur destruction, si j'avais pu consulter des Boukhares plus instruits que ceux auxquels je me suis adressé. De Kachghar à Semipalatinsk, on compte cinquante-cinq journées de marche, dont douze jusqu'à Aksou, et vingt-cinq jusqu'à Kouldja.

Nous apprenons par l'excellent ouvrage de M. Ritter [1], que le passage le plus commode dans les montagnes au nord de Kachghar, est près d'Aksou ; ce fait m'a été confirmé ; toutefois les caravanes font un détour, et prennent avec raison une autre route. En allant de Kouldja à Aksou, elles longent la frontière chinoise, parce qu'elles sont sûres de ne pas être pillées ; de même que les caravanes khiviennes, quand elles vont à Orenbourg, passent par Saratchik, ou

[1] *Die Erdkunde im Verhæltniss zur Natur und zur Geschichte des Menschen von Carl Ritter*. Berlin, 1817-1818, in-8°. Il n'a encore paru que deux volumes de ce livre ; une seconde édition du premier a été publiée en 1823.

Saratchikova, et longent ensuite l'Oural, au lieu d'aller de Khiva à Orenbourg, en traversant directement la steppe des Kirghiz.

De Kouldja jusqu'à Sémipalatinsk, la rivière la plus large est l'Alaghouz; elle coule au nord des monts Tarbaghataï; les montagnes les plus élevées sont les Tchoulk-caraghaï, à cent verstes de Kouldja; il faut quatre jours pour les traverser.

Il y a deux Kouldja, la petite et la grande; toutes deux sont sur l'Ily, et distantes entr'elles de quarante verstes. Les caravanes passent par la petite Kouldja, qui est au nord de l'autre. C'est un fort qui ne ressemble nullement à ceux de la Boukharie; il peut plutôt se comparer aux forteresses européennes, ayant des angles saillans et des espèces de bastions. On en ferme les portes tous les soirs au coucher du soleil, après qu'on a tiré un coup de canon. Le gouverneur de la place a le titre de Dziangghioun, et le chef de la police celui de Kalataï. Dans l'espace de trois mois, on y coupa la tête à trois Kirghiz et à cinq Chinois, coupables de divers crimes. On voit auprès des temples, des idoles de différentes grandeurs en argile; elles ont des robes brodées et tiennent les mains sur l'estomac; celles de l'intérieur du temple sont ordinairement en or, et renfermées dans des niches vitrées. On dépose du pain à leurs pieds.

Kouldja, dans la Dzoungarie chinoise, est défendue par une garnison d'environ dix mille Tchanpan ou fantassins chinois. Cette ville a six portes, et renferme près de neuf mille maisons en terre ou en bois; il y en a aussi en pierres; toutes ont des toits comme celles de Russie. Kouldja n'est pas entourée de champs; à une trentaine de verstes de distance, l'on rencontre une demi-douzaine de villages peuplés de Chinois.

Les monts Talku sont couverts de superbes forêts qui approvisionnent Kouldja de bois; quelques Kalmouks vivent dans ces montagnes. La plupart des Kalmouks de ces contrées sont nomades; quelques-uns sont au service de la Chine; en général, il y en a peu de sédentaires.

Indépendamment des Doungânu-Tatars, on trouve, à Kouldja, des Chinois qui sont en plus grand nombre, et qu'on y distingue des Cara-Kitaizi ou Chinois noirs, dont les femmes ont les pieds petits.

Près de Kouldja, l'Ily n'a guère que cent pieds de largeur; en été, on le passe à gué sur plusieurs points.

CHAPITRE V.

Khanats de Hissar, Koulab, Ramid et Badakhchan. — Les Ghaltchas. — Or tiré de la rivière de Derwazéh. — Les Siah-pouch. — Khanat de Chersabès. — Itinéraire de Balkh à Caboul, et de Boukhara à Hérat.

Passons maintenant aux pays situés au sud du Khôkhan, et à l'ouest de la Boukharie. Nous y trouvons des khanats mahométans, des peuplades indépendantes qui professent aussi la religion du faux prophète; d'autres qui ne l'admettent pas, et que les musulmans traitent d'infidèles; tous ces peuples habitent un pays montagneux.

Le plus riche de ces pays est le khanat de Hissar; le khan réside dans la ville de ce nom, située à une quinzaine de verstes à l'ouest des rives du Saridjouï ou Kafer-nihan. Il est le beau-père de l'Atalik, et le fidèle allié du khan de Boukharie.

La ville de Hissar contient à peu près trois mille maisons; elle est située dans une vallée bien cultivée et abondante en pâturages. Les habitans de ce pays sont presque tous Ouzbeks; on ne trouve parmi eux qu'un petit nombre de Tadjiks,

la plupart très-riches. On dit que l'on voit quelquefois des Ouzbeks apporter du millet au marché; quand ils ne peuvent le vendre, ils le jettent par dépit, pour s'éviter la peine de le remporter. Ils possèdent des troupeaux considérables, et jouissent en général d'une certaine aisance.

Les villes dépendantes du khan de Hissar, sont: Deïnaou, la plus grande après Hissar, Saridjoui, Toupalak, Régar ou Reg-ara, Cara-tagh, Dechtabad, Tchokmazar et Khodja-Taman, où est enterré un saint très-révéré des musulmans.

Ramid, à environ cent verstes au nord de Hissar, est une ville assez considérable. Son khan peut disposer d'environ dix mille hommes dans ses excursions. Près de Ramid, s'élève une des plus hautes montagnes du pays.

Koulab, ville renfermant environ trois mille maisons, est à l'est de Hissar, sur la route de Badakhchan à Khôkhan: elle est indépendante.

Toutes ces villes sont peuplées d'Ouzbeks; un grand nombre d'entr'eux sont cultivateurs.

Le khan d'Abi-gherm est souvent en guerre avec celui de Hissar.

Au sud de toutes ces villes se trouve le khanat de Badahkchan; sa capitale, qui porte le même nom, et connue aussi sous celui de Feïzabad, est située aux bords du Badakhchan, qui se jette dans l'Amou; c'est un des khanats importans de cette

contrée ; cependant il ne fournit au commerce d'autre objet d'exportation que le lapis-lazuli ; et d'ailleurs il n'est pas sur la route que les caravanes suivent ordinairement.

Pour aller de Badakhchan à Cachemire, on passe par Kachghar ou par Peïchawer; ce détour indique que les montagnes qui séparent le Badakhchan du Cachemire, sont impraticables.

Dans la contrée montagneuse, à l'est de la Boukharie, et au nord de Hissar, on trouve les Ghaltchas, peuple pauvre et indépendant; ils sont mahométans sunnites ; des voyageurs russes les ont nommés Persans orientaux; ils parlent le persan, et ne connaissent point d'autre langue; leurs traits diffèrent beaucoup de ceux des Tadjiks. Leur teint est très-basané, et même plus brun que celui des Arabes boukhares. Ils habitent de misérables cabanes bâties dans des bas-fonds, entre les montagnes, sont tous cultivateurs, ont quelques bœufs et très-peu de chevaux.

Matcha et Ignaou sont des villes peuplées de Ghaltchas, et situées au nord de Khôkhan; l'on voit beaucoup de Ghaltchas dans ce pays, où ils vont faire leurs échanges.

En allant encore plus vers l'est, on entre dans un pays qui devient de plus en plus montagneux, et qui est très-peu connu. On parle d'un peuple

nommé Kafir, ou infidèle ; on le dépeint comme très-féroce.

Dès Karateghïn, on ne trouve plus de mahométans; les habitans de cette ville ne sont cependant pas cruels. Les redoutables Kafirs habitent Caleï-khoum, ville nommée aussi Derwazéh, et située sur la rivière du même nom. Le terrain, entre Hissar et Derwazéh, est tellement montagneux, qu'on est souvent obligé de conduire les chevaux par la bride. Des chemins très-étroits, des précipices escarpés, et dans le fond desquels la Derwazéh roule ses eaux en mugissant, tel est le spectacle qui se renouvelle à chaque pas.

La Derwazéh roule de l'or dans ses flots ; ces richesses excitent la cupidité des Boukhares, qui, de tems en tems, risquent leur vie pour ramasser quelques parcelles de ce précieux métal. Voici comment ils s'y prennent : on se sert communément à Boukhara, pour porter de l'eau, d'outres remplies d'air, qui conservent la forme de l'animal dont elles sont la dépouille; les meilleures sont en peau de moutons ou de boucs sauvages. Une ouverture faite à la partie qui répondait au cou de l'animal, forme celle de l'outre. Les Boukhares, après avoir attaché ces outres à une corde, les jettent dans la Derwazéh ; cette rivière fougueuse a bientôt rempli l'outre de limon,

de sable, et d'or, qu'il est ensuite facile de tirer de ce mélange; mais, comme il n'est jamais sans alliage, son prix est à celui de l'or pur, comme dix-huit à vingt-un. Ce procédé ne peut-il pas faciliter les moyens d'expliquer un passage d'Hérodote, dans lequel cet historien rapporte les moyens qu'employaient les Indiens pour extraire l'or du sable[1]?

Au sud et à l'est de Badakhchan, vivent les Siknan ou Siah-pouch, peuples demi-nomades et à moitié sauvages; ils ne sont pas mahométans. Leur nom signifie habit noir; on le leur a donné à cause de leur habillement, qui ne consiste qu'en peaux de moutons noirs. On traverse leur pays en allant directement de Khoulm à Peïchawer: on passe alors par Tchétrar, leur ville principale, par Koundouz et par une contrée tellement montagneuse, que les chemins sont presqu'impraticables; c'est pourquoi l'on ne prend cette route que très-rarement. Le khan de Badakhchan est souvent en guerre avec ces nomades; des marchands de Badakhchan vont ordinairement vendre à Boukhara ceux qui ont été faits prisonniers.

Il existe au centre de la Boukharie un khanat indépendant; c'est celui de Chersabès, ou Chehri-sebz, ainsi nommé d'après sa capitale:

[1] Hérodote, liv. III, ch. I.

elle est située sur une rivière du même nom; c'est la même que la Kachka, qui passe à Carchi, l'une des plus grandes villes de la Boukharie. Cette rivière a protégé plusieurs fois l'indépendance du khanat de Chersabès, parce que, par le moyen de digues, on peut inonder au loin tout le pays qui environne la ville et sa forteresse, ce qui suffit pour empêcher les Boukhares de s'en emparer. D'ailleurs les Ouzbeks de Chersabès sont renommés pour leur courage.

Ce khanat, qui avait été réuni à la Boukharie par Mohammed-Rahim-khan, s'en détacha à la mort de ce prince, en 1751. La perte de ce territoire doit être très-sensible aux Boukhares; traversé dans toute sa longueur par une rivière, et riche en diverses productions, il envoie en Boukharie de très-bon coton, et des racines propres à la teinture. Il en tire du fer, du cuir et d'autres marchandises qui viennent de Russie.

Le khan de Chersabès peut mettre sur pied une armée, ou plutôt une levée en masse d'environ vingt mille cavaliers. Les villes qui dépendent de lui sont Kitab et Douab, deux forteresses, Djaouz, Pitahanéh, Iakabak, Outakourghan. Chersabès mérite d'ailleurs de fixer l'attention; car cette ville a été élevée sur l'emplacement du village de Kech, où naquit le fameux Timour.

Maintenant je vais offrir au lecteur deux itiné-

raires : l'un de Balkh à Caboul, l'autre de Boukhara à Hérat; en ajoutant quelques mots sur les khanats que traversent ces routes, j'aurai épuisé tous les renseignemens qui m'ont été communiqués sur les khanats situés autour de la Boukharie.

Rien de plus variable que les limites d'un khanat en Asie; ainsi Balkh, qui est vraisemblablement l'antique Bactra, appartenait à un khan; le chah de l'Afghanistan l'en chassa il y a une quinzaine d'années; mais Kilitch-ataï, khan de Balkh, recouvra bientôt son indépendance. A sa mort, en 1820, il recommanda ses deux fils au khan de Boukharie. L'année suivante, un certain Kataghan, chef de la tribu des Ouzbeks des Tchehlminar (quarante tours), fit une excursion heureuse sur le territoire de ces jeunes gens, et les en chassa. Alors le khan de Boukharie fit marcher contre Kataghan douze mille hommes, qui le forcèrent à se réfugier dans le fort de Balkh, où l'on espérait bientôt le prendre; les choses en étaient à ce point lorsque je partis de Boukhara.

En allant de Balkh à Caboul, on fait halte le premier jour à la tombe du chah Merdan, où se trouve un monticule. Le second jour on va jusqu'à Khoulm, ville indépendante. Lorsqu'elle appartenait aux Afghans, on y exigeait, de même qu'à Balkh et à Bamian, un droit de deux et demi

pour cent sur la valeur des marchandises appartenant aux caravanes qui passaient.

Kilitch-Ali, khan de Khoulm, depuis qu'il s'est affranchi de la domination du chah de l'Afghanistan, ne lève aucun impôt sur les caravanes. Une loi des musulmans défend à tout prince qui ne peut entretenir douze mille hommes armés, de percevoir d'autre tribut que le *zekat* et le *gharchour*, et par conséquent de rien faire payer aux voyageurs.

Le fils de Kilitch-Ali, moins religieux que son père, mort depuis trois ans, a rétabli l'impôt sur les caravanes.

Cinq rivières se réunissent, dit-on, à Khoulm, et y forment une cascade. La rivière de Khoulm tombe dans l'Amou. On m'a assuré que l'ancienne ville de Khoulm a été détruite, et que celle qui porte aujourd'hui ce nom, est la même qu'on nommait autrefois Tachkourghan, éloignée de Balkh d'environ soixante-cinq verstes.

De Khoulm à Aïbek, forteresse, une journée de marche. Le chemin longe la rivière de Khoulm, qui sort du Douab, contrée distante de quatre journées. Les bords de cette rivière sont couverts de champs et de jardins.

Du pays de Feïzabad vient une rivière qui, près d'Aïbek, se joint à celle de Khoulm.

On compte cinquante-six verstes d'Aïbek au

Douab. A quatre verstes d'Aïbek, commence la superbe vallée d'Arizandan, couverte de jardins; à quinze verstes d'Aïbek, on rencontre la ville de Serbagh.

A douze verstes d'Eïba, on arrive dans le Ghourram, pays couvert de villages, et très-peuplé. En continuant à longer la rivière de Khoulm, on voyage dans une vallée qui se rétrécit à quinze verstes de Ghourram, près de Rouï, et près de ce village on tourne à gauche, pour arriver à Douab, éloigné de quatorze verstes.

C'est là que s'élève le Carakoutal, montagne qu'on ne peut franchir qu'en une demi-journée; l'on rencontre ensuite plusieurs petites forteresses ou villages entourés de murs, dont les habitans fournissent des vivres aux caravanes.

Ces forteresses sont connues sous le nom de *mader*. Huit verstes plus loin sont d'autres villages fortifiés, nommés *Kameder*, et entourés de champs et de vignes. Les sources d'Enden, situées au sud de ces forts, leur fournissent de l'eau.

De Kameder on met une demi-journée pour arriver à Saïkan, après avoir traversé le Nalifarch, montagne très-élevée.

A vingt verstes de Saïkan, on passe l'Agrabad, montagne au bas de laquelle est située la forteresse du même nom. C'est un pays riche et bien cultivé; il y a des mines de cuivre, d'argent

et d'or. Les pâtres y montent la garde, c'est-à-dire que tous les habitans sont soldats ; cependant ils ne peuvent parvenir à conserver leur indépendance, car la forteresse a successivement appartenu au chah de l'Afghanistan, et au khan de Khoulm ; on voit par là que les possessions de ce dernier sont quelquefois très-étendues.

Au-delà d'Agrabad, on traverse des monticules, et l'on arrive, après avoir parcouru vingt verstes, à Bamian, ville très-ancienne, où l'on compte environ vingt mille habitans ; elle est entourée d'un grand nombre de villages. On y voit de nombreuses ruines, et des grottes qui offrent des figures sculptées. Au sommet d'une montagne voisine s'élèvent deux statues en pierre d'une grandeur énorme. L'on m'a assuré que chacune avait vingt toises de haut. Un Hindou m'a dit que l'une de ces statues était celle du dieu Rama. Ces figures, de très-grande dimension, connues depuis longtems en Europe, existent encore aujourd'hui.

Un Cachemirien me raconta d'un air très-sérieux que le chah Merdan, vraisemblablement le même qui est, dit-on, enterré entre Balkh et Khoulm, avait tué un dragon qui habitait le sommet d'une des montagnes de Bamian, et que les larmes qui coulèrent des yeux de ce monstre, donnèrent naissance aux eaux qui arrosent encore à

présent tout le pays de Bamian; cette contrée est défendue par cinquante-six forteresses.

A une journée au nord de Bamian, on voit Mouja ou Mija [1], ville en ruines.

A trois verstes de Bamian, la rivière du même nom coule vers l'est : deux verstes plus loin, on arrive au fort de Toptchi. C'est là qu'on traverse le Choutour-Gherdan, montagne la plus élevée qui se trouve entre Balkh et Caboul.

On arrive ensuite à Kalou, forteresse entourée de montagnes, et qui renferme environ deux cents maisons; à neuf verstes plus loin, on passe devant le fort de Hadjihab, puis on rencontre une montagne, et un village dont le nom semble être d'origine arabe, et qui n'a qu'une quarantaine de maisons.

On parcourt quarante verstes dans un terrain montagneux pour arriver aux trois forts de Bikala ou Gherdan-Diwani. Après un demi-jour de marche, à travers un canton légèrement ondulé, on parvient aux sources Ser-tchechméh, qui forment un grand bassin, dans lequel, suivant le récit des voyageurs orientaux, qui aiment toujours le merveilleux, vivent des poissons miraculeux qui

[1] C'est l'ancienne Bamian, détruite en 1221 par les Mongols, qui massacrèrent tous les habitans; c'est pourquoi on a donné à ses ruines le nom de *maou baligh*, ou ville de tristesse. (*Note de M. Klaproth.*)

ont des perles aux narines, et qui causent des maladies à quiconque veut les prendre. Là, se trouve la frontière actuelle de l'Afghanistan; Caboul en est éloignée de neuf farsahk, ou d'environ soixante-dix verstes.

D'après cet itinéraire, que m'a communiqué un marchand qui, plus de trente fois a fait le voyage de Boukhara à Caboul, la distance de Balkh à cette dernière ville est de trois cent quatre-vingt-douze verstes, que les caravanes parcourent en douze jours.

Les Ouzbeks s'étendent le long de cette route, jusqu'au-delà de Bamian; on rencontre ensuite les Kezaréh, dont la plupart habitent le terrain montagneux qui précède Gherdan-Diwani. Après cette forteresse, commence le pays des Afghans.

Je ne dirai qu'un mot sur les princes de l'Afghanistan. Kameran, gouverneur de Hérat, est fils de Mahmoud; celui-ci étant chah de cette contrée, avait pour visir Fatih-khan, qui appartenait à une famille puissante, et avait dix-sept frères, dont l'aîné, Mehemed-Azim-khan, était gouverneur du Cachemire.

Kameran, jaloux de la puissance du visir, sut l'attirer à Hérat, et l'y égorgea. Cette action atroce, qui eut lieu en 1819, fut un signal de révolte pour la puissante famille du visir.

Mahmoud, forcé de fuir de Caboul, vint se

réfugier à Hérat, où il est encore aujourd'hui; il y a formé un état indépendant de l'Afghanistan.

Mehemed-Azim-khan accourut à Caboul, s'y installa comme premier visir, s'empara de tout le pouvoir, et laissa le vain titre de chah à un parent de Mahmoud-khan.

Peut-être les Anglais ne sont-ils pas tout-à-fait étrangers à ces troubles, qui affaiblissent l'Afghanistan. D'un autre côté ses habitans, divisés en plusieurs partis, pourraient facilement tomber au pouvoir du chah de Perse, qui serait alors pour l'Hindoustan un voisin puissant et redoutable.

Les seïks profitèrent de l'absence de Mehemed-Azim-khan pour s'emparer du Cachemire; aujourd'hui ce peuple courageux domine dans la belle vallée de Sirinaghor.

La route que l'on prend ordinairement pour aller de Boukhara à Hérat, ville d'environ quatre mille maisons, passe par Kirki, sur l'Amou, et par Ankoï. Les campagnes cultivées ne s'étendent le long de cette route que jusqu'à vingt-cinq verstes au-delà de Boukhara. On entre ensuite dans une steppe, dans laquelle les Kirghiz, avec lesquels nous étions venus, font paître leurs chameaux.

Après qu'on a parcouru environ cent cinquante verstes, on laisse Carchi à gauche, et on arrive à Kirki; c'est par ce lieu et par Tchardjouï

que passent les principales routes de l'Amou à Hérat ; en prenant la route de Tchardjouï, on rencontre deux fois plus de sables pour parvenir à Mawri, qu'en allant à Ankoï, par Kirki, petite forteresse de cent maisons, entourée d'un mur crénelé et d'un fossé.

L'Amou a, dit-on, près de ce lieu, plus de deux cents toises de largeur, et quatre à cinq de profondeur ; ses bords rocailleux sont escarpés et élevés de trois à quatre toises.

Ankoï, ville indépendante, est fort grande ; elle renferme près de quatre mille maisons, habitées par un petit nombre d'Ouzbeks, peu de Tadjiks et beaucoup d'Arabes.

Une petite rivière qui sèche en été, coule auprès de cette ville, dont les habitans sont obligés de creuser des puits pour avoir de l'eau. Ankoï est éloignée d'environ cent verstes de Balkh, et de cent vingt de Kirki.

En quittant Ankoï, on parcourt à peu près quatre-vingts verstes avant d'arriver à Meïmanéh ; on trouve quelques villages sur cette route. Meïmanéh est une ville renfermant environ mille maisons ; elle n'est habitée que par des Ouzbeks qui, en été, sont nomades. Ce sont des brigands déterminés ; ils pillent souvent les caravanes, sont fréquemment en guerre avec leurs voisins, font des

excursions dans le Khorassan, et amènent leurs prisonniers au marché aux esclaves de Boukhara.

Au-delà de Meïmanéh, l'on traverse jusqu'à Hérat un pays montagneux, qui offre cependant des chemins praticables pour de l'artillerie. De Meimanéh, on compte à peu près soixante verstes jusqu'au Mourghab, rivière qui a environ six toises de largeur, et qui coule entre des bords rocailleux; ce n'est qu'auprès de cette rivière qu'on trouve quelques bois de saules et de peupliers; du reste, on ne voit sur toute la route que des broussailles, et surtout des pistachiers.

Les Eïmaks et les Ialountouch errent dans ces montagnes, et le long de Mourghab; ils sont mahométans sunnites, et parlent le persan; leurs traits se rapprochent peut-être plus de ceux des Tatars que de ceux des Ouzbeks; ils occupent environ trois mille tentes de feutre, ou kibitkas, et sont très-enclins au pillage. Si une petite caravane veut voyager sans danger dans cette contrée, il faut qu'elle gagne un des chefs de ces nomades; il l'accompagne alors, et lui sert de guide et de protecteur.

A peu près à trente verstes au-delà du Mourghab, on laisse sur la droite Mawroutchak, ville éloignée de cent quatre-vingts verstes de Mawri.

Des bords du Mourghab à Hérat, on ne compte

que cinquante verstes. D'après cet itinéraire, Hérat est donc éloigné de trois cent dix verstes de Kirki.

Parmi les peuples habitant les pays voisins de la Boukharie, et dont je viens d'offrir le tableau, il en est peut-être qui n'étaient pas connus; dans ce cas, j'aurai atteint mon but, en contribuant à accroître le nombre des notions géographiques qu'on possède sur ces pays lointains.

Passons à présent à la description de la Boukharie; en la lisant, le lecteur voudra bien se ressouvenir que je ne suis pas en état de lui offrir de nombreux détails sur ce pays, puisque je ne l'ai parcouru que sur une ligne de cent vingt verstes, et que le gouvernement local mettait toutes les entraves imaginables pour nous empêcher de prendre des renseignemens.

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

Frontières de la Boukharie. — Aspect du pays. — Rivières. Climat. — Villages. — Villes.

La Boukharie étant un pays entouré de déserts, et en renfermant plusieurs, ne peut pas avoir des limites bien déterminées. La région cultivée le long de la route que nous avons suivie, ne s'étend qu'à une quarantaine de verstes de Boukhara; toutefois il faut reculer plus loin au nord les frontières de cet état, puisque le khan pousse quelquefois ses avant-postes jusqu'à Aghatma, où une petite maison sert d'abri à ses soldats. Les troupeaux de ses sujets vont souvent paître au nord-est d'Aghatma, et les Tadjiks vont dans le nord-ouest arracher des broussailles, qu'ils amènent sur des chameaux au marché de Boukhara; enfin les douaniers boukhares viennent jusqu'à Caraghata, pour visiter les caravanes qui arrivent de Russie. Les Boukhares ne passent jamais Caraghata, si ce n'est lorsqu'ils entreprennent un

voyage lointain ; ce sera donc le point que je fixerai comme bornant au nord la Boukharie.

Ouratoupa, au nord-est de Samarcande, étant une forteresse qui, de ce côté, sert de limite à la Boukharie, je tire une ligne droite de Caraghata à Ouratoupa, pour indiquer à peu près la frontière du nord. De Caraghata, je trace la frontière occidentale par une ligne qui renferme Itch-berdi, puits sur la route de Boukhara à Khiva, près duquel se trouve un avant-poste boukhare, Ioïtchi, village boukhare sur l'Amou-déria ; Mawri, ville jadis fameuse, aujourd'hui déserte, est le lieu où, de ce côté, se trouve le poste boukhare le plus avancé.

Je trace les limites méridionales de la Boukharie, en tirant une ligne de Mawri à l'Amou-déria, qui passe au nord d'Ankoï et de Balkh, khanats indépendans, et enclave Aghtchou ; je mène ensuite cette ligne vers Deïnaou, ville frontière des états du khan de Hissar. La limite orientale est à peu près indiquée par une ligne allant de Deïnaou à Ouratoupa, et renfermant Fani, ville la plus éloignée de Boukhara dans l'est.

La Boukharie est comprise entre les 41ᵉ et 37ᵉ degrés de latitude nord, et les 61ᵉ et 66ᵉ degrés 30 minutes de longitude à l'est de Paris ; espace

qui offre à peu près une surface de dix mille lieues carrées.

La partie orientale de la Boukharie est montagneuse; les hauteurs se terminent au nord de Boukhara, à l'ouest de Samarcande près de Carchi, au sud vers l'Amou-déria. Toute la partie occidentale du pays est une plaine qui s'étend à perte de vue, et sur laquelle s'élèvent de petites collines isolées, ayant d'une à trois toises de hauteur, sur trois, quatre, et jusqu'à cent toises de longueur, et de largeur; elles sont de nature argileuse, de même que le terrain des déserts, notamment de ceux que l'Amou traverse; cette argile est couverte de sables mouvans qui forment aussi des collines dont la forme est différente de celle des précédentes, et qui sont encore plus basses; c'est ce que l'on observe dans le Kizil-Coum.

Il n'y a en Boukharie que deux rivières remarquables par leur grandeur et par le parti que l'on en tire pour l'agriculture; ce sont la Zer-afchân et la Kachka. La première coule à une grande distance à l'est de Samarcande, on la nomme aussi Kouwan; elle passe à douze verstes au nord de Boukhara, où elle a environ neuf toises de largeur sur trois à quatre pieds de profondeur, après s'être partagée en deux bras, dont le plus septentrional va se perdre dans les champs à l'ouest de Vafkend. La Zer-afchân, près de

Boukhara, se dirige au sud, et forme, à une quarantaine de verstes de l'Amou, le Cara-koul, lac dont la circonférence est à peu près de cinquante verstes de tour, et dont les eaux ne s'écoulent que par de petits canaux d'irrigation qui s'étendent jusqu'à Tchar-djouï. La Zer-afchân fertilise aussi, par de nombreux canaux conduits de chaque côté à plusieurs verstes, tout le pays compris entre Moudjan, à l'est de Samarcande et Tchar-djouï, et surtout le Miankal, canton qui s'étend de Boukhara à Samarcande, et qui est le plus peuplé, le plus riche et le plus fertile de la Boukharie. Le plus considérable de ces canaux, qui a cinq toises de largeur, se prolonge jusqu'à vingt verstes de Boukhara de l'est au sud-ouest. Près de Samarcande, de petites rivières, comme le Cara-balek, c'est-à-dire *poisson noir*, qui descendent des montagnes, portent à la Zer-afchân le tribut de leurs eaux.

Le Nouratagh, montagne très-haute, dont il a déjà été question, et qui est à soixante-dix verstes au nord de Boukhara, donne naissance à une petite rivière qui sèche en été. Plus la fonte des neiges sur le Nouratagh est forte, et plus cette petite rivière grossit la Wafkend-déria, et contribue ainsi à augmenter la fertilité des campagnes voisines de Boukhara, qui dépend donc en grande partie de la quantité de neige tombée sur le Nou-

ratagh. Ce fait explique l'usage où l'on est de donner une récompense pécuniaire à celui qui, le premier, vient annoncer en automne que le Nouratagh commence à se couvrir de neige.

Le Nouratagh étant la seule montagne qu'on aperçoit de Boukhara, les habitans n'ont pas manqué d'inventer à son sujet une quantité d'histoires auxquelles ils ajoutent beaucoup de foi; par exemple, ils racontent très-sérieusement que l'arche de Noé s'arrêta sur son sommet.

On se sert des eaux de la Kachka pour inonder les champs et les jardins qui environnent Carchi; c'est une contrée très-fertile d'où l'on porte à Boukhara du riz, du coton et des fruits. Cette irrigation absorbe entièrement la Kachka. La Toupalak, la Zouhrab, qui près de Termez se jettent dans l'Amou, sont de peu d'importance.

Lès oasis de la Boukharie offrent l'aspect le plus agréable et le plus riant; on ne peut voir un pays mieux cultivé que ces plaines couvertes de maisons, de jardins et de champs partagés en petits carrés nommés *tanab*, dont les côtés, garnis de gazon, sont élevés d'un pied, afin de retenir l'eau qu'on y amène pour les arroser. Des milliers de canaux d'irrigation entrecoupent la plaine, et ainsi que les chemins, qui sont fort étroits, ils sont ordinairement bordés d'arbres. Les eaux de ces canaux n'ayant pas toutes le même niveau, forment à

leur jonction de petites cascades, dont le murmure flatte agréablement l'oreille. La grande quantité d'arbres plantés de tous les côtés forme des rideaux qui empêchent la vue de s'étendre au loin, et qui cependant plaisent à l'œil, parce qu'ils prouvent que les habitans du pays se sont occupés des moyens de le rendre fécond.

La multiplicité des habitations fait juger que la population est nombreuse, peut-être même est-elle trop considérable pour que l'aisance soit généralement répandue. Ces habitations composent ordinairement des villages qui sont à demi cachés par les arbres fruitiers des jardins. J'ai vu des villages entièrement entourés de murs; c'étaient des espèces de forteresses; d'autres sont ouverts, les jardins seuls sont enclos; et ces murs, souvent crénelés et flanqués de petites tourelles, contribuent, surtout de loin, à rendre l'aspect du pays pittoresque; ils indiquent aussi que les habitans craignent d'être pillés; en rappellant les fréquentes incursions des nomades dans le Mawarennahar, ces fortifications donnent lieu de présumer que leur existence n'est que l'effet d'une triste nécessité.

Un village boukhare renferme ordinairement une centaine de maisons bâties en terre, et séparées les unes des autres par des rues qui ne sont pas plus étroites que celles des villes. Au centre du village, se trouve souvent un puits ou

un petit réservoir, dans lequel l'eau se renouvelle au moyen d'un fossé. Chaque village est situé auprès d'un canal, de sorte que les jardins peuvent être arrosés.

Le climat des contrées montagneuses de la Boukharie doit naturellement différer de celui de la partie occidentale de ce pays, qui est uni : je me bornerai à parler de ce qui concerne les plaines.

Les saisons y sont très-régulières : à la mi-février, les arbres fruitiers commencent à fleurir ; les arbres bourgeonnent dans les premiers jours de mars; alors le beau tems commence, et les fortes pluies cessent, après avoir duré près de trois semaines. Bientôt la chaleur devient accablante ; elle est d'autant plus sensible, que l'atmosphère est rarement rafraîchie par des orages.

La belle saison se prolonge jusqu'en octobre, époque où les pluies durent ordinairement quinze jours ou trois semaines. En novembre et en décembre, de petites gelées, et parfois un peu de neige, annoncent l'approche de l'hiver ; au 20 décembre, nous avons trouvé encore des melons dans les champs, ce qui indiquait que les gelées ne pouvaient pas avoir été fortes; le mois de janvier est le plus rigoureux ; le froid ordinaire est de deux degrés ; il va quelquefois jusqu'à huit, l'eau gèle de trois à quatre pouces d'épaisseur. On a vu la neige rester quinze jours sur la terre sans se fondre.

L'hiver que nous passâmes à Boukhara fut très-doux, d'après le témoignage des habitans; le froid n'eut assez d'intensité pour faire geler l'eau à deux pouces d'épaisseur, que pendant quatre à cinq jours : on se hâta de casser la glace, et on la mit en grands tas, qu'on recouvrit de terre pour la conserver.

Les pluies recommencent entre le 7 et le 15 février, et elles durent jusqu'à la fin de ce mois. Tout verdit et fleurit peu de jours après, presque subitement. Rien ne prouve mieux la chaleur du climat de la Boukharie que l'ardeur du soleil, même en hiver. Au mois de janvier nous dînions en plein air; la chaleur, à l'ombre, était de dix degrés, et de vingt-deux au soleil.

Des vents violens soufflent surtout en hiver et en été; ils élèvent très-haut une poussière fine dont j'ai déjà parlé, qui cache tout à la vue, et qui donne à l'atmosphère une teinte grisâtre. Ces nuages de poussière, qui s'étendent sur tout un canton, peuvent être aperçus à plus de vingt verstes de distance. Le climat de la Boukharie est généralement salubre; l'hiver et les saisons pluvieuses rafraîchissent et purifient l'air; il n'est vicié par aucune exhalaison de nature à occasionner des maladies. Les nombreux rhumatismes sont produits par l'humidité des maisons; les fréquens maux d'yeux pourraient bien avoir pour cause

ces vents violens, qui soulèvent si facilement la poussière, toujours pernicieuse pour la vue. La cécité doit être commune dans ce pays, car le père du khan actuel a fait construire à Boukhara le fath-abad, hôpital, ou plutôt monastère d'aveugles, où une cinquantaine de ces malheureux sont logés deux et trois dans de petites cellules rangées autour d'une mosquée.

Toutes les villes, en Boukharie, sont bâties auprès des rivières, et par conséquent entourées de champs cultivés; souvent, en été, la sécheresse est telle, que les habitans ne peuvent se procurer de l'eau qu'en creusant des trous; la plaine de Boukhara est si basse, qu'on en trouve partout à cinq, sept ou huit pieds de profondeur [1]. Cette eau stagnante donne naissance à des vers qu'on avale sans s'en apercevoir; il en résulte une maladie nommée *richta* par les Boukhares. Tout le corps se couvre de pustules qui occasionent des plaies très-douloureuses. Il sort de ces pustules des vers de la classe des annélides. Les Boukhares ne connaissent point de remède à ce mal.

Un prisonnier russe, esclave à Boukhara, en me parlant du manque d'eau qu'on y éprouvait, me dit, avec l'expression du dépit: « C'est un pays

[1] Le puits de Khatoun-Koudouk, au nord de la plaine cultivée, avait environ deux toises de profondeur.

que Dieu a créé dans sa colère. » Les villes boukhares situées au sud de l'Amou sont Kirki, Aghtchou, Mawri et Tchar-djouï.

Mawri appartenait autrefois aux Persans; c'était une ville florissante; Mourad-beg, père du khan actuel de la Boukharie, s'en empara; ce fut le résultat le plus brillant de ses nombreuses irruptions dans le Khorassan. Son fils, Émir-Haïder, craignant vraisemblablement le crédit dont son frère Nassir-beg jouissait à Mawri, dont il était gouverneur, ordonna de transporter tous les habitans de cette ville dans l'intérieur de la Boukharie, au nombre de vingt-cinq mille. Nassir-beg s'enfuit à Mechehed en Perse, et Mawri devint désert.

Le khan Émir-Haïder tient à Mawri une garnison de quatre à cinq cents hommes, qui est renouvelée trois fois par an. Mawri est regardée comme un lieu d'exil, car on y envoie les malfaiteurs qu'on ne veut pas punir de mort; cette ville a déjà cinq cents habitans, sans compter la garnison; les environs recommencent à être cultivés. L'on n'a dérivé qu'un petit nombre de canaux d'irrigation du Mouhrab, rivière qui coule à vingt verstes de Mawri, et se perd probablement dans les sables situés au nord.

Pour empêcher que Mawri ne se repeuple, et que, profitant de leur position isolée, les habi-

tans de cette ville ne se rendent indépendans, le le khan de Boukhara ne permet pas qu'on y amène beaucoup d'eau.

Tchar-djouï, qui se compose d'à peu près mille maisons, contient une garnison assez forte, parce qu'on y craint toujours quelqu'attaque de la part des Khiviens; on dit que dans l'automne de 1821 ils ont fait une tentative sur cette ville, et ont causé de vives inquiétudes à ses habitans.

Les villes qui environnent Boukhara sont Carakoul, Khaïr-abad, Douchembéh, Zendani, Tcharchembéh, Kamitan, Zarmitan, Penchembéh-bazar, Wapkan ou Waïkend, Ourdenzeï, Ghedjdouan.

Après Boukhara, Samarcande et Carchi, Carakoul est la plus grande ville de la Boukharie; elle a environ trente mille habitans.

Ourdenzeï est une petite forteresse que j'ai vue quand nous retournions en Russie; je ne pus obtenir la permission d'entrer dans la ville; on nous en ferma les portes, vraisemblablement par ordre supérieur. On lui donne le nom de forteresse, parce qu'elle est entourée d'un mur en terre qui a environ quatre toises de haut.

Le terrain cultivé finit à peu près à cinq verstes au nord d'Ourdenzeï; cependant nous traversâmes encore pendant huit verstes un canton sablonneux couvert de quelques monticules, de ruines de maisons en terre, et de traces d'anciens canaux:

tout indiquait un pays où la fertilité régnait encore il y a peu de tems. Ces vestiges, qui près de Kaghatan, où nous aperçûmes pour la première fois le pays cultivé, n'occupent que quelques centaines de pas, se prolongent donc bien plus loin au-delà d'Ourdenzeï; l'on ne saurait se figurer l'impression de tristesse que produit l'aspect de cette terre naguère féconde, et inculte aujourd'hui. Le village ruiné qui est près de Kagathan, n'a été envahi que depuis six à sept ans par des sables qu'un ouragan venu du nord-est, amena et entassa en cinq jours. Le terrain qu'on cultivait près de Ourdenzeï est plus septentrional que Kaghatan, et par conséquent plus exposé aux effets des vents du nord-est; depuis dix ans ce phénomène dévastateur fait la désolation des habitans. Durant notre voyage, ce vent se fit ressentir, et, quoiqu'il fût très-désagréable de l'éprouver, j'observai avec attention ses terribles effets.

Nous passâmes près de Ourdenzeï le 25 mars; le vent soufflait avec force, il n'était pourtant pas impétueux. Mais, à peine après avoir quitté le terrain argileux, nous nous trouvions entre des monticules sablonneux, le vent parut devenir plus violent; le sable s'éleva en l'air en formant des tourbillons, il pénétrait partout, je portais des besicles faites exprès pour me garantir de la poussière que je redoutais; elles ne préservaient

mes yeux qu'imparfaitement; le sable produisait une espèce de nuage qui voilait tellement la clarté du jour, qu'on ne voyait qu'à une petite distance, et nos conducteurs kirghiz ne reconnaissaient plus la route. Heureusement un cavalier boukhare de la garnison d'Ourdenzeï nous suivait pour découvrir si des esclaves russes s'étaient mêlés à notre escorte; nous le forçâmes, le pistolet sur la gorge, de nous servir de guide; quoiqu'il nous rendît ce service bien malgré lui, il nous empêcha de nous égarer.

On ne peut rien imaginer de plus incommode que ce sable; quoique fort gros, il pénètre dans les yeux, dans la bouche, dans les oreilles, nous en avions tous les yeux enflammés, et je conçois sans peine comment l'armée de Nadir-chah, en traversant pendant un ouragan les déserts situés à l'ouest de l'Amou, perdit beaucoup de monde par les suites d'une ophtalmie. C'est ainsi que les déserts situés auprès de la Boukharie lui servent de défense naturelle.

Le sable, chassé par les vents, comble facilement les fossés, s'arrête près des murs, s'élève bientôt à leur hauteur, remplit les rues, et couvre les maisons, comme les cendres du Vésuve qui ensevelirent Herculanum et Pompei.

Auprès de Ourdenzeï, le sable empiète annuellement sur le pays cultivé; on a beau travailler

à déblayer les fossés, on n'y réussit pas généralement, et il est même probable qu'un jour les fertiles et riantes oasis de la Boukharie deviendront arides et inhabitables comme celles du Sedjistan, dont l'ancienne fertilité est attestée par de superbes ruines, et qui sont aujourd'hui des déserts couverts de sable et de gravier.

Les autres villes situées autour de Boukhara sont peu importantes; elles renferment de trois cents à cinq cents maisons et un marché; il s'y tient des foires. Ayant passé auprès de Wafkend, en allant à Boukhara, j'ai pu me former une idée exacte de ces petites villes, qui doivent se ressembler beaucoup. Wafkend contient environ trois cents maisons ou baraques rangées sans ordre; le minaret de la mosquée est très-beau.

Ces villes ne se distinguent ordinairement des villages que par leur administration et par leur marché, où beaucoup de marchands de Boukhara vont faire leurs approvisionnemens des denrées qu'ils portent hors du pays.

Dans le Miankal, on trouve Kerminéh, Penchembéh, Ziawoudïn, Catirtchi, Katta-Kourghan, Ienghi-Kourghan, Kartchighali-Kourghan, Tchalak. Toutes ces villes, étant situées dans un pays fertile, sont assez grandes; les Ouzbeks riches y ont des maisons où ils vont en été, pour se trouver au milieu de leurs troupeaux.

Au sud du Nouratagh, on voit Nour-atasi, Metan, Diourt-aoul, Iar-bachi et Cara-cazan.

Samarcande fait partie de la Boukharie depuis la prise de ce khanat par Abdoullah, khan de Kerminéh, fameux par les nombreux édifices qu'il fit construire : il régna de 1564 à 1592.

Le khan de Boukharie va tous les ans à Samarcande; à son avénement au trône, il doit s'asseoir à Samarcande sur le kouk-tach; c'est une pierre d'un marbre bleuâtre, qui est dans la médressè de Mirza-Oloug-beg. Elle est carrée, d'une toise et demie de longueur, et d'une archine d'épaisseur. Un feutre blanc recouvre cette pierre. On soulève trois fois le khan sur ce feutre, dont les coins sont tenus par des ouléma, les foukéra (*les pauvres*), les fouzéla (*les docteurs*) et les seïd. On a, dit-on, l'intention de faire un trône de cette pierre, qui est tirée du mont Ghazgham [1].

A Samarcande on compte environ cinquante mille habitans; les mesdjids et les médressès sont plus belles qu'à Boukhara; elles sont construites en marbre blanc, dont il y a des carrières à peu de distance de cette ancienne résidence de Timour. Les façades de ces édifices sont en tuiles vernissées, de même que celles de Bou-

[1] Voy. l'ouvrage de M. J. Senkowsky pour tout ce qui regarde l'histoire de la Boukharie sous les Ouzbeks.

khara, où elles sont, dit-on, moins belles. Le tombeau de Timour existe encore à Samarcande; il est en jaspe; on cherche en vain dans cette ville les traces de l'observatoire d'Oloug-beg. La civilisation des Timourides a dû céder à la barbarie des Ouzbeks.

Au nord de Samarcande, se trouvent les forts d'Ouratoupa, de Zamïn et de Djisagh, qui ont toujours de fortes garnisons; et les villes de Djam, de Caratepéh et de Ieñi-Kourghan.

Fani est une petite ville à l'est de Samarcande, près des sources de la Zer-afchân, rivière qui, m'a-t-on dit, ne forme point de lac jusqu'à Carakoul, ce qui est contraire aux notions données par les géographes arabes. Falgar, Mougian et Kastout sont situées le long de cette rivière.

Ourgout, Pendjakend, Ourmitan, Caratepéh, Katilas, sont au sud de Samarcande. Je me borne à nommer ces villes, parce qu'on m'a seulement indiqué leur position.

Carchi ou Nakhcheb est une ville importante par sa grandeur; elle est située sur la principale route de commerce; une partie des caravanes qui viennent de Hérât ou de Caboul, s'arrête à Carchi, ou se dirige de là vers Samarcande sans passer par Boukhara. Carchi sert aussi d'entrepôt pour les peaux de fouines, de renards et d'agneaux avortés, qui viennent du midi de la Boukharie, et

qui se vendent ensuite dans la capitale. Carchi expédie au-dehors beaucoup de fruits secs, du coton écru, du coton filé, du tabac et un peu de soie. Cette ville a toujours une garnison de deux à trois mille hommes.

A l'est de Carchi, se trouvent Tcharaghtchi et Ghoussar, villes considérables; près de la première le khan a plusieurs domaines; beaucoup d'Ouzbeks, demi-nomades, habitent près de la seconde; c'est pourquoi la place de gouverneur de Ghoussar est une des plus importantes du khanat; Emir-Haïder l'occupait du vivant de son père; Tauraka, fils aîné du khan actuel, était gouverneur, hakim, ou beg de Kerminéh, ville qui est principalement habitée par des Ouzbeks, également nombreux dans les environs. Il se brouilla avec son père, qui le rappela.

Termez ou Termouz, sur l'Amou, est une ville aujourd'hui ruinée; elle est vis-à-vis de Chermed, située sur la rive gauche de l'Amou; on n'y voit que des monceaux de décombres et de pierres; les habitations qui subsistent sont construites en terre. Tout prouve que la Sogdiane ou le Mawarennahar était plus riche autrefois que la Boukharie ne l'est actuellement. Pour terminer l'énumération des villes de la Boukharie, il ne me reste plus qu'à citer Bosïou et Chir-abad, situées au nord de Termez.

Un Boukhare m'a assuré qu'Ostrouch, ancienne ville, se trouvait à moitié chemin entre Balkh et Chehri-sebz. Cette ville n'est pas, d'après l'assertion du Boukhare, située sur l'emplacement où les géographes arabes fixent le pays d'Osrouchna.

Personne n'a pu me donner de renseignemens sur une caverne de l'Osrouchna, d'où s'élevait une vapeur qui, dans la nuit, paraissait enflammée; mais, au surplus, le Ferghana ayant changé de nom, l'Osrouchna peut bien aussi ne plus être connu sous son ancienne dénomination.

CHAPITRE II.

Notice historique sur Boukhara. — Maisons. — Rues. — Population. — Palais. — Mosquées. — Médressés. — Caravanserais. — Boutiques. — Marchés. — Bains. — Décadence de Boukhara.

Après avoir parlé de plusieurs villes de la Boukharie, je vais décrire la capitale de ce pays. Le nom de Boukhara se trouve pour la première fois, m'a-t-on dit, mentionné par un auteur arabe du dixième siècle. Cet auteur parle d'un pays de Boharia, situé dans le Mawarennahar; il dit qu'il fut subjugué, en 684, par les Arabes, qui ne s'emparèrent de sa capitale qu'en 699. Presqu'au centre de cette ville, s'élève la Noumichkend, sur laquelle se trouve le palais du khan, un des plus anciens édifices de Boukhara. C'est une colline *naturelle* qu'on a *rehaussée* à bras d'hommes; elle a trente-cinq à quarante toises de haut; sa surface extérieure formé un cône tronqué, et présente quelques parties de murs faits de

briques séchées au soleil, et construits pour lui donner une forme plus régulière ; elle est très-roide sans être perpendiculaire. La circonférence de la base de ce cône tronqué peut avoir quatre à cinq cents pas de diamètre ; l'élévation a été rehaussée du tems des Samanides. Il paraît que la porte du palais a été construite par Rahim khan, en 1742 ; on la nomme *Nagarakhani.*

Dans la ville de Ghedjdowan, on voit aussi une colline de Koumichkend ; or *kend* signifie bourg, ville, village, et Koumichkend et Noumichkend sont probablement les anciens noms de Ghedjdowan et de Boukhara.

Cette dernière ville fut très-florissante depuis 896 jusqu'en 998, sous la dynastie des Samanides, qui y faisaient leur résidence; heureusement située pour le commerce, elle s'enrichit rapidement, excita l'avidité des barbares, fut pillée, puis brûlée par les hordes de Djenghizkhan, qui ne la fit rebâtir que vers la fin de sa vie. Sous Timour, elle fleurit de nouveau, bien que ce conquérant accordât la préférence à Samarcande, où il résidait habituellement. Depuis la fin de la domination des Timourides à Samarcande, les khans ouzbeks se fixèrent à Boukhara, et quelques-uns y firent bâtir des mosquées et des médressés, tout en éteignant l'amour des sciences et des arts,

et en effaçant les traces d'une civilisation étrangère aux mœurs de ces peuples nomades.

On sait combien les Orientaux ont entremêlé leur histoire de récits fabuleux; les Boukhares ont de même, sur l'origine de leur capitale, une tradition qui n'est cependant pas dénuée de vraisemblance; ils disent que dans les environs de Boukhara il y avait jadis un grand nombre de lacs. Les pêcheurs, attirés par l'abondance des poissons, s'enrichirent, et passèrent bientôt à l'état de cultivateur; la population s'accrut successivement, des maisons remplacèrent les cabanes, une ville se forma; ce fut Boukhara. Fameuse ensuite et révérée dans l'Orient à cause de ses nombreuses écoles, de ses savans molla, et des saints qui sont enterrés dans son enceinte, elle devint un lieu de pélerinage pour les musulmans; c'est probablement ce qui lui a valu l'épithète d'*el-cherifah*, la noble ou la sainte.

J'ai trouvé dans un livre oriental, qu'en mongol *bouh* signifie étude, et *ara* trésor; ainsi Boukhara voudrait dire *trésor d'étude*.

Aboul-Ghazi [1] donne à ce nom une étymologie semblable; il dit que *Boukhara* signifie un homme savant, parce que tous ceux qui vou-

[1] T. I, page 258 de la traduction française.

laient s'instruire dans les langues étrangères ou dans les sciences, allaient en Boukharie[1].

Plusieurs auteurs, dont nos géographes ont adopté l'opinion, soutiennent que la capitale du Mawarennahar se nommait Bikend, et qu'on voit encore ses ruines près du Zer-afchân, vers Carakoul, à une trentaine de verstes de Boukhara.

Les oasis de la Boukharie étant couvertes d'allées d'arbres et de nombreux jardins, la vue ne peut s'étendre au loin : l'on n'aperçoit donc Boukhara qu'à une distance d'environ trois verstes, en venant de Wafkend. L'aspect en est frappant pour un Européen. Des dômes, des mosquées, les hautes pointes des façades, les médressés, les minarets, les palais qui s'élèvent au milieu de la ville, la muraille crénelée qui l'entoure, un lac situé près des murailles et entouré de maisons à toits plats ou de jolies maisons de campagne

[1] Voici ce qu'on lit, à ce sujet, dans la géographie de Hadji Khalfah (page 351 de l'édition imprimée en turk à Constantinople) : « Boukhara est une ville célèbre, située » par les 97° 50' de longitude, et les 39° 50' de latitude, » et entourée de jardins et de vergers... L'auteur du livre intitulé Habib ul seïr (l'Ami du voyage), rapporte que le nom » de cette ville est dérivé du mot *boukhar*, qui, dans la langue des infidèles, signifie *lieu de réunion des sciences.* »

(*Note de M. Jaubert.*)

ceintes de murs crénelés, enfin, des champs, des jardins, des arbres, et le mouvement qui règne toujours dans les environs d'une capitale, tout contribue à produire un effet fort agréable : mais l'illusion cesse aussitôt qu'on entre dans la ville ; car, à l'exception des bains, des mosquées et des médressés, on ne voit que des maisons en terre de couleur grisâtre, entassées sans ordre les unes à côté des autres, formant des rues étroites, tortueuses, sales, et tracées au hasard. Ces maisons, qui ont leurs façades sur des cours, n'offrent du côté des rues que des murs uniformes, sans fenêtres, sans rien qui puisse fixer l'attention ou récréer les regards des passans; tout ce qu'on rencontre dans cette ville si peuplée, semble annoncer la méfiance; la physionomie de ses habitans n'est presque jamais animée par un sentiment de gaîté; jamais de fêtes bruyantes, jamais de chant ni de musique ; rien n'indique qu'on s'y divertisse quelquefois, rien ne montre qu'elle soit habitée par des hommes jouissant d'une existence agréable. Aussi au mouvement de curiosité et d'intérêt que nous éprouvâmes d'abord à voir des édifices d'architecture orientale, succéda bientôt une impression de tristesse et de mélancolie.

Les plus belles rues de Boukhara n'ont pas

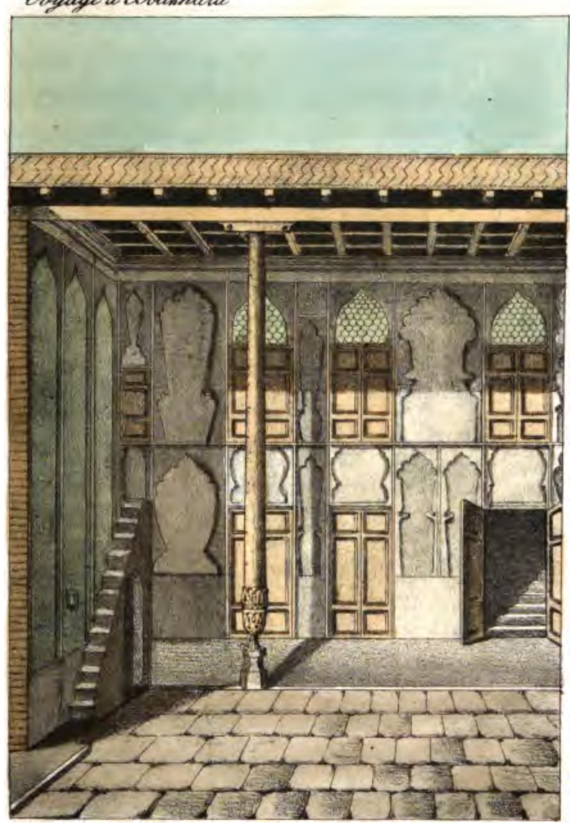
beaucoup plus d'une toise de largeur, et les plus petites ne peuvent servir qu'aux piétons ; car quelques-unes ont à peine trois à quatre pieds d'un mur d'une maison à celui d'un autre. Des chameaux chargés de broussailles, qui prennent beaucoup de place, font courir aux passans le risque d'être blessés dans les rues les plus larges ; celles-ci sont ordinairement remplies d'hommes, de chevaux, de chameaux et d'ânes ; lorsqu'on y passe à cheval, il faut crier continuellement *poch, poch,* pour pouvoir avancer. Le grand nombre de chevaux et de chameaux qui les fréquentent y laissent des traces profondes de leurs pieds, ce qui ajoute à la malpropreté de ces rues et au désagrément qu'on éprouve à les parcourir : quelques-unes ont conservé des vestiges de leur ancienne splendeur ; c'est-à-dire que, pavées à demi, elles sont encombrées de grandes pierres qui gênent beaucoup les cavaliers.

Les maisons sont construites en terre mêlée de paille hachée. Pour donner à ce mélange plus de consistance, on place dans les murs, et surtout aux angles, des poteaux en bois de peuplier de quatre à cinq pouces d'épaisseur. Les plafonds sont ordinairement en bois dur ; on les recouvre de terre, et ils forment les toits, qui sont plats. Dans les belles maisons, les plafonds des pièces principales sont revêtus de planches peintes de

différentes couleurs; le plancher est en terre-glaise chez les gens du commun, et en briques chez les gens riches. La façade et les fenêtres donnent toujours sur la cour; une seule porte conduit à la rue. Les fenêtres sont tantôt des ouvertures fermées simplement avec des volets de bois (elles sont toujours ainsi au rez-de-chaussée); tantôt ce sont des ouvertures arquées qu'on ne ferme jamais, et qui ne sont couvertes que de treillis en plâtre.

Cette dernière espèce de fenêtres ne procure qu'un jour très-faible; ainsi, pour y voir suffisamment, il faut ouvrir les volets. Mais, en hiver, le froid est souvent de sept à huit degrés à Boukhara; aussi les appartemens sans poële, et où l'air extérieur pénètre, sont-ils froids et humides. Il n'est donc pas surprenant que les rhumatismes soient fréquens dans cette ville, surtout parmi les pauvres. Pour se garantir du froid, les Boukhares se servent de brasiers au-dessus desquels ils posent, comme en Turquie, une petite table en bois recouverte d'un tapis ouaté; on s'accroupit et on s'enveloppe avec ce tapis jusqu'au menton. La chaleur de la braise préserve effectivement le corps du froid; mais on ne peut écrire sans risquer d'avoir les mains à la glace.

Les vitres, quoique connues à Boukhara, n'y sont pas en usage; on n'en voit que dans une



VESTIBULE

D'une maison à Boukhara.

Lith. de G. de Lasteyrie

seule maison. Les habitations des gens riches sont composées de plusieurs petites maisons entourées d'un mur. Quoique la maison où nous demeurions eût couté seize mille roubles, ce qui est énorme pour cette ville, on n'y voyait ni un crampon en fer, ni un clou; les portes et les volets laissaient toujours des ouvertures quand on les fermait. Plusieurs de nos chambres étaient blanchies en dehors et en dedans, et quelques-unes étaient ornées de dessins en stuc et coloriés. Toutes les maisons de cette ville ont été construites pour les chaleurs brûlantes de l'été; le bord des toîts forme une saillie considérable soutenue par des colonnes en bois, et empêche les rayons du soleil de darder dans les chambres.

Le mur qui entoure Boukhara a quatre toises de hauteur et autant d'épaisseur à sa base. Il diminue de trois assises vers le haut, où il n'a plus que quatre pieds de largeur; il est flanqué de distance en distance de tours rondes, et forme des angles saillans, comme si celui qui l'a construit avait voulu faire des bastions; cependant, un des côtés de ce mur ayant plus de deux verstes de long, il est évident que le hasard et l'emplacement des maisons dans la ville, ont déterminé la direction de ces remparts.

Boukhara a onze portes nommées : Imam, Samarcande, Manasar, Carchi, Sabahan, Namazghiah,

Chah-djelal, Carakoul, Chirgharan, Tolpalak et Oghlan. Elles sont toutes bâties en briques, et ont une tour ronde de chaque côté, ordinairement gardées par un poste de soldats : elles s'ouvrent et se ferment au lever et au coucher du du soleil.

Emir-Haïder a fait rebâtir ces portes, les a exhaussées et réparées. Le mur ressemble à ceux dont la plupart des villes de la Perse sont entourées.

Un jour, j'ai fait à cheval le tour de Boukhara, et j'ai trouvé que cette ville a environ quatorze verstes de circuit; on m'a dit qu'elle contenait près de huit mille maisons et à peu près 70,000 habitans; les trois quarts sont Tadjiks, la plupart artisans. Le reste de la population se compose d'Ouzbeks, de Juifs, de Tatars, d'Afghans, de Kalmouks, d'Hindous, de marchands des pays voisins, de quelques pélerins, d'esclaves persans et russes, et d'un petit nombre de nègres et de Siapouchs.

Les Juifs occupent à Boukhara huit cents maisons; ils disent qu'ils y sont venus de Samarcande, il y a environ sept cents ans, après avoir quitté Bagdad.

De toutes les villes de l'Asie centrale, Boukhara est celle qui contient le plus grand nombre de Juifs; on peut la regarder comme leur

chef-lieu dans cette partie de l'Orient. Mechehed a trois cents maisons juives, Cheri-sebz trente, Balkh autant, Samarcande et Hérat seulement dix, Khiva quatre. Badakhchan, Kôkhan et Kachghar n'ont pas d'habitans juifs.

Il ne leur est permis d'habiter à Boukhara que dans trois rues : on ne compte parmi eux que deux riches capitalistes ; les autres sont en général à leur aise, et pour la plupart fabricans, teinturiers, marchands de soie écrue et de soieries.

Les Juifs de Boukhara prétendent qu'ils y sont mieux traités que dans les autres villes d'Asie ; cependant ils sont méprisés et vexés ; le gouvernement exige d'eux des impôts assez considérables. Par exemple, le Juif propriétaire d'une maison doit acquitter par mois une contribution de quatre tongas[1] (trois roubles en assignations de banque). Parvenu à l'âge de seize ans, un Juif qui a une fortune médiocre paie par mois deux tongas : le pauvre la moitié de cette somme ; ce qui produit un revenu d'environ quatre-vingt mille roubles par an.

Il est défendu aux Juifs de monter à cheval dans la ville et de porter des vêtemens en soie ; leur bonnet doit avoir une bordure de peau de mouton noire qui ne peut être que de deux pouces de

[1] Un tonga vaut environ 76 centimes.

large ; on ne leur permet pas de bâtir une nouvelle synagogue, et ils n'ont le droit que de réparer l'ancienne.

Ces lois avilissantes pour les Juifs sont cependant les mêmes que celles auxquelles eux et les Chrétiens tributaires doivent se soumettre dans l'empire Ottoman, où depuis très-long-tems elles sont en vigueur.

Les Juifs de Boukhara ont la tête fort belle, le visage un peu alongé, le teint très-blanc, les yeux grands, vifs et pleins d'expression. Ayant appris que le gouvernement de Boukhara craignait l'arrivée de l'ambassade avec sa nombreuse escorte, ils nous regardaient comme des envoyés du ciel qui venaient peut-être pour alléger leurs peines.

Que ne devaient donc pas espérer nos compatriotes esclaves! Le malheur est toujours si confiant et si porté à l'espérance!

Les Juifs tremblaient de se compromettre aux yeux des Boukhares; toutes les fois qu'ils nous rencontraient, ils nous saluaient d'une manière prévenante, amicale, et néanmoins avec un sentiment de crainte.

Le rabbin de Boukhara, qui était natif d'Alger, et qui savait encore un peu d'espagnol, me raconta qu'à son arrivée en Boukharie, il avait trouvé ses coréligionnaires plongés dans la plus

profonde ignorance ; un très-petit nombre seulement savait lire ; ils ne possédaient que deux exemplaires de la Sainte-Écriture, et leur manuscrit ne contenait que les trois premiers livres du Pentateuque. Le rabbin m'assura qu'il n'avait pas plus de cent ans d'ancienneté, et qu'il ne différait en rien des imprimés. Ce Juif algérien, vieillard plein d'esprit, qui pleurait presque de joie de revoir des Européens, n'a rien négligé pour répandre l'instruction parmi les hommes de sa religion; il a fondé une école, et a fait venir des livres de Russie, de Bagdad et de Constantinople; actuellement tous les Juifs de Boukhara savent lire et écrire ; ils étudient le Talmud. Le vieux rabbin goûtait un plaisir infini à m'entendre citer l'ouvrage de Benjamin de Tudela, qu'il avait; il appelait cet auteur Massoul-Benjamin. Les Juifs boukhares s'écartent de quelques usages prescrits par le Talmud. Par exemple, ils ne lavent pas une poule dans l'eau chaude avant de la faire cuire ; ils ne coupent pas les cheveux à une fiancée, et ne lui posent pas sur la tête une espèce de drap pendant la cérémonie du mariage.

On compte à Boukhara près de trois mille Tatars, qui sont nés sujets russes ; ce sont en grande partie des malfaiteurs et des déserteurs; d'autres viennent chercher fortune, et enfin à peu près trois cents étudient leur religion.

Le nombre des Afghans a beaucoup augmenté à Boukhara, depuis 1817, par l'arrivée d'émigrés de Caboul, qui fuyaient les troubles de leur pays ; on en compte à peu près deux mille.

Quelques centaines de Kalmouks habitent Boukhara ; quelques-uns possèdent des terres près de cette ville, mais la plupart sont militaires. Depuis quatre ou cinq ans, le nombre des Hindous s'est beaucoup accru à Boukhara ; il y en a environ trois cents qui sont négocians ; les uns y sont domiciliés, les autres vont et viennent avec les caravanes de Caboul. Ils portent une marquede couleur d'orange ou rouge, sur le front et entre les yeux ; elle est verticale chez les uns, horizontale chez les autres, suivant la secte à laquelle ils appartiennent ; la plupart de ces Hindous sont du Moultan et de Caboul ; quelques-uns viennent de Chikarpour ; ils apportent de l'indigo, qu'ils appellent *nil*, quelques châles de Cachemire, enfin des châles de Perse qu'ils achètent à Caboul.

Parmi les marchands qui viennent à Boukhara, il y en a de tous les pays, qui sont en relation avec cette ville ; on en voit de Russie (excepté des Tatars), un petit nombre de Kôkhan, de Tachkend, de Perse, point de Chinois ni de Tibétains. Il y a quelques Cachemiriens qui se distinguent par leur belle figure ; l'un d'eux,

grand et bien fait avait des yeux noirs superbes, un nez aquilin, une barbe magnifique. Je lui dis qu'il ressemblait à beau juif; il m'en sut très-mauvais gré, comme j'aurais dû le présumer. Cependant j'avais raison; cette ressemblance était si frappante, qu'à voir cet homme, on aurait volontiers partagé l'avis de ceux qui regardent les Cachemiriens comme une colonie juive.

J'ai trouvé dans les caravanseraïs de Boukhara plusieurs Afghans des montagnes orientales de leur pays; ces hommes avaient de belles figures, très-expressives, mais farouches. Quand on leur adressait la parole pour leur demander de quel pays ils étaient, on entendait une voix grossière qui semblait proférer des juremens. Ces Afghans, de même que les Kirghiz, s'embarrassent peu des ordonnances de la police. Un Afghan, esclave d'un Boukhare, s'étant un jour réfugié dans un caravanseraï où se trouvaient plusieurs de ses compatriotes, son maître l'y découvrit bientôt, et voulut le reprendre; les Afghans battirent le Boukhare, et firent un si grand vacarme que, malgré l'apparition de quelques employés de la police, tous les Boukhares décampèrent du caravanseraï. La conduite de ces Afghans prouve quelle est leur audace dans un pays étranger; ils avaient d'ailleurs le droit pour eux, parce qu'il est défendu aux musulmans d'avoir de vrais

croyans pour esclaves, et que les Afghans sont sunnites comme les Boukhares.

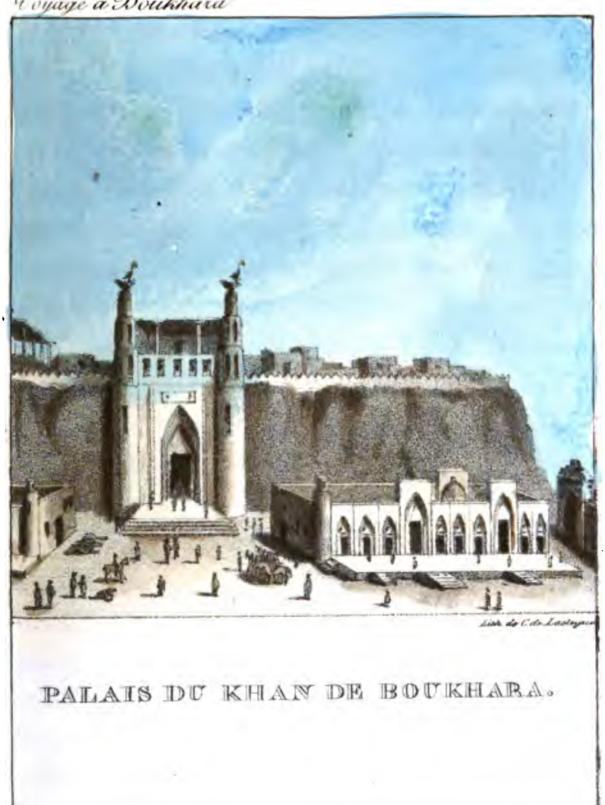
Les Afghans dont je viens de parler, sont vêtus d'une manière différente de ceux de Caboul; ils s'enveloppent d'une longue pièce de toile, comme les sénateurs romains de leur toge. D'ailleurs, quoique musulmans, ils ne se rasent que le haut de la tête; leurs cheveux sont très-longs près des oreilles et sur la nuque; aussi les Boukhares les appellent-ils kiafirs (infidèles).

Les pélerins qui viennent à Boukhara, sont des mendians fort bien mis, cependant d'une manière étrange, comme des sorciers Chamans; ils font des contorsions et contrefont les fous, parce que le peuple attribue un certain degré de sainteté à ceux qui ont l'esprit dérangé.

Chaque seigneur a des esclaves qui sont pour la plupart Persans; il n'y avait pendant notre séjour dans la capitale, qu'un seul Siapouch qui ne savait pas encore la langue du pays. On ne comptait qu'une dizaine d'esclaves russes; plusieurs autres s'étaient rachetés, et exerçaient des métiers; on les méprisait comme kiafirs. La sincérité de ceux qui avaient embrassé l'islamisme était fort suspecte. On peut en général évaluer à plusieurs milliers le nombre des esclaves vivant à Boukhara.

L'édifice le plus remarquable de cette ville est

Voyage à Boukhara



PALAIS DU KHAN DE BOUKHARA.

le palais du khan; les Boukhares le nomment *Arck*. On dit qu'il fut bâti par Arslan-khan il y a plus de dix siècles; il est sur une éminence, et entouré d'un mur haut de dix toises, qui n'a qu'une seule porte; l'entrée est en brique, et a de chaque côté une tour d'environ quinze toises de hauteur, ornée jadis de tuiles vertes et vernissées dont on voit encore quelques-unes. A cette porte aboutit un grand corridor, dont les voûtes ont l'air d'être très-anciennes. En suivant ce corridor, on arrive au haut d'un monticule sur lequel se trouvent les maisons en terre qui sont habitées par le khan et par sa cour. Cette enceinte renferme une mosquée, les habitations du khan et de ses enfans, le harem, entouré d'un jardin et caché par des arbres; une maison dans laquelle le couch-beghi travaille et donne ses audiences; une autre où il demeure, ce qui est l'indice d'une haute faveur; et enfin les chambres pour les gardes et les esclaves, les écuries, etc.

Des cigognes ont placé leur nid sur le sommet des tours de la porte, ce qui produit un effet singulier pour un Européen, et ne répond pas à l'idée qu'il se forme du palais d'un souverain de l'Orient.

Après la prière du soir, les gardes du palais sont doublées, la grande porte se ferme; les portes de la ville sont aussi fermées à la même heure.

Le minaret de Mirgharab est le monument d'architecture qui m'a paru le plus beau; c'est une tour bâtie par les ordres de Timour ou, suivant d'autres, par Kizil-Arslan-khan, entre une médressé de ce nom et la mosquée principale, ou *mesdjidi-kalan*. Le Mirgharab a trente toises de haut, et à sa base environ douze toises de circonférence; il diminue en s'élevant; ses proportions lui donnent une apparence de légèreté fort agréable à l'œil; les briques dont il est construit sont disposées avec goût, et, malgré son ancienneté, il est parfaitement conservé. On compte à Boukhara trois cent soixante mosquées; il y en a une près ou vis-à-vis de chacune des soixante médressés qui existent dans cette ville.

L'architecture des mosquéesvarie plus que celle des médressés; du reste toutes les constructions offrent, par la forme de leurs voûtes, des traces du style mauresque. Les nefs de quelques-unes ne sont voûtées que vers leur extrémité; dans d'autres, le dôme se trouve placé au milieu de l'édifice; d'autres enfin présentent un rang d'arcades qui longent les quatre murs, tandis que l'intérieur, pavé de grands carreaux de pierre, est découvert. La mesdjid de Namaz-ghiah, à une demi-verste de la ville, est bâtie en briques, et située dans un jardin entouré d'un mur; elle est fort haute; le dôme, sous lequel se tient le molla,

Voyage d'Orenbourg à Boukhara, page 180.

MINARET DE MIRGHARAB

est très-beau; mais l'édifice n'a point de toit, et ne peut contenir qu'une centaine de personnes; les autres se placent dans le jardin, au bas de l'escalier de la mosquée, qui, pour ainsi dire, ne consiste qu'en une façade.

La plus grande mosquée est celle que l'on voit vis-à-vis du palais, sur le marché et sur la grande place, nommée *Sedjistan*. La façade de la mosquée principale est la plus ornée. Des tuiles de couleurs différentes y sont disposées de manière à former des dessins variés de bouquets de fleurs, et même à contenir plusieurs passages du coran. La couleur dominante de ces tuiles est le bleu; les inscriptions sont en blanc. J'ai vu des dômes couverts de tuiles vertes, et des bouquets de fleurs dessinés en tuiles jaunes, bleues et vertes.

Outre les grandes mesdjids, il y en a beaucoup de petites qui sont construites en terre; quelques-unes sont en briques.

Les médressés diffèrent peu les unes des autres; ces édifices ont ordinairement la forme d'un parallélograme et deux étages; les bâtimens entourent une cour; leur profondeur est celle de deux chambres, dont l'une a sa fenêtre et sa porte vers la cour, l'autre vers la rue. Le dessus de la porte d'entrée est toujours couvert d'ornemens en stuc ou en tuiles de couleur, et surmonté d'un mur qui s'élève plus haut que le reste de l'édifice; le

milieu de chacune des ailes, sur l'intérieur de la cour, a ordinairement un embellissement semblable. La plus jolie médressé, et la mieux ornée de tuiles peintes, est celle de Subhan-Couli-khan, qui mourut, en 1702, à Boukhara. On peut citer ensuite celle de Mirgharab et celle d'Abdoul-Ghazi, ou Abdul-Moumin, khan de Boukhara, en 1650. Celle-ci a un soubassement en marbre blanc ciselé, qui fut transporté par eau de Samarcande.

La plus grande médressé est celle de Kokaltach, qui se compose de trois, dont l'une est nommée médressé El Nassar-Eltchi. Cette école est due à la munificence de l'impératrice Catherine II, qui envoya 40,000 roubles en espèces pour la construire. Les habitans de Boukhara ne parlent de cette grande souveraine qu'avec respect et admiration.

Les voûtes des portails des médressés sont souvent fendues à cause des fréquens tremblemens de terre auxquels ces contrées sont sujettes.

J'ai vu, à six verstes de Boukhara, la médressé, le couvent et le cimetière de Tcheharbekr; je regarde cet édifice comme le plus beau de Boukhara et de ses environs; c'est un grand bâtiment auquel on a ajouté deux ailes, qui font deux mesdjids surmontées d'un dôme.

Boukhara renferme quatorze cavaranseraïs, qui sont ceux, 1° d'Abdullah-Djan; 2° du Couch-

Lith. de C. de Lasteyrie.

MEDRESSÉ-EL-KASSAR-ELTCHI.

béghi ; 3° des Hindous ; 4° des Nogaïs ; 5° des Khodja-Djouïbar ; 6° de Tachkend ; 7° de Carchi ; 8° de Miraghoul ; 9° de l'Emir ; 10° de Koullata ; 11° de Fichana ; 12° de Dancoulla-Chir ; 13° et 14° d'Ourghendj ; ces derniers sont les plus petits ; l'Abdullah-Djan-saraï, qui est le plus grand, a été bâti en 1819 ; ils sont tous construits sur un plan uniforme ; ce sont des bâtimens en carré autour d'une cour. On voit sur chacun des côtés des chambres ou boutiques, au-dessus desquelles s'élève ordinairement un étage. Le loyer d'une chambre est d'environ seize francs par mois ; quoique très-petites, elles servent en même tems de magasin et de demeure. Les caravanseraïs étant (pour la plupart) fondés par des legs pieux ou Vakoufs, leurs revenus appartiennent à des médressés ou à des mollas qui desservent une mosquée.

J'ai connu à Boukhara un marchand tatar qui louait un magasin dans un cavaranséraï et demeurait dans un autre, où il avait trouvé une chambre plus chaude et moins humide que celle où il tenait ses marchandises. J'ai eu l'occasion de voir chez lui combien il est désagréable d'être logé dans un caravanseraï, où les oisifs courent de chambre en chambre pour faire la conversation et tuer le tems ; c'est un inconvénient auquel le locataire d'un caravanseraï doit

se soumettre, parce que l'usage ne permet pas de refuser sa porte à personne.

Le nombre considérable des boutiques prouve que Boukhara est une ville très-peuplée et très-commerçante. Indépendamment des magasins qui se trouvent dans le caravanserai, de grands bâtimens voûtés, qui ont plusieurs entrées, renferment des centaines d'armoires rangées les unes à côté des autres, et uniquement remplies de soies tissues dans la ville ; chaque marchand a une ou plusieurs de ces armoires. Un bâtiment semblable contient de petites cellules, dans lesquelles les marchands étalent sur des tables des marchandises étrangères; plus loin, on voit de de riches et précieux brocarts des Indes, de Perse et de Russie; et des toiles peintes de Perse, de Russie, d'Angleterre et de l'Inde, propre à tenter le beau sexe. Tous les jours, à onze heures du matin, les marchandises sont apportées dans ces boutiques, et remportées à trois heures après midi; on en forme des ballots dont quelques-uns pèsent jusqu'à huit pouds ou trois cent vingt livres; un homme les porte sur son dos pour un modique salaire pendant une verste ou plus jusqu'au caravanserai, où il le dépose dans le magasin du marchand.

L'on voit à Boukhara des rues longues d'une demi-verste, couvertes, et bordées des deux

côtés de boutiques; une rangée contient uniquement des pantoufles de femme, une autre des drogueries et des aromates qui embaument l'air; une troisième des pierreries, ordinairement de peu de valeur; par exemple, des turquoises de Perse, des rubis tatars du lac de Badakhchan et d'Arabie; des diadèmes en or ornés de turquoises médiocres pour les femmes kirghiz; de grandes voûtes ne sont remplies que de fruits secs et de tabac; d'autres de pistaches confites dans de la manne, de prunes roses ou vertes, de raisins, de grenades, de melons suspendus le long du mur sur des cordes en roseaux; parmi ces magasins se trouvent des boutiques de restaurateurs qui préparent du pilau[1], souvent coloré en jaune avec du safran, et un autre mets qui consiste en viande hachée.

On voit aussi des boutiques dans des tentes de toutes sortes de couleurs; par exemple, sur une partie du Sedjistan, autour d'un grand réservoir. Le reste de cette place sert de marché pour le bois, les légumes, le riz, l'orge, le djougara, la graine de coton, l'huile de konjout, le pain pour les chameaux, fait en semence de konjout dont on a exprimé l'huile; enfin pour toutes sortes de fruits, pour le pain, la chandelle et tout ce qui est né-

[1] Riz cuit au beurre ou avec de la graisse de mouton.

cessaire aux besoins journaliers d'une grande population. Le Sedjistan étant un lieu très-fréquenté, on y fait les exécutions; les malfaiteurs y sont pendus, et l'on y expose les têtes des ennemis tués dans les combats.

Pendant mon séjour à Boukhara, six voleurs, esclaves persans de naissance, et deux Tadjiks y furent attachés à la potence; des têtes de Khiviens, d'Ouzbeks de Kôkhan et des environs de Balkh, et d'autres, y furent posées sur des poteaux ou étalées à terre auprès du gibet. Le peuple, habitué à ce spectacle, continue son trafic sur la place, sans jeter un regard de compassion sur ces effroyables tableaux; il n'en fut pas de même de nos soldats, qui pour la première fois de leur vie en étaient témoins.

Sur les autres places, on vend des toiles de coton, des toiles teintes, du foin, de la paille hachée, et tout ce qui sert à la nourriture des chevaux; enfin il y a des carrefours couverts de grandes voûtes soutenues par de grosses colonnes. Sous cet abri se tiennent des marchands de soie teinte, de bonnets brodés, de rubans, de couteaux, de briquets, de mauvais thé, de couvertures de chevaux, de cottes de mailles, et de toutes sortes de choses.

Les bains sont bâtis en briques; ils ont plusieurs chambres voûtées et disposées autour d'une grande

cuve rectangulaire remplie d'eau, ce qui facilite aux baigneurs les moyens de s'en servir. Ces chambres, éclairées seulement par une petite lampe, ressemblent à nos prisons; les bains sont chauffés, comme en Turquie, par-dessous, de sorte que le plancher est presque brûlant. Les bains publics sont au nombre de quatorze et tous spacieux.

On compte à Boukhara soixante-huit puits; ce sont de petits réservoirs dont la circonférence est à peu près de cent vingt pieds; l'on y descend par une douzaine de marches en pierres de taille; l'eau en est stagnante; elle se renouvelle par le moyen d'un canal qui traverse toute la ville, et qui communique avec les puits par différens embranchemens.

Tout annonce que Boukhara fut autrefois plus florissante qu'elle ne l'est aujourd'hui; les medréssés et les mosquées s'écroulent en partie ou sont mal entretenues; j'ai vu de larges crevasses à des voûtes d'une médressé toute neuve; on attribue ces accidens aux tremblemens de terre; je crois plutôt qu'il faut en accuser l'ignorance des architectes actuels. A douze verstes de Boukhara, du côté de Vafkend, il existait sur le Zer-afchân un pont très-ancien en briques, avec une seule arche; il s'est écroulé, et n'a pas été reconstruit; les degrés en pierres qui mènent aux puits sont délabrés; l'on ne s'occupe pas à les réparer; on

ne sait plus faire de ces tuiles bleues qui ornaient les édifices publics; on ne construit aucun bâtiment nouveau qui indique le goût ou la richesse. Une partie des plus belles rues de Boukhara est encombrée de pierres qui autrefois formaient le pavé. Enfin, les maisons mêmes des particuliers, dont les anciennes seulement ont des soubassemens en pierres, prouvent que cette capitale n'est pas aussi riche ni aussi bien gouvernée qu'elle l'était autrefois.

CHAPITRE III.

Habitans de la Boukharie. — Ouzbeks. — Tadjiks. — Turcomans. — Arabes. — Kalmouks. — Kirghiz. — Cara-calpaks. — Afghans. — Lesghiz. — Juifs. — Bohémiens. — Esclaves Russes et Persans.

La nation boukhare est divisée en deux classes principales ; l'une conquérante et dominante, l'autre vaincue et sujette ; la première est composée d'Ouzbeks, la seconde de Tadjiks ; ceux-ci se regardent comme les aborigènes du pays, et descendent vraisemblablement des anciens Sogdiens. Les Tadjiks ont en général la taille ramassée, les traits européens, un beau teint ; ils sont beaucoup moins bruns que les Persans ; ils ont les cheveux noirs.

Les Ouzbeks qui prétendent être venus des environs d'Astrakhan, comme le dit aussi Aboul-Ghazi, se partagent en un grand nombre de tribus, parmi lesquelles celle des Mangout est la plus considérée à Boukhara ; cette dernière se

divise en Cara-Mangout, Fok-Mangout et Ak-Mangout; les membres de cette tribu se glorifient de lui appartenir, et le khan en est issu. Les principales tribus des Ouzbeks sont celles de Djabou, Kallouk, Kalmak, Mangout, Naïman, Khitaï, Kiptchak, Kirk, Djaï et Ming.

Indépendamment des deux classes d'habitans dont nous venons de parler, la population de la Boukharie comprend aussi des Turcomans, des Arabes, des Kalmouks, des Kirghiz, des Cara-calpaks, des Afghans, des Lesghiz, des Juifs, des Bohémiens, et enfin quelques milliers d'esclaves pour la plupart Persans. Il est difficile, je pense, de voir un aussi petit état renfermer tant d'individus d'origines différentes.

Nous avons déjà dit que les traits des Ouzbeks offraient un mélange de la physionomie des Tatars et de celle des Kalmouks. Ils se sont principalement établis dans les environs de Samarcande, de Boukhara, de Cara-koul, de Carchi, de Ghoussar et dans le Miankal.

Les Turcomans, ayant la face plus large, et étant plus trapus que les Ouzbeks, ressemblent aussi davantage aux Kalmouks. Leur tribu la plus forte est celle de Teké; il sont tous nomades, et demeurent principalement sur la rive gauche de l'Amou-Deria depuis Kirki jusqu'aux frontières de la Khivie. Sur la rive droite de ce fleuve, ils ne

s'étendent guère au nord de Ioïtchi, parce qu'ils n'y trouvent plus de pâturages à cause des sables. L'irrigation le long de l'Amou étant très-facile en beaucoup d'endroits, les Turcomans cultivent en grande quantité le riz, qui exige beaucoup d'eau; ils ont aussi, à peu de distance de Mawri, des champs qu'ils regardent comme trop resserrés, ce qui ferait croire que le nombre des cultivateurs augmente. Ils ne sont pas aussi riches que les Kirghiz; ils n'ont pas de troupeaux nombreux, puisque les plus considérables ne sont composés que d'une soixantaine de chevaux; il est vrai que ces animaux sont chez eux d'un plus grand prix que chez les Kirghiz. Les Turcomans ont des chefs qu'ils nomment beg; ils paient le ghochour et le zekiat au khan de Boukharie; il les traiterait comme ennemis s'ils négligeaient d'acquitter ces tributs, qui indiquent la soumission d'une horde à un prince. Si la Russie, par exemple, accordant sa protection à la petite et à la moyenne horde des Kirghiz, les défendait contre toute incursion étrangère, elle pourrait exiger d'elles ces impôts prescrits par le coran.

Les Arabes se sont établis en Boukharie lorsque les califes s'emparèrent de ce pays; on les reconnaît au premier coup d'œil, à leur teint très-basané; ils demeurent dans des villages dont quelques-uns sont voisins de Boukhara. Quelques Arabes

nomades, et d'autres demi-nomades, errent près de Carchi et du côté de Termez. Beaucoup d'Arabes, cultivateurs, ont des troupeaux qu'ils font paître dans les steppes; ce sont eux principalement qui fournissent au commerce les fameuses peaux d'agneaux avortés.

Une grande partie des Kalmouks de Boukharie descend des hordes de Tchinghis-khan; les autres sont des Kalmouks-Torgout qui, en 1770, abandonnèrent les bords du Volga; quelques familles s'établirent en Boukharie; les premiers ont presqu'entièrement oublié leur langue; ils parlent entr'eux le tatare; on ne les reconnaît guère qu'à leur physionomie; ils sont renommés par leur bravoure; ils ont pris tous les usages des Ouzbeks, et habitent au milieu d'eux dans des villages particuliers, du Miankal et d'autres cantons de Boukharie.

Les Kirghiz de Boukharie sont des transfuges de la petite et de la moyenne horde, qui viennent chercher fortune dans de nouveaux déserts. Ne calculant jamais les distances, ils quittent quelquefois la Boukharie pour retourner dans leur steppe, dont ils s'éloignent ensuite. Ces voyages, longs et fatiguans, n'effraient jamais ces hommes d'un caractère vagabond. Un nomade s'établit partout où il trouve un espace libre. Nous voyons des Kirghiz au nord-est de la Boukharie,

près de Carchi, et au nord du Miankal, où ils rencontrent des Cara-calpaks qu'ils y traitent en compatriotes.

Une partie des Afghans et des Lesghiz de Boukharie descend des ôtages pris par Timour. On m'a dit qu'il y avait aussi dans ce pays des Kitaïs (Chinois) qui ont une origine semblable; ces Lesghiz sont très-peu nombreux; ils habitent autour de Samarcande; ils parlent encore leur langue; c'est ce que j'ai appris à Boukhara d'un Arménien qui la comprenait.

Les Bohémiens ou Zingaris, nommés Mazané en Boukharie, ont une origine obscure; on en rencontre dans toutes les parties du pays; comme partout ailleurs, ils disent la bonne aventure, et font le métier de maquignons; vivans réunis en hordes, ils traînent leur chétive existence sous des tentes; leurs femmes, qui se montrent en public sans être voilées, trafiquaient de leurs charmes lorsque la police boukhare était moins sévère qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Un caractère rampant et dissimulé se fait remarquer chez les Boukhares comme chez tous les orientaux qui gémissent sous le joug du despotisme.

La physionomie du Tadjik exprime toujours la douceur et le calme le plus parfait. Ainsi, quoiqu'il soit essentiellement faux, fripon et avide,

on le suppose bon, honnête et obligeant. La soif de l'or étouffe en lui tout sentiment d'humanité; après les Arabes boukhares, les Tadjiks sont les maîtres les plus impitoyables pour leurs esclaves. Ils sont d'ailleurs actifs et laborieux, et ont beaucoup d'intelligence pour les affaires; ils sont marchands, artisans et cultivateurs; la vie nomade n'a aucun charme pour eux; la plupart savent lire et écrire, et, à l'exception du clergé, ils forment la classe la plus civilisée de la nation boukhare. Un homme instruit en parlait en ces termes: « Les » Tadjiks habitent la Boukharie depuis le siècle » d'Iskander, sans avoir jamais eu de chef choisi » parmi eux : ils ne savent qu'obéir. » Leur pusillanimité va si loin, qu'un Tadjik, attaqué au milieu des siens par un seul étranger, ne trouve jamais un défenseur parmi ceux qui l'entourent.

Jamais un Tadjik n'a pris les armes, jamais il n'a défendu sa patrie ; l'Ouzbek, au contraire, est essentiellement guerrier; cet esprit se conserve chez lui par ses querelles fréquentes avec ses voisins. Le dernier des Ouzbeks sent qu'il appartient à la classe conquérante et dominante ; tous ont conservé les traces de cette fierté particulière à la race turque, et qui, bien qu'elle dégénère souvent en arrogance, laisse toujours dans le cœur quelques germes de grandeur. Leur fierté nationale se manifeste surtout lorsqu'on demande

à l'un d'eux s'il est Ouzbek ; le *oui* qu'il répond alors en se redressant est plein d'expression.

J'ai entendu des Ouzbeks se plaindre amèrement de ce que leur khan ne leur permettait pas d'aller se venger des pillages commis sur leurs compatriotes par les Khiviens. « Nous avons » honte, disaient-ils, devant vous autres étran- » gers de nous laisser offenser ainsi ; nous sommes » guerriers, nous sommes braves, nous avons » des chevaux superbes, et si le khan nous » avait permis d'aller tirer vengeance de ceux qui » nous insultent, nous aurions tué, noyé ou pris » les Khiviens, comme nous le faisions il y a dix » ans. »

Un Ouzbek auquel je demandai comment ses compatriotes considéraient les Tadjiks, me répondit : « Nous les aimons assez, mais nous croyons » valoir mieux qu'eux. » Cet air de protection, cette amitié dédaigneuse, cet orgueil, dépeignent parfaitement les sentimens de l'Ouzbek à l'égard du Tadjik.

La bravoure de ces guerriers les porte, comme les Turcs, à des coups hardis, à des actions d'éclat ; mais le courage réfléchi, le sang-froid, la valeur de l'Européen, dirigés par l'amour de la patrie et par le sentiment du devoir, leur sont étrangers.

Différens, sous bien des rapports, des Tadjiks,

les Ouzbeks s'en rapprochent sous plusieurs autres; ces deux peuples sont également avides et avares. Beaucoup d'Ouzbeks font le commerce; ce sont surtout les employés du gouvernement; l'appât du gain et la soif des richesses accroissent la vénalité, et multiplient les injustices; de plus, l'esprit de délation, les intrigues, la jalousie si commune dans une cour orientale, exercent sur les mœurs des favoris du khan une pernicieuse influence; ils connaissent l'art de tromper avec finesse et de ramper quand les circonstances l'exigent.

Dans un pays où l'on considère la fausseté comme un talent, la méfiance comme un devoir, la dissimulation comme une vertu, les douceurs de l'intimité ne peuvent exister, l'épanchement et la confiance n'y sont pas connus.

Il est fort difficile d'évaluer la population d'un pays habité par tant de peuples différens, dont une partie est nomade, et où l'on n'a jamais fait aucun dénombrement. Pour présenter à cet égard quelque chose de satisfaisant, nous avons consulté en Boukharie toutes les personnes qui pouvaient nous fournir des renseignemens propres à fixer nos idées. La partie cultivée du khanat peut être évaluée à douze cents lieues carrées ou trois cents milles carrés. Si l'on suppose chacun de ces milles carrés peuplé de cinq mille ames, comme dans les

plus riches contrées de l'Italie, on a pour résultat en Boukharie un million cinq cents mille habitans vivans de l'agriculture, ou demi-nomades, et demeurant dans des villes; et, en y ajoutant à peu près un million de nomades, on trouve que la population de la Boukharie est de plus de deux millions d'ames.

Voici comment cette population peut se subdiviser :

Ouzbeks	1,500,000
Tadjiks	650,000
Turcomans	200,000
Arabes	50,000
Persans	40,000
Kalmouks	20,000
Kirghiz et Cara-calpaks	6,000
Juifs	4,000
Afghans	4,000
Lesghiz	2,000
Bohémiens	2,000
TOTAL	2,478,000

CHAPITRE IV.

Agriculture. — Bois. — Chasse. — Pêche. — Bétail. — Minéraux.

L'AGRICULTURE est en Boukharie la source la plus abondante de la richesse nationale ; ses produits nombreux et variés, satisfont aux besoins de la population et alimentent le commerce. Cette branche d'industrie serait vraisemblablement plus florissante dans ce pays, si le caractère et les mœurs d'un grand nombre d'habitans, accoutumés à la vie nomade, ne s'opposaient à son amélioration. D'un autre côté, le principal obstacle qui s'oppose aux progrès de l'agriculture est la petite quantité d'eau qui se trouve dans le pays, tandis que la nature du sol et le climat, exigent des arrosemens fréquens. De bonnes méthodes d'assolement pourraient diminuer ces inconvéniens ; mais comment espérer des perfectionnemens si les lumières ne pénètrent pas dans cette contrée, si l'on continue à suivre une routine qui porte à une imitation servile, mais qui n'invente et ne devine rien, et si l'on s'obstine aveuglément à repousser les pratiques les plus utiles, les procédés les plus avantageux ?

La marche de toute industrie doit être ralentie

dans un état où le gouvernement commet souvent des injustices, et où l'administration est toujours entre les mains d'hommes qui ne s'occupent qu'à vexer ceux auxquels ils commandent. Cependant l'habitude d'un pareil état de choses le rend moins pénible; les orientaux gémissent sous le joug, sans penser à la possibilité d'un meilleur avenir.

La culture à laquelle se livrent les esclaves est plus productive en Boukharie qu'ailleurs, à cause de l'extrême fécondité des terres et du peu d'étendue des propriétés, en général très-divisées et presque toujours disposées de manière à faciliter la surveillance du maître sur les ouvriers.

Les propriétés territoriales sont de cinq espèces; 1° les domaines de l'état, qui sont les plus considérables; 2° les kharadji, qui sont les terres anciennement en litige entre le gouvernement et des particuliers, et cédées à ceux-ci moyennant une légère redevance en argent; 3° les fiefs donnés en équivalent de services militaires; 4° les milks ou propriétés particulières; 5° enfin les wakfs ou legs pieux.

Les domaines de l'état, ainsi que beaucoup d'autres terres, sont donnés à ferme; le gouvernement prélève en nature les deux cinquièmes de la récolte du fermier.

Les canaux d'irrigation, sans le secours des-

quels les terres ne seraient pas fertiles, sont dérivés des rivières. Partout où ces canaux ne peuvent être amenés, le terrain reste inculte; il n'a pas suffi de creuser des fossés pour arroser les champs, il a fallu en combiner la largeur et la profondeur avec les distances où l'on voulait conduire l'eau, avec l'élévation du canton où le canal se termine, avec la masse d'eau qui est nécessaire pour arroser les terrains dans toute leur étendue; voilà pourquoi on voit en Boukharie des canaux profonds et larges de plus d'une toise, d'autres moitié moins profonds, d'autres dérivés de ceux-ci, et dont quelques-uns n'ont pas deux pieds de profondeur. Ces canaux s'encombrent facilement de sable ou d'argile; il faut alors les déblayer, et l'on porte la terre qu'on en retire, sur les champs trop bas. On a soin de maintenir un niveau convenable entre les champs et les canaux. Quelques terrains sont tellement imprégnés de sel, que le sol y est couvert d'une croûte blanchâtre, et qu'il serait stérile si on ne le mélangeait avec des terres de meilleure qualité; telles sont les difficultés que la nature oppose à l'agriculture, et qui n'ont pu être surmontées que par le travail persévérant d'une population industrieuse. Ce travail de nettoyer les canaux, de hausser ou de baisser les champs, d'amender les terres en les mélangeant, occupe les cultivateurs pendant l'hiver, depuis le

mois de décembre jusqu'en mars. Les canaux se déblaient sous l'inspection d'un mirab nommé comme en Égypte, par le gouvernement.

C'est pendant les hautes eaux, ou depuis le mois de décembre jusqu'à la mi-mars, et en été, à la fonte des neiges sur les montagnes, que l'irrigation a lieu; elle se fait avec un certain ordre; on a égard à la hauteur des champs, à la quantité d'eau qui est dans le canal, et au besoin qu'en ont les champs. Les mirab doivent donc diriger ces irrigations; dès-lors les injustices et les vexations accompagnent l'exécution de la mesure la plus essentielle aux succès des travaux des champs. On fume aussi les terres; mais, comme le cultivateur n'a que très-peu de bétail, à cause du manque de prairies et de la cherté du foin, le fumier est rare; on le recherche avec d'autant plus de soin que beaucoup de Boukhares l'emploient au lieu de bois de chauffage. On ne répand le fumier sur les champs qu'après que le blé a poussé, et que le champ a été inondé, afin que l'eau ne lui ôte rien de son efficacité. Le fer et le bois sont très-chers en Boukharie; les instrumens d'agriculture sont solides et bien construits; la herse est une grosse planche large d'environ deux pieds et percée de gros clous à pointes un peu recourbées; la charrue, traînée ordinairement par des bœufs, ne consiste qu'en un timon fixé à une pièce de

bois dont la pointe est de fer en forme de cœur ; quelquefois de fer fondu et fort large. Les chariots n'ont que deux roues très-hautes et très-lourdes ; ils n'ont pas de ferrures, et ne s'emploient qu'aux travaux agricoles ; ils servent à transporter la terre d'un champ dans un autre, et la récolte à la maison du propriétaire. Cette voiture est commode, en ce qu'elle ne verse pas facilement lorsqu'on traverse de petits canaux. Les négocians de Khôkhân en emploient de semblables pour envoyer leurs marchandises à Boukhara, ce qui fait penser que le passage des montagnes entre Samarcande et Kodjend ne doit pas être très-difficile.

Les champs sont partagés en tanabs, qui comprennent chacun une surface de trois mille six cents pas carrés ; leurs côtés, garnis en gazon, forment de petites digues qu'on perce facilement pour laisser écouler l'eau d'une de ces divisions dans une autre. Le prix des terres varie de deux cents à deux mille roubles (*assignats*) le tanab, d'après la qualité du fonds, la facilité de les arroser, et la proximité des grands marchés et des grandes villes. Le prix commun est d'environ six cents roubles.

On sème le froment en automne, on le moissonne en juillet; on laboure de suite le champ pour y semer des pois, qu'on récolte la même an-

née. Outre les pois ordinaires, on en a une espèce nommée *mach*, qui est noirâtre et plus petite que des lentilles. Les pois, qui forment la nourriture du pauvre, se vendent à très-bon marché. Lorsqu'un Ouzbek veut se moquer d'un pauvre Tadjik, il lui donne le sobriquet de *mangeur de mach;* et celui-ci, pour se venger appelle le nomade ouzbek *mangeur de krout* (fromage), qui n'a pas même de pain. Avec le mach on sème ordinairement du koundjit ou bien du zaghar, variétés de sésame, dont les graines sont employées à faire de l'huile. Les Boukhares cultivent aussi des féves qu'ils nomment loubia [1]. On sème l'orge du 1er au 10 mars, et on la récolte avant le froment; elle tient lieu de l'avoine, dont on ne fait pas usage en Boukharie. Le djougara (*holcus saccharatus*) est semé vers la mi-mars, et se récolte à la fin de juillet après le millet et le froment; ses grains sont blancs, de la grandeur de petits pois farineux, et servent à la nourriture des chevaux, qui engraissent rapidement, mais sans devenir aussi robustes que s'ils avaient été nourris d'avoine ou d'orge. Cette graine est aussi réduite en farine, que les pauvres mêlent à celle du froment pour faire du pain. La tige du djougara a environ cinq pieds de haut, un pouce d'épaisseur près de la racine, et elle porte

[1] *Loubia* est le nom qu'on donne au haricot, en arabe vulgaire, en persan, et même en arménien. (*Note de M. Jaubert.*)

des feuilles longues d'un pied; cette plante est un excellent fourrage pour le bétail; c'est pourquoi on la sème souvent une seconde fois à la fin de l'été pour la couper en vert.

Le djougara aime un terrain humide et un tems chaud; il faut que les tiges soient séparées par un intervalle d'un pied au moins. On entoure communément les tanabs de djougara et de quelques rangées de chanvre, dont les graines, ainsi que celles du coton, s'emploient à faire de l'huile.

Le djougara, le froment et les melons sont les plantes qui épuisent le plus le sol.

On sème le cotonnier, vers la fin de mars, dans les tanabs où l'on a récolté le djougara; on cueille ses capsules jusqu'aux premières neiges, trois fois par an; on laisse alors reposer cette terre jusqu'à l'automne suivant.

Le riz n'est pas cultivé autour de Boukhara; on ne le récolte que dans le Miankal, qui en produit beaucoup; il est de mauvaise qualité; il en arrive en grande quantité de Chehrisebz, et même de l'Inde; celui-ci est le plus recherché. Comme il n'y a point de prairies dans les oasis de la Boukharie, on y sème, dans des tanabs, une herbe qui croît très-vite, qu'on fauche quatre ou cinq fois par an, qu'on met ensuite en bottes, et qu'on

vend au lieu de foin. Cette herbe, extrêmement grasse, est très nourrissante; l'on en a de fraîche pendant presque toute l'année.

Les jardins sont nombreux, et généralement très-vastes, parce que les fruits sont un objet considérable de consommation dans l'intérieur et d'exportation dans les pays voisins. Les grands jardins sont ordinairement partagés en plusieurs enclos; l'un renferme un verger, un autre un vignoble, un troisième un potager, un quatrième un parterre avec les meilleurs arbres fruitiers, et un pavillon, situé ordinairement près d'un petit étang carré, vers lequel aboutissent les canaux qui servent à arroser le jardin. Ces jardins sont de forme régulière; des allées droites en longent les murs, d'autres mènent au pavillon; toutes sont bordées de plate-bandes couvertes de fleurs et d'arbrisseaux. Les fleurs sont: des roses de différentes couleurs, des iris bleus, des asters, des mauves, des pavots, des giroflées, des soleils. Quant aux arbrisseaux, je n'ai vu que la boule de neige et le gainier ou arbre de Judée. On voit que les Boukhares ne connaissent que peu d'espèces de fleurs et d'arbrisseaux d'agrément. Au mois de mars, les jardins offrent un spectacle enchanteur par le grand nombre de pêchers, d'abricotiers et de gainiers, qui y fleurissent en même tems. J'ai vu aussi près de Boukhara des cerisiers, des

pommiers, des cognassiers, des poiriers, des pruniers, des figuiers et des grenadiers. Les fruits de ces arbres sont très-doux, mais trop aqueux et sans parfum.

Il y a des raisins de différentes espèces, entre autres du kichmich ou raisin sans pepins. En hiver on couvre de terre la vigne et le grenadier.

La manne est très-abondante en Boukharie; on l'emploie à différens mêts et aux confitures; on la trouve le matin après la rosée comme une poussière blanche sur le *tikan*, plante qui croît en grande quantité dans les déserts autour de Carchi. Pour recueillir la manne, on étend un linge sous cette plante, qu'on secoue pour en faire tomber la poussière blanchâtre. La manne, à Boukhara, se nomme *terendjebïn;* le sirop qu'on en fait *rousta.* Une livre de manne vaut à peu près sept sous.

Nous trouvâmes à Boukhara plusieurs plantes potagères connues en Europe, telles que des navets, des betteraves, des choux, qu'on a pas l'art de conserver; des raves, des carottes courtes et grosses, des ognons, des concombres et d'excellens melons à écorce verte et à chair blanche. Les pommes de terre et les artichaux sont inconnus en Boukharie.

La partie occidentale de ce pays n'a pas de forêts; elle tire ses bois de construction des mon-

tagnes situées dans le territoire de Samarcande, où l'on forme des radeaux, qu'on fait descendre par le Zer-afchân jusqu'à Boukhara et à Carakoul. Tous les arbres qu'on voit dans les oasis sont plantés ou semés, et ils croissent très-promptement; ce sont des saules, des peupliers, des platanes, des arbres fruitiers, des mûriers et un arbre fort grand dont le feuillage est touffu et le bois dur; il orne parfaitement les jardins; on le nomme, en persan, *goudjoum* ou *goudjoum narba*. On ne brûle à Boukhara d'autre bois que les branches de ces différens arbres, et des broussailles amenées des déserts voisins, où on les détruit, parce qu'on les arrache avec leurs racines.

La chasse est du petit nombre des plaisirs des Boukhares; ils prennent, dans leurs déserts, avec des lacets, une grande quantité de fouines et de renards, dont ils envoient les peaux en Russie.

Bien qu'ils ne possèdent que des fusils à mèche, ils préfèrent à la chasse au tir, celle qui se fait au moyen de l'oiseau de proie; ils ont aussi des lévriers ordinairement noirs et à longs poils sur les oreilles, comme ceux de Crimée.

Rien ne paraissait plus surprenant aux Boukhares que de nous voir tirer un oiseau au vol, ou en tuer plusieurs d'un coup. Ils accouraient de tous côtés pour admirer ce prodige, et s'extasiaient en répétant leur exclamation favorite :

« Barak allah! Barak allah! (que Dieu bénisse!) » Leur étonnement était naturel, parce qu'ils ne connaissent pas le petit plomb, et qu'il leur faut plusieurs minutes pour lâcher un coup de fusil; car ils s'étendent à terre, posent leur arme, ordinairement très-longue, sur une fourche qui lui est attenante, et font alors, par le moyen d'un ressort, frapper la mêche à plusieurs reprises sur le bassinet, jusqu'à ce que le coup parte.

Le produit de la pêche est insignifiant; on trouve au marché de Boukhara quelques poissons amenés de l'Amou-déria et du lac Cara-koul.

La Boukharie, entourée de déserts et de nomades, est riche en bestiaux; les bœufs n'y sont ni aussi grands, ni aussi forts que ceux des Kirghiz. Soit par suite d'un goût commun dans l'Orient, soit par économie, on préfère à Boukhara la viande de mouton; c'est la seule qui se trouve au marché. Parmi les Ouzbeks, c'est la tribu des Konkrad qui est renommée pour élever les plus gros moutons de la même espèce que ceux des Kirghiz, à queue épaisse et grasse, nommée kourdjouk. Une seconde espèce de moutons est celle qu'on prétend être originaire d'Arabie, et elle a la laine très-frisée; et outre sa petite queue, l'animal porte une longue queue traînante. Ce sont les peaux des avortons d'agneaux noirs de cette dernière espèce qu'on vend

de dix à seize francs la pièce, et jusqu'à cinquante lorsqu'ils sont gris. Les moutons étant plus chers en Boukharie qu'en Russie, le long de la frontière des Kirghiz, ceux-ci en amènent jusqu'à cent mille à Boukhara, où ils les vendent environ seize roubles pièce. Ils achètent, avec le produit de cette spéculation, des khalaats en soie, de grosses étoffes en coton, du froment, de l'orge, du djougara et des pois, et ils vendent dans la steppe, avec profit, ceux de ces objets qui excèdent leurs besoins.

Les Turcomans amènent à Boukhara des étalons, grands, bien faits, vifs, pleins de feu, d'une vitesse admirable. Ces grands chevaux, qu'ils nomment *arghamak*, sont extrêmement soignés, et presque toujours enveloppés de deux épaisses couvertures, ce qui contribue peut-être à leur donner une peau lisse et lustrée. Tous les matins, lorsque les seigneurs présentent leurs hommages au khan, on voit à Boukhara, à la porte du palais, une trentaine de ces chevaux magnifiquement caparaçonnés ; ils s'y vendent de huit cents à deux mille cinq cents roubles la pièce.

Les Turcomans, possèdant beaucoup de bestiaux, approvisionnent Boukhara de beurre ; ils l'y apportent dans des peaux de moutons.

Les Boukhares n'exploitent point les métaux que sans doute leurs montagnes recèlent ; ils en achè-

tent en Russie. L'or, extrait du sable de l'Amou-déria et du Dervazéh, n'est pas d'un produit considérable ; je crois que l'on n'en trouve pas dans de la Zer-afchân, dont le nom signifie cependant rivière qui charrie de l'or. Les pierres précieuses forment une petite branche de commerce avec l'Inde et la Perse. Le lapis-lazuli vient du Badakhchan ; un Tatar m'en a montré un morceau trouvé dans le Nouratagh. L'alun et le soufre se tirent des environs de Samarcande ; le meilleur alun vient de Mechehed.

CHAPITRE V.

Commerce intérieur. — Monnaies. — Poids. — Mesures. — Fabriques. — Métiers. — Arts.

Le commerce intérieur de la Boukharie consiste principalement en denrées, en marchandises fabriquées dans le pays, et en produits de l'industrie et de l'agriculture étrangères.

Les Boukhares ont peu de luxe et peu de besoins; par conséquent leur commerce extérieur est plus important que celui de l'intérieur.

Les tribunaux de commerce sont remplacés, en Boukharie, par un Ak-sakal, c'est-à-dire barbe blanche. Ce magistrat tâche de concilier les partis; s'il n'y réussit pas, l'affaire est portée au couch-beghi, qui, avec l'aide de l'Ak-sakal, décide en dernier appel. Ce ministre est trop en faveur pour que le khan ait une autre opinion que la sienne, et trop puissant pour que quelqu'un ose s'en faire un ennemi.

Valeur approximative des monnaies boukhares comparées à celles de Russie et de France.

MONNAIE BOUKHARE.	MONNAIE RUSSE.	MONNAIE FRANÇAISE.	*Observations.*
Le tella en or	16 roubles en assignats.	16 francs.	Dans ce calcul on a donné au rouble en assignats sa valeur moyenne, cent centimes.
Le tonga en argent.	76 copeks en cuivre.	76 centimes.	
Le poul en cuiv.	1 38/100 de copek.	1 38/100 de centime.	

Les Boukhares, comme on voit, ont des monnaies d'or, d'argent et de cuivre. La première, appelée *tella*, vaut 16 francs ou 21 *tongas*, qui sont des pièces d'argent. Le tonga équivaut à 55 *pouls* qui sont en cuivre jaune. Les grosses sommes sont évaluées en tellas, les autres en tongas et pouls. Sept tellas pèsent autant que dix tongas; par conséquent la valeur de l'argent, en Boukharie, est à l'or comme un à quatorze et sept dixièmes. Soixante-quinze tellas pèsent autant que cent ducats de Hollande, qui perdent un peu à cause des frais de monnayage, dont les bénéfices appartiennent au gouvernement: les khans ont toujours su en profiter plus qu'il n'est permis, et de manière à prouver leur cupidité et leur indifférence sur les plaintes de

leurs sujets. Sous Aboul-Feïzi-khan, le tella perdait un tonga; sous son successeur Abdul-moumin ou Rahim-khan deux tongas, et trois sous Aboul-Ghazi-khan. Comme le despotisme le plus absolu ne put parvenir à donner un cours forcé à une mauvaise monnaie, et qu'il n'y avait plus d'avantage à en fabriquer, le père du khan actuel en fit frapper de bon aloi; son fils imite son exemple. Il prend deux pour cent de frais de monnayage pour les tongas, et un demi-tonga par tella, et, afin de faire ce gain, il force ses sujets à porter leur argent à la monnaie, où il est frappé de nouveau, et acquitte le droit. Les tellas du khan actuel ont porté différentes inscriptions qui nous font connaître les titres que ce prince s'est donnés successivement : ces titres sont : Padichah Mir-Haïder, c'est-à-dire l'empereur Mir-Haïder; Emir el moumenïn Mir-Haïder, c'est-à-dire le chef des vrais croyans ; Mir-Haïder, Seïd Mir-Haïder, c'est-à-dire le descendant de Mahomet Mir-Haïder, Emir Danial Ma'ssoumi-Ghazi, c'est-à-dire Emir Daniel, le protégé de Dieu et défenseur de la foi; (le khan fit mettre cette inscription pour honorer l amémoire de son grand-père;) Aboul-Ghazi Emir Haïder Padichah, c'est-à-dire le père du défenseur de la foi, Emir Haïder empereur, et enfin Ahmed baï ben Ma'ssoumi-Ghazi.

De l'autre côté de la pièce, se trouve cette ins-

cription : zouriba Boukharaï cherif, c'est-à-dire frappé dans Boukhara la noble, la sainte, et puis l'an de l'hégire.

Les tellas sont plus pesans et plus larges que les ducats; les tongas sont de la grandeur d'une pièce de cinquante centimes, mais plus épais; les pouls sont de la même dimension; ils ne sont en cuivre jaune que depuis 1816; ils ont remplacé les pouls en cuivre nommés aujourd'hui cara-pouls (pouls noirs), et qui valaient la 24e partie d'un tonga.

Pour fabriquer la monnaie, les Boukhares partagent le métal fondu en petites balles d'un poids égal, et la frappent ensuite; mais l'exécution en est imparfaite, et l'empreinte se trouve rarement au milieu.

Les savantes recherches de *MM. Fræhn* et *Köhler* ont déjà fait connaître un grand nombre d'anciennes monnaies de la Bactriane et du Mawerennahar; je renvoie donc le lecteur que pourrait intéresser cet objet, à la *Sérapis* du premier, et à la *Description du Cabinet Asiatique de l'académie des sciences de St.-Pétersbourg*, du second. La plupart de ces anciennes monnaies se trouvent dans les ruines que l'on voit encore sur les bords de l'Amou : heureusement on commence en Boukharie à rechercher ces monnaies pour les vendre en Russie, et les monnayeurs n'en fondent plus qu'en petite quantité.

POIDS ET MESURES.

Poids de Boukharie comparés avec ceux de Russie et de France.

POIDS DE BOUKHARIE.	POIDS DE RUSSIE.	POIDS DE FRANCE.
Le *batman* pèse 8 sirs	8 pouds..........	131, 104 kilogrammes.
Le *sir* — 8 tchariks...	1 poud..........	16, 388 —
Le *tcharik* — 4 nimtchas............	5 livres.........	2, 048 —
Le *nimtcha* — 107 mitscals..........	1 liv. 24 solotniksi.	512 grammes.
Le mitscal..........	1,12 solotniki......	4, 78 grammes.

1 Un batman équivaut à peu près à une demi-charge de chameau.

La monnaie nommée tella pèse un mitscal, ce qui est le plus petit poids des Boukhares.

L'aune boukhare se nomme *hazé;* sa longueur est d'une archine et demie (1,07 mètres). Le *farsakh* contient, dit-on, douze mille hazéh, ce qui me paraît douteux, car le farsakh vaudrait douze verstes; or cette évaluation est trop forte d'après la distance de Boukhara au couvent de Baghvoudïn, distance qu'on évaluait à un farsakh.

Un *kar* a environ quatre archines et demie (3,21 mètres), il s'emploie pour mesurer les étoffes grossières de coton, et sa longueur est déterminée avec assez d'exactitude.

On a dit plus haut que la mesure agraire se nomme *tanab* : elle contient trois mille six cents pas carrés de surface.

On ne trouve dans toute la Boukharie aucune grande manufacture ; nulle fabrique n'emploie plus de quatre ou cinq ouvriers à la fois.

La mise en œuvre du coton, qui est une des principales productions du pays, emploie beaucoup de bras, surtout pour séparer le coton des graines, ce qui a lieu par le moyen d'une petite machine en bois d'un pied de haut sur un pied et demi de long, composée de deux cylindres d'un pouce d'épaisseur et très-rapprochés l'un de l'autre, qu'on fait tourner dans le même sens au moyen d'une manivelle. On place la capsule du cotonnier très-près de ces cylindres, et, par leur mouvement, ils détachent du coton les graines, qui ne trouvent pas un espace suffisant pour passer. Quarante livres de capsules de coton donnent dix livres de fil ; il en résulte environ vingt kar de toile ; c'est l'occupation ordinaire des femmes, qui, par ce travail, paient les frais de leur entretien dans le sérail.

Une partie de cette toile de coton passe chez les teinturiers, une autre chez les imprimeurs, une troisième est envoyée au-dehors ; la plus grande partie est consommée dans le pays, où tout le peuple en est vêtu.

On fabrique en Boukharie deux espèces d'étoffes de soie, dont la qualité diffère d'après la quantité de matière qu'elles contiennent. Il entre

du coton dans chacune. Une de ces étoffes est rayée en différentes couleurs d'après des dessins empruntés souvent aux étoffes russes. La seconde est de différentes teintes qui se fondent les unes dans les autres, et parmi lesquelles le rouge domine. Celle-ci est d'un goût tout-à-fait boukhare; elle se tisse avec des fils en soie, qui sont de différentes couleurs, à des distances déterminées. La teinture de ces étoffes en renchérit beaucoup le prix. Pour les tisser, l'ouvrier boukhare tend d'un bout de la chambre à l'autre les fils en soie comptés et séparés d'après le dessin projeté. S'asseyant à l'une des extrémités, il fait, par le moyen d'une navette, passer transversalement les fils de soie et de coton, et se sert du peigne de tisserand pour les rapprocher. Cette manière de travailler, qui ressemble assez à celle des ouvriers européens, produit des étoffes solides et dont les couleurs sont généralement durables.

Les Turcomans fournissent Boukhara de couvertures rayées pour les chevaux, de médiocres tapis en laine, de tissus en poil de chameau, de feutres en poil de chèvre, pour tenir lieu de manteaux, et de tcherkelles, sorte d'étoffe de bonne qualité.

Les teinturiers sont des juifs qui font aussi le commerce de la soie teinte. Les cuves dont ils font usage pour leurs opérations sont ordinairement de niveau avec le plancher. Quelques couleurs

doivent être bouillies, d'autres seulement chauffées. L'indigo est ce dont ils se servent le plus; ils l'emploient même pour teindre en noir, ou plutôt en bleu très-foncé, car ils n'ont pas de véritable couleur noire. Le bois de sandal, dont les frais de transport d'Orenbourg à Boukhara montent à cent pour cent de la valeur, sert aussi à teindre en bleu et en brun. Comme il ne produit qu'une couleur qui pâlit facilement, on n'en fait pas usage pour les soieries. La cochenille n'est usitée que pour la teinture de la soie; on la laisse tremper dans une dissolution d'alun (zagh) pendant douze heures afin que la couleur prenne bien. Pour la rendre plus belle, on mêle la cochenille avec une quantité triple de *bous-gheuntch;* ce sont de petites graines jaunâtres qu'on trouve, dit-on, sur le pistachier, et qui proviennent d'excroissances comme les noix de galle. Le bous-gheuntch vient de Mechehed, et coûte un tonga la livre. L'*ispraik*, du genre des *delphinium* ou des *genista*, que l'on apporte de Chehri-sebz, est bouilli dans de l'eau, et produit une couleur jaune; on s'en sert aussi pour teindre la soie, qu'il faut tremper dans de la dissolution d'alun pendant quatre à cinq heures pour que la couleur prenne. On fait usage d'une partie [1]

[1] Probablement de la racine nommée چوهن, *tchohen*, en persan. On s'en sert habituellement en Turquie et en Perse, pour blanchir les châles. L'auteur de la présente note a rap-

du saksaoul, appelés *ischkar*, pour obtenir la couleur blanche.

On fait bouillir le ghulimachsar, plante indigène en Boukharie, pour en tirer une couleur rose. On obtient un rouge foncé de la décoction des branches d'un arbrisseau nommé *rouzan*, que l'on mêle ensuite avec de la cochenille. Les Boukhares se servent peut-être aujourd'hui, pour teindre, des moyens employés jadis par les teinturiers de la Médie et de la Bactriane, contrées renommées pour ce genre d'industrie.

L'art de la tannerie est encore dans l'enfance en Boukharie ; le cuir n'a aucune consistance, c'est pourquoi on y apporte en grande quantité des cuirs rouges de Russie, qui ont une si grande réputation même en Europe. Cependant, on fait à Boukhara d'excellent chagrin de toutes couleurs; on l'y emploie surtout pour faire des galoches et des pantouffles, qui sont toujours vertes ou noires, et pour des fourreaux de sabre et des gaines de couteaux. Les fabricans de chagrin se servent de peaux de mouton, de bouc et d'âne, et les laissent tremper dans de l'eau pendant plusieurs jours;

porté d'Asie plusieurs balles de cette drogue utile et peu chère, qui offre l'avantage de procurer un grand éclat aux étoffes, sans altérer leur qualité. Elle a été employée avec beaucoup de succès dans les manufactures si justement célèbres de M. Ternaux. (*Note de M. Jaubert.*)

quand elles sont bien amollies, ils les en retirent pour les parsemer de graines de millet, qu'ils enfoncent dans le cuir à coups de marteau : ils tendent ensuite fortement le cuir, qu'ils laissent sécher pendant plusieurs mois ; ils aplanissent ensuite la surface du cuir par le moyen d'un fer tranchant ; puis ils trempent ce cuir dans la couleur qu'ils veulent lui donner. Les endroits où le millet s'était enfoncé se gonflent ; on sèche le cuir ainsi préparé, et on le frotte d'huile pour donner plus d'éclat à la couleur. Ce chagrin s'appèle en Boukharie *saouri*.

Quelques ouvriers boukhares travaillent fort bien l'acier ; ils font des couteaux excellens qui n'ont point de charnières. Les grands couteaux de la meilleure qualité coûtent d'un à trois tellas ; ils sont faits de lames de sabre cassées, dont les plus fines viennent de l'Hindostan. L'on achète un sabre boukhare pour un tella ; les bons sabres persans se vendent dix fois plus cher.

Les serruriers ne peuvent pas avoir beaucoup d'occupation ; les serrures, les mouchettes et autres menus objets en fer étant apportés de Russie. En général, le fer étant très-cher, on le ménage beaucoup. Par exemple, dans la construction des maisons, les arc-boutans sont extrêmement légers, et cependant très-bons.

Les chaudronniers semblent très-occupés, à en

juger par le bruit qu'ils font continuellement.

Les orfèvres montent des couteaux et des sabres, des bagues en argent, des parures en or pour les femmes kirghizes, et des ornemens pour les harnois des chevaux de selle; ils n'exécutent bien que ce dernier genre d'ouvrage.

Les tourneurs tiennent leur instrument dans la main droite, tandis qu'ils font tourner avec la gauche le morceau de bois qu'ils veulent façonner; usage qui me paraît également suivi chez les Turcs, car je l'ai retrouvé en Crimée où ils ont laissé tant de traces de leur séjour. Ces tourneurs, malgré leur adresse, ne savent rien faire de bien compliqué.

Les menuisiers font des portes, des berceaux et des coffres dont les plus beaux sont garnis en forts rubans de soie.

Les cordonniers et les savetiers, très-nombreux à Boukhara, exécutent avec beaucoup de talent des dessins, avec de petits clous, sur les semelles des grosses galoches boukhares. Ils font pour les femmes de jolies bottes en velours bigarré, fabriqué dans le pays.

Les boulangers boukhares, ainsi que les Persans, donnent au pain une forme circulaire et une épaisseur de quelques lignes seulement, et le cuisent dans de grands vases sur les parois desquels ils l'appliquent. Au lieu de bois, ils se servent d'une

herbe épaisse qui croît dans les déserts, et qui est connue en Russie sous le nom de *bouriane*.

Dans les deux briqueteries, qui sont auprès de Boukhara, on remplace cette même herbe, par d'autres combustibles moins chers.

Les armuriers font des canons de fusils en fer damassé; mais ils ne savent pas encore faire des batteries, et tous leurs fusils sont à mèches.

Les brodeurs, et surtout les brodeuses, sont très-occupés à Boukhara. Une grande partie des petits bonnets que les hommes portent sous le turban sont brodés en soie; il en est de même des collets en cuir, des ceintures, des housses, et d'autres objets. Les dames boukhares se font de la broderie un agréable passe-tems; elles brodent pour leurs maris de jolis mouchoirs en soie, qu'elles ornent d'inscriptions en vers tirés des poésies de Hafez, et propres à exprimer les sentimens de leur cœur.

Les beaux-arts sont encore moins florissans à Boukhara que les arts mécaniques, ce qui est dû principalement à l'influence de l'Islamisme, dont les préceptes défendent l'imitation de tout objet animé. Ainsi la peinture et la sculpture ne peuvent atteindre à aucun degré de perfection.

Il y a deux ou trois peintres qui représentent grossièrement, sur les murs des appartemens, des fleurs entremêlées de dessins bizarres; les cou-

leurs en sont très-vives : le bleu du lapis-lazuli et les dorures s'y font particulièrement remarquer.

Ces peintres sont en même tems relieurs ; ils savent embellir, avec assez d'art, les couvertures des livres, de guirlandes et d'autres dessins, et y tracer des caractères, ainsi que cela se pratiquait en Europe anciennement. La défense d'avoir des dessins d'objets animés a excité chez les Boukhares le désir d'en posséder. J'ai vu à Boukhara un exemplaire du Chah-naméh, orné d'une cinquantaine de dessins faits à Cachemire sur parchemin, représentans des sujets tirés du poème. Les contours étaient durs, les attitudes roides, mais les détails rendus avec un soin admirable ; tout, dans ces productions, prouvait l'enfance de l'art, imitateur servile et maladroit d'une nature sans grâce et sans noblesse. Quelques-uns de ces dessins sont très-mal copiés par des peintres boukhares, qui cependant vendent leurs ouvrages assez cher : les dessins obscènes sont les plus recherchés.

La sculpture est réduite à l'art de tailler en parallèlipipède, des pierres destinées à couvrir les tombeaux. Les belles mosquées construites à Samarcande du tems de Timour, et celle d'Aboul-Ghazi à Boukhara, ont leurs soubassemens revêtus en marbre blanc, sur lequel sont ciselées des guir-

landes. Ces belles productions de l'art sont regardées aujourd'hui comme des prodiges qui ne pourraient plus se renouveler.

Un seul graveur en pierres fines se trouvait de mon tems à Boukhara; c'était un Cachemirien. L'art de polir ces pierres y est connu, mais il est et encore très-imparfait.

Les édifices modernes de Boukhara sont sans mérite sous le rapport de l'architecture; les architectes actuels sont vraisemblablement incapables de construire des bâtimens avec des voûtes aussi grandes et aussi élégantes que celles des mosquées qui datent de trois à quatre siècles, et qu'on admire à Boukhara.

Il résulte de ce que nous venons de dire, que les Boukhares ne savent fabriquer que des étoffes grossières; qu'ils excellent dans l'art de les teindre; que leurs cuirs, excepté le chagrin, sont mauvais; que leurs ouvrages en acier sont inférieurs à ceux des Persans, et, qu'en général, les arts et les métiers sont encore dans l'enfance parmi eux.

C'est dans la culture de la terre que les Boukhares ont déployé le plus d'intelligence et d'activité. Des espaces, qui s'étendent à perte de vue, sont tenus avec un soin admirable; on n'y voit pas un pied carré de terre laissé inculte; on va chercher au loin de pesantes charges de terre

pour exhausser ou abaisser un tanab ; transportée au lieu de sa destination, cette terre est disposée en tas, qui servent à lever des digues et à clorre le terrain cultivé.

La main-d'œuvre est à très-bon marché : des portes-faix se chargent pour quelques pouls de transporter à un quart de lieue un fardeau de 320 livres. Peu de jours, après notre arrivée, il s'établit un marché auprès du jardin où cantonnait notre convoi, à une demi-lieue de la ville ; des hommes se tenaient en-dehors, attendant qu'on les chargeât d'une commission, et couraient par le plus mauvais tems pour gagner quelques liards. Pendant l'hiver que je passai à Boukhara, le beau tems occasionait les plaintes des savetiers. En travaillant une journée entière, ils ne gagnent que quarante-cinq pouls[1]. Le pain que mange l'homme le plus pauvre absorbe plus de la moitié de cette somme ; il lui faut de plus pour dix pouls de riz. Ainsi, sans manger de viande, il ne restait à ces artisans que cinq sous de France par jour pour se vêtir et se loger. Ce bas prix de la main-d'œuvre serait favorable à l'établissement des manufactures, si elles n'exigeaient pas des lumières encore étrangères aux Boukhares. Il convient cependant de remarquer que leur activité est de la

[1] Soixante-douze centimes.

même nature que celle des Juifs et des Tatars: elle se dirige uniquement vers le trafic. Les Boukhares éprouvent beaucoup d'aversion pour tout ce qui exige un trop grand emploi de forces physiques; c'est pourquoi les porte-faix sont des étrangers qui viennent des montagnes; les gens qui portent de la terre dans les champs sont des esclaves, parmi lesquels les Russes sont les plus estimés à cause de leur constitution vigoureuse, et de leur constance au travail.

CHAPITRE VI.

Commerce extérieur. — Esprit mercantile des Boukhares. — Notions historiques sur le commerce de la Boukharie avec la Russie. — État de ce commerce. — Commerce des Boukhares avec Cachghar, le Cachemire, l'Afghanistan, l'Inde, la Perse, le Khôkhan et Tachkend.

Le commerce, depuis les tems les plus reculés, contribua à établir des relations suivies entre les différens états de l'Asie centrale, surtout lorsque, long-tems après les expéditions d'Alexandre, les guerres des rois de la Bactriane et les ravages des Parthes, c'est-à-dire depuis le troisième jusqu'au septième siècle de notre ère (226-638), le Mawerennahar respira.

La puissance des califes et l'étendue immense de leur empire, ne pouvaient produire que d'heureux effets sur les transactions commerciales. Boukhara s'enrichit particulièrement sous les Samanides; et le commerce avec les peuples voisins et même avec la Chine, prit un essor inconnu depuis. Cet heureux résultat fut amené par la bienfaisante influence du lamisme sur les Mongols sauvages. Les préceptes de cette religion,

qui recommande surtout la douceur, la patience, et l'abnégation de soi-même, produisirent un changement singulièrement avantageux dans les mœurs et le caractère de ces peuples ; changement qui contribua beaucoup à assurer la tranquillité des personnes, et à établir sur de solides bases le droit de propriété.

Le commerce florissant de cet état, interrompu par les ravages de Tchinghis-khan, ne se ranima que deux siècles après, par les soins de Timour, qui accorda son puissant secours aux caravanes, et fit recueillir des renseignemens utiles par des commerçans et des voyageurs qu'il envoya en Europe, en Arabie, aux Indes et en Chine.

Alors la Boukharie vit arriver chez elle les marchands de tous les états qui l'avoisinent, et devint ainsi l'entrepôt du commerce de l'Asie centrale, et de celui de l'Orient avec l'Occident. Malgré les nombreuses révolutions qui ont produit de si fréquens changemens dans ces pays, nous voyons cependant le commerce y suivre toujours les mêmes directions. Dès le tems d'Alexandre, il était question de la grande route que suivent encore aujourd'hui les caravanes qui vont de Boukhara, par Samarcande, à Cachghar, et qui passent par le Khôkhan, (le Ferghana des Arabes) et le Takht-Suleïman.

L'ancienne route du commerce de l'Inde avec la Transoxane est la même que le commerce de ce pays prend encore aujourd'hui. Attok, Peichawer, Caboul en sont les étapes principales. Enfin les routes que l'on tenait dans le moyen âge, et qui établissaient une communication entre le Mawerennahar, la Boukharie et Astrakhan, sont celles que les caravanes boukhares suivent encore. Ainsi la position géographique de la Boukharie, la nature du terrain, le climat et les productions des états voisins, créent, pour ainsi dire, ou du moins facilitent le commerce étendu qui a toujours enrichi ce pays. A ces avantages naturels de la Boukharie, vient se joindre l'amour des richesses, plus généralement répandu parmi ses habitans que chez les Tartares en général. Les Tadjiks ont le génie mercantile; ils mettent autant d'intelligence et d'activité dans leurs opérations commerciales que de parcimonie dans leur manière de vivre; ces diverses causes expliquent comment la Boukharie est devenue un pays essentiellement marchand.

La soif de l'or y est si ardente que les principaux fonctionnaires publics se livrent avec ardeur au commerce, et bravent aisément le préjugé qui accorde moins de considération à l'état de négociant qu'à celui de militaire. A com-

mencer par le khan, chacun préfère les cadeaux pécuniaires à tous les autres; l'avidité pour l'argent y passe toute croyance. Qui pourrait s'imaginer, par exemple, que lors de la première audience accordée par le grand-visir boukhare à M. de Negri, l'entretien roula uniquement sur la valeur des présens dont celui-ci était porteur, et que ce premier ministre supplia le chargé d'affaires de ne rien garder de ceux que l'empereur de Russie envoyait au khan?

D'ailleurs, où l'or pourrait-il être plus honoré que dans un pays où la richesse tient lieu de vertu? Le Boukhare riche est qualifié de beg, titre qui commande le respect, ou du moins qui fait supposer que celui qui le porte jouit d'une haute considération.

Le gouvernement ne prélève aucun droit sur les marchandises qui sortent du pays; il n'en exige que de très-modérés sur celles qui entrent. Le commerce est presque entièrement libre, de manière que les Tadjiks peuvent s'adonner entièrement à leur goût pour les spéculations.

Le négoce le plus important pour la Boukharie est celui qu'elle fait avec la Russie, parce que cet empire est le débouché principal et presque le seul des productions de ce pays, et que d'ailleurs plusieurs marchandises tirées de Russie

alimentent le commerce de transit que font les Boukhares.

Le coup d'œil que nous allons jeter sur les relations qui ont existé entre la Boukharie et la Russie, prouvera l'ancienneté, la continuité, ainsi que l'accroissement de ces relations depuis la dernière moitié du dix-huitième siècle.

Divers orientalistes pensent que vers le milieu du huitième siècle de notre ère, le commerce s'était frayé une route des Indes à la mer Baltique, à travers la Boukharie et la Russie. Des auteurs arabes font mention de la ville de Boukhara comme étant le principal entrepôt du commerce des Khazars avec les Arabes, qui y achetaient surtout des fourrures, de l'ambre jaune et des femmes.

Lehrberg, dans son savant ouvrage, parle des marchands boukhares qui, avant le dix-huitième siècle, venaient à Tara, à Tomsk et à Tobolsk, échanger des étoffes contre des pelleteries et du fer. Le baron de Herberstein trouva des marchands boukhares à Moscou, et Yermak en rencontra à Tobolsk, qui commerçaient depuis longtems avec la Sibérie.

Baducci Pegoletti, qui vivait vers 1335, est le premier qui fasse mention de la route du commerce d'Aso avec Peking, qui se dirigeait par Astrakhan, Sara, Saraïtchik et Ourghendj. Sans

doute les caravanes passaient par Otrar, ainsi que par Boukhara et par Samarcande lorsque ces contrées étaient en paix.

Le grand duc Vassili-Ivanovitch ouvrit des négociations avec le fameux Babour, le dernier des sultans Timourides du Mawarennahar qui ait donné de l'extension au commerce de ses états. Le tzar Ivan-Vassilievitch II, entretenait des relations avec les khans du Tchaghataï; il approuva le voyage de Jenkinson, envoyé, en 1558, par la compagnie anglaise de Moscou, à l'est de la mer Caspienne. Jenkinson trouva que le commerce de la Boukharie avec la Russie était assez important. Si l'on excepte le voyageur, ou peut-être les voyageurs connus sous le nom de Benjamin de Tudela, Jenkinson est le premier Européen qui ait donné des renseignemens sur la Boukharie; il parle du grand nombre de commerçans hindous, persans et moscovites qui arrivaient dans ce pays, apportant des productions étrangères.

Sous Boris Godounov, plusieurs envoyés boukhares et khiviens arrivèrent à Moscou; leur mission n'avait pour objet que des intérêts commerciaux.

Dès ce tems, des marchands boukhares obtinrent des priviléges en Russie, et Alexis Mikaïlovitch

en accorda aussi aux Hindous qui commerçaient à Astrakhan.

Un ouvrage russe publié à Saint-Petersbourg, en 1792, sous le titre de *Livre pour la grande carte*, décrit une vieille carte de Russie refaite en 1627, et qui date probablement du treizième siècle. Cet ouvrage contient des détails géographiques sur le Mawarennahar et sur la steppe des Kirghiz. Ces renseignemens sont curieux, parce qu'ils prouvent que le gouvernement moscovite possédait des notions assez justes sur ces pays, et entretenait des relations avec l'Asie centrale.

Pierre-le-Grand prenait un intérêt trop vif à toutes les parties de l'administration de son empire, pour ne pas s'occuper du commerce de la Russie avec la Boukharie. Je ne parlerai pas de la malheureuse expédition du prince Békevitch-Tcherkaski, combinée avec celle du général Liharev qui longea l'Irtich, poussa ses courses jusqu'à trois journées de marche au-delà du Nord-Saïsan, et qui, ne sachant plus s'orienter dans ces vastes déserts, prit le parti de rebrousser chemin ; il fut plus heureux que Békevitch, dont la fin tragique a donné lieu au proverbe russe : *Il est perdu comme Békevitch*. A cette époque, Pierre Ier voulait s'emparer de la fameuse mine

d'or de Vasilkara, près d'Ourghendj, et faire élever quelques forteresses sur l'Amou, afin de procurer au commerce russe des communications faciles et sûres avec l'Asie centrale et avec l'Inde. On dit que Pierre-le-Grand fit même proposer au khan de Boukharie de se soumettre à la Russie, pour l'affranchir ainsi des peines que lui donnait l'insubordination de ses peuples.

On sait que Pierre Ier projeta d'établir une communication directe entre ses états et l'Indostan, et qu'il voulut pour y parvenir soumettre les Kirghiz; la mort de ce prince empêcha l'accomplissement de ce projet [1].

Depuis Pierre-le-Grand, le gouvernement russe ne discontinua pas de s'intéresser au commerce avec l'Asie, dont celui de Boukhara a toujours formé la principale branche. En 1734, la soumission à la Russie, des moyennes et petites hordes khirghizes, sous les khans Chemiaka et Aboul khaïr, fut très-importante pour ce commerce, ainsi que la construction de la forteresse d'Orenbourg en 1742, commencée sur un autre emplacement dès 1735. Des marchands russes allaient avec leurs caravanes à Boukhara et à Khiva; mais les atta-

[1] Le khan de la horde Aboul-Mehmed, successeur de Chemiaka, ne prêta serment de fidélité à la Russie qu'en 1740.

ques trop fréquentes qui avaient lieu dans la steppe des Kirghiz., ainsi que le pillage d'une grande caravane russe à Khiva même en 1753, les détournèrent de ce commerce dangereux.

Cependant les Khiviens continuèrent à trafiquer avec les Russes; ceux-ci formèrent en 1762 une compagnie de marchands à Astrakhan pour le commerce avec Khiva. Ce fut dans cette même année qu'un envoyé Kkivien vint en Russie; il en arriva un autre en 1793. L'année suivante, l'impératrice Catherine II envoya au khan de Khiva le médecin Blankennagel, qui a publié une description abrégée de ce khanat. Nos relations commerciales avec Khiva continuent depuis sans autre interruption que celles que causent les pillages des caravanes par les Kirghiz. En 1820, M. de Mourawiev, aujourd'hui colonel, fut envoyé à Khiva par le général Iermolow; il en revint, sain et sauf, après avoir couru de grands dangers.

Une caravane boukhare ayant été pillée par la troupe de Pougatchew, en 1762, sur les frontières du gouvernement d'Orenbourg, le khan de Boukharie envoya une ambassade en Russie (1775). Depuis cette époque, jusqu'en 1819, onze envoyés Boukhares arrivèrent successivement en Russie; chacun d'eux y resta plusieurs années, et obtint des avantages pour le commerce de son pays

avec cet Empire. On leur accorda de nouveaux priviléges; ils recueillirent des notions nouvelles sur les besoins de la consommation de l'Empire. Dès ce moment, le commerce des Boukhares augmenta considérablement en Russie, surtout à cause du débit très-rapide du coton et des châles de Cachemire.

Passons à la situation actuelle du commerce entre ces deux états.

On devait croire que le changement du lieu où se tenait la foire de Makariev, transportée depuis 1818 à Nijnei-Novigorod, influerait sur la marche des caravanes boukhares qui viennent en Russie, parce que les neuf dixièmes au moins des marchandises que ces caravanes amènent, se vendent à cette foire, et que d'ailleurs les Boukhares y font tous leurs achats. Cependant les caravanes boukhares se dirigent toujours vers les différentes douanes situées le long de notre frontière, entre la mer Caspienne et Pétropavlovsk.

Pour se rendre par le chemin le plus court de Boukhara à Nijnei-Novigorod, il faudrait passer par Khiva, Saraïtchik, Astrakhan, et remonter le Volga jusqu'au lieu où la foire se tient. Mais cette route, assez incommode à cause du manque d'eau pour de grandes caravanes, suppose d'ailleurs, entre les Khiviens et les Boukhares, des relations amicales qui malheureusement sont

souvent interrompues. Le chemin le plus long est celui qui passe par Petropavlovsk; les Boukhares le prennent cependant lorsque la certitude d'être pillés par les Kirghiz de la petite horde ou par les Khiviens sur la route de Troïtsk ou sur celle d'Orenbourg, les engage à faire ce détour. Je dis la certitude d'être pillés; car pour la crainte, elle existe toujours.

Troïtsk est la douane vers laquelle le plus grand nombre de Boukhares se dirige aujourd'hui, parce que le fer et le cuivre y sont à meilleur marché que dans les autres villes russes avec lesquelles ils ont des relations depuis 1803. Les fréquens pillages des Khirghiz sur le chemin d'Orenbourg inspiraient une telle terreur aux Boukhares, qu'ils l'avaient entièrement abandonnée. Ce n'est que par les soins de M. le général d'Essen, gouverneur militaire d'Orenbourg, que l'ordre a été rétabli parmi les Khirghiz de la petite horde, et que les Boukhares recommencent à conduire leurs caravanes à Orenbourg par la route d'Astrakhan, qui est la plus directe. Les liaisons des marchands boukhares avec les employés des douanes russes, ainsi que la situation des lieux où les conducteurs khirghiz ont leurs aouls et leurs parens, influent aussi sur les routes que choisissent ces caravanes. Les négocians boukhares font ordinairement deux parts de leurs

marchandises; ils confient l'une aux Kirghiz, qui leur louent les chameaux; quant à l'autre part, composée ordinairement des objets les plus précieux, comme l'or, l'argent, les étoffes de soie et les châles, ils la chargent sur leurs propres chameaux, et forment une caravane à part. Ils se séparent ainsi des Khirghiz pour éviter les querelles avec ces hommes grossiers, toujours prêts à maltraiter un marchand tadjik naturellement craintif. Les Kirghiz, de leur côté, se réunissent en groupes qu'ils nomment *koch;* ils partent pour leurs aouls avec les marchandises, et se dispersent; ils arrivent cependant au tems convenu dans la steppe, où les propriétaires des marchandises les attendent et les reçoivent.

Le tems de l'arrivée et du départ de ces caravanes qui vont en Russie ou qui en reviennent, varie d'après la saison favorable au passage de la steppe, et d'après la durée de la foire de Nijnei-Novigorod, qui commence ordinairement à la mi-juillet, et qui finit vers le 20 août.

Il faut quelque tems aux marchands pour liquider leurs comptes, transporter leurs marchandises aux douanes des frontières, louer des chameaux et se préparer au voyage; en sorte que les caravanes quittent Boukhara au mois de mai, et les frontières de Russie au mois d'octobre et même de novembre. Dans ce dernier mois, les

neiges sont souvent très-profondes dans la steppe voisine d'Orenbourg et de Troïtsk, et les caravanes sont forcées de se faire précéder par des hommes à cheval pour frayer la route à leurs chameaux chargés. Tous les marchands boukhares font la route à cheval, les domestiques seuls sont assis sur des chameaux; même parmi les conducteurs kirghiz, le tiers au moins est à cheval, tant l'allure du chameau est désagréable et fatigante pour ceux qui les montent. Le tems, aux mois d'octobre et de novembre, est quelquefois si mauvais, et les bourans si forts, que les caravanes sont obligées de s'arrêter pendant la durée de ces ouragans terribles, qui est quelquefois de plus de trois jours.

La charge ordinaire d'un chameau est de seize pouds (262 kilogrammes), et le prix du transport par poud peut être évalué de Troïtsk à Boukhara, à environ 6 roubles en assignats, et d'Orsk à Orenbourg à 5 roubles et demi.

Comme les Kirghiz mettent ordinairement deux mois pour aller des frontières de Russie en Boukharie, il se trouve à Boukhara, en décembre et en janvier, beaucoup de chameaux kirghiz dont les maîtres désirent retourner le plus tôt possible chez eux. Dès cette époque, ceux-ci s'arrangent avec des marchands boukhares pour transporter en Russie des marchanchises moyen-

nant 40 à 50 roubles seulement par chameau. Ils passent alors avec ces marchands le reste de l'hiver dans leurs aouls. Ce mélange de confiance et de crainte d'une part, d'amour du pillage et de probité d'une autre, est très-remarquable, et pourrait faire croire que les Kirghiz, comme plusieurs autres peuples, valent mieux pris isolément, que lorsqu'ils sont réunis en hordes.

Les marchands boukhares qui envoient des caravanes en Russie, ne sont remboursés de leurs frais que lorsqu'ils reviennent, c'est-à-dire au mois de janvier, époque à laquelle ils préparent une nouvelle expédition. C'est une des causes qui engagent le négociant boukhare à ne contracter des affaires de ce genre que pour la moitié de son capital; il emploie l'autre partie à l'achat de marchandises aux époques où elles sont ordinairement au plus bas prix. Par exemple, au printems, la toile de coton, en hiver, le coton filé par les femmes; enfin, il prend des arrangemens de manière à pouvoir profiter du départ des kirghiz en janvier, et en retire le grand avantage de ne risquer jamais que la moitié de son capital.

Voici le tableau des marchandises que les Boukhares envoient ordinairement en Russie, et de la quantité déclarée en 1819 à la douane d'Orenbourg.

NOMS DES MARCHANDISES.	NOMBRE, POIDS ET MESURES.
Rhubarbe	10 pouds.
Coton	16,813 *idem*.
Coton filé de Chehri-sebz, Samarcande, Miankal, Djaïdar	18,928 *idem*.
Toiles de coton blanche (*Bâsse*)	20,410 pièces à 23 archines.
Toiles de couleur	La pièce environ 24 mètres.
Wüboika et Bouïak ou en tatar Bahata	151,600 pièces.
Rideaux de coton de Boukhara, Carchi, l'Inde	2,414 *idem*.
Couvertures	242 *idem*.
Bonnets de coton	141 *idem*.
Ceintures	2,917 *idem*.
Turquoises	12,000 *idem*.
Lapis-lazuli	7 pouds.
Racines de Marène	30 *idem*.
Peaux de martres	1,081 pièces.
Peaux de renards de deux espèces	8,450 *idem*.
Peaux d'agneaux avortés, ou merlouschki ouzbeks; —— Danadar; —— Kirpük; —— Chouboürgani	64,825 *idem*.
Peaux de loups	0.
Fruits secs: Abricots	15 *idem*.
Fruits secs: Prunes	2 *idem*.
Fruits secs: Melons	14 *idem*.
Fruits secs: Dattes	7 *idem*.
Fruits secs: Kichmich	197 *idem*.
Fruits secs: Cheftali ou pêches	452 *idem*.
Pistaches confites dans de la manne	7 1/2 *idem*.
Pistaches	8 *idem*.
Thé	4 *idem*.
Graines de citouarde	20 *idem*.
Étoffes rayées en soie	408 pièces.
—— en soie et coton	97 *idem*.
Mouchoirs de soie	268 *idem*.
Bonnets	200 *idem*.
Robes de chambre en soie	183 *idem*.
—— en soie et coton	247 *idem*.
Tapis	5 *idem*.
Châles ordinaires	54 *idem*.
Châles de Cachemire	77 *idem*.

Les Boukhares, arrivés à nos douanes avec leurs marchandises, en vendent une petite partie à des marchands qui les débitent en détail, principalement aux Tatars et aux Bachkirs, habitant dans le voisinage. Les Boukhares vont, avec le reste de leurs marchandises, à Nijneï-Novgorod, où ils les vendent en gros aux fabricans et aux marchands.

Ils ont le privilége de faire leur négoce en Russie, dans nos villes frontières de l'Asie, et, depuis 1807, aux trois foires de Nijneï-Novgorod, d'Ibitzk et de Korennaja.

Parmi les effets désavantageux qui résultent de cette permission, on remarque qu'elle a réduit le négoce de nos villes frontières à la vente en détail; qu'elle a mis les Boukhares au fait du véritable prix des marchandises qu'ils tirent de Russie, et qu'elle a empêché ainsi les marchands russes de faire, comme autrefois, de grands bénéfices dans leurs transactions commerciales avec les Boukhares.

Ces avantages ne pourraient plus être regagnés, quand même on ôterait aux Boukhares le droit de commercer dans l'intérieur de la Russie, mais la Boukharie, n'ayant d'autre débouché pour ses productions que la Russie, pourrait être forcée de laisser aux Russes des profits plus considérables que ceux qu'ils font maintenant.

Le commerce avec ce pays n'est nullement comparable à celui que fait la Russie avec le reste de l'Europe ; car si cet empire, par exemple, mettait des entraves à l'exportation de ses denrées dans cette partie du monde, celle-ci en tirerait de pareilles de Prusse, de Suède, du Canada. D'ailleurs, le système continental et prohibitif de Bonaparte, tout gigantesque qu'il était, a contribué, sous mille rapports, à augmenter en Europe le nombre et l'activité des fabriques, tandis que les Boukhares ne peuvent tirer une foule de marchandises que de la Russie, et que leur manque de lumières les empêche de donner plus de développement à leur industrie manufacturière.

Tout Boukhare qui prête serment de fidélité à la Russie, et qui se constitue sujet russe, peut commercer librement dans cet empire ; cette faculté qu'on leur a laissée, a donné lieu à bien des abus. Des Boukhares ont employé plusieurs de leurs compatriotes, devenus ainsi sujets russes, à vendre leurs marchandises, non-seulement dans les lieux déterminés pour ce trafic, mais aussi dans toute la Russie. Un autre abus non moins funeste en est résulté : ces marchands boukhares, connaissant bien les localités, se sont souvent livrés à la contrebande.

Tandis que le gouvernement russe accordait

libéralement une protection spéciale aux marchands de la Boukharie, le khan de ce pays imposait un droit de *dix pour cent* sur les marchandises apportées par des marchands russes, les Juifs et les Arméniens ne payant que cinq pour cent, et les Musulmans deux et demi pour cent seulement. Il est clair que cette loi tend à ruiner entièrement le commerce des Russes avec la Boukharie. Cette mesure injuste devra porter tôt ou tard le gouvernement russe à user de représailles. Le khan de Boukharie considère ce droit sur l'importation comme une compensation des dommages qu'il prétend que lui cause le tarif russe de 1817, en vertu duquel les marchandises boukhares sont imposées à vingt-cinq pour cent. Mais, en examinant et en répartissant les droits fixés par ce tarif, sur chaque espèce de marchandise que les Boukhares apportent en Russie, on trouve pour résultat qu'elles ne sont assujetties au plus qu'à un droit de cinq pour cent, droit qui pèse sur toutes celles des divers pays de l'Asie, qui viennent par la Boukharie.

Les Boukhares n'exportent ordinairement des marchandises russes que pour une somme égale à la moitié de la valeur des importations; pour l'autre moitié, ils prennent des ducats et des écus de Hollande, des piastres d'Espagne, ainsi que des roubles en argent, malgré la défense d'exporter cette dernière espèce de monnaie. Les

marchandises qu'ils tirent de Russie, sont, de la cochenille, des clous de girofle, du sucre, de l'étain, du bois de sandal rouge et bleu, du drap, des cuirs rouges de Kongour, de Cazan et d'Arzamasse, de la cire, quelquefois du miel, du fer, du cuivre, de l'acier, du fil d'or, de petits miroirs, des peaux de loutres, des perles, du nankin russe, des vases en fer de fonte, des aiguilles, du corail, de la peluche, des mouchoirs de coton, des étoffes de soie brochées en or, de la verroterie, une petite quantité de toile russe et de mousseline des Indes.

Le gain que les Boukhares font dans ce commerce est très-considérable ; ils l'évaluent à environ trente pour cent de leur capital, après avoir déduit tous les frais, y compris le tiers du bénéfice, qu'ils donnent ordinairement au commissionnaire qui se charge de la vente des marchandises. Un petit nombre seulement de riches marchands boukhares vient en Russie, et s'expose aux dangers et aux fatigues du voyage. Généralement, ils gagnent moins sur la vente des marchandises russes en Boukharie, que sur celle des leurs en Russie ; ce qui doit faire conclure que l'importation de celles de Russie en Boukharie, a presque atteint son maximum.

Il faut que les bénéfices des marchands boukhares soient aussi considérables, pour les dédommager des pillages fréquens auxquels leurs

caravanes sont exposées, bien qu'ils soient habitués à ce genre de danger qui les menace sur toutes les routes que suit le commerce de leur pays.

Les marchands boukhares, comme Forster le dit des marchands indiens, ne comptent leur tems pour rien. Ils ne prescrivent pas à leurs commissionnaires de revenir l'année même du départ; ils ne tiennent pas tant à recevoir annuellement une somme quelconque de leur capital, qu'à vendre leurs marchandises à peu près au prix qu'ils fixent. Les commissionnaires attendent le moment favorable, et leur patience, ainsi que leur activité, sont presque toujours couronnées du succès. La valeur des marchandises importées par les Boukhares en Russie, sur environ trois mille chameaux, peut se monter, dans une bonne année, à près de huit millions de roubles assig., somme très-forte pour un pays dont la population n'est guère que de deux millions et demi d'habitans, et qui prouve combien ce commerce est important pour eux. Il sera aussi considérable jusqu'à ce que la culture du coton et l'éducation des vers à soie fasse plus de progrès dans les provinces méridionales de la Russie, et tant que, l'industrie des Boukhares restant stationnaire, ceux-ci ne sauront ni fabriquer des étoffes fines, ni tanner du cuir, ni enfin exploiter le fer qui se trouve vraisemblablement dans les montagnes du Turkestan.

Ce commerce prendrait de nouveaux accroissemens, sans les dangers auxquels on est exposé sur la route qui mène de la Boukharie aux possessions russes. Cette route serait parfaitement sûre, si le khanat de Khiva était soumis à la Russie.

Indépendamment d'un grand avantage commercial, l'acquisition de ce khanat aurait celui de diminuer de beaucoup l'affreux commerce d'hommes et de sujets russes que font les Turcomans et les Kirghiz; elle augmenterait aussi l'influence salutaire de la Russie sur l'Asie occidentale; enfin, elle procurerait peu à peu à la Russie le moyen de faire germer et d'étendre, dans cette partie de l'Asie, les bienfaits de la civilisation européenne.

Le commerce des Boukhares avec Kachghar, est, après celui qu'ils font avec la Russie, le plus important pour leur pays. Il consiste en sept à huit cents charges de chameaux, qu'on ne fait partir de Boukhara qu'à la fin de mai, ou au commencement de juin, après la fonte des neiges sur le mont Terek. Le transport des marchandises entre Kachghar et Kôkhan, se fait habituellement sur des chevaux, parce que les montagnes rendent la route trop fatigante pour les chameaux.

Les Boukhares portent à Kachghar les marchandises russes qu'ils n'ont pu vendre à Bou-

khara, ainsi que celles que les Russes envoient quelquefois à Kouldja, à Aksou et à Kachghar; ce sont des draps, de beau corail, des perles fines, de la cochenille, du drap d'or, du velours, du fil d'or et d'argent, des peaux de loutres d'Allemagne, des martres, des cuirs, du sucre, de grands miroirs, du cuivre, des ferremens pour les charrues, du laiton, des aiguilles, de la verroterie, du nankin russe, etc. Ils apportent de Kachghar une grande quantité de mauvais thé, des jattes de porcelaine, quelques étoffes chinoises en soie, un peu de soie écrue, de la rhubarbe, et des djamba, monnaie chinoise en argent du poids de plusieurs livres, qui est de la forme d'un fer à cheval, avec une petite empreinte circulaire. Quelquefois, après avoir envoyé ces marchandises dans leur pays, les Boukhares vont, avec de l'argent, acheter, au grand et au petit Tibet, de la laine de chèvre qu'ils transportent à Cachemire, où ils en font faire des châles.

La route qu'ils prennent communément pour aller à Cachemire, est celle qui passe par Caboul et Peïchawer; beaucoup de Tatars, sujets russes, partent de Semipalatinsk, et vont à Cachemire par Kouldja, Kachghar et les villes du Tibet.

On porte du coton de Boukhara à Caboul, parce qu'il réussit mal dans l'Afghanistan; la

quantité qu'on expédie dans ce pays est bien moindre que celle qui va en Russie.

Ce sont principalement les marchands de Caboul qui font le commerce de Boukhara avec Cachemire. Ils tirent de ce dernier pays des châles et de belles housses en drap brodé en or. Un Cachemirien m'a assuré qu'il y a dans sa ville natale trente mille métiers à châles, qui en fabriquent annuellement cent mille. Il en reste vingt mille dans le pays; soixante mille vont aux Indes, et vingt mille à Caboul. De ceux-ci, cinq mille sont pour l'usage des habitans de l'Afghanistan; douze mille se répandent en Perse, en Turquie, en Arabie et en Afrique; trois mille sont enfin dirigés sur Boukhara, d'où l'on en envoie environ deux mille en Russie. On conçoit que ces quantités varient annuellement; cependant ces données donnent une idée de la consommation des châles dans les différens pays où ils sont de mode. Parmi les peuples qui ont des relations avec la Boukharie, les Hindous et les Afghans sont ceux qui font le commerce le plus considérable. La plupart des Hindous viennent de Caboul, de Chikarpour, de Moultan, et, en général, du nord de l'Hindoustan. Ils apportent des châles de Cachemire, des étoffes en soie brochées en or, des toiles de coton fines, blanches ou imprimées (les premières s'emploient pour les turbans, les au-

tres pour la doublure des habits); quelques perles fines et pierreries, et enfin une grande quantité d'indigo qu'ils nomment *nil*, le bleu étant la couleur nationale des Boukhares.

Le prix de transport des bords du Sind par Caboul à Boukhara, est de six à sept roubles en assignats par poud; les droits se montent à environ six pour cent de la valeur des marchandises; cependant certaines productions des Indes, comme les épiceries, l'opium et la mousseline, pourraient être introduites en Russie par terre avec avantage.

On a dit plus haut que les Boukhares tiraient de Russie de la mousseline des Indes. Il est à propos de remarquer ici que durant l'existence du système continental, les Boukhares trouvaient de l'avantage à amener à Orenbourg des marchandises anglaises qu'ils tiraient des Indes. Voilà comment les besoins des peuples forment des débouchés, et ouvrent au commerce de nouvelles routes, que les administrateurs les plus éclairés ne sauraient jamais deviner. Les Hindous ne tirent de Boukhara que des ducats de Hollande; ils y font aussi le commerce de l'argent, c'est-à-dire l'usure, métier ordinaire des Banians.

Les marchands de Caboul amènent à Boukhara de l'indigo, des châles fabriqués à Cachemire, à Caboul et à Hérat. Ces deux dernières sortes sont

de médiocre qualité. Ils prennent en échange des mousselines russes, du papier, du fer, du cuivre, de la verroterie, de la cochenille et des étoffes brochées en or, qui sont à meilleur marché que les étoffes indiennes et persanes.

Les Boukhares transportent ces mêmes marchandises russes en Perse, et principalement à Mechehed et à Hérat, ainsi que du coton, des étoffes de soie de leur pays, du drap, des clous de girofle et de la rhubarbe. La Boukharie reçoit du sucre en poudre par la Perse, l'Afghanistan, et principalement par Peïchawer. Ils rapportent de ces pays des châles grossiers, dont le peuple se sert pour des turbans, des ceintures de couleur jaune, des peignes en bois, quelques tapis et des turquoises. Ce commerce, qui emploie annuellement à peu près six cents chameaux, est le plus important pour les Boukhares, après celui qu'ils ont avec la Russie et Kachghar.

Les marchands de Kôkhan apportent à Boukhara des toiles de coton blanches, pour les faire teindre; des étoffes en soie plus durables que les étoffes boukhares, et environ cinq cents pouds de soie écrue d'une qualité inférieure à celle de Boukharie: le prix de la soie boukhare était, en 1821, de 352 roubles assig. le poud; tandis que de la soie de Kôkhan ne valait que 304 roubles. Tachkend envoie à Boukhara les mêmes mar-

chandises, mais en moindre quantité. Les dangers que courent les caravanes doivent naturellement influer beaucoup sur le prix des marchandises à Boukhara; c'est pourquoi il éprouve des variations plus considérables et plus subites que partout ailleurs. Sur la route de Boukhara en Russie, ce sont les Khiviens et les Kirghiz qui pillent les caravanes; du côté de l'Afghanistan, ce sont les Hézaréh; du côté de Hérat, les Ombert; près de Meimana, les Eleuths ou les Hézaréh; enfin, du côté de Mechehed, les Turcomans. Les marchands ne peuvent supporter des pertes aussi fréquentes, qu'en faisant de gros bénéfices; les Boukhares en obtiennent par conséquent de très-considérables; cependant on ne cite pas un négociant dont la fortune s'élève à un million de francs. On prétend qu'il y en a un, vivant hors du pays, qui doit ses grandes richesses à de faux assignats russes fabriqués à Boukhara. On a dit plus haut que le commerce des Boukhares avec la Russie emploie trois mille chameaux; leur négoce avec les autres pays occupe à peu près le même nombre de ces animaux. Le capital de tout leur commerce extérieur est de douze à quinze millions de roubles en assignations de banque.

CHAPITRE VII.

Gouvernement. — Caractère du despotisme en Boukharie. — La Cour. — Le Clergé. — Hiérarchie administrative et judiciaire. — Divisions administratives. — Organisation de la force armée. — Relations extérieures.

Le gouvernement de la Boukharie est despotique ; mais la rigueur de l'arbitraire y est adoucie par l'influence de la religion et par les habitudes nomades d'un grand nombre de ses habitans.

Le chef de ce gouvernement a le titre de khan ; il y joint celui d'Emir el moumenïn ou de chef des vrais croyans, et réunit tous les pouvoirs ; il dispose de la vie et des biens de ses sujets [1]. Mais les ulémas de Boukhara exercent presque toujours une grande influence sur les décisions des khans. Plus ceux-ci sont dévots, plus le pouvoir de ceux-là augmente, et plus le despotisme s'adoucit. Ces docteurs, sachant interpréter à volonté

[1] Feth-Ali, chah actuel de la Perse, auquel un Européen disait que les actes de son souverain étaient en quelque sorte soumis à l'approbation de l'opinion publique, répondit : « Quel plaisir y a-t-il donc à régner, quand on ne peut pas faire tout ce qu'on veut? »

les chéri et les canoun ou les lois religieuses, civiles et politiques, sont interrogés par le khan actuel sur tous les points importans et douteux; ils tiennent lieu de conseillers à ce despote superstitieux, et le dirigent très-souvent.

Dans les états mahométans, la religion est intimement liée avec les lois civiles, dont elle accroît ainsi la force. Un Boukhare m'a assuré que s'il avait le khan pour débiteur, et que celui-ci refusât d'acquitter sa dette, il irait se plaindre chez le juge (cazi), qui dirait au khan que la loi du Coran ordonne de payer ses créanciers. Si le souverain persistait à ne pas se soumettre à la loi, le Boukhare se consolerait en disant: « Il est khan, il ne paie pas; c'est son bon plaisir. »

Les nomades peuvent quitter si facilement les pays où ils errent, que leurs chefs sont forcés de les traiter avec équité, et souvent même de les flatter. Le khan de Boukharie n'ayant pas su observer ce principe, a perdu un grand nombre de Turcomans, qui, s'étant soumis au khan de Khiva, prouvent à celui-ci leur fidélité en ravageant les terres des Boukhares. D'ailleurs, le peu d'étendue du pays contribue aussi à rendre le gouvernement arbitraire de Boukharie assez doux. Les hakim ou gouverneurs des districts ou des villes, ne peuvent pas devenir de puissans satrapes, des despotes, comme jadis en Perse, ni

commettre des vexations à l'insu du khan. Le peu de distance qui sépare chaque endroit de la capitale, facilite à tous les particuliers les moyens d'aller se plaindre directement au khan. Celui qui règne aujourd'hui a pris la louable coutume de recevoir lui-même la supplique qu'on lui présente; chacun a la permission de lui parler. Cette bonne institution perd cependant beaucoup de son effet par la vénalité des officiers auxquels le khan se confie; toutefois, elle empêche les hakim de commettre des injustices trop criantes.

Malgré ces adoucissemens du despotisme, qui dans la pratique n'est pas toujours aussi cruel qu'il le paraît en théorie, l'esprit du gouvernement porte l'empreinte de l'arbitraire le plus révoltant.

En effet, comment ne pas être indigné d'entendre les plus grands seigneurs dire sans honte, et même avec orgueil, qu'ils sont les esclaves du khan; de voir de véritables esclaves, achetés pour le khan, jouir d'une grande considération parce qu'ils possèdent sa confiance; ceux même du couch-beghi être employés par le gouvernement, et remplir des charges fort importantes; enfin, toute l'administration entre les mains d'esclaves, de favoris, et particulièrement sous l'influence d'une seule famille, celle du couch-beghi? Le beau-père de ce ministre, et un de ses neveux, sont gouverneurs de Samarcande;

un de ses frères est gouverneur de la forteresse d'Iisagh, un autre a le titre d'Inak, et est fort lié avec le khan ; ses fils reçoivent des pensions sans servir : l'un d'eux, enfant de quinze ans, a le titre de trésorier de la caisse particulière du khan. Nous retrouvons donc à Boukhara ce qu'on rencontre dans tous les états despotiques ; un premier ministre, investi d'un très-grand pouvoir qu'il exerce soit par lui-même soit par ses esclaves, et des agens subalternes, indifférens au bien de l'état, ou plutôt entièrement étrangers à ce sentiment généreux que nous désignons sous le nom d'amour de la patrie.

La masse des employés du gouvernement en Boukharie doit être considérée comme le rebut de la nation ; le pauvre et l'ambitieux vont seuls s'enrôler dans leurs rangs. La bassesse d'une part, et la protection d'une autre, leur sont indispensables pour arriver à des places éminentes. Aussi un Boukhare, qui n'avait certainement pas lu Montesquieu, me disait un jour : « Les honnêtes » gens et ceux qui ont de quoi vivre, évitent les » charges publiques et le voisinage du khan. » La vénalité des employés va si loin, que les deux premiers favoris du khan, le couch-beghi et le desterevantchi (chambellan), acceptent de l'argent pour faire au khan l'éloge de certaines personnes, qui se placent de manière à ce qu'il les aperçoive lorsqu'il va à la mosquée. Or, si les per-

sonnages les plus éminens, déjà très-riches, se dégradent à ce point, on peut se figurer jusqu'où va la vénalité des autres. Le despotisme est d'autant plus sensible en Boukharie, qu'il s'allie toujours à l'avarice. Le khan s'empara, pendant notre séjour à Boukhara, de tous les cadeaux faits à ses premiers officiers par l'empereur de Russie. On dit qu'il y a plusieurs années, de riches changeurs de monnaies ont été assassinés et leurs boutiques pillées par ordre du fils aîné du khan. C'est pourquoi, bien loin de faire parade de leur fortune, les hommes les plus riches la cachent soigneusement. Ce danger de montrer ses richesses est à Boukhara l'un des grands obstacles aux progrès du luxe. Le khan donne à des fonctionnaires publics, au lieu de gratifications, des commissions avantageuses, c'est-à-dire qu'il leur fournit les moyens de ruiner le peuple impunément. Toute cette classe de vampires se soutient par un intérêt mutuel; le chef protège son subordonné parce que celui-ci lui facilite les pillages. Tous sont de petits despotes qui multiplient à l'infini les vexations, auxquelles le simple particulier et le propriétaire sans protecteur sont sans cesse exposés.

Le khan, qui affecte les dehors de la piété, n'ayant jamais besoin de se maîtriser, se livre aux plus déplorables excès du libertinage, et ce

scandaleux exemple n'est que trop bien suivi par les seigneurs de sa cour.

Je ne rappellerai pas ici les cruautés qu'il a commises en montant sur le trône; ces scènes tiennent trop à l'essence des gouvernemens orientaux, pour nous étonner; aussi les suites en sont-elles partout les mêmes. La crainte, ce terrible tourment des despotes, qui ne leur laisse de tranquillité que dans l'enivrement des sens ou dans l'oubli d'eux-mêmes, poursuit aussi le khan de Boukharie. Il ne se fie qu'au couch-beghi, qui fait préparer dans sa propre cuisine les mets pour la table du khan, tandis que celui-ci a une cuisine pour sa cour. Le couch-beghi fait goûter en sa présence, par son cuisinier, les plats destinés au khan; il les goûte ensuite lui-même, les enveloppe d'un couvercle qu'il ferme à clé, et y applique son cachet. Après ces formalités, on sert ces mets au khan, qui ne les porte sans crainte à sa bouche que par un effet de l'habitude, dont l'empire est si puissant sur tous les hommes.

Toutes les fois que le khan couche hors de Boukhara, il oblige son fils [1] à quitter la ville,

[1] L'ordre de succession au trône en Boukharie exige seulement que le khan soit de la famille des Tchinghis. Quiconque remplit cette condition peut monter sur le trône. Or, qui sait mieux que les Orientaux faire remonter les généalogies jusque dans la nuit des tems? d'ailleurs, la descen-

tant est grande la méfiance qu'il éprouve. Nous pourrions offrir encore quelques traits qui compléteraient le tableau du despotisme boukhare ; mais détournons nos regards d'une plaie aussi affligeante pour l'humanité.

La Boukharie semble ne pas être assez civilisée pour que le service de la personne du khan y soit complétement séparé de celui de l'état, et pour que les emplois à la cour soient entièrement distincts de ceux de l'administration. Aucun ministre ne remplit des fonctions analogues à celles du grand-visir de Turquie, bien que par le fait le couch-beghi soit en possession d'une grande partie de l'autorité. Toutes les affaires sont soumises directement au khan, ce qui s'explique par la simplicité des rouages de l'administration et par le peu d'étendue du khanat. Cependant la charge d'*atalik*, dont le khan a honoré son beau-père, khan indépendant à Hissar, rappelle celle de grand-visir ; elle doit être regardée comme celle de premier dignitaire du khanat ; celui qui l'occupe fait partie de la cour du khan.

La seconde charge est celle du chef des troupes,

dance en ligne féminine étant suffisante, combien d'ambitieux peuvent rivaliser de force, et causer des troubles ! De là l'usage qui autorise le nouveau khan à mettre à mort ou à exiler ses parens et leurs amis.

qui a le titre de dad-khâh ou perwanatchi; il assiste aux grandes cérémonies.

La troisième est celle du cheikh-ul-islam, ou chef du clergé; il n'est pas compris parmi les personnes de la cour.

Un titre important est celui d'inak, dont les fonctions sont celles de conseiller intime; le destarhantchi remplit celles de dad-khâh, de maître de cérémonies et de chambellan.

Viennent ensuite le couch-beghi, qui est en même tems dignitaire de la cour et fonctionnaire public, le mir-akhor-bachi ou chef des écuyers, le mir-akhor ou écuyer, deux aumôniers; le cazi-asker ou cazi-ordou, juge des troupes, que le khan voit souvent, et qui demeure dans le palais; l'astrologue, le trésorier de la cassette du khan, le iassaoul-bachi et deux cents iassaouls, ou officiers de police, courriers et exécuteurs de la volonté du khan; et enfin deux classes de gardes, dont l'une, forte de deux cent vingt hommes qui ont rang d'officiers, se nomme mahram, et peut être comparée à nos pages; et l'autre, composée de cinq cents soldats, est nommée cassabardar.

Le khan a, dans son harem, environ deux cents femmes, qu'il ne fait pas garder par des eunuques. Ceux-ci n'ont pas la moindre importance en Boukharie, et le khan n'en a que deux, qu'il a même

cru devoir éloigner de son harem par bienséance ou par jalousie. Le khan, en bon mahométan, n'a que quatre femmes : il y en a deux qu'il préfère ; l'une est fille du khan de Hissar, et l'autre fille d'un khodja de Samarcande. Une troisième est fille de Zéman, chah de l'Afghanistan, qui a été détrôné par son frère. Cette princesse, ayant déplu à son mari, végète abandonnée dans quelque coin du harem.

La cour de Boukhara ne déploie pas une grande magnificence. On y observe le cérémonial usité chez les princes orientaux, comme le prouve notre audience solennelle. Des bonnets cylindriques en zibeline et des turbans de différentes espèces, connus sous le nom de moudjewez, urf et khorassani, se retrouvent à la cour de Boukhara comme à celle de Constantinople. Le khan, si scrupuleux sur le cérémonial dans une audience solennelle, n'y tient pas lorsqu'il est en particulier. Quand il nous rencontrait dans les rues, il nous adressait la parole ; il causa familièrement avec M. de Négri dans plusieurs audiences qu'il lui accorda. Une fois par semaine, il va faire sa prière au couvent de Baghowoudin. Il s'y rend à cheval accompagné d'un petit nombre de gardes, et précédé de iassaouls, qui lui font faire place avec leurs bâtons blancs.

Tous ceux qui rencontrent le khan s'arrêtent

et s'inclinent, en disant le selam-aleikoum, auquel un officier qui précède le khan répond pour lui.

Le vendredi, le khan va faire la prière à une mosquée située à cinquante pas de son sérail. Il est seul à cheval, les dignitaires le suivent à pied. Lorsqu'il sort de la porte du palais, les gardes, rangés en ligne, se prosternent, en faisant leur salut, auquel un officier de la suite du khan répond. Cette cérémonie a quelque chose d'imposant. Le khan, en sortant de la mosquée, monte de nouveau à cheval aidé par le mir-akhor-bachi, qui le soulève en le tenant sous le bras.

On s'étonne beaucoup à Boukhara de voir un Tadjik jouer un rôle à la cour. C'est le destrahantchi qui a su gagner la faveur du khan, par l'attachement qu'il lui a inspiré, dit-on, dès sa première jeunesse, et qui jouit d'un crédit presqu'égal à celui du couch-beghi: ces deux rivaux se ménagent réciproquement avec autant d'adresse que pourraient le faire des courtisans plus civilisés. La cour de Boukhara est, comme beaucoup d'autres, un foyer permanent d'intrigues et de corruption.

Il existe à Boukhara, sous le titre de divan, une espèce de conseil d'état. Il ne se rassemble que par ordre du khan, qui le préside toujours. Aucun emploi ne donne le droit de siéger à ce conseil; le khan nomme seul les personnes qui doi-

vent y assister ; leur nombre varie depuis cinq jusqu'à vingt. Ce conseil délibère sur les affaires les plus importantes. Les grands dignitaires y sont ordinairement appelés ; l'opinion des membres du clergé y est d'un très-grand poids, parce qu'elle se fonde généralement sur le texte de quelque loi religieuse.

Le clergé boukhare forme une hiérarchie dont le cheikh-ul-islam est le chef; seul il confère les dignités ecclésiastiques. C'est à lui qu'on s'adresse dans les procès graves pour solliciter un arrêt conforme à la loi. Le second emploi est celui d'a'lam ; le troisième celui des mufti ; viennent ensuite les dana-molla ou prêtres savans ; enfin, les akhoun ou simples prêtres. Le titre de molla, ou de membre du clergé, se donne à quiconque sait lire.

Les sultans de Constantinople, ayant été redevables aux ulémas du titre de calife, ont été obligés de leur accorder comme équivalent un très-grand pouvoir. La même chose n'ayant pas eu lieu en Boukharie, le clergé n'y a pas atteint le même degré de puissance. Il y a à peine un quart de siècle, que le clergé de Boukharie, comme nous l'avons déjà dit, fut pour ainsi dire proscrit par le khan, qui protégeait surtout les militaires. Le khan actuel, qui est très-pieux, suit un système tout opposé ; il a multiplié le nombre

des prêtres, et les a traités avec munificence, en sorte que l'on en compte plus de deux mille à Boukhara seulement. Il les protége en toute occasion. La nation dominante, celle des Ouzbeks, étant plus guerrière que religieuse, l'état militaire est plus considéré que l'ecclésiastique : mais l'opinion pourra changer à cet égard, si plusieurs khans sont aussi pieux et aussi pacifiques qu'Emir-Haïder qui règne aujourd'hui ; le gouvernement perdrait alors de sa puissance, car il serait obligé d'en accorder une trop grande au clergé, qui exerce toujours une grande influence sur l'opinion d'un peuple fanatique et ignorant. Il faut d'ailleurs observer que les hommes de loi et le clergé forment en Boukharie une classe qui ne tient en rien à celle des autres fonctionnaires publics. Les principaux ecclésiastiques sont puissans, et cependant jamais de grands personnages ne deviennent membres du clergé.

Toutes les villes un peu considérables ont un cazi ou juge ; les petites villes n'ont qu'un reïs ou commissaire de police. La manière de rendre la justice est très-expéditive ; les parties plaident elles-mêmes ; la déposition de deux témoins suffit pour constater le fait, et pour guider la conscience du cazi ou du reïs.

Le juge de Boukhara porte le titre de cazi-i-kalan ou grand-juge, ce qui ne lui donne

pourtant aucune autorité sur les autres magistrats. Il jouit d'une plus grande considération, parce qu'habitant la ville la plus considérable, et résidant auprès du khan, il décide souvent des procès importans. Il a dans ses bureaux deux moufti qui reçoivent une rétribution en argent pour l'apposition de leur sceau; cette apposition tient lieu de signature, et suffit pour légaliser le jugement. Les cazi des autres grandes villes n'ont dans leurs bureaux respectifs qu'un seul moufti, qui leur est subordonné, et dont l'influence est presque nulle. Le cazi-i-kalan envoie quelquefois les parties à l'a'lam, tant pour faire sanctionner son arrêt, que pour procurer des émolumens à ce dignitaire du clergé.

On ne peut appeler du jugement d'un cazi qu'au khan; mais, en Boukharie comme ailleurs, on trouve le moyen d'éluder la décision la plus claire du cazi, qui, sous prétexte que l'empreinte du sceau du moufti est contrefaite, prononce sur une affaire déjà jugée, et augmente ainsi ses revenus.

On n'est pas dans l'usage de changer les cazis au bout de dix-huit mois d'exercice, ainsi que les lois le prescrivent dans d'autres pays musulmans, où l'on redoute une influence qui pourrait devenir dangereuse au gouvernement.

On conçoit aisément que dans un pays où la vénalité est aussi commune qu'en Boukharie, les reïs, qui ont le droit de condamner à une amende, profitent de ce droit pour en imposer arbitrairement, et pour rendre leurs places très-lucratives par ce moyen.

Un Juif, qui pendant notre séjour à Boukhara avait vendu de l'eau-de-vie à l'un de nos cosaques, fut mis en prison par ordre du reïs, qui se fit donner cent cinquante tellas par la famille de l'Israélite, bien que celui-ci eût été puni de soixante coups de bâtons. La peine était très-rigoureuse, car les bâtons avec lesquels on inflige le châtiment sont très-gros, et les coups sont appliqués sur l'estomac et sur le dos. Soixante-quinze coups équivalent à la peine de mort. Un autre supplice bien plus cruel, est celui qui consiste à enfermer le coupable, avec les mains et les pieds liés, dans une chambre remplie d'une espèce de mouches dont la piqûre est très-sensible. Cette punition tient lieu de torture. Au bout de trois jours, un homme est mort.

L'organisation de la force armée, l'administration des finances, et les sources des revenus du khan, sont, en Boukharie, étroitement liés entre elles. Le pays est considéré comme la propriété du conquérant, qui cherche à en retirer le plus gros revenu possible, en se soumettant aux lois

religieuses, et en faisant les sacrifices nécessaires pour avoir une force armée. C'est presque le système des fermages et le système féodal en vertu duquel les terres étaient données en équivalent de services militaires.

Le khan de Boukharie tire la majeure partie de ses revenus de ses domaines. L'entretien de l'armée est le principal objet de sa dépense; car, ainsi qu'en Turquie, il a des troupes soldées, et ceux qui tiennent les fiefs ne servent, comme formant la milice, que lorsque le khan fait un appel général.

Le besoin de subdiviser les domaines et les fiefs, et d'introduire de l'ordre dans l'administration, a motivé le partage de la Boukharie en quarante districts ou *toumen*, dont les plus grands sont ceux de Boukhara, Samarcande, Siawoudin et Cara-koul; les plus petits sont ceux de Tchalak et Nouratagh. Le chef ou gouverneur d'un toumen a le titre de hakim, et n'a pour appointemens que le produit de sa ferme. Le toumen de Samarcande est affermé pour 300,000 batmans (environ 39,300,000 kilogr.) de froment et 500,000 tongas (environ 380,000 fr. d'argent); celui de Siawoudin pour 1,000,000 batmans de froment et 100,000 tongas; celui de Cara-koul pour 25,000 tellas; celui de Tchalak, ainsi que celui de Nouratagh, chacun pour 4,000 batmans de fro-

ment et 20,000 tongas. Nous croyons pouvoir évaluer les revenus de ces domaines à environ dix millions de francs; le trésor n'en reçoit pas la moitié, parce que les hakim en déduisent les appointemens des employés de leurs districts, et la solde des troupes qui y sont cantonnées. Il y a des districts où le hakim dépense plus qu'il ne retire des domaines; par exemple, celui d'Ouratoupa et d'autres villes frontières, qui entretiennent une forte garnison.

Les revenus des domaines sont perçus par les hakim; ceux-ci afferment les terres à l'encan, ou bien prélèvent les deux cinquièmes de la récolte. Cette dernière manière de faire valoir les terres suppose une grande surveillance de la part des hakim. Ils envoient, chez les fermiers qui battent le grain, des employés chargés de mesurer la récolte, et d'en prélever ce qui leur revient. Les employés des hakim sont ou des iassaouls, ou des diwan-beghi, ou des mourza. Les premiers, étant attachés à la police, sont, ainsi que les seconds, exécuteurs des ordres. Les mihter ne sont employés que pour percevoir les impôts. Les mourza sont des secrétaires. Le titre de diwan-beghi est très-commun en Boukharie, et beaucoup moins important que ne l'annonce sa signification. Les fonctions des hakim sont très-honorées; ils sont en rapport direct avec le khan,

et cherchent à se concilier son amitié ou sa protection par des cadeaux qu'ils lui envoient, notamment en riz, en chevaux, et même en argent.

On a déjà parlé des droits d'entrée imposés sur les marchandises qui entrent en Boukharie; en évaluant le capital de ces marchandises à quinze millions de francs, le gouvernement perçoit pour les droits à peu près 400,000 francs, qui doivent être appliqués à l'entretien des écoles et du clergé.

Indépendamment des droits d'entrée, il en existe un de deux et demi pour cent sur la vente des marchandises qui n'en ont pas acquitté. D'autres sont établis sur les diverses productions du pays, telles que fruits secs ou confits dans de la manne, fourrures et peaux de moutons. Le produit de cet octroi peut être évalué à environ 15,000 francs.

Le couch-beghi est directeur général des droits d'entrée et de l'octroi. Comme il a sous lui un grand nombre d'employés, cette place lui offre des occasions nombreuses de s'enrichir, et lui donne une grande influence sur le commerce et sur les relations extérieures de la Boukharie.

Les Boukhares doivent payer la dîme ou le *zekât* et le *ouchr*, qui est une aumône pour les pauvres, ordonnée par le coran. Chaque Boukhare qui a plus de trois cents tongas de rente,

doit donner la dixième partie de ses revenus en argent ou en grains. Sur quarante moutons, on en doit un; sur cent, deux; sur trois cents, quatre; sur quatre cents, six, et ainsi de suite. Les Turcomans nomades qui reconnaissent l'autorité du khan de Boukharie, lui doivent cet impôt en bestiaux.

Quatre terrains couverts de bois et situés à Ioïchi, cinq à Tchardjou, autant à Hirki, et quatre à Ukarzoum, au passage de l'Amou, sont affermés par le gouvernement, et lui rapportent quelques milliers de roubles.

En comparant la totalité de ces revenus avec la somme que le khan est obligé de payer pour les dépenses de sa cour et de son armée, on en conclut que sa liste civile ne peut guère s'élever au-delà d'un million de roubles, et même, en réfléchissant au peu de luxe qui l'entoure, je suis porté à croire que sa dépense ne se monte pas aussi haut.

L'administration des finances est toute entre les mains du couch-beghi et du khan lui-même, et elle est aussi simple que les autres parties de l'administration.

La force armée ne consiste qu'en cavalerie, qui est composée ou de feudataires ou d'hommes soldés. Ceux-ci forment l'armée permanente, forte d'environ 25,000 hommes; ceux-là sont au moins

60,000 hommes, qui ne se rangent sous leurs drapeaux qu'à un appel général. Ainsi qu'on l'a déjà dit, le khan peut envoyer au-dehors environ douze à treize mille hommes de son armée permanente; le reste défend les places frontières, et surtout Ouratoupa, Djizang, Samarcande, Carakoul et Carchi, qui exigent les garnisons les plus fortes.

Pendant notre séjour à Boukhara, le khan tenait douze mille hommes en campagne contre un chef ouzbek qui s'était emparé de Balkh, ville que le khan avait prise sous sa protection. Peu de tems après notre départ, les Khiviens firent une incursion, et pillèrent Djardjou. Enfin la Boukharie, quoique beaucoup plus puissante que les états qui l'environnent, ne sait pas s'en faire respecter, soit à cause de la pusillanimité du khan, soit à cause de l'humeur belliqueuse de ses voisins.

Les soldats boukhares sont appelés sipahi ou cara-alaman : ils ont six tellas de paie; un tella pour le foin, cinq batmans de djougara et autant de froment. Les cassabardar ont une paie double.

Les officiers sont, le dah-bachi ou chef de dix hommes, le tchour-agasi ou sous-officier, le iouzbachi ou chef de cent hommes, le tchouran-bachi ou lieutenant, le pansad-bachi ou chef de cinq cents hommes, le touksabai ou chef de régiment, le kourghan-beghi ou général de brigade, le dad-khâh, chef

de plusieurs régimens ou général de division, le perwanatchi, chef de l'armée ou maréchal.

Tous les officiers ou chefs militaires ont le titre de serkerdéh, et reçoivent leurs appointemens partie en argent et partie en grains. La troupe du pansad-bachi, ou chef de 500 hommes, a pour signe distinctif un petit drapeau nommé baïrak. Le miñbachi a près de lui le grand drapeau appelé tough; il n'y en a qu'un pour mille hommes, qui forment un régiment. Ces min-bachi sont très-considérés; ils entrent à cheval par la porte du sérail où leurs inférieurs ne passent qu'à pied. Leur habit est en soie et orné de larges fleurs en or; leur housse est ordinairement en drap rouge, avec de grandes palmes en or, brodées à Cachemire; leurs chevaux sont très-beaux.

Le sipahi a pour armes un fusil à mèche, une pique très-longue et un sabre recourbé comme celui des Persans. Quelques-uns portent une courte cotte de maille, un casque en fer, et un bouclier rond en peau de buffle. L'artillerie consiste en une dizaine de canons persans, dont trois ou quatre seulement ont des affûts. Ceux-ci n'ont pas un clou en fer; quoique montés sur trois roues, ils ne peuvent être mus qu'avec de grandes difficultés; en un mot, ils ne font pas honneur aux talens du toptchi-bachi, ou chef de l'artillerie, qui est un vieux soldat russe.

Le khan fait tous les ans, ordinairement auprès de Bogowodin, la revue d'une partie de ses troupes. Elle dure environ quinze jours; c'est un simple appel. La force militaire réside essentiellement dans les Ouzbeks, peuple guerrier, toujours prêt à combattre. Ils font la guerre sans discipline, en partisans, montés sur de très-beaux chevaux. Les cavaliers les plus courageux s'avancent isolément comme les flanqueurs de nos armées. Des combats partiels s'engagent, et sont suivis d'attaques générales et de grandes charges de cavalerie. Ces combats se terminent rapidement, car les chevaux sont si rapides, qu'ils facilitent singulièrement la fuite de celui des deux partis qui est vaincu. Les campagnes ayant lieu sans magasin, dans des contrées pauvres; quand elles durent trois semaines, elles paraissent bien longues à ces hordes, dont les guerres ne sont réellement que des excursions.

RÉLATIONS EXTÉRIEURES.

La Boukharie ne recherche pas l'alliance des khanats voisins qu'elle ne craint pas, et dont elle n'a aucun besoin. L'état politique actuel des états de l'Asie centrale peut se comparer à celui de l'Europe avant le seizième siècle, lorsque l'usage d'entretenir des envoyés en résidence auprès des cours étrangères était inconnu, et que la civili-

sation naissante n'avait pas encore multiplié les besoins et les rapports des peuples entr'eux.

Parmi les états qui entourent la Boukharie, le khanat de Khiva est celui qui l'inquiète le plus, car les hordes nomades qui en dépendent commettent de fréquens pillages, et son chef est tout à la fois avide de richesses, entreprenant et guerrier.

Depuis des siècles, une inimitié presque constante subsiste entre ces deux pays. Khiva a été conquise plusieurs fois, et a toujours su recouvrer sa liberté. Émir-Haïder s'en empara il y a dix ans. Ce prince superstitieux lui rendit son indépendance, pour se conformer au précepte du coran, qui défend aux musulmans de retenir injustement les propriétés de leurs frères. Récemment encore le pillage de plusieurs caravanes par des Khiviens a causé de la mésintelligence entre les deux khanats. Les Ouzbeks brûlent de venger cet affront dans le sang de leurs ennemis; l'Émir-el-Moumenin répond que détruire Khiva, serait arracher un membre d'un corps dont lui-même fait partie, et, aussi étranger à la gloire militaire qu'à la prospérité de ses sujets, il reste inactif par indolence et par superstition. Le khan de Kôkhan, uni par les liens de la parenté à celui de Khiva, suit en partie l'impulsion que celui-ci lui donne, et reste dans les termes d'une harmonie parfaite avec la Boukharie; mais les avan-

tages réciproques que le commerce procure à ces khanats et la prépondérance de la Boukharie engagent le khan de Kôkhan à la ménager.

Lorsque le khan de Boukharie a quelque chose à communiquer à l'un des khans ses voisins, c'est ordinairement un marchand qui est porteur de ses dépêches.

Le khan de Hissar est le plus fidèle allié de son gendre le khan de Chersabès. Le pays de Hissar est enclavé dans la Boukharie, et situé de maniere à pouvoir être facilement inondé; moyen de défense suffisant pour arrêter les efforts d'une armée d'Ouzbeks, et pour prévenir les dangers d'une invasion. Au surplus, toutes ces petites principautés conservent leur indépendance.

Quoique la Boukharie entretienne des relations commerciales avec la Perse, l'Afghanistan, l'Inde, le Cachemire, le Kachghar et le petit Tibet, ses rapports politiques avec ces pays sont presque nuls sous le règne du khan actuel. Depuis vingt ans qu'il est sur le trône, il a borné ses relations avec Kachghar, à envoyer au commandant de cette ville une lettre accompagnée de quelques présens. Il n'a formé aucune liaison avec le chah de Perse, qu'il doit haïr, soit à cause de la différence des deux sectes, soit parce que ses sujets mécontens trouvent un refuge dans la Perse, soit enfin parce que les Persans détestent les Bou-

khares, qui tiennent, comme on l'a déjà dit, plus de trente mille de leurs compatriotes dans le plus dur esclavage.

Tous les ans, le khan de Boukharie, mahométan sunnite et très-dévot, envoie au padichah des Ottomans, à Constantinople, comme représentant et successeur des califes, une somme très-considérable en argent, et des assurances de respect, d'amitié et de dévouement. Le grand-sultan y a répondu en 1818 par l'envoi d'un ambassadeur porteur de quelques livres de piété; il a été reçu avec une grande distinction par l'Émir-el-Moumenin. Depuis un demi-siècle, il ne s'est guère passé d'année sans que le gouvernement russe n'ait eu quelque réponse à donner à des diplomates boukhares. Ce sont ordinairement des marchands que leur intérêt, joint à celui de leur premier ministre, portent à demander des lettres de créance et le titre d'envoyé. Sous cette égide, ils introduisent des marchandises sans payer de droits d'entrées, et apprennent ainsi à connaître un pays devenu pour eux une source importante de richesses.

Les relations politiques de la Boukharie sont en général peu nombreuses par suite de l'indifférence de son chef. Aussi long-tems que ses revenus sont intacts, il laisse aller au hasard les affaires de l'état.

Nous dirons, en terminant ce chapitre, que les traits caractéristiques du gouvernement demi-barbare de la Boukharie sont la superstition, un certain esprit belliqueux, et l'avidité qui naît de l'influence que ce pays exerce sur les petits khanats qui l'entourent.

CHAPITRE VIII.

Mœurs et usages. — Influence de l'islamisme. — Fréquentation forcée des mosquées. — Superstition. — Ivrognerie. — Vices. — Esclaves russes. — Représailles à exercer. — Politesse et cérémonies. — Habillement. — Curiosité des femmes boukhares. — Civilisation. — État des lumières. — Langues usitées en Boukharie. — Médressés. — Sollicitude du khan pour ces écoles. — Possibilité d'introduire la civilisation européenne. — Vœu de l'auteur.

La population de la Boukharie étant composée de nomades et d'habitans sédentaires, dont les uns sont cultivateurs et les autres citadins, il en résulte une certaine diversité dans les mœurs. Les usages des nomades étant presque les mêmes chez tous les peuples pasteurs mahométans, j'entretiendrai principalement le lecteur des coutumes des Boukhares sédentaires, les seules que j'aie eu l'occasion d'observer.

Je dois cependant excuser les nomades ouzbeks-boukhares d'un reproche qu'on leur adresse trop souvent en Europe, où on les considère comme des voleurs d'hommes. La protection que le gou-

vernement boukhare accorde au commerce, un certain ordre établi dans l'administration, enfin la loi du coran qui défend à tout mahométan sunnite de posséder un esclave de sa religion, ont mis fin en Boukharie à l'usage d'enlever des hommes. Des Hindous, des Persans, des Russes, des Arméniens, arrivent avec sécurité à Boukhara, lorsque le gouvernement est persuadé qu'ils sont véritablement marchands. On ne fait de prisonniers qu'en tems de guerre; ce sont surtout les Ouzbeks et les Turcomans du canton de Mawri, qui font des expéditions contre les Persans du Khorassan.

L'islamisme exerçant une très-grande influence sur la vie domestique des peuples qui le professent, ceux-ci suivent à peu près partout les mêmes usages. Les Ouzbeks d'ailleurs sont de véritables Turcs, dont les mœurs ont beaucoup de rapports avec celles des Osmanlis de Constantinople, et tout ce que fait le calife, tout ce qui se passe à Stamboul, est admiré par les musulmans de Boukhara.

Un musulman se croit irréprochable lorsqu'il a rempli les préceptes contenus dans le coran et dans ses commentaires, qui tiennent lieu de code de lois; il reste étranger aux lois plus intimes que la conscience et l'honneur nous dictent. Les Boukhares sont très-superstitieux; le gouvernement ne né-

glige aucun moyen d'entretenir chez eux ce sentiment.

La loi qui défend aux kiafirs de porter un costume pareil à celui des vrais croyans est en vigueur en Boukharie ; d'un autre côté, les kiafirs ne doivent pas se vêtir d'une manière qui diffère trop de l'habillement usité. Ils doivent avoir la tête rasée, porter un habit long, afin de ne pas être reconnus trop facilement comme des infidèles, dont l'aspect excite chez les vrais croyans un sentiment de haine et de mépris. Le gouvernement protége le prosélytisme ; presque tous les esclaves sont forcés de se dire musulmans ; ils doivent porter le turban ; on les circoncit de gré ou de force, afin qu'ils aient du moins un signe extérieur de l'islamisme, et l'on s'imagine que l'on a fait une œuvre très-méritoire. Un Boukhare religieux croit se souiller en touchant un objet présenté par un kiafir.

Toutes les fois que des enfans me disaient *selam-aleïkoum*, salut ordinaire des mahométans, qui signifie simplement *que le salut soit sur vous*, j'entendais d'autres musulmans proférer des paroles injurieuses, et dire grossièrement à ces enfans qu'il n'est point permis d'adresser le *selam* aux infidèles.

L'intolérance et la superstition sont si générales en Boukharie, que l'on ne doit pas s'étonner

de voir les non-croyans payer plus d'impôts que les autres habitans, être plus vexés et plus exposés aux injustices. L'esprit du gouvernement est tel qu'aucune religion autre que l'islamisme ne pourrait sans doute être professée publiquement en Boukharie. Voilà pourquoi on ne doit plus chercher dans ce pays ni Guèbres, ni Nestoriens; les Juifs seuls sont parvenus, à force de souplesse, à s'y maintenir.

Le gouvernement considère la prière comme une obligation privée, et comme un devoir public. Il ne borne donc pas son action à faire régner la justice, et à veiller à ce qu'un particulier n'empiète pas sur les droits d'un autre; il cherche aussi, quoique la chose soit en opposition avec l'esprit de l'islamisme, à diriger la conduite religieuse de chacun. Tout propriétaire de maison est obligé d'aller dès le point du jour à sa mosquée; les employés de la police s'informent aux portiers des mesdjids des noms des propriétaires qui manquent à la prière; ils vont ensuite chez ceux-ci, et les chassent de leurs maisons à coups de bâtons.

Une ordonnance, dont on peut voir l'exécution tous les soirs vers quatre heures sur le Redjistan, charge deux employés de la police de chasser tous ceux qui vendent ou achètent à cette heure consacrée à la prière, et de les envoyer à la mosquée. Or, il est bon de remarquer qu'ordinairement

c'est en ce moment que le marché est le plus fréquenté. Les employés de la police ou les inspecteurs du marché, se jettent sur le peuple avec de grands fouets larges de trois doigts, et frappent tout ce qu'ils rencontrent. La foule alors devient bruyante; les uns crient, les autres rient et s'enfuient; les boutiques, les tables, les tentes sont enlevées en un clin-d'œil, et la mesdjid se remplit de pieux musulmans amenés au service divin à coups de fouets!

Toutes les idées superstitieuses dont les mahométans sont infatués, se retrouvent à Boukhara; l'astrologie par conséquent y est honorée; le khan a son astrologue, qui est allé faire ses études à Ispahan. L'usage d'immoler un bouc en mémoire de quelque ami, de quelque personne que l'on honore, ou de quelque saint, est répandu parmi les Kirghiz ainsi qu'en Boukharie. Le faîte de l'un des portiques de la mosquée de Bogowodin est orné d'une immense quantité de cornes des boucs qui ont été sacrifiés à de saints personnages.

Si tant d'Européens ajoutent encore foi à l'art mensonger de lire dans l'avenir, comment ce préjugé absurde serait-il étranger aux Boukhares? L'usage des cartes ne s'étant pas encore introduit parmi eux, quoiqu'ils en voyent en Russie et chez les Hindous, ils les remplacent par les dés; ils en réunissent quatre sur un axe de fer qui

les traverse ; ils font tourner cette machine ; et le résultat, d'après de certaines combinaisons fort compliquées que présentent les dés, fait présager le bon ou le mauvais succès d'une affaire. On rencontre à Boukhara, comme dans tous les pays musulmans, des pélérins ridiculement drapés d'un long mouchoir, portant un vase de calebasse et une canne ; on voit aussi des fous qui vont en sautillant dans les rues, et qu'on regarde comme des demi-saints.

La plupart des Boukhares ne fument pas, parce que le coran défend de prendre dans la bouche tout objet qui enivre. Ce scrupule excita le mécontentement d'un envoyé du grand-sultan, qui, faisant son entrée à Boukhara, se fit donner sa pipe par dérision. Les esclaves persans fument beaucoup, et se servent du kalian [1]. J'en ai même vu qui creusaient en terre deux trous convergens, et qui, mettant du tabac dans l'un, fumaient par l'autre, et remplaçaient leur pipe par cet expédient.

On sait que dans tous les pays musulmans l'usage des liqueurs fortes est défendu ; il n'en a que plus d'attraits, pour les jeunes gens surtout et pour les personnes les plus riches. Un assez grand nombre de Boukares âgés se livrent secré-

[1] Sorte de pipe dans laquelle la fumée passe à travers de l'eau.

tement à l'ivrognerie ; c'est toujours en cachette, et jamais on ne rencontre dans la rue un homme ivre ; il risquerait d'être puni de mort.

J'ai vu des enfans des premiers dignitaires Boukhares boire avec avidité un verre de vin, et perdre la tête en un instant. Le couch-beghi lui-même nous avoua ingénuement que, dans sa jeunesse, il s'était souvent enivré avec le khan actuel.

Toura-khan, héritier présomptif du trône, dégoûté du mauvais vin de la Boukharie, s'enivre tous les soirs avec de l'opium. Ce prince, qui, dit-on, se faisait distinguer par son intelligence et son esprit, n'a déjà plus, par l'effet de cette drogue funeste, qu'un souffle de vie.

L'un des fils du khan ayant annoncé à M. de Négri qu'il aurait une audience du khan, lui indiqua l'heure où il pourrait arriver ; et, sachant que nous faisions usage du vin, il ajouta qu'il le suppliait de ne pas arriver ivre.

Les courtisanes[1] ne sont pas souffertes en Boukharie ; l'adultère y est puni de mort.

Un jeune Boukhare de bonne famille, auquel je demandais quels étaient ses amusemens, me dit qu'il donnait des dîners pendant lesquels les es-

[1] Elles furent chassées de Boukhara par le père du khan actuel il y a une trentaine d'années. Elles étaient presque toutes bohémiennes (tchinghanèh).

claves faisaient de la musique; qu'il allait à la chasse, et enfin qu'il avait ses *djouanis* ou favoris. Je fus bien surpris du calme avec lequel il prononça ce dernier mot, qui me prouva combien on est familiarisé avec le vice le plus honteux. Il est inutile de citer d'autres exemples de ce genre.

Les khanats de l'Asie entretiennent avec les Khirghiz et avec les Turcomans un commerce d'esclaves, alimenté surtout par les brigandages de ces deux peuples nomades, et par les guerres avec les Persans. On a déjà vu que la prise de Mawri augmenta de vingt-cinq mille le nombre des esclaves persans en Boukharie, que nous évaluons à quarante mille. Cinq à six cents Russes y gémissent dans l'esclavage; ils ont été vendus par des Khirghiz ou par des Turcomans, qui s'emparent des pêcheurs naufragés sur la côte orientale de la mer Caspienne, ou enfin par les Khiviens.

Des Tchetrar, des Siapouch, des Hezaréh, et même des Géorgiens, se trouvent aussi parmi les esclaves en Boukharie. Le nombre n'en diminue guère, parce qu'on leur donne des persanes pour épouses, et que leur existence est liée à l'intérêt de leurs maîtres. Le prix d'un homme robuste est à peu près de 40 à 50 tellas (de 640 à 800 f.). S'il est artisan, par exemple, menuisier, maréchal ferrant ou cordonnier, on le paie jusqu'à cent tellas (1,600 fr.). Les femmes sont en général à meilleur

marché que les hommes, à moins qu'elles ne soient jeunes et jolies ; elles valent alors de 100 à 150 tellas (de 1,600 à 2,400 fr.). Le sort des esclaves en Boukharie fait horreur ; les Russes se plaignent presque tous d'être très-mal nourris et accablés de coups. J'en ai vu un auquel son maître avait coupé les oreilles, percé les mains avec un clou, coupé la peau sur le dos, et arrosé les bras avec de l'huile bouillante, afin de lui faire avouer par quelle route son camarade s'était enfui.

Le couch-beghi, trouvant un jour un de ses esclaves russes dans l'ivresse, le fit conduire le lendemain sur le Redjistan pour y être pendu. Ce malheureux, arrivé à la potence, fut sollicité d'abjurer sa religion, et de se faire mahométan pour obtenir sa grâce : il préféra mourir martyr de sa foi.

La plupart des esclaves russes qui étaient dans les environs de Boukhara furent enfermés, et travaillèrent avec les fers aux pieds pendant les dernières semaines de notre séjour dans cette ville. Un seul esclave russe parvint à nous rejoindre à cent verstes de Boukhara, après avoir erré pendant dix-huit jours dans le désert : durant ce tems il n'avait subsisté que d'eau et de farine. Il nous exprima de la manière la plus simple et la plus touchante les alarmes qu'il avait éprouvées en nous voyant (car il craignait que nous ne fussions des

Kirghiz, des Khiviens ou des Ouzbeks) et l'extrême joie qu'il éprouva lorsqu'il reconnut nos cosaques. Je ne saurais décrire l'ivresse du bonheur d'une dizaine d'esclaves russes que nous rachetâmes en Boukharie, et pendant le voyage. Ils répandaient des larmes de joie. Croirait-on que le gouvernement boukhare a été assez cruel pour empêcher ces russes, qui s'étaient rachetés, de retourner dans leur patrie. Ce gouvernement fanatique défendit même à ses sujets de nous vendre des Russes, sous prétexte que par là il diminuerait le nombre des prosélytes qu'il pouvait faire.

Est-il nécessaire d'avoir vu ces malheureux esclaves russes de Boukhara et de Khiva, pour être animé du désir le plus ardent de les délivrer! L'achat de ces hommes, enlevés de leur patrie en pleine paix, peut-il former un titre de possession légale? Les représailles que le gouvernement russe exercerait, en arrêtant, dans tout l'empire, les Boukhares et les Khiviens avec leurs marchandises, pour forcer ces peuples à rendre à la Russie ses sujets, ces représailles seraient-elle injustes ou sans succès? Des milliers d'hommes arrachés des frontières de la Russie ou du sein de leurs familles, ne seraient-ils pas ainsi, par cette mesure sévère, mais juste, rendus à leurs pays, à leurs parens et à leur religion?

Les Boukhares riches ont ordinairement une quarantaine d'esclaves; quelques grands person-

nages, comme le couch-beghi, en ont peut-être jusqu'à cent; car ils doivent avoir une suite nombreuse, et ils possèdent beaucoup de jardins, et d'autres biens-fonds. Il n'y a presque pas de Boukhare aisé qui n'ait un jardin hors de la ville, et une petite maison de campagne, où il va pendant les chaleurs de l'été pour respirer un air pur.

Les propriétaires afferment leurs terres ou bien les font cultiver par des esclaves. Les agrémens de la vie, les jouissances domestiques, les plaisirs de la société, sont encore très-peu connus en Boukharie. Les maisons sont froides et humides en hiver, et elles ne renferment d'autres meubles que des tapis, des couvertures et des coussins. Les seuls plaisirs qu'on goûte sont ceux qu'on peut se procurer dans l'intérieur des harem. Aucune grande réunion, aucune fête n'égaient l'uniforme et silencieuse existence d'un Boukhare.

Je n'ai jamais vu danser qu'autour d'un imbécille, et alors on chantait, en frappant avec les mains en mesure, bâ-lâ-ki-bla, comme les Tcherkesses qui chantent les syllabes â-pou-pâ-pû-pâ. La civilisation persane introduite en Boukharie par Timour, se reconnaît à quelques usages de politesse. A la mort de la première épouse du couch-beghi, femme très-respectée chez les Mahométans, les gens les plus distingués de Boukhara vinrent faire à ce ministre une visite de condoléance. Le couch-beghi, ce même jour, fit de grands cadeaux

aux parens de la défunte, et à des pauvres qui furent nourris pendant plusieurs jours. Un Boukhare qui rend visite à un autre, ne s'en va qu'après en avoir demandé la permission à son hôte, qui offre à l'étranger du thé, des fruits et des sucreries. Une grande politesse de sa part est de lui en faire emporter. Toutes les fois que nous allâmes chez le couch-beghi, il nous offrit des confitures ou des pains de sucre qu'il envoya après l'audience à notre demeure. Le khan lui-même fait aussi des présens en sucre; souvent il y ajoute un habillement complet, sorte de cadeau connu à Boukhara sous le nom de *sarpaï*. Avant d'entrer chez un Boukhare marié, on attend ordinairement pendant quelques minutes à la porte, pour donner aux femmes le tems de se retirer. La manière la plus respectueuse de s'asseoir consiste à se mettre à genoux, en s'accroupissant sur les talons et sur le gras de la jambe. Lorsqu'on veut se mettre à son aise, on s'assied comme nos garçons tailleurs, les jambes croisées devant soi.

Pour saluer, les Boukhares s'inclinent un peu, mettent la main droite sur le cœur, et prononcent le mot *khoch*. Cette politesse est souvent exagérée de la manière la plus ridicule, surtout par les esclaves : ils font le geste qui accompagne le salut, en tournant plusieurs fois la tête, la penchant vers

l'épaule gauche, soulevant les coudes, tenant les deux mains sur le cœur, souriant d'une manière presque niaise, et prononçant avec emphase le mot *khoch*, comme s'ils se pâmaient de plaisir.

En général, les habitans de Boukhara et surtout les Tadjiks, sont polis, obséquieux et rampans; la politesse des Boukhares nous frappa d'autant plus que nous venions de passer quelques semaines avec les Kirghiz, qui sont extrêmement grossiers.

La nourriture des Boukhares est très-simple: après la prière du matin, ils prennent du thé, qu'ils cuisent avec du lait et du sel, ce qui fait une espèce de soupe. Ils ne dînent guère avant quatre ou cinq heures; leurs repas consistent ordinairement en pilau composé de riz, de carottes ou de navets, et de viande de mouton. Immédiatement après le dîner, ils prennent du thé, préparé comme en Europe. Le café n'est pas en usage en Boukharie. Ils mangent avec les doigts, et ne connaissent ni les cuillers ni les fourchettes.

L'habillement du peuple boukhare se compose d'une ou de deux robes longues, en toile de coton bleue et rayée; l'une, plus courte et plus étroite que l'autre, tient souvent lieu de chemise. Ils portent presque tous un turban blanc en toile de coton, d'environ quinze ou vingt archines (quinze à vingt

mètres) de long. Les esclaves persans portent souvent des schakos de couleur; beaucoup d'Ouzbeks n'ont sur la tête qu'un bonnet en drap rouge, pointu, bordé en peau de martre. En Boukharie comme à Constantinople, certaines formes de turbans indiquent des distinctions de rang ou d'état. Tous les habitans de ce pays portent, sous de larges pantalons blancs, des caleçons courts et étroits, qu'ils ne quittent presque jamais, soit par paresse, soit par décence. Les personnes aisées se servent de khalaats en demi-soie ou en drap; les fonctionnaires publics riches sont vêtus de châles de Cachemire et de drap d'or, ce qui varie d'après le rang. Ces habits brillans d'or, ces turbans d'une blancheur éclatante, ces barbes épaisses, formaient un coup-d'œil curieux dans la cour du palais, où nous passâmes en nous rendant à notre première audience.

Dans les rues, les femmes portent une longue mantille, dont les manches se joignent par derrière, et un voile noir qui cache complétement leur visage; elles voient mal à travers de ce voile, mais la plupart en relevaient furtivement un coin, lorsqu'elles rencontraient l'un de nous : les femmes tadjiks trouvaient aussi du plaisir à nous laisser apercevoir leurs beaux yeux. Il devint à la mode parmi les dames de Boukhara d'aller regarder les Francs; l'extrémité du toit de notre demeure

était pour elles un lieu de réunion, et la limite que la décence imposait à leur curiosité. Là, moins aperçues des Boukhares, quelques jolies femmes s'offraient à nos regards, et nous admirâmes souvent des yeux noirs pleins de feu, des dents superbes et un très-beau teint. La sévérité boukhare mit bientôt fin à cette mode trop mondaine; la police prit des mesures pour empêcher les femmes de monter sur notre toit, et nous perdîmes ainsi le plaisir d'un spectacle qui égayait nos repas.

Comment ces femmes si jolies ont-elles pu se défigurer au moyen d'un anneau qu'elles passent entre les narines, et du fard qu'elles emploient, tandis que la nature les a douées de tant de charmes? Les femmes et quelques hommes se teignent les ongles en rouge avec le suc du *henné*, herbe que l'on pile. Les Persans se servent de cette plante pour teindre leur barbe, d'abord en rouge, afin qu'elle prenne ensuite plus facilement la couleur noire. J'ai vu à Boukhara des chevaux blancs dont la queue était teinte en rouge avec le même végétal. Les femmes boukhares teignent leurs sourcils en noir, et les joignent par un trait de la même couleur, fait avec une espèce de collyre; enfin, elles peignent leurs cils et le bord de leurs paupières en

noir avec du *surméh*, qu'on apporte de Caboul; c'est de la plombagine. Quelques Boukhares et les Hindous emploient le même procédé.

Les Boukhares élégans se font arracher les poils de leur barbe le long de la partie supérieure des joues, et on voit souvent ce travail occuper les barbiers dans leurs chambres ouvertes le long des rues. L'influence des habitudes nomades se reconnaît à Boukhara dans le manque d'équipages : on n'y possède point de voitures autres que les grandes charrettes dont nous avons parlé plus haut, et qu'on n'emploie jamais pour se transporter d'un lieu vers un autre. Les chameaux, les chevaux, les mulets et les ânes servent à cet usage. Un cheval porte quelquefois toute une famille; et les enfans apprennent ainsi, dès l'âge le plus tendre, à devenir bons cavaliers. Les épouses du khan sont les seules que j'aie vues monter des mulets ; elles étaient assises deux à deux sur le même animal. Elles jouissent, ainsi que les autres femmes boukhares, de la faculté de faire des visites ; un cavalier au-dessus de la classe commune se fait suivre par un homme à pied, pour tenir son cheval ; le riche emploie à cet usage un de ses esclaves, et il est triste de voir des begs aller à cheval, presque toujours au grand pas, en faisant courir derrière eux des es-

claves haletans; le pauvre se fait suivre par son fils, et va communément d'une allure plus modeste. Cet aperçu sur les mœurs de Boukharie peut faire juger que le luxe y est, jusqu'à présent, circonscrit dans d'étroites limites. Les chevaux et les vêtemens sont les seuls objets pour lesquels les Boukhares fassent quelque dépense. Leurs tapis persans sont de qualité médiocre; ils n'ont presqu'aucun meuble; jamais de pendule, rarement une montre; aucun ustensile en argent, point de vitres, des maisons mal bâties; enfin ils sont tout étrangers à l'art de se créer ces jouissances de luxe que nous savons apprécier, et dont nous avons l'habitude. S'ils n'en sentent pas encore le prix, il faut l'attribuer au défaut de civilisation, à l'influence des anciens usages, à la crainte de faire parade de ses richesses dans un état despotique, et à l'avarice, vice dominant dans ce pays. Cependant, je suis convaincu que leurs liaisons de commerce avec la Russie et l'Indoustan amèneront chez eux le goût du luxe; car il flatte trop la vanité et il a trop de charmes pour ne pas triompher de tous les obstacles.

L'antique réputation de Boukhara, comme ville savante, prouve qu'à une époque très-reculée, cette ville était un foyer de lumières. Elle

dut sans doute cet avantage au commerce et aux richesses, qui exercent toujours une grande influence sur les progrès de la civilisation. Si, comme on le prétend avec vraisemblance, les communications maritimes, facilitées par la configuration des côtes de l'Europe, ont puissamment contribué à répandre les lumières dans cette partie du monde, ne doit-on pas tirer une conséquence pareille de faits analogues? Les caravanes sont les flottes de la terre-ferme; la nation boukhare, qui les a vues affluer chez elle depuis des siècles, a ressenti les heureux effets de ces relations. Nous connaissons la splendeur de Boukhara, sous la dynastie des Samanides (896-998 après J.-C.), et l'illustration que lui valurent les sciences au siècle d'Avicenne. Samarcande alors était plus brillante encore, et son éclat ne diminua qu'à la chute des Ghaznévides (1184). Une *civilisation indigène* s'était aussi développée dans le Kharezm; Tchinghiz y mit tout à feu et à sang; et bientôt les barbares Tjaghataïs appesantirent leur sceptre de fer sur cette malheureuse contrée. Timour, qui avait, dit-on, le goût des sciences, des arts et du luxe, appela dans le Mawarennahar les savans de son vaste empire, et une nouvelle civilisation prit naissance dans la patrie de ce conquérant. C'est à cette époque qu'il faut rapporter la conserva-

tion du petit nombre de connaissances qui ont survécu aux ravages des Ouzbeks. Aujourd'hui la théologie scolastique est mise au premier rang des sciences en Boukharie, et c'est d'elle qu'on s'occupe exclusivement. Les medressés renferment un grand nombre d'écoliers, qui, pendant dix, vingt et même trente années, étudient les nombreux commentaires du Coran, et qui perdent ainsi la plus belle portion de la vie, sans développer leurs facultés : quand leur mémoire est enfin assez chargée de futilités, ils deviennent muderris ou mollas; vains de leur stérile savoir, ils regardent en pitié quiconque ne le possède pas. Des discussions oiseuses sur le sens des versets du Coran, des thèses que personne n'ose controverser, la lecture des traductions plus ou moins exactes de quelques ouvrages d'Aristote; voilà quelles sont les occupations des philosophes boukhares.

Le khan propose lui-même, de tems en tems, des questions de théologie, que des muderris, assemblés en conseil, discutent souvent en sa présence. Un muderris, d'un esprit très-délié et hardi, osa un jour s'opposer à des idées reçues, et prouver la justesse de ses opinions avec une logique très-claire. Les uléma, au lieu de lui répondre, lui signifièrent l'ordre de se taire,

s'il ne voulait pas être précipité du haut du minaret de la grande mosquée. On conçoit que cette menace mit fin à la discussion.

De même que d'autres peuples musulmans, les Boukhares ont beaucoup d'estime pour la médecine; mais ils y mêlent de la chimie, des secrets; et cette science reste stationnaire, à cause de l'opinion où l'on est que tout ce qui se trouve dans les anciens ouvrages de médecine est vrai, et ne saurait être contredit.

Un bon médecin boukhare doit, en tâtant le pouls du malade, être au fait de sa maladie, sans faire aucune question. Partageant les constitutions physiques en froides, ou chaudes, humides ou sèches, il divise les médicamens en fortifians, échauffans, débilitans ou rafraîchissans: ces docteurs ne connaissent que les artères, et n'ont pas de notions précises sur la nature des veines; ils distinguent trois artères principales, dont l'une aboutit à la tête, l'autre à la poitrine, la troisième à l'estomac. Ces idées étaient, je crois, en vogue en Europe, il y a quelques siècles. L'astronómie est à Boukhara, comme on l'a déjà dit, étroitement liée à l'astrologie. L'astrologue du khan doit lui prédire toutes les éclipses, au moins deux jours d'avance, afin de prévenir l'impression désagréable et même

effrayante qui résulterait de l'apparition de ce phénomène. L'astrologue actuel de Boukhara (car il n'y en a qu'un) sait calculer la marche de la lune; il croit que le soleil tourne autour de la terre; qu'une comète provient du choc de deux planètes, que la queue des comètes provient de ce choc, et qu'il n'y a que cinq planètes. Enfin, il est en admiration devant le système de Ptolomée, et regarde Oloug-beg comme infaillible.

Les plus savans Boukhares n'ont que de faibles notions en géographie : les cartes leur seraient encore inconnues, si un marchand n'en avait apporté deux ou trois de Russie; elles n'intéressent presque personne. Le premier ministre lui-même n'en a pas la moindre idée.

L'étude de l'histoire n'est guères plus avancée dans la Boukarie. Les austères mollas la considèrent comme une occupation profane ou au moins inutile, et les gens du monde ne s'y livrent que par délassement. Cependant il faut excepter de cette espèce de proscription des ouvrages historiques, les annales d'Iskander Zoulkarneïn (Alexandre-le-Grand), qui intéressent généralement. Un molla lit cette histoire, à haute voix, par ordre du khan, sur la place publique, où il est entouré d'un assez grand nombre d'auditeurs; après la lecture, ceux-ci don-

nent au molla une légère rétribution. Ne se croirait-on pas transporté du fond de la Boukharie aux jeux olympiques, parmi le peuple le plus civilisé de la terre!.... Ayant fait connaissance avec le lecteur de ces annales, je lui demandai des renseignemens sur la route qu'avait suivie Alexandre dans la Sogdiane et sur l'emplacement des forteresses qu'il y avait conquises. Ce molla ne sut ou ne voulut pas me répondre de mémoire; il me promit de chercher dans ses livres; il fit de sa réponse une affaire d'état, et manqua au rendez-vous convenu, sous prétexte que s'il me donnait les notions que je lui demandais, cela pourrait déplaire au khan. Cette circonspection me fit d'abord beaucoup de peine, parce que je croyais recueillir quelques lumières; cependant, je me consolai en pensant au peu de véracité des historiens persans, les seuls que les Boukhares puissent consulter, et en me rappelant que, pour ménager l'honneur de leurs ancêtres, ils donnent à Alexandre-le-Grand une origine persane.

Malgré le grand nombre de médressés ou de colléges qui se trouvent en Boukharie, la majeure partie du peuple ne sait ni lire ni écrire. La nécessité d'acquérir ces notions pour réussir dans le négoce, force la plupart des Tadjiks commerçans à envoyer leurs fils aux écoles; beaucoup de

ceux-ci vont aussi aux medressés, bien que les Tadjiks, qui sont très-méprisés, ne deviennent que très-rarement membres du haut-clergé. Les enfans des personnages distingués n'apprennent qu'à lire, à écrire et à réciter le Coran par cœur. Les fils du khan ont des maîtres qui viennent leur donner des leçons; le khan lui-même leur explique le Coran, dans des séances auxquelles assistent plus de trois cents auditeurs.

Les langues les plus usitées en Boukharie, sont le persan et le turc. La première est la langue des Tadjiks, des citadins et de tous les Boukhares un peu civilisés; on s'en sert aussi pour les affaires et pour la correspondance. L'idiome persan usité en Boukharie ne diffère que très-peu de celui qui se parle en Perse. Le langage turc, remarquable par sa rudesse, n'est employé que par les nomades ouzbeks et les Turcomans; il ressemble beaucoup à celui que portent les Kirghiz et les Tartares de Russie.

Si un khan de Boukhara voulait un jour répandre des lumières dans l'Asie centrale, il trouverait de grandes ressources dans les medressés de cette ville, en donnant de plus amples développemens au cours d'études qu'on y suit. Il parviendrait sans doute, en peu d'années, à d'heureux résultats; car en Boukharie on a l'amour de l'étude et on respecte le savoir. Fonder des écoles

est une œuvre de piété; entretenir de pauvres écoliers, un devoir; et tout le revenu que le khan tire des douanes doit être distribué aux mollas, aux muderris, aux écoliers et aux pauvres. Cette loi est scrupuleusement observée par le khan actuel, qui donne à des muderris cent et jusqu'à deux cents tellas d'appointemens, à des écoliers jusqu'à trois cents tongas, et qui enfin répand plusieurs fois par an d'abondantes aumônes. Le khan accorde lui-même souvent aux écoliers des récompenses en argent et des sarpaï, d'après la recommandation des muderris : la somme augmente à mesure que l'élève avance dans ses classes et qu'il mérite d'être nommé *ichân*[1]. Il est même d'usage que des gens riches ne refusent pas de donner à dîner et un petit cadeau en argent à des écoliers ou talib, qui se présentent chez eux sans être invités, et même sans être connus. Ce don est nommé *sadakat* ou *khaïrat*.

Timour fit à diverses medressés de grandes donations en terre, dont le dixième des revenus doit être partagé entre les élèves.

D'après ce que nous venons de dire, le lecteur concevra comment Boukhara peut contenir plus

[1] Ce mot *ichân* est, selon M. le professeur Senkowki (notes manuscrites), un titre d'honneur qu'on donne en Boukharie aux uléma d'un rang élevé.

de dix mille écoliers ou étudians, qui demeurent dans les medressés des mosquées et chez des particuliers. Or, si, de ce grand nombre d'individus qui aspirent à acquérir des lumières, aucun ne prend la véritable route pour y parvenir, on ne peut l'attribuer qu'à l'influence des préjugés, et à celle du fanatisme qu'inspire la religion musulmane. Croirait-on que Boukhara n'a pas de bibliothèque qui renferme plus de trois cents volumes? Le khan en a une d'environ deux cents volumes; et peu de medressés en possèdent. Je regretterai toujours de n'avoir pu les voir, bien qu'on m'ait assuré qu'elles ne contenaient que des ouvrages de théologie et de médecine. Il est digne de remarque que Chah-Noura-beg, ne protégeant que l'état militaire, ait supprimé les appointemens de quatre cents muderris, et diminué de beaucoup le nombre des mollas. Ce fait est curieux, parce qu'il prouve que l'influence des uléma à Boukhara n'est pas puissante, et qu'il serait facile d'y faire de grandes réformes.

Un prince boukhare, qui serait éclairé, pourrait donc exercer sur l'Asie centrale une heureuse influence, « et les lumières que l'Europe em-
» prunta de l'Asie pourraient lui être rendues,
» enrichies par les recherches et la raison des
» siècles. »

La marche progressive des lumières en Russie appelle ce vaste empire à réaliser une idée aussi généreuse. C'est à la Russie qu'il appartient de donner aux khanats de l'Asie centrale une impulsion salutaire, et de répandre sur ces contrées tous les bienfaits de la civilisation européenne.

FIN DU VOYAGE D'ORENBOURG A BOUKHARA.

CONCLUSION.

En parcourant les différens pays de l'Europe, on éprouve partout des impressions à peu près semblables. La religion, les mœurs, les coutumes, les races d'hommes sont presque les mêmes; l'aspect même de la nature se ressemble, soit qu'on voyage en Suisse ou dans les Apennins, dans le Tyrol ou dans les Pyrénées, au sud de la Crimée ou dans le nord de la Bohème. Un voyage dans l'Orient, au contraire, frappe par la nouveauté des objets, et l'intérêt qui en résulte est d'un genre tout particulier. Je me rappelle ces déserts de soixante et dix jours de marche que j'ai traversés; leur aridité, leur monotonie, la vaste étendue de leurs lacs, les rivières coulant presqu'au niveau du sol; les lits desséchés des fleuves, les effets magiques du mirage, la rareté des êtres vivans, la physionomie étrange et les habitudes nomades des Kirghiz; leurs costumes singuliers; leurs tentes de feutre, les longues files de leurs chameaux, leurs caravanes. Tout m'y paraissait nouveau; je me croyais transporté dans un autre univers. Plus loin, je

rencontrai des hommes vivant de la pêche, habitant des cabanes de roseaux, et, par leur existence sédentaire, les rapprochant de l'état de cultivateurs.

Cette traversée du désert rectifia l'idée que je m'étais faite des Kirghiz; c'est réellement un peuple grossier et presque sauvage : chez eux les usages tiennent lieu de lois, et la licence à laquelle chacun se livre, entrave la liberté de tous. Malgré la simplicité et la rusticité des mœurs, et quoique le droit du talion contribue à prévenir l'effusion du sang parmi ces peuples, il ne faut s'attendre de leur part à aucune marque de bonté ni de douceur.

Nouvel étonnement lorsque, sortant des steppes, le voyageur entre dans la partie cultivée de la Boukharie, véritable oasis où il commence à connaître ce qu'on peut désigner sous le nom de civilisation orientale; l'extrême fécondité de cette terre, et l'art avec lequel elle est cultivée, me frappèrent d'admiration. J'y vis pour la première fois des maisons bâties dans le goût asiatique, et des villages entourés de murs crénelés, précaution qui prouve que les habitans redoutent sans cesse les attaques d'un ennemi.

Je remarquai l'influence qu'exerce le pouvoir arbitraire sur les mœurs du peuple boukhare, la terreur qu'inspire ce pouvoir, et les funestes

effets de l'intolérance religieuse. La ville principale du pays est comme un monastère où le soin de faire observer les préceptes et les rites de la religion semble être la grande affaire du gouvernement.

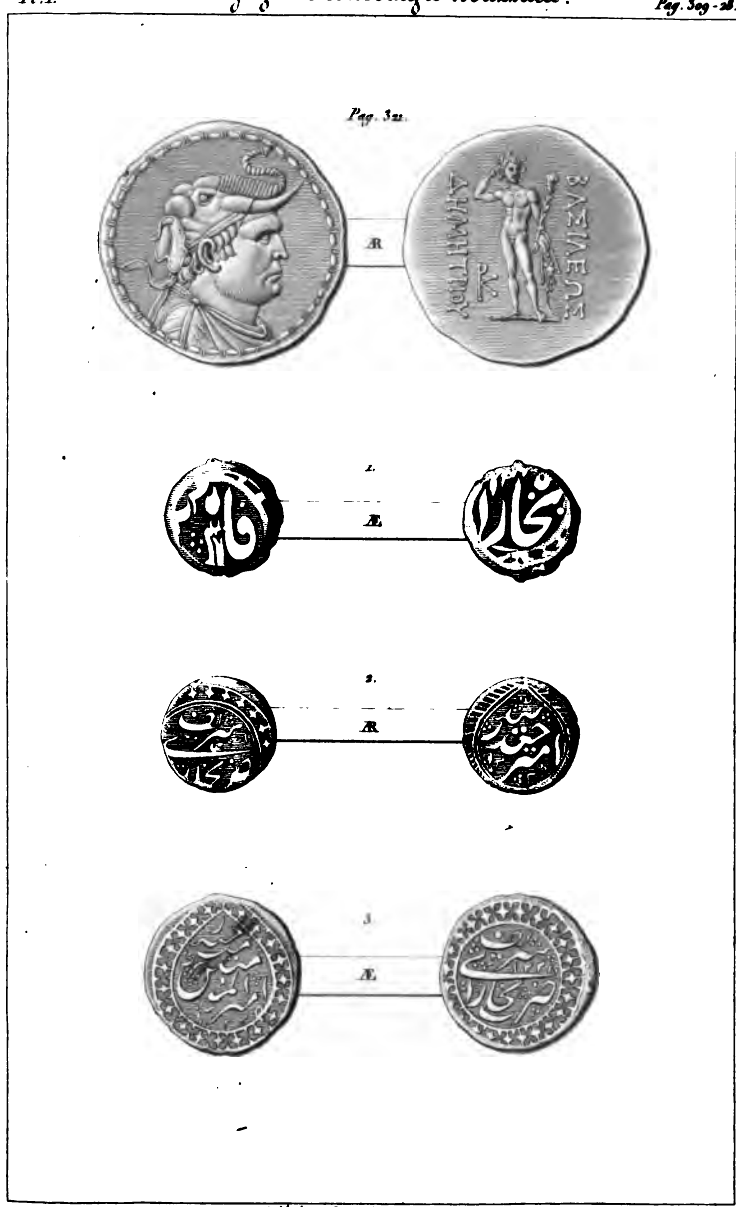
Cependant cette action de l'autorité publique n'y rend pas les hommes meilleurs ; les idées des Boukhares sont trop exclusivement dirigées vers le négoce, et leur avidité pour le gain est trop grande pour qu'ils puissent concilier le soin des affaires mercantiles avec le genre de vie monastique auquel on voudrait les assujettir.

Ce voyage a donc satisfait ma curiosité sans me laisser aucune impression agréable, sans qu'il m'en soit resté aucun souvenir consolant. Jamais je n'ai vu parmi les Boukhares un visage animé par la douce gaîté ; jamais je n'y ai été témoin d'un trait de désintéressement, d'une bonne action.

SUPPLÉMENT

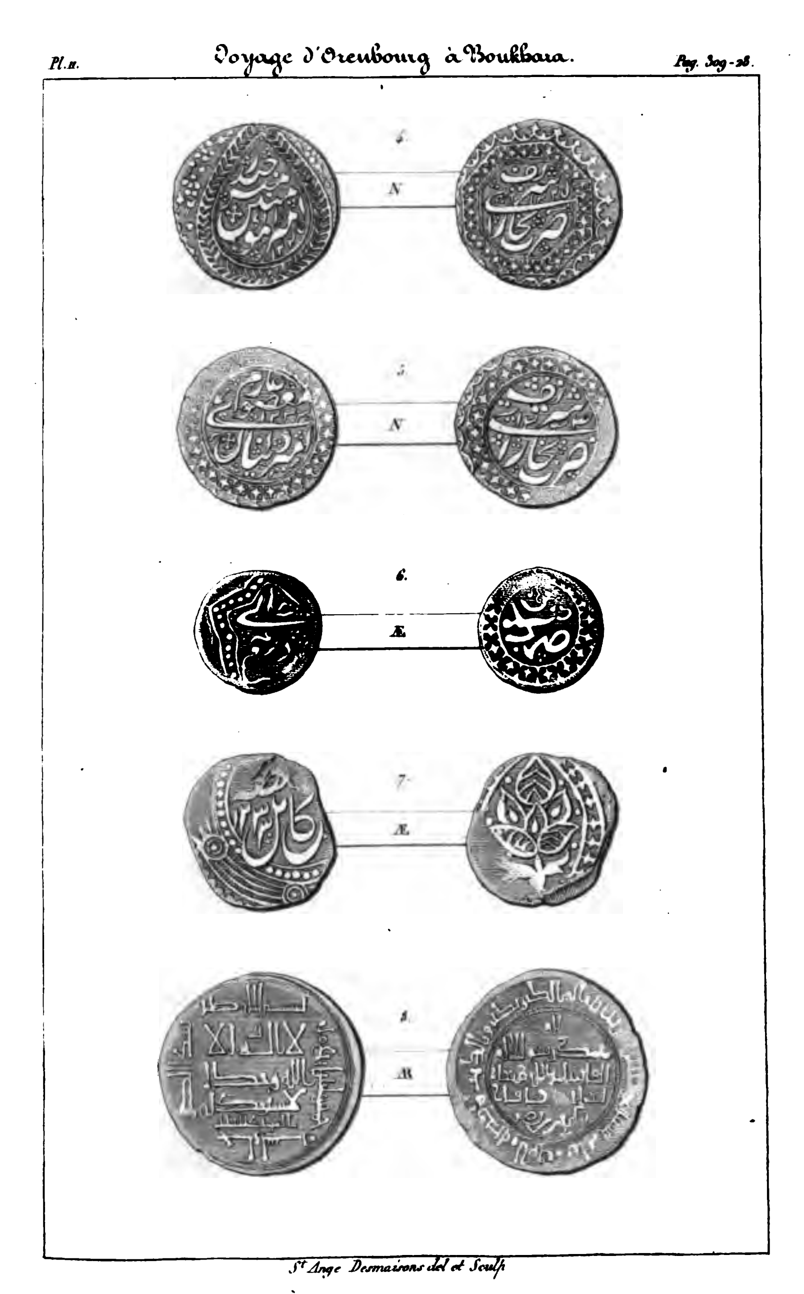
AU VOYAGE

DE M. LE BARON G. DE MEYENDORFF.



St Ange Desmaisons del et Sculp

Medaillon et Monnaies rapportés de Boukhara.



St Ange Desmaisons del et Sculp

Monnaies rapportées de Boukhara.

DESCRIPTION

DES MONNAIES BOUKHARES,

PAR M. JOSEPH-JULIEN SENKOWSKI,

Professeur ordinaire de langues orientales à l'Université de Saint-Pétersbourg [1].

I. PETITE monnaie en bronze, portant d'un côté l'inscription :

فلس ١٢٢٥ *obole*, 1225 (1810.)

Sur le revers :

ضرب بخارا ١٢٢٥ *Frappé à Boukhara*, 1225.

[1] Nous nous sommes permis d'apporter quelques changemens à l'orthographe des mots orientaux employés dans ces intéressans mémoires, afin d'éviter l'espèce de bigarrure qui serait résultée de l'adoption d'un système orthographique différent de celui qui a été suivi pour la transcription des mêmes mots dans le voyage de M. le baron de Meyendorff.

(*Note de M. Jaubert.*)

II. Tenguè ou tonga d'argent de la valeur de 80 centimes, avec l'inscription :

میر حیدر سیّد ۱۲۳۴	*Mir-Haïder seïd*, 1234 (1818.)

Sur le revers :

ضرب بخارا شریف ۱۲۳۴	*Frappé à Boukhara la sainte*, 1234.

III. Monnaie en cuivre, *poul*, avec l'inscription :

امیر المومنین میر حیدر ۱۲۲۸	*Mir-Haïder, empereur des Croyans*, 1228 (1812.)

Sur le revers :

ضرب بخارا شریف ۱۲۲۸	*Frappé à Boukhara la sainte*, 1228.

IV. Tilâ ou tella de Boukharie (طلا), monnaie en or de la valeur d'environ 16 francs, avec l'inscription :

امیر المومنین میر حیدر ۱۲۲۵	*Mir-Haïder, empereur des Croyans*, 1225 (1810.)

Sur le revers :

ضرب بخارا شریف ۱۲۲۵	*Frappé à Boukhara la sainte*, 1225.

V. Autre tella avec une inscription énigmatique ; on y lit d'un côté :

امير دنيال معصوم غازى ۱۲۳۳ *L'empereur Danial Ma'ssoumi Ghazi*, 1233 (1817.)

Sur le revers :

ضرب بخارا شريف ۱۲۳۳ *Frappé à Boukhara la sainte*, 1233.

La première de ces deux inscriptions, où l'on voit deux noms propres placés sans liaison l'un à côté de l'autre, ne présente aucun sens, ce qui doit surprendre d'autant plus, que la date qui s'y trouve exprimée appartient au règne de Mir-Haïder, souverain actuel de la Boukharie. Mais voici comment les Boukhares restituent cette inscription :

امير (المومنين مير حيدر حافد) دانيال (ابن) معصوم غازى ۱۲۳۳

L'empereur (des croyans, Mir-Haïder, petit-fils de) *Danial* (et fils de) *Ma'ssoumi-Ghazi*, 1233.

Le khan actuel de Boukhara, qui, pour augmenter les revenus de son hôtel des monnaies, change très-souvent la légende de ses pièces, fit

frapper, en 1817, des tellas avec cette inscription mystérieuse, en l'honneur de son père et de son grand-père. (Voyez le *Supplément à l'Histoire des Huns, des Turcs et des Mongols, etc.*, p. 130, 131.)

VI. Monnaie de cuivre appelée *dirhem*, avec l'inscription :

درهم عالى *Drachme royale.*

Sur le revers :

ضرب خوقند *Frappé à Khôkand.*

Cette pièce ne porte aucune date, et il est assez remarquable que le nom de *dirhem* se trouve ici appliqué à une monnaie de cuivre. *Khôkand* est la même ville qu'on appelle ordinairement *Khôkan*, et que les géographes arabes nommaient aussi *Khoukend.*

VII. Monnaie afghane, très-rare en Europe. Cette pièce, qui est en cuivre, ne présente qu'une moitié du timbre, où l'on voit le nom de la ville de Kaboul, كابل, et quelques lettres qui paraissent faire partie des mots دارالسلطنة c'est-à-dire résidence royale. On ne trouve, sur le revers, que le dessin d'une fleur ou d'une

plante ; la date est de 1233 (1817.) A cette époque, Chah-Mahmoud, le même dont parle M. Elphinstone dans son *Voyage*, régnait encore dans l'Afghanistan.

VIII. [1] « Monnaie d'argent infiniment rare et d'un grand intérêt pour la numismatique orientale : sa légende est en caractères cufiques.

» On y lit d'un côté :

لا اله الا الله وحده لا شريك له *Il n'y a d'autre Dieu que Dieu seul, unique, qui n'a point de compagnon.*

» Au bas de cette inscription qui occupe le milieu de la légende, on voit les mots المويد العدل écrits en très-petits caractères : ces deux épithètes appartiennent au nom propre, placé sur le revers. Au haut de l'inscription on aperçoit la lettre و isolée : probablement c'est un signe particulier de l'hôtel où la pièce a été frappée.

[1] La description que je donne de cette monnaie, n'est qu'une traduction de la notice que M. l'académicien de Fræhn avait composée en allemand pour M. le baron de Meyendorff.

» Cette inscription est entourée d'une autre circulaire :

بسم الله ضرب هذا الدرهم بخارا سنة خمس ثلثين اربع مية	*Au nom de Dieu. Cette drachme* (dirhem) *a été frappée à Boukhara, l'an quatre cent trente-cinq.*

» L'omission de la conjonction copulative و qui doit lier les noms de nombre entr'eux, est ici assez remarquable. Cette omission, qui n'a pu être déterminée que par le manque d'espace, est une faute contre la grammaire de la langue arabe : on dirait plus correctement وثلثين واربع ومية.

Sur le revers :

لله محمد رسول الله القايم بامر الله طنغاج بغرا (قرا) خاقان (ابراهيم) بن نصر**	*Lillah* (per Deum !)[1] *Mohammed est le prophète de Dieu. El-Caïm be-amr-illâh, Tanghadj Boghra* (*Kara?*) *khakan*, (*Ibrahim?*) *fils de Nassr.*

[1] Les mots qui, dans cette transcription, sont renfermés entre les parenthèses, sont presque illisibles sur la pièce originale.

» Cette seconde inscription, de même que la précédente, est entourée d'une autre qui renferme un verset du Coran (*chap. IX, v.* 34).

الذين يكنزون الذهب والفضّة ولا ينفقونها في سبيل الله فبشّرهم بعذاب اليم

Prédis à ceux qui thésaurisent l'or et l'argent, et qui refusent de les dépenser dans la voie du Seigneur, qu'ils subiront des tourmens affreux.

» Cette monnaie fut donc frappée l'an 435, qui répond aux années 1043 et 1044 de notre ère. A cette époque, les khans de Turkestan, qu'on appelle aussi khans de Cachghar, étaient encore maîtres du Mavarennahar ou de la grande Boukharie, dont ils furent dépouillés par Melik-chah, sultan Seldjoucide, vers la fin du onzième siècle, c'est-à-dire après environ cent ans de domination dans ce pays. C'est à l'un de ces khans turcs qu'on doit attribuer la monnaie dont nous venons de rapporter la légende.

» Si nous consultons les historiens orientaux, ceux du moins dont les ouvrages nous sont connus, nous trouvons dans les *Annales* d'Aboul-

féda des renseignemens qui peuvent être de quelque utilité, pour éclaircir les difficulés que présente cette monnaie (*Abulfedæ Ann. ed. Reiskii, III, p.* 120). « L'an 435, dit cet auteur, » Cheref-uddevlet, roi des Turcs, partagea son » empire entre les princes de sa maison; il ne » se réserva que les royaumes de Balasaghoun » et de Cachghar, et céda une grande partie » de ses possessions dans le Turkestan, à son » frère nommé Arslan-Teghïn. Son second frère » Boghra-khan, eut pour sa part les provinces » d'Otrar et d'Isfidjab; son oncle Taghan reçut » tout le Ferghanah; Ali-Teghïn enfin obtint Boukhara, Samarcande et quelques autres villes. » Cependant, nous ne trouvons sur la monnaie qui nous occupe, ni le nom de Cheref-uddevlet, ni celui d'Ali-Teghïn, quoique la pièce soit de la même année dont parle l'historien arabe. Au contraire, on y lit après le nom de *Caïm beamrillah*, khalife abbasside qui régna depuis 1031 jusqu'en 1075 de notre ère, un autre nom de *Tanghadj-Boghra-cara-khakhan.* Le mot *Tanghadj*, selon Aboulféda, Mas'oudi et divers

autres écrivains arabes, était chez ces peuples le titre de l'empereur de la Chine. On serait donc autorisé à croire qu'il faut l'entendre ici dans cette signification, et que les khans de Turkestan reconnaissaient la suzeraineté de ces empereurs, de même qu'ils avouaient, sous le rapport spirituel, la suprématie des khalifes abbassides. Toutefois, je suis porté à croire qu'il n'en était pas ainsi. Ibn-Saïd donne le titre de *Tanghadj* au souverain du Khéta ou Khataï, et l'on sait que ce dernier nom ne désigne pas seulement la partie septentrionale de la Chine, mais encore une portion de la grande Tartarie, limitrophe de cet état. Or, l'empire des khans du Turkestan s'étendait, d'après le témoignage d'Aboulféda, depuis le Sir-déria jusqu'aux frontières de la Chine. Il paraît donc plus sûr de regarder le mot *Tanghadj* comme un titre particulier de ces khans, bien que le Ferhenghi-Schou'ouri en fasse le nom propre d'un souverain de la grande Tartarie. L'acception que je lui donne est d'ailleurs pleinement confirmée par la légende de notre monnaie, où le même mot répond au titre

ordinaire de *sultan*, et où l'on rencontre aussi le titre de *khakhan*, également usité chez les peuples tartares pour désigner leurs souverains. S'il en est ainsi, nous n'aurons pour le nom propre, que les mots *boghra-cara*, nom sous lequel il faut entendre le même personnage qu'Aboul féda appelle *cheref-uddevlet* [1]. Ce dernier terme signifie proprement *la gloire* ou *l'ornement de l'état*, et n'est qu'une qualification honorifique assez commune chez les mahométans. L'on sait d'ailleurs que les khans de la Tartarie, après leur conversion à l'islamisme, avaient adopté l'usage d'ajouter à leurs noms propres nationaux des titres de ce genre, qu'ils prenaient à leur avénement au trône.

» Enfin les noms d'*Ibrahim* ou d'*Abou-bekr, fils de Nassr*, qui terminent cette inscription ne me paraissent point appartenir au nom précé-

1 Aboulféda distingue, au contraire, Cheref-uddevlet de Boghra-khan. Il nous semble donc qu'il y a ici quelque inadvertance de la part du savant auteur de la notice, ou de la part de son traducteur.

(*Note de M. Jaubert.*)

dent. Ce doit être, je suppose, le nom d'un gouverneur de Boukhara, installé par Ali-Téghïn, et qui administrait cette province pendant que ce monarque résidait à Samarcande [1]. Toutefois, nous devons avouer que le manque de renseignemens plus détaillés sur cette époque de l'histoire de la Boukharie, ne nous permet guère de donner une explication positive de cette inscription.

» L'inscription circulaire du revers de la pièce n'est pas moins remarquable ; c'est pour la première fois que je la rencontre sur une monnaie d'Asie, quoiqu'elle soit moins rare sur des pièces africaines. Elle se rapporte sans doute à quelque circonstance que nous ignorons encore. Il est possible que le prince qui a fait frapper cette mon-

[1] L'usage à peu près constant des khans ayant été, lorsqu'ils embrassaient l'islamisme, de prendre des noms de personnages considérés dans cette religion comme saints, ne serait-il pas possible que *Boghra-cara-khan* eût fait ajouter à son nom tartare les noms musulmans qu'on lit sur la monnaie en question ?

(*Note de M. Jaubert.*)

naie ait été fait prisonnier par ses ennemis, et qu'il ait voulu, par cette inscription, rappeler à ses vassaux et à ses sujets que le plus bel usage qu'ils pouvaient faire de leurs richesses, était de les employer *dans la voie du Seigneur*, pour défendre leur religion et délivrer leur souverain.»

DESCRIPTION

D'UN MÉDAILLON RAPPORTÉ DE BOUKHARIE PAR M. LE COLONEL BARON GEORGES DE MEYENDORFF ;

PAR M. KÖHLER,

Conseiller d'état de S. M. l'Empereur de toutes les Russies ; etc., etc.

UN médaillon en argent, récemment acquis dans la Boukharie par M. le baron de Meyendorff, colonel de l'état-major, nous présente un roi Démétrius de la famille des rois de la Bactriane, dont on n'avait point encore vu de médailles, et que par cette raison on n'avait pas osé compter parmi les souverains de ce pays. Voici la description de ce beau et précieux médaillon :

Buste du roi Démétrius, tourné à droite. Il est ceint d'un diadême dont les bouts flottent derrière le dos, et porte une tête d'éléphant ; sa chlamyde est attachée sur l'épaule droite.

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ. Figure nue de Démétrius debout, vue de face. La dépouille du lion tombe de son bras gauche, et dans la main il tient une massue; avec la main droite il place sur sa tête une couronne de feuilles de peuplier. A gauche, au bas, se trouve un monogramme composé des lettres ΚΡΑ. AR. 9 1/2.

La fabrique de ce médaillon est tout-à-fait différente de celle des médailles des rois de Syrie. Le goût dans lequel est travaillé le buste portant une dépouille d'éléphant, et le type du revers, servent aussi à prouver que ce médaillon n'a pas été frappé en Syrie, qu'il appartient à la Bactriane, ou qu'il est une imitation des médailles bactriennes.

Le roi Démétrius, nommé dans la légende du revers, prince plusieurs fois cité dans les anciens historiens, mais jamais qualifié du titre de roi de la Bactriane, était fils du roi Euthydème. C'est donc ce beau médaillon qui prouve que Démétrius a été investi du titre de roi.

Démétrius possédait des qualités éminentes. Lorsqu'Antiochus-le-Grand, roi de Syrie, irrité contre Euthydème, père de Démétrius, voulut

le priver du trône, Euthydème envoya son fils Démétrius pour conclure un traité que Téléas avait négocié pendant quelque tems avec Antiochus; ce dernier, frappé de la beauté du jeune Démétrius et de la noblesse de son extérieur, promit de lui donner en mariage une de ses filles, et, en consolidant le pouvoir d'Euthydème dans la Bactriane, conclut avec lui et un traité et une alliance [1]. Ces événemens eurent lieu l'an 2 de la 143e olympiade, l'an 207 avant notre ère.

Ce prince était conquérant et aimait la guerre. Ensemble avec Ménandre, roi de la Bactriane après Euthydème, il avait conquis, jusqu'à l'Hypanis, les vastes provinces qui formaient les possessions du roi Porus. De là il poussa ses conquêtes jusqu'à l'Imaüs, où se trouvent les sources du Gange; et, maître de cette contrée, autrefois le domaine du roi Sandrocotte, il se mit en possession de la Pattalène, île que forment les deux bras de l'Indus, par lesquels ce fleuve se jette dans la mer. Il soumit aussi toute l'Inde en-deçà et au-delà du Gange, et le pays des Sérès [2]. Deux villes, Démétrias [3] et Euthydémia [4],

l'une dans l'Arachosie ou l'Inde blanche, l'autre près de l'Indus, furent très-probablement bâties par ce Démétrius; il avait nommé la première d'après son propre nom, la seconde d'après celui de son père.

Nous ignorons si ces conquêtes furent commencées ou terminées du vivant d'Euthydème, ou après sa mort. Nous ne savons pas non plus quelles circonstances firent succéder Ménandre à Euthydème; si ce furent ses vertus qui lui facilitèrent l'accès du trône, et qui, après sa mort, le firent regretter de son peuple [5]. Il nous est impossible aussi de dire les causes qui privèrent du trône le fils d'Euthydème. Il vaut mieux avouer que nous sommes, sur ces questions, dans une parfaite incertitude, plutôt que d'adopter les conjectures proposées par Bayer [6], pour éclaircir ce sujet.

Il résulte cependant du peu de notions que les anciens nous ont laissées sur l'histoire de la Bactriane, que les grandes conquêtes que Démétrius avait faites, l'avaient engagé à fonder dans l'Inde un nouveau royaume dont il était le sou-

verain, et que, du vivant de Ménandre, ou après son décès, il s'était également mis en possession des contrées que ce dernier avait conquises dans l'Inde et dans son voisinage. Il paraît que Démétrius gouverna pendant plus de soixante ans l'empire dont il avait été le fondateur. Le roi Eucratide I, lui ayant fait une guerre dans laquelle la victoire pencha long-tems, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, le vainquit enfin et se mit en possession de ses immenses états [7]. La conjecture de Bayer [8], qui prétend prouver que, dans cette guerre, Eucratide fut aidé par le roi des Parthes, me paraît être plus ingénieuse que vraisemblable.

Ce médaillon de Démétrius appartient à la suite des rois de la Bactriane, puisque ce prince était fils d'Euthydème. Mais comme il est presque sûr que Démétrius n'a jamais régné dans la Bactriane, et que l'on sait qu'il fonda un nouveau royaume dans l'Inde, ce médaillon doit servir de préférence à remplir une lacune dans la géographie numismatique, celle des rois de l'Inde.

D'après le calcul très-vraisemblable de Bayer [9],

Démétrius devait avoir 87 ans lorsqu'il fut vaincu par Eucratide I. Le médaillon nouvellement découvert, présente le portrait de Démétrius dans un âge avancé ; le roi y paraît avoir entre 65 et 70 ans. Eucratide mourut peu de tems après cette victoire. Son règne fut aussi d'une longue durée, comme le prouvent deux médailles que j'ai publiées en 1822, dont l'une, appartenant à sir Gore Ouseley, le représente dans le commencement de l'adolescence [10]; l'autre, faisant partie du médaillier de l'académie impériale des sciences, le figure dans un âge très-avancé [11].

Il me paraît que le revers du médaillon nous offre la figure du roi Démétrius en costume héroïque et avec les attributs d'Hercule. La célèbre expédition d'Hercule aux Indes [12], avait engagé Démétrius à se faire représenter avec les attributs de ce héros, à cause de ses grandes conquêtes dans ce pays, et c'est pour désigner ces victoires qu'on l'a figuré plaçant sur sa tête une couronne de peuplier, arbre consacré particulièrement à Hercule, et dont les feuilles ont été très-soigneusement rendues par le graveur du coin.

Comme il a été observé précédemment, ce rare médaillon ressemble, sous le rapport de la fabrique, aux médailles de la Bactriane. Démétrius avait apparemment employé des artistes qu'il avait fait venir de ce pays.

NOTES.

---

[1] Polyb. Rel. L. XI. c. 34. p. 379-380. Ed. Schw.

[2] Strab. Geogr. L. XI. c. 11. § 1. p. 508-512. et L. XV. c. 1. § 3 .. 4-5. Ed. Tzch.

Bayer Hist. Regn. Græc. Bactr. c. XXXIII. p. 81-83.

[3] Isidor. Charac. Mans. Parth. p. 8. Huds. Vol. II.

[4] Claud. Ptolem. Geogr. L, VII. c. 1. p. 171. Ed. Mont.

[5] Plutarch. Præc. Rei publ. ger. c. XXVIII. p. 291 Wytt. T. IV.

[6] Arrian. Peripl. Mar. Erythr. p. 27. Huds. Vol. I.

Hist. Regn. Græc. Bactr. c. XXXIII. p. 85 : *Euthydemo mortuo non Demetrius rex Bactriorum evasit, sed Menander. Quod quemadmodum aliter contingere potuit, quam quod Menander successu rerum Demetrii offensus, forte et*

lacessitus, Bactriis subjugatis et Euthydemo Demetrioque pulsis regnum occupaverit, antequam vero etiam Indiae illa parte spoliavit Demetrium, in ipso cursu victoriarum decesserit? Sic Eucratides, forte ex Menandri factione, Bactriorum, Demetrius Indiae potitus est, unde postea inter utrosque bellum ortum fuit.

7 Justin. Hist. Philipp. L. XLI. c. 6. p. 691. Ed. Gr.: *Multa tamen Eucratides bella magna virtute gessit: quibus attritus, cum obsidionem Demetrii regis Indorum pateretur, cum trecentis militibus sexaginta millia hostium adsiduis eruptionibus vicit. Quinto itaque mense liberatus, Indiam in potestatem redegit.*

8 Histor. Regn. Græc. Bactr. c. XXXVI. p. 89-92.

9 Ibid. c. XXXVII. p. 92-93.

10 Serapis, I. mém. p. 3. m. 5. pl. I.

11 Serapis, I. mém. p. 3, m. 4. pl. I.

12 Arrian. Exped. Alex. III. c. 28. p. 282. 2. L. IV. c. 30. p. 287. 8. L. V. c. 3. p. 297. 4. c. 26. p. 443. 9. Ed. Schem.

Arrian. Hist. Ind. c. V. § 8. 10. p. 32. c. VIII. § 4. p. 48. Ed. Schm.

NOTICE

Sur la route commerciale de Sémi-Palatynsk à Cachemire, par les villes d'Eïléh, d'Aksou, de Iarkend et de Tibet;

Par M. le Professeur J. Senkowski.

Notre savant orientaliste, M. le conseiller-d'état C. Fræhn, ayant eu la complaisance de me communiquer l'original, écrit en persan, de la description de cette route, qu'il s'était procuré durant son séjour à Cazan, je ne saurais trouver de place plus convenable pour publier ce morceau intéressant sous le rapport de la géographie, et propre à faire connaître le dialecte persan du Mavarennahar, qu'en profitant de l'obligeante permission que m'a donnée M. le baron de Meyendorff, de le joindre à son ouvrage. Dans le texte persan, qui offrira un échantillon curieux du langage vulgaire des Tadjiks de Boukhara, je conserve soigneusement les fautes de tout genre et même celles d'orthographe, afin de mettre le lecteur en état de juger par lui-même, du degré d'instruction et de la naïveté du style de son auteur.

TEXTE PERSAN. [a]

از سمی فولات تا ایله یک ماه راه درمیان این راه
قذاق (1) می باشد ویک دریا نزدیک سمی فولات ودو
دریا نزدیک ایله می باشد درمیان راه کوه دارد وهم دشت
دارد بعد از ایله تا اق صو شانزده اورتنک می باشد ده
جای اب دارد رسیک به اق صو اق صو خوروتر از ایله می
باشد از اق صو اون (2) جانب تا یارکند شانزده اورتنک
می باشد کوه عظیم دارد تمام یخ می باشد بسیار بلندست (3)
برآمدن فرآمدن بمحست برفست بعد از ان داخل یارکند
شدن یارکند شهر کلان می باشد تمام باج بوشنه (4) همه
دریارکند بشود بعد از ان دریارکند چندروز درستی اسباب
راه کرده برآمد می روند بجانب طیط از یارکند پنج روز راه
اورتنک خطای می باشد از وی اون جانب (5) دو

(1) Lisez قزاق.

(2) Lisez آن ; les Boukhares prononcent ce mot *oun*.

(3) Les Boukhares prononcent ce mot *beland* ou *baland*; en général, le son de la voyelle *e*, se rapproche beaucoup, dans leur bouche, de celui de l'*a*.

(4) *Pochna*, mot boukhare qui signifie *maison*, *hôtel*, خانه.

(5) Idiotisme boukhare : *ez vey oun djanib*, signifie dans leur langue : *plus loin que cela*.

جانب راه کوه است عظیم میانه راه تمام سنک آب
روان بسیارست هفتاد دومرطبه (1) از این آب می کذرند
بعد ازان درمیان راه کوه عظیم می باشد نام او قرا قورن
پادشاه (2) میکویند درقدیم شهر بوده بعد ازان هفت روزه
راه بخارزمین ادم واسب را ورم می کند هوای بد دارد باز
درمیان راه کوه عظیم دارد که مدام بخست اصلا آفتاب
نمی بر آید ودریا دارد که پانزده مرطبه از دریا می
کذرند باز اون جانب چار منزل آب ندارد چوب
سوختن وعلف اسب موجود نیست هفت روز این طریقه
دواسب بار باشد ویک اسب آزوق (3) اسب می بردارند
دوادم یک اسب آزوق درکارست پنجاه روز راه می روند
مدام سنک کوه اب روان کشت وکارکس (4) نمی باشد
به نزدیک طیبط رسیدن یک کوه می باشد دومنزل برامدن
کوه غیر از کاو وقوطاس دیکر غیری نمی تواند برامدن
اسب کارنمی آید برسیدن طیبط شهر ست که تمام کوه
سرنشد شیب خانه جا کم بالای کوه خانه های رعیت همه
سرنشیب تا پایان کوه همه جوالی خانه ها دیدارها همه

---

(1) Lisez : مرتبه.

(2) Prononcez : *Cara-couren-padichah*.

(3) Au lieu de ازوقه.

(4) *Kès*, est ici pour *hitch* هیچ.

سیاهست لباس های شان همه سیاه سر تا قدم. معه (1)
پچت های (2) شان خوراک انها همه چای شیردار
ارد جو اطاله (3) بوله ماق (4) کر ده می خورند باید که
سودا کاران حاکم بینند مال‌راباح بکند از برای دیدن
حاکم رفتن شوند یک کاسهٔ چای خوری هر کدام در بغل
کرده روند سوغاتی به حاکم کرفته برند وسوغاتی را بدهند
بعد ازان در خانهٔ خود شان چای بخورند باز کشته به
خانهٔ خود می آیند باز چند روز صبر می کنند که وقتیکه
حاکم باح کرده به رهی خود جواب بدهد اکنون جواب داد
ازطیط برآمدن بست روز یک جانب بغل کوه و یک
جانب دریای کلان می باشد بعد از ان چار جای راجه
باح می کند سوداکا را سلام سوغات می دهده بعد از ان
آبادی خوب می باشد در راه اول پشتر ار کشهیر باح‌کیر
آملع مال‌را یک روز پشتر باح می کند فردای آملع مال

---

(1) Lisez مع.

(2) *Petchet*, mot russe qui signifie *cachet*, *empreinte*, *impression*, *dessin de toiles grossières*, etc. Ce mot est particulier à l'auteur de cette notice; les autres Boukhares ne s'en servent point.

(3) Lisez : اتاله, اتله ou اتلهه.

(4) Lisez : بولاماق ou بولاماج.

بسیار باشد بچپ کرده داخل شهر شك بعد ازان باج (1)
می کند از سمی فولاط تا طیبط هفت جای اسباب درستی
راه در کارست در هر شهر در هر ولایت *

TRADUCTION (2).

De Sémi-Foulat [b] à Eïléh, un mois de chemin. Dans le cours de ce trajet l'on rencontre des hordes de Cazaks [c]. Près de Sémi-Foulat coule une rivière. Deux autres rivières roulent leurs ondes auprès d'Eïléh. Cet espace est entrecoupé de montagnes et de plaines. D'Eïléh jusqu'à Aksou, l'on compte seize eurtengs, et il y a dix rivières à franchir dans cet intervalle. Aksou est plus petite qu'Eïléh. D'Aksou à Iarkend il y a

---

(1) Pour se retrouver dans ces répétitions, il faut se rappeler que les mots باج کردن, *badj kerden*, ne signifient pas seulement *payer* ou *percevoir les droits d'entrée sur les marchandises*, mais encore *enregistrer ces mêmes marchandises*, *les emmagasiner à la douane*, et en général *remplir toutes les autres formalités nécessaires*.

(2) Cette traduction a été obligeamment revue par M. le baron Andréa de Nerciat. (*Note de M. Jaubert.*)

seize eurtengs [d]. Pour arriver à cette ville, qui est considérable, et qui renferme des douanes, il faut monter et descendre au travers d'une énorme chaîne de montagnes entièrement couverte de glaces et de neiges [e], et dont les sommités sont très-élevées. L'on s'arrête quelques jours à Iarkend pour faire des provisions de bouche et des dispositions pour la route; puis l'on s'achemine vers Tibet [f]. Après cinq journées de marche, l'on atteint l'eurteng de Khataï. Au-delà de ce point, le chemin se prolonge entre deux chaînes de hautes montagnes. Le sol, entièrement de roche, est fréquemment coupé de cours d'eau. On est obligé d'en traverser en soixante et douze endroits; ensuite l'on rencontre au milieu du chemin la haute montagne nommée *Cara-couren-padichah.* Une ville s'élevait autrefois dans ce lieu. De là, durant l'espace de sept journées, les exhalaisons de la terre occasionnent des tumeurs aux hommes et aux chevaux, et rendent l'air malsain. On arrive ensuite à une autre chaîne de montagnes dont le soleil ne peut fondre les glaces éternelles [g]. Puis

se présente une rivière que l'on est obligé de traverser quinze fois. A partir de là, durant l'espace de quatre stations, l'on ne trouve plus d'eau, plus de bois à brûler, plus d'herbe pour la nourriture des chevaux. Aussi, durant les sept jours qu'on met à faire ce trajet, il faut répartir sur deux chevaux la charge d'un seul; et prendre un cheval pour porter le fourrage; de plus un cheval pour le transport des provisions de bouche de deux hommes. L'on chemine ensuite constamment pendant cinquante jours [h] sur un sol de roche, à travers des montagnes et des torrens, sans rencontrer la moindre culture. En approchant de Tibet, on trouve encore une montagne; et, durant l'espace de deux stations que la route se prolonge au travers de sa chaîne, le bœuf et le *coutas* [i] sont les seuls animaux que l'on puisse employer; le cheval n'y saurait être d'aucune utilité. Tibet est une ville qui s'étend sur la croupe d'une montagne. La résidence du gouverneur [k] en couronne la cime; les habitations des sujets couvrent ses pentes de tous côtés, et ne débordent pas sa base. L'aspect des

habitans est sombre. Leurs vêtemens de la tête aux pieds, et jusqu'à leur *petchet* (1), sont noirs. Leur nourriture ne consiste qu'en thé au lait, en bouillie de farine d'orge[l], et en boulettes de pâte faite de la même farine. Ses marchands sont dans l'obligation d'aller voir le gouverneur [m] pour qu'il taxe leur pacotille. En se rendant à cette visite, chacun d'eux met sous son aisselle une tasse à thé pour lui en faire hommage avec quelques autres présens. Ils prennent le thé chez son excellence, puis retournent à leur gîte. Ils attendent quelques jours que le gouverneur contrôle leur marchandise et leur octroie le congé de départ. L'ayant enfin obtenu, ils quittent Tibet, et durant vingt jours ils côtoyent, en cheminant sur les arètes d'une montagne, une rivière importante. Après cela, l'on arrive à Tchardjaï[n]? Le radja de ce lieu prélève un droit de douane, complimente les marchands, et leur fait quelques présens. Ici commencent de belles cultures. Un douanier se présente sur la route, un

(1) *Voyez* ci-dessus page 332, note 2.

jour avant l'arrivée de la caravane à Cachemire °. Si, en raison de la quantité des marchandises, il n'a pu lever le droit sur le tout dans le cours de la journée, il scelle les ballots de son sceau, et les taxe le lendemain après leur entrée en ville. La caravane qui se rend de Sémi-Foulat à Tibet, est obligée de renouveler ses provisions de voyage dans chaque ville et dans chaque province ; ce qui arrive sept fois dans le trajet.

NOTES

DE M. LE PROFESSEUR SENKOWSKI.

a CETTE description a été faite par un marchand boukhare, comme le prouvent évidemment plusieurs idiotismes, et l'orthographe même de la pièce. Une des particularités de l'écriture boukhare, consiste dans un trait qui ressemble à une virgule renversée, et qu'on place sous la lettre ح : on le rencontre presque toujours dans les pièces écrites dans le Mawarennahar. Ce trait est d'ailleurs le même que celui qui forme la lettre ه dans l'écriture nommée *taalik*, et il a dû avoir été imaginé pour la lettre ح, afin d'indiquer l'aspiration de cette consonne. Or, la lettre ح étant aussi bien distinguée par ce trait, que la lettre خ l'est par son point diacritique, on n'a plus besoin d'y ajouter aucun autre signe pour en former le *djim*, et, en effet, les Boukhares écrivent quelquefois cette dernière lettre sans point. On verra, par le style et par l'orthographe de cette pièce, qu'elle a eu pour auteur un homme qui savait à peine écrire. Les Boukhares sont en général très-ignorans, et les Persans modernes, leurs ennemis naturels, n'ont pas manqué d'imaginer sur leur compte certains proverbes désobligeans, comme par exemple, *il est sot comme un Boukhare; la stupidité boukhare*, hemaketi boukhari, etc. Les façons de parler des habitans du Mawarennahar forment un vaste sujet de plaisanterie pour les Persans

de l'Iran, qui cherchent toujours à tourner en ridicule leurs voisins. C'est ainsi qu'ils se servent des expressions *che'ri boukhari* ou *ché'ri chah-Tahmasi*, pour caractériser les mauvaises poésies, car le chah Thamas II composait, dit-on, de très-méchans vers.

b Cette altération du nom de la forteresse de Sémi-Palatynsk est reçue en Asie, et les Orientaux ne connaissent cette place que sous le nom de *Sémi-Foulat*.

c On dirait plus correctement Kirghiz, ou bien *Kerghez*, comme le prononcent les Asiatiques. Il n'y a que les Kirghiz de la horde moyenne et ceux de la petite qui portent le nom de Cazaks. Les dix-sept tribus de la grande horde prennent exclusivement le nom de *Kerghez*.

d *Eurteng*, mot que les Turks du Djaghataï prononcent *ortann* (avec un *n* nasal). C'est une mesure de distance connue de plusieurs nations tartares. Les Turks des Chirvanats et de l'Aderbaïdjan comptent sept à dix verstes pour un *eurteng* (1 1/2 à 2 1/2 lieues de France). Ceux du Djaghataï l'estiment de 25 à 30 verstes, et ce terme est chez eux l'équivalent des mots *menzil* ou *merheléh*, que nous traduisons par l'expression non moins vague *d'une journée de marche*. L'*eurteng de Khataï*, dont l'auteur de cette pièce fait mention plus loin, ne désigne pas un *ly* chinois, mais plutôt une mesure géographique à peu près égale à celle-ci.

e Cette chaîne de montagnes qui court entre Aksou et Iarkend n'est pas indiquée sur nos cartes. Un Boukhare de

Khokan, qui a fait plus d'une fois ce voyage, me dépeignait avec une espèce d'horreur l'aspect de ces glaces éternelles, « qui couvrent des montagnes entières sur toutes leurs » cimes, et réfléchissent les rayons du soleil avec un éclat » extraordinaire ; le voyageur croit y voir autant de monta- » gnes de cristal, چو کوه بلور می نماید. » Ce même homme, et deux autres marchands de sa nation, m'assurèrent que c'est précisément cette chaîne qui s'appelle *Mouz tagh*, موز طاغ, c'est-à-dire monts de glaces, car le mot موز a la même signification que بوز, en turk ottoman. On a donc confondu à tort sur nos cartes cette dénomination avec celle de *Cara-couren taghy*.

f Il paraît que telle est la véritable prononciation de ce nom, quoique les Orientaux l'écrivent quelquefois *Tubbet* (تبّت).

g C'est précisément l'endroit de cette chaîne, auquel on donne le nom de mont *Ténébreux*, قرانکوی طاغ *Caranghoui tagh*.

h Selon ces renseignemens, toute la longueur du voyage de Sémi-Palatynsk à Tibet, serait de cent vingt-quatre jours de marche, ce qui excéderait de vingt-huit jours l'intervalle de tems que lui assigne Mehti-Raphaïl, juif natif de Kaboul, auteur d'un mémoire que j'ai sous les yeux. Ce négociant avait parcouru cette route plusieurs fois, et il est mort l'année dernière à Tibet. Il paraît donc qu'il est impossible de calculer au juste cette distance, d'après des renseignemens de ce genre;

car il est évident que le nombre des journées de voyage, dans un pays montagneux et coupé de torrens et de rivières, doit dépendre de la saison plus ou moins pluvieuse, comme de plusieurs autres circonstances qui peuvent retarder considérablement la marche des caravanes.

[i] Espèce particulière de bœuf très-commune dans la Petite-Boukharie et au Tibet; elle se distingue surtout par une queue large et touffue que les Boukhares comparent à celle des moutons de leurs pays et de ceux de la Crimée *. C'est de la queue de ces bœufs qu'ils font les *toughs* ou touffes en crin, qui surmontent leurs étendards; et voilà d'où les queues militaires des Ottomans ont pris le nom de *coutas*, قطاس. Par la même raison, les Turks du Djaghataï appellent aussi leurs enseignes *coïrak*, *coïrouk* et *khoïrouk*, قويراق, قويروق, خويروق, c'est-à-dire *queues;* et il est impossible de ne pas reconnaître dans cette dénomination les noms de *kurahew* et *chorongiew*, dont les Russes et les Bohémiens se servent pour désigner leurs drapeaux; circonstance qui semble prouver que les étendards de ces derniers peuples étaient anciennement faits à la manière tartare.

[k] Le gouverneur, ou plutôt le souverain actuel du Petit-Tibet s'appelle *Ahbat-Mahmout-khan*. (Mém. de Mehti-Raphaïl.)

[l] *Boulamaq* (en turk *boulamadj*) est une bouillie à l'eau.

* Il existe, au Jardin du Roi, deux de ces queues envoyées par M. Raulin fils, ancien élève de l'école royale des langues orientales. (Note de M. *Jaubert*.)

Atala (en turk des Chirvanats *atalama*) est une autre espèce de bouillie, qui ne diffère de la précédente, que parce qu'on asperge d'abord la farine avec quelques gouttes d'eau, et qu'avant de la jeter dans le pot, on la frotte entre les paumes des mains, pour la convertir en petites boulettes de pâte. Ceux qui ont voyagé dans le Levant, peuvent se ressouvenir, si toutefois ils ont fait attention à la nourriture du peuple, des noms d'*assideh* et de *fetiteh*, عصيدة و فتيتة, qui désignent en arabe ces deux espèces de soupes. En persan, la première est connue sous le nom de *lekter*, لكتر; la seconde sous celui de *ach*, آش.

m D'après le Mémoire de Mehti-Raphaïl, c'est le *visir* et non le *gouverneur* qui perçoit les droits d'entrée sur les marchandises.

n Je ne sais si je saisis bien le sens de ce passage. Des Orientaux qui ont visité ces contrées *, n'ont pu me rien dire sur le *tchardjaï radjah*, et le texte est trop clair en cet endroit pour donner lieu à une correction quelconque. Au lieu de *tchardjaï*, j'aurais voulu lire *der tchehar-djaï*, c'est-à-dire, « en quatre endroits différens »; mais l'invraisemblance du fait m'interdit cette correction, d'ailleurs assez plausible.

o La ville de Cachemire est éloignée de Delhi, de vingt journées de marche. (*Mehti-Raphaïl.*)

* L'un d'eux est natif de Cachemire.

Je crois devoir joindre ici une notice sur les événemens politiques qui ont eu lieu depuis l'an 1811 jusqu'à 1817 dans le Cachemire et l'Afghanistan. Ces renseignemens, tirés du Mémoire de Mehti-Raphaïl, peuvent servir de supplément à ceux que M. Elphinstone nous a donnés sur l'histoire de ces contrées.

« Fatih-khan, serdar de Mahmoud, chah de Kaboul, homme entreprenant, féroce, et avide de pouvoir, exerçait depuis long-tems un empire absolu sur l'esprit et la personne de son souverain, qu'il tenait dans une sorte de captivité, et dans une dépendance entière de ses volontés. Jetant à pleines mains les richesses de son maître, comme celles qu'il avait ravies aux habitans du pays, il s'attacha les Afghans de Kaboul et du Candahar, et, s'étant mis à la tête d'une puissante armée qui lui était dévouée, il attaqua successivement tous les états voisins, et en soumit plusieurs. Il chercha enfin à s'emparer du Cachemire. Sa première expédition dans ce pays resta sans succès, parce que les villes de Peïchawer et d'Attok s'opposèrent vigoureusement à cette invasion, et fermèrent le chemin à l'agresseur. Désespérant d'y pénétrer de ce côté, Fatih-khan entama une négociation secrète avec Randjitsin-Radja, souverain du Pendjab, et il lui proposa de faire avec lui la conquête de cette contrée, afin de partager ensuite le royaume et les trésors du khan de Cachemire. En vertu de cette injuste convention, Fatih passa avec ses troupes dans l'Indostan, et après avoir opéré sa jonction avec les forces du

Pendjab, il tourna Cachemire, et tomba sur ce pays par le côté d'où l'on s'y attendait le moins. Ata-Mehmed-khan fut obligé de se renfermer dans la ville de Cachemire, où Fatih l'assiégea, et le força enfin à capituler. On convint que ce prince remettrait au vainqueur tous ses trésors, consistant pour la plupart en pierres précieuses, et qu'il aurait la permission de se retirer hors du pays, avec sa famille et tous ceux qui voudraient partager avec lui son exil. Le monarque détrôné se réfugia auprès de Zadi-Kamran, fils du chah Mahmoud, et gouverneur de la province de Candahar; mais il sut en même tems tromper son avide oppresseur, parce qu'il lui remit des bijoux faux au lieu des véritables qu'on évaluait à quatre-vingts millions de roupies, et qu'il emporta avec lui. Arrivé dans le Candahar, le khan employa ses trésors à s'y former un parti puissant, et à se préparer les moyens de ressaisir le pouvoir, tandis que Fatih achevait la conquête de son royaume, et que les gouverneurs de Peïchawer et d'Attok, informés du malheur de leur maître, livraient ces deux places à Randjitsin, pour une certaine somme d'argent.

» Maître du Cachemire, Fatih-khan ne songea qu'à se débarrasser de son allié. Il renvoya, sous divers prétextes, les troupes indiennes dans leur patrie, et refusa ensuite ouvertement de partager avec Randjitsin la conquête qu'ils avaient faite ensemble; mais il ne jouit pas long-tems des fruits de sa trahison, car le fils de Mahmoud-chah ayant rassemblé une

grande armée au moyen des richesses du khan de Cachemire, entra inopinément dans le pays de Kaboul, défit les troupes de l'oppresseur de son père, et le fit prisonnier. Il paraît, d'après les dernières nouvelles qu'on a reçues (en 1817), que Fatih-khan a payé de sa tête les crimes qui l'avaient rendu odieux à tous les habitans de ces contrées. »

Saint-Pétersbourg, 8 mai 1824.

HISTOIRE NATURELLE

DE LA BOUKHARIE.

HISTOIRE NATURELLE

DE LA BOUKHARIE.

GÉOLOGIE.

Description du pays compris entre Orenbourg et Boukhara, traduite de l'allemand de M. Pander, naturaliste attaché à l'expédition.

Ce mémoire n'est pas seulement destiné à décrire la surface du terrain compris entre Orenbourg et Boukhara, mais aussi les couches ou masses de roches qui se suivent dans cette direction. Il se divisera donc en deux parties, dont la première traitera des différentes espèces de roches sur cette étendue, et l'autre de la superficie du pays. Une troisième subdivision comprendra le pays de Boukhara, parce que la description doit en être séparée de celle des steppes.

Des masses de roches.

Le grès rouge compose les montagnes situées au bord droit de l'Oural dans le gouvernement d'Orenbourg; il s'étend aussi dans la steppe des Kirghiz; de façon qu'on y reconnaît, ainsi qu'à Gouberlinsk et ailleurs, que l'Oural a creusé son lit dans des roches de même nature sur les deux rives. Le minerai de cuivre qu'on trouve si fréquemment sur le bord occidental du fleuve, se rencontre dans les mêmes rapports sur la rive orientale.

Tout ce pays est d'une formation secondaire, et comme dans les terrains de cette nature les minerais ne se trouvent ordinairement qu'en petites quantités et très-parsemés, il en est de même ici pour le cuivre. A la Berdianka, au ruisseau Kizil-ovali-sou et même à cent verstes plus loin, au bord de l'Ilek, où s'étend une chaîne de ces collines de grès sous une couche de marne remplie d'ammonites, on aperçoit des traces distinctes de mines abandonnées et de *minerais*

roulés par les eaux. Ces minerais consistent en grande partie en cuivre carbonaté vert, en cuivre carbonaté bleu terreux parsemé de cuivre oxidé rouge et de malachite en petites parties dans la gangue ordinaire, composée de troncs d'arbres pétrifiés en quartz agathe grossier. Il n'y a point de doute qu'il serait facile de découvrir de nombreuses mines dans ces contrées, ainsi que dans le gouvernement d'Orenbourg, où les faits viennent souvent à l'appui de cette assertion.

Au-delà de l'Ouzoun-bourté, le grès rouge est remplacé par un poudingue dont les fragmens de quartz sont agglutinés par un ciment siliceux; il se trouve dans la majeure partie du nord de la steppe en y variant de couleur et de masse, suivant la quantité de fer qui entre dans sa composition. Les grains roulés qui font la base de cette roche, sont tantôt de quartz, tantôt de jaspe, tantôt de calcédoine, formant un mélange de blanc, de brun foncé et de noirâtre. Souvent ils disparaissent complètement, et la silice, qui servait de ciment au poudingue, se présente en grandes roches quartzeuses, qui com-

mencent en quelques endroits à se décomposer en grès. Là où ces rochers se montrèrent pour la première fois sur notre route en masses escarpées, jaillit à quelques pas de l'autre rive de l'Ouzoun-bourté une source très-ferrugineuse, qualité qui n'est pas rare dans la steppe. La rivière Temir contient du fer, ce qui lui a donné son nom (rivière de Fer), ainsi que le Kizil-ovalisou (eau près d'une plaine rouge), dont les rives sont rougies par l'oxide de fer. Mais ici cette source paraît être de quelqu'importance, et prouver que les couches de houille sur lesquelles elle coule s'étendent plus qu'elle ne le paraissent sous les rochers de quartz, et qu'elle doit ses parties ferrugineuses aux pyrites dont la houille est imprégnée.

Plusieurs morceaux de houille qu'on voyait parsemés dans ces endroits, et que l'eau y avait chariés, faisaient présumer qu'une couche voisine devait s'y trouver : nous la découvrîmes en effet non loin de là, dans un ruisseau qui reçoit les eaux de la source ferrugineuse en question. Cette houille est brune; elle offre encore visiblement les

veines, les fibres et les nœuds du bois. A environ cinquante pas de cette couche, le bord d'une rivière contenait de grands morceaux de charbons déjà changés en houille éclatante; mais comme ce bord était formé de pierres roulées par l'eau et recouvertes d'argile, par conséquent d'une formation postérieure à celle des roches qui se trouvaient auprès, ces morceaux de houille éclatante auront été détachés par hasard, entraînés jusqu'à cet endroit, où ils auront changé de nature. Des recherches approfondies sur l'étendue et la qualité de cette mine, feront voir si elle vaudrait la peine d'être exploitée. Un essai que nous fîmes sur les lieux mêmes, avec quelques morceaux de charbons, nous fait croire à l'affirmative.

Il s'est formé, vers le penchant nord-ouest des hauteurs de Bassagha, sur le poudingue dont nous venons de parler, des couches remarquables composées de chaux carbonatée grisâtre, mélangée de caillous, et remplies de coquilles univalves et bivalves pétrifiées, de bélemnites et de dents de squale. Plusieurs couches de gypse

fibreux, pur et transparent, paraissent sur le côté sud-ouest de ces collines argileuses et calcaires, sous lesquelles la roche quartzeuse déjà mentionnée ou la brèche siliceuse continuent à s'étendre.

Depuis Bassagha jusqu'auprès des monts Moughodjar, nous trouvâmes un grès blanc à petits grains, passant souvent à un quartz gris compacte, ou à un quartz pyromaque, ou rempli de petites couches de gypse et de sel, contenant des coquillages et beaucoup d'os fossiles de différentes espèces de souris.

Aux bords du Témir, ce grès contient plus de chaux, et s'y change même en marne ; à l'Emba, il devient très-dur et propre à former des pierres de taille. Plus il se rapproche des monts Moughodjar, plus il devient quartzeux.

Les monts Moughodjar, qui sont la continuation de ceux d'Oural, ou du moins de la branche à travers laquelle le fleuve Oural s'est creusé un lit entre Orsk et Gouberlinsk, doivent être considérés comme le chaînon le plus méridional de la chaîne des monts Gouberlinsk ; leur incli-

naison répond parfaitement à leur direction, d'environ quatorze degrés ouest. La continuation des mêmes espèces de roches sur les deux bords de l'Oural, prouve qu'ils appartiennent à la même chaîne, et qu'il faut regarder les monts Moughodjar comme la branche des monts Oural, qui, dans la direction de la mer d'Aral, s'avance le plus vers le sud.

Si l'on pénètre par le nord-ouest dans ces hauteurs élevées de cinquante à cent cinquante toises au-dessus de la plaine, l'on aperçoit d'abord le grünstein, dans lequel on reconnaît encore distinctement le feldspath et l'amphibole; quelques morceaux montrent plus de feldspath pur, d'autres plus d'amphibole rayonnante; en quelques endroits, le grünstein se change en grünstein-porphyroïde, qui renferme des cristaux de feldspath et des petites cellules remplies de quartz; il se montre aussi en amygdaloïde, avec des cellules remplies de chaux carbonatée. A l'est, ces collines sont limitées par du porphyre feldspathique, qui renferme des cristaux de feldspath ordinaire et des cellules quartzeuses.

Des brèches de grünstein suivent ensuite, composées de fragmens dont les dimensions varient depuis la grosseur d'un grain de sable jusqu'à celle du poing, et de fragmens de feldspath pour la plupart gris, passant au vert bleuâtre.

Nous trouvâmes le grünstein jusqu'à environ seize verstes au-delà des montagnes, où les roches quartzeuses déjà mentionnées se découvrent de nouveau, et à côté desquelles s'étendent, sur une distance de deux verstes, des rochers de syenite, de feldspath avec quartz et amphibole d'une texture granulaire. — Les roches quartzeuses de même nature que les précédentes, restent dès-lors seules et forment la base des steppes suivantes.

La plaine argileuse mêlée de sable, située entre ces montagnes et le désert de Bourzouk, n'offre rien de particulier. Aux bords du Kawoundjour, l'argile était souvent colorée par le fer. Dans les deux Bourzouk, ainsi que dans le Cara-coum et dans tous les déserts situés en deçà du Sir, de petits morceaux de tuf calcaire sont éparpillés sur les cavités, et ce tuf paraît

servir de base au sable; car il compose souvent les petites collines du désert. Au sortir du grand Bourzouk, s'élèvent des collines formées de roches quartzeuses et de brèches composées de fragmens de quartz réunis par un grès très-ferrugineux. Souvent ce grès paraît tout pur, souvent aussi il renferme des rognons de fer oxydé globuliforme qui atteignent un pied de diamètre, mais si noirs et si riches, qu'ils pourraient être utilisés comme minerai. Plusieurs collines longent le nord-ouest et le nord-est des petits Bourzouk; les premières sont formées de marne passablement dure et mêlée de coquilles marines; les secondes de grès ferrugineux pareillement plein de coquilles marines et traversé par plusieurs veines de gypse. Cette marne, qui s'étend jusque vers la mer d'Aral, forme les élévations d'Aïgour et de Sari-boulak, qui paraissent être les anciennes rives de cette mer. Termembès et les hauteurs situées auprès se composent aussi de marne qui devient très-molle et friable en beaucoup d'endroits, et qui contient une quantité innombrable de coquilles

univalves et bivalves, d'os de souris, de dents et vertèbres de poissons, de turbinites, de cardites et de dents de squale.

Auprès de la mer d'Aral, ainsi que plus loin, vers l'est, la marne se perd peu à peu, ou bien elle fait place à un grès blanchâtre, qui se change enfin en quartz blanc ou d'un gris clair. Le quartz de cette dernière couleur s'étend le long de la baie de Sir jusqu'à son embouchure, où il forme des élévations d'environ deux cents pieds au-dessus du niveau de la mer.

La contrée entre le Sir et le Kouwan, sablonneuse en grande partie, couverte de roseaux auprès de ces fleuves, a encore pour base la marne schisteuse qui s'étend dessous les plaines argileuses le long du Djan-déria jusqu'au Kizil-coum.

Les roches de ce désert consistent en poudingue d'un brun rougeâtre, dont les grains, de différentes grosseurs, sont formés d'une argile brune, qui abonde souvent en parties calcaires, blanchâtres, surtout sur les pierres détachées, et la brèche elle-même prend fréquemment l'apparence d'un calcaire grisâtre.

Au-delà du Kizil-coum, au bout de la plaine argileuse qui borde ces sables vers le sud, s'étend du nord-ouest au sud-ouest une chaîne de montagnes qui paraît être, ce que d'ailleurs on nous a assuré, une continuation des montagnes de Khiva, ou qui du moins se rattache à elles. Un grès rouge et blanc y paraît d'abord; puis des bancs de gypse d'un bleu noirâtre, traversées par des veines d'un gypse blanc, tantôt feuilleté, tantôt lamellaire, tantôt compacte; enfin un poudingue composé de gros caillous.

Les montagnes auprès des puits nommé Iouzkou-douk sont formées, en partie, de gypse d'un gris blanchâtre plus ou moins lamellaire, en partie, de grünstein traversé de veines quartzeuses. Les couches sont pêle-mêle, ce qui rend leur inclinaison difficile à reconnaître; elle paraît en général être méridionale : leur direction varie entre 65° et 85° ouest.

Plus loin, vers le sud, ces montagnes consistent en quartz agathe grossier, remplacé alternativement par un grünstein, dont les composans

sont intimement mêlés : tous deux sont traversés par des veines quartzeuses. Vers les sources de Kapkan-tach, les grains de grünstein deviennent plus gros, de manière que le feldspath et l'amphibole s'y distinguent aisément, et on remarque même que ce grünstein est traversé par des filons larges d'une toise et demie, composés de grünstein de la première espèce remarquable par son agrégation serrée.

Nous traversâmes à quarante-cinq verstes de ces endroits une branche de montagnes qui consistent en roche cornéenne, en schiste siliceux et grünstein, auxquels se joignent, vers la fin, du talc-chlorite, schisteux et du schiste argileux. La roche cornéenne et le schiste siliceux sont souvent traversés par des veines de quartz, et forment une suite de montagnes rocailleuses et nues. Vers le sud, elles sont couvertes de marne schisteuse d'un blanc jaunâtre, au-dessus de laquelle se trouve encore une argile schisteuse. Ces deux formations sont traversées alternativement par de minces couches de gypse fibreux et laminaire.

Au dire des Boukhares, ces montagnes contiennent de l'or et des turquoises. La première partie de cette opinion paraît peu vraisemblable, et ne doit probablement naissance qu'à l'effet de cette lueur scintillante qu'on voit souvent dans le grünstein, et qui provient des paillettes de mica qui s'y trouvent mêlées. La seconde est probable. On nous montra à Boukhara des turquoises qu'on dit être originaires de ces montagnes, mais d'un prix bien inférieur à celui des turquoises de Perse. Leur couleur verdâtre fait qu'on ne les emploie pas comme ornement, et qu'on ne se met pas à leur recherche.

La roche cornéenne de ces montagnes continue à s'étendre jusqu'à Caraghata, où on l'aperçoit distinctement; car il en jaillit une source sulfureuse. Autrefois cette roche n'était pas à découvert. On remarque d'abord un jaspe gris, et gris jaune; puis du grès schisteux à gros grains, mêlé de gypse laminaire; ensuite de la chaux carbonatée lamellaire, grisâtre, et en petites parties toutes blanches. C'est vraisemblablement à cette chaux carbonatée, ou plutôt au gypse, qui

est éparpillé, de même que nous en avons fait mention plus haut, sur la surface de ces contrées, et qui forme probablement des couches dans la pierre calcaire, que les nombreuses sources sulfureuses de ces contrées doivent leur origine. La pierre calcaire devient tantôt plus, tantôt moins sablonneuse, elle se transforme fréquemment d'un côté en marne, de l'autre en grès, et s'étend par Aghatma, où elle forme des chaînes de collines, sous le pays de Boukhara.

Surface de la steppe des Kirghiz.

Le sol de la steppe des Kirghiz est en général argileux ou sablonneux, à l'exception de la contrée de Cara-boutak, où il est marécageux, et de quelques vallées du Moughodjar, où l'on trouve une terre noire et fertile.

La partie septentrionale de la steppe entre Orenbourg et Boukhara, consiste principalement en argile sablonneuse ou en sable argileux, qui se distinguent par de nombreux herbages, surtout dans les endroits où l'eau produite par la fonte

des neiges séjourne plus long-tems. Il y croît un grand nombre de graminées appartenant aux genres *poa*, *stipa*, *elimus*, *carex*; de rosacées, telles que *potentilla*, *rosa*, *primus*, *amygdalus*, *spirœa*; des liliacées, *tulipa*, *allium*; des légumineuses, *astragalus*, *glycyrrhiza*, *spartium*. Quelques renonculacées semi-flosculeuses et iridées, se trouvent aussi dans ces plaines.

Déjà près de Bassagha le sol devient plus argileux, et une argile plus pure ou un sable moins mélangé couvrent dès-lors la steppe.

Tous les lacs encore existans ou desséchés, gissent sur un fonds d'argile; ils se trouvent en grand nombre au-delà du Moughodjar, souvent isolés, souvent plusieurs les uns à côté des autres. L'argile paraît surtout dans la contrée des lacs Khodja-koul, au-delà et dans les sables Bourzouk, près d'Aïgour-boulak, de Sari-boulak, de Termem-bès, où elle formait probablement le fond de l'ancienne mer d'Aral; dans le sable entre le Sir et le Kouwan, le long du Djandéria, près de Caraghata, d'Aghatma, et enfin comme dans tout le sol de la Boukharie.

La plupart des lacs de la steppe, et nommément tous ceux de la contrée des Bourzouk, qui ont encore de quelques pouces à quelques pieds d'eau, du moins au printems, se caractérisent par une quantité considérable d'acides muriatique et sulfurique contenu dans leurs parties salines. Ceux-ci forment en été, lorsque l'eau s'évapore, une croûte blanche, de l'épaisseur d'un pouce jusqu'à plusieurs pieds, qui couvre la plaine argileuse. Du muriate, du sulfate de soude et d'autres sels, se trouvent souvent isolés, souvent réunis ; quand ce dernier cas a lieu, le premier couvre le second, et il est quelquefois recueilli par les Kirghiz.

Le sol argileux devient infertile par cette abondance de parties salines, et c'est la cause qui engage les Boukhares à laisser en friche quelques espaces de terre au milieu du pays le plus cultivé. Il est remarquable qu'on retrouve toujours ce sol argileux en grandes plaines autour des déserts sablonneux et aboutissant aux collines qui entourent ordinairement ces déserts. L'espace qu'il occupe auprès de chacun d'eux, est en rapport

avec la masse de sable, de manière qu'il s'étend en-deçà et au-delà du Kizil-coum sur un espace de trente verstes et plus, tandis qu'il n'embrasse, près du Cara-coum et des Bourzouk, là où nous les traversâmes, qu'une distance de cinq à quinze verstes. Il est ici beaucoup plus fertile que dans les endroits où il forme le fond des lacs desséchés; ses parties salines sont plus considérables, elles ne paraissent qu'en quelques petits endroits, et jamais en couche, mais seulement comme une poussière blanche.

La contrée qui longe le Djan-déria se distingue particulièrement sous ce rapport; ce sol mérite notre attention, parce qu'il est de même nature que celui de Boukhara, et qu'avec une industrie et une culture pareilles, une fertilité semblable y aurait lieu, si l'on trouvait moyen d'y établir les irrigations nécessaires. Les déserts sablonneux auxquels on joint ordinairement une idée effrayante de stérilité, n'offrent pas le tableau de cette complète nudité qu'on leur attribue si souvent. Leurs collines sablonneuses sont garnies de broussailles, et les vallées ou entonnoirs dans lesquels l'eau

de la neige fondue s'assemble, font preuve, du moins au printems, par leurs herbes, et nommément les carex, de la possibilité d'une végétation qui semble même accroître annuellement. Parmi les diverses plantes de la steppe, il y en a trois qui méritent surtout quelqu'attention, sans être cependant de grande importance : une férule, une rhubarbe et une soude.

La première paraît d'abord dans le sable, entre le Sir et Kouwan, et s'étend jusqu'au pays cultivé de la Boukharie. Elle croît dans l'argile ainsi que dans le sable ; mais dans celui-ci plus fréquemment et mieux. L'odeur particulière que répandent les racines tubéreuses de cette plante lorsqu'on les brûle, pareille à celle de l'*assa fetida*, fait présumer qu'on pourrait tirer de cette plante une gomme dont l'effet médicinal serait semblable à celui de la véritable *assa fetida*.

La rhubarbe (*rheum caspicum*) mérite d'être citée ici; on la trouve déjà en-deçà des monts Moughodjar, mais ordinairement rabougrie et isolée. Elle s'étend aussi jusqu'aux frontières de la Boukharie cultivée; mais elle acquiert la plus

grande croissance entre le Sir, les monts Boukhan et Iouz-koudouk, surtout parmi ces dernières. Elle croît aussi bien dans un sol argileux que dans un sol sablonneux. Cette espèce, déjà connue depuis long-tems, n'est pas employée comme matière médicinale, parce qu'elle n'est pas aussi efficace que le *rheum palmatum* et que l'*undulatum*.

La soude (*salsola*, le saksaoul des Kirghiz) croît comme petite broussaille déjà en-deçà des monts Moughodjar; elle grandit à mesure qu'elle s'approche du midi, et atteint sa plus grande hauteur aux bords du Djan-déria, où elle devient arbre, où elle forme des bois et garnit surtout la rive droite de ce fleuve desséché. On ne saurait déterminer encore jusqu'où cette plante s'étend au sud; elle se trouve en grande quantité autour de Boukhara, où l'on en fait principalement des charbons qu'on préfère à tous les autres. Il est curieux que cette *salsola* atteigne ici une hauteur si considérable, tandis que les autres espèces de ce genre, connues sous le nom de plantes salines, ne s'élèvent qu'à la hauteur d'un à trois pieds;

elle croît dans le sable et dans l'argile; mais, dans celle-ci seulement, elle prend la forme d'un arbre, tandis que dans le sable elle ne produit que des broussailles.

Peut-être n'y a-t-il aucun animal dans la steppe qui mérite ici une attention particulière; des fouines, des gerboises, des souris, des marmottes y vivent partout dans des trous en terre; des boucs sauvages, des saigas parcourent le pays; des blaireaux, des lièvres, des renards, des loups vivent aussi dans toute la steppe; des sangliers, seulement dans les roseaux le long du Sir, du Kouwan, et près de quelques lacs; des tigres, surtout dans les bois de soude près du Djan-déria. Les oiseaux de passage sont ceux qu'on trouve principalement dans les steppes, où il ne s'arrêtent que pendant leur traversée; des oiseaux aquatiques et des marais, comme des canards, des oies et autres, y nichent auprès de de quelques lacs; des perdrix, des hochequeues, des outardes, etc., y nichent aussi, et sont souvent poursuivies par des faucons et des aigles indigènes dans ces pays.

Terrain de la Boukharie.

Il faut, pour se faire une idée juste du sol de la Boukharie, faire abstraction de l'influence qu'y a exercée une antique agriculture. Une plaine argileuse, de même nature que toutes celles qui précèdent ou qui suivent immédiatement les déserts sablonneux, forme le sol de Boukhara. On y trouve beaucoup de petits lacs salans, desséchés pour la plupart à bras d'hommes; aucun arbre, aucune plante, ne doivent être considérés comme indigènes de ce pays; le peu de plantes qui paraissent être sauvages, y ont sans doute été portées avec des semences de blé, ou par le vent, et s'y sont acclimatées. Le peu d'animaux qui s'y trouvent semblent ne s'y être rendus que depuis que ces contrées sont habitées par des hommes; car il est vraisemblable qu'autrefois tout le pays était souvent submergé par les débordemens du Zer-aschân et des lacs, ce qui devait y faire périr tous les animaux.

De même que le Djan-déria coulait dans la plaine argileuse, entre le Kouwan et le Kizil-

coum, le Zer-achân roule ses ondes à travers la plaine de Boukhara. Celui-ci serait vraisemblablement desséché comme le premier, si l'industrie rurale n'y avait pas mis d'empêchement, et le fait est que le Zer-achân, par l'élévation de quelque digue, ne parvient pas à mêler ses eaux à l'Amou; ce qui prouve que les efforts, même les plus pénibles, pour pourvoir la Boukharie d'une quantité d'eau suffisante, auraient pu être rendus vains.

La contrée autour de Boukhara n'offre presque rien de remarquable pour le minéralogiste; on peut assurer que rien n'y paraît, sous ce rapport, qu'un grès calcaire qu'on employait autrefois à border les grands réservoirs d'eau dans la ville, ainsi qu'à paver quelques rues. Nous vîmes du minerai de cuivre fort riche, tiré de Nourata, ainsi qu'une mine de plomb de l'Amou-déria, qui promettrait aussi un gain considérable; mais, n'ayant pu visiter les lieux mêmes d'où ces échantillons sont tirés, nous ne saurions nous étendre sur cet objet.

On peut affirmer avec certitude que l'Amou roule beaucoup d'or dans son fond; les Bou-

khares connaissent l'art de le recueillir, quand, au printems, les flots rapides de ce fleuve en ont détaché des montagnes orientales. Celles-ci, et nommément celles de Badakhchan, qui contiennent du lapis lazuli en grandes masses, des grenats et des rubis, renferment vraisemblablement des mines d'or très-abondantes.

BOTANIQUE.

Les steppes de l'Asie centrale, à l'est de la mer Caspienne, ne peuvent, d'après leur nature, donner naissance ni à une grande quantité, ni à une grande variété de productions organiques.

Le sol qui produit cette faible végétation est formé d'une mince couche d'argile ou de sable, imprégnée en beaucoup d'endroits de natron et d'autres sels, c'est-à-dire de carbonate de soude, d'hydrochlorate et de sulfate de soude.

Les froids rigoureux auxquels succèdent de fortes chaleurs sont autant d'obstacles à la végétation des grands arbres et des herbes proprement dites; c'est ce qui explique la rareté des bois, des prairies et même des bruyères dans ces régions. Des peupliers, des saules ou des broussailles qui atteignent la hauteur de cinq à six pieds, se réunissent quelquefois en groupes, dans de petites *oasis*, mais seulement là où quelque rivière charrie dans son cours un limon

fertile, ou bien dans les lieux où des sources d'eau douce ou même des sources chaudes arrosent le terrain pendant toute l'année, le divisent sans cesse, et y entretiennent la végétation.

Les légumineuses prédominent parmi ces arbustes. Au milieu de la végétation appauvrie des steppes, ce sont elles qui s'élèvent le plus et autant que la nature peut le permettre dans ces contrées. Les astragales (*astragalus*) et les *robinia* s'y trouvent également en assez grande quantité. Après ceux-ci, on remarque les tamariscs (*tamarix*) qui, lorsqu'ils croissent avec des légumineuses, les surpassent en hauteur et en quantité.

Parmi les plantes herbacées, on ne distingue, comme réparties généralement, que les espèces des deux familles naturelles des borraginées et des crucifères. Les plantes de la famille des borraginées sont principalement des buglosses (*anchusa*), des *myosotis*, des *onosma*, des viperines (*chium*) et des gremils (*lithospermum*). Quant aux crucifères, elles appartiennent aux genres julienne et giroflée (*hesperis*, *cheiranthus*),

moutardes (*sinapis*), arabette (*arabis*) et raifort (*raphanus*).

On trouve moins communément, quoique cependant en assez grand nombre, dans les lieux propres à la végétation, les petites plantes bulbeuses liliacées des genres *hypoxis*, *iris*, *tulipe*, antheric (*anthericum*), ail (*allium*), ornithogale *ornithogalum*), asphodèle (*asphodelus*), etc. Les oignons de ces plantes font la principale nourriture des espèces de mammifères prédominantes de ces déserts.

Parmi tous ces végétaux, on trouve isolées les plantes grasses de toute espèce, telles que les *sedum*, les joubarbes (*sempervivum*), et surtout les euphorbes.

Le calligonum de Pallas, dont l'*habitus* rappelle la galenie (*galenia africana*), habite constamment les contrées sablonneuses qu'elle couvre de ses rameaux rampans.

Elle sert dans ces contrées de principale nourriture aux chameaux, dont la frugalité se contente même des feuilles et des tiges des plantes à gousses ou à siliques.

Ces animaux aiment surtout une espèce de carex à grands fruits (probablement une nouvelle espèce), qui couvre de grandes plaines vers Boukhara, et principalement sur les versans de l'Iderteng, près de Iouz-Koudouk. C'est avec ces plantes que les chameaux apaisent la faim qu'ils éprouvent dans les arides déserts du Kizil-coum.

Cependant la végétation de ces contrées inhospitalières n'est pas entièrement dépourvue d'ornemens. Lorsque nos voyageurs à leur retour se rapprochèrent des frontières de la Russie, et qu'ils eurent dépassé les monts Moughodjar, ils trouvèrent l'amandier nain (*amygdalus nana*) partout en fleurs. Ils virent également entre le désert de Kizil-coum et la pointe nord-est de l'Aral une rose à feuilles simples (très-voisine de la *rosa berberifolia*), qui développait déjà ses boutons au mois d'avril. Enfin, ils rencontrèrent deux espèces de spirées (*spiræa*), qui cependant ne se retrouvaient pas au-delà des côtes orientales des monts Moughodjar.

Dans les terrains fertiles situés au nord de la mer

d'Aral, vers la frontière russe, croissent isolées des espèces de scorzonères (*scorzonera*), de lion-dents (*leontodon*), de valérianes (*valeriana*), de phlomides (*phlomis*) et d'asperges (*asparagus*).

On vit fréquemment sur les versans des monts Moughodjar les robiniers (*robinia frutescens*), nommés lorbas, généralement caragan; l'*atraphaxis frutescens* et les molènes (*verbascum phœniceum*). Ces plantes étaient entremêlées d'espèces d'astragales (*astragalus*), de giroflées (*cheiranthus*), de juliennes (*hesperis*), d'onosma et d'ail (*allium*). On aperçut, en revenant de Boukhara, la jolie fritillaire (*fritillaria meleagris*) en fleurs. En quelques endroits de la côte occidentale de ces monts, on vit croître l'alopécure (*alopecurus pratensis*), seule graminée que les voyageurs eussent trouvée entre Orenbourg et Boukhara. Dans les bas-fonds, au pied des Moughodjar, on trouva le scirpe (*scirpus palustris*), le *carex acuta*, et d'autres espèces de ce dernier genre.

Ce n'est qu'aux bords de l'Ilek qu'apparurent de plus grands arbres, le peuplier blanc (*popu-*

lus alba) et une espèce de saule (*salix*) d'une beauté remarquable. On y trouve aussi le chèvre-feuille tartare (*lonicera tatarica*) en fleur, probablement placé ici dans sa véritable patrie. Toutes ces dernières plantes manquaient sur les bords des rivières qui se jettent dans la mer d'Aral.

De toutes les plantes ci-dessus mentionnées, celles qui se rencontraient le plus rarement sur les bords unis de la mer d'Aral, étaient les espèces de léontice, d'éphédra et de salsifis (*tragopogon*).

L'herbier de M. Eversmann nous fournit des éclaircissemens sur l'arbrisseau saksaoul, qui est généralement répandu, et qui atteint, entre le Kouwan-déria et le Djan-déria, une hauteur de douze à quatorze pieds, et forme aussi de jolis bocages de grande étendue. C'est une tamarisc, sinon le *tamarix jongarica*, du moins une nouvelle espèce qui s'en rapproche.

Les individus de cette espèce furent trouvés en fleurs au commencement d'avril, et ils furent rangés dans l'herbier avec une désignation si précise, qu'il ne peut y avoir de méprise à ce sujet.

On voit déjà par le *Journal* de M. Eversmann que la végétation de la steppe, au sud de Djandéria, devient plus riche à mesure que l'on s'approche du territoire de Boukhara. Cela se trouve aussi confirmé par l'herbier dont l'examen prouve que les environs des puits Iouz-koudouk, des montagnes Sousiz-cara et le bassin de Cara-ghata, sont des contrées très-intéressantes sous le rapport de la botanique.

Quoique le caractère général de la végétation y soit le même, et que des formes proprement dites nouvelles ne s'y montrent point, on y remarque cependant une plus grande variété parmi les espèces; une végétation plus vigoureuse, et, dans les plantes particulières à ces contrées, une organisation plus achevée et plus complète.

Parmi les échantillons, se trouve la gigantesque férule de Perse (*ferula Persica*), la seule ombellifère de la collection.

Il n'en est pas de même de la contrée autour de Boukhara : l'auteur y séjourna dans une saison si défavorable, qu'il ne put rassembler que

peu de chose dans ce pays, qui est cependant mieux arrosé et mieux cultivé que toutes les contrées environnantes.

Néanmoins, il se procura une collection de semences des plantes cultivées dans les jardins et dans les champs, ce qui lui fournit soixante-quinze espèces ou variétés. Parmi les plantes qu'il recueillit dans les champs, la plupart accompagnent ordinairement la culture des céréales, tels que le thlaspi (*thlaspi bursa pastoris*), la drabe (*draba verna*), le gremil (*lithospermum arvense*), l'alopécure (*alopecurus agrestis*), l'adonis (*adonis autumnalis*), le sisymbre (*sisymbrium tenuifolium*), l'euphorbe (*euphorbia helioscopia*), et d'autres de ce dernier genre.

Il est difficile, relativement à la plupart de ces plantes, de distinguer si elles ont été transportées avec les graines des céréales, ou si à Boukhara elles sont plus rapprochées de leur patrie originaire que dans nos contrées.

Parmi les plantes de jardin, le gainier (*cercis siliquastrum*) semble être cultivé comme la principale plante d'ornement dans la saison des fleurs;

sa racine est employée dans les maladies comme sternutatoire.

Plusieurs espèces de pavots, de *zygophillum*, d'orobes, d'allyssons (*alyssum*), ainsi qu'une rhubarbe (*rhœum*) à grandes feuilles orbiculaires, probablement le *rhœum crassineroe*, s'y trouve aussi parmi les plantes de jardin.

Les canaux de Boukhara sont remplis de renoncules (*ranunculus aquatilis falcatus*) et de véroniques (*veronica persica*), qui croissent sur leurs bords.

ZOOLOGIE.

Les formes des animaux des landes asiatiques ont été figurées et décrites avec une si rare perfection dans les chefs-d'œuvre de Pallas, et surtout dans sa *Zoographia Rosso-Asiatica* (Petrop., 1811, 3 vol. in-4°), ouvrage qui n'est pas encore assez connu, qu'il ne reste plus qu'à glaner dans ce vaste champ; mais ce travail est trop essentiel pour être négligé lorsque l'occasion s'en présente. Le dernier recueil du docteur Eversmann renferme tant de matières pour des observations supplémentaires, et tant de découvertes zoologiques importantes, que je me suis déterminé volontiers à en donner ici un catalogue complet.

Il est bon de faire observer d'abord que ce recueil ne contient principalement que des mammifères, des oiseaux et des insectes. On ne peut guère espérer de rapporter de contrées aussi arides des poissons et des vers, habitans naturels des

lieux humides. J'ai tâché de préciser les noms des animaux autant qu'il était possible, et je ne donne pour neuf que ce qui a dû me paraître tel, après une confrontation scrupuleuse avec les matériaux dont je pouvais disposer. Les remarques que j'y ai ajoutées ont trait, la plupart, aux questions des tems les plus modernes, et supposent bien des choses comme étant déjà connues: c'est pourquoi je dois moins espérer de plaire au public en général que de rendre service à quelques-uns de mes compagnons d'étude.

I. *Mammifères.*

Une étendue de pays si grande, si monotone, sans montagnes ni vallées, sans bois ni prairies, sans marais ni bruyères, sur lequel on ne trouve que des surfaces nues, isolées, où des lacs salés, plats, alternent avec des plaines de sable, et où les buissons tiennent le premier rang parmi les végétaux, ne peut guère produire que des quadrupèdes nains, que de ces espèces qui, dans des cavernes creusées par elles-mêmes, trouvent de l'abri contre les changemens de la

température, et qui se contentent pour toute nourriture de racines et de bulbes.

La souris est ici dans sa véritable patrie, et peu de pays en présentent d'aussi nombreuses variétés. Des *marmottes*, des *souslics* ou *zizel*, des *hamster*, des *campagnols*, des *rats-taupes* (erdgraber), des *rats*, et des *loirs à longs pieds* alternent ici suivant que le terrain varie en dureté, en sécheresse ou en profondeur.

On ne voit point dans ces contrées d'*écureuils*, ces légers habitans des forêts; de *lagomys* (lièvres siffleurs) qui ne se tiennent que sur les montagnes couvertes d'herbes, ni enfin de *porcs-épics*, ni de *castors*, qui se plaisent dans les rivières et les marais.

Parmi les animaux *rongeurs*, le seul *lièvre baikal* (baikahase) s'associe ici avec la *souris*, attirée sans doute par quelques siliqueuses d'une espèce particulière. Il n'y a qu'un petit nombre d'animaux carnivores et d'une grandeur à pouvoir se nourrir d'animaux nains, savoir: des *renards* de plusieurs espèces, des *martres*, des *belettes*, des *putois*.

Outre ceux-ci, les demi-carnassiers, le *blaireau* et le *hérisson*, se nourrissent ici de racines, de baies, ainsi que de scarabées et de hannetons, qui se multiplient beaucoup dans ces contrées. Les *sangliers* même y vivent, suivant Pallas, principalement de souris et de leurs provisions, qu'ils déterrent dans leurs trous. Voilà toute la *faune* mammifère de ces landes.

Catalogue des mammifères envoyés par M. Eversmann, avec des remarques de M. Lichtenstein.

1° *Lepus tolai.* Pall. *le lièvre baikal.* L'excellente description que Pallas[1] a faite de cet animal ne laisse rien à désirer. Le signe le plus caractéristique de cette espèce est sans doute que ses oreilles ne sont noires que sur leur bord extérieur vers leur pointe. La saison a peu d'influence sur la couleur de sa fourrure; cela est confirmé par notre individu, qui ne paraît pas être d'une couleur plus claire que celui qu'a décrit Pallas, quoiqu'il ait été pris en hiver.

2° *Arctomys bobac.* Schreb. Lin. Gm. A. Bai-

[1] Nov. Spec. Quadrp. eglirium ordine, p. 17. Zoograph., p. 149.

back Pall. *Bobac* ou *marmotte de Pologne*. Il est également connu par les écrits de Pallas. Nos individus ont été trouvés à l'angle nord-est du lac d'Aral; ils diffèrent beaucoup de grandeur entre eux. Les plus petits ont seize pouces de long, y compris la queue; les plus grands en ont vingt-un à vingt-deux.

3° *Arctomys fulvus* N. [1] très-ressemblant au baibak; il n'a que treize pouces de long, dont trois pour la queue, et des doigts minces, mais beaucoup plus longs que ceux du baibak. L'ongle du pouce surtout est singulièrement allongé. Le poil est d'un jaune-brun luisant, le duvet gris de cendre. Il fut déterré le 31 octobre près la rivière Kuwaodchour.

4° *Arctomys leptodactylus* N. est encore plus petit. Le corps de huit pouces, la queue de deux pouces et demi de long, les doigts extrêmement minces et longs, au point que le pied de derrière depuis le talon jusqu'à la racine des ongles des doigts du milieu a presque le quart de la longueur du corps, tandis que chez le baibak et le souslic

[1] Animal nouveau.

(*ziesel*) il n'est long que de la huitième partie. D'ailleurs, la plante du pied n'est pas nue, mais couverte, ainsi que le dessous des doigts (excepté les deux du milieu), de poils serrés, roides et assez longs. Toute la fourrure est composée de poils longs, serrés et soyeux, d'un jaune d'or luisant sur tout le dos; mais le duvet qui accompagne le poil est noir; le côté du ventre est blanc. Le sommet de la tête est gris-brun; cette couleur s'étend vers le nez en angles aigus; elle est coupée par bandes blanchâtres qui occupent la place entre le nez et l'œil, et sur cette bande un trait noir s'étend depuis l'angle intérieur de l'œil jusqu'à la lèvre supérieure. Le dessous de la queue est noir-luisant et bordé de blanc; le dessus est de même couleur que le dos. Au pouce du pied de devant, il a un ongle fort, obtus et recourbé en-dessous.

Cette espèce nouvelle et intéressante fut prise près Caraghata, source chaude à cent quarante verstes en-deçà de Boukhara, pendant le retour; elle fouillait le sable sous les buissons de la steppe sablonneuse.

5° *Arctomys mugosaricus* N. Longueur huit pouces, queue un pouce, sans ongles aux pieds de devant. La plante du pied de derrière est large, courte, et n'est longue que d'à peu près la dixième partie du corps. M. Eversmann le regarde lui-même comme étant d'une espèce particulière, différente du souslic (*ziesel*), auquel il ressemble du reste complétement. Il a été rencontré dans les monts Moughodjar.

6° *Arctomys citillus*. Schreb. Pall. Zoogr. *Souslic* ou *ziezel*. C'est exactement le *baibak* en petit dans toutes les proportions du corps. Nos plus grands individus ont neuf pouces de long, et la queue a un pouce un quart; elle est garnie de poils courts. Les plus petits, sans doute plus jeunes, ont six pouces, et les poils de la queue sont plus longs : aussi sont-ils d'une couleur plus claire, surtout à la partie du dos la plus rapprochée du cou.

Des individus que nous avions reçus auparavant d'Orenbourg sont plus bigarrés; ils ont sur le dos des dessins en travers, ondulés en manière d'écailles. Ceux-ci, pris presque tous dans la steppe

entre l'Aral et les hauteurs de Moughodjar, ressemblent complétement au *souslic* de Bohème, de Silésie et de Posen.

L'on sait, par les ouvrages de Pallas, combien le *souslic* ou *ziesel* de Sibérie varie par la grandeur, par la longueur de la queue et par la couleur. Cependant cet observateur exact ne fait nulle part mention d'une différence marquante dans les proportions du corps, telle qu'elle se présente ici dans quelques-unes des espèces dont je viens de parler comme d'espèces nouvelles. Il regarde comme une suite de la différence des sexes une petite variation dans la longueur des pieds de derrière, qu'il trouva en mesurant exactement deux individus de sexe différent (*Nov. Spec.* p. 146.) Il serait donc à propos d'examiner à l'avenir scrupuleusement sur un nombre d'individus aussi grand que possible, jusqu'à quel point ces proportions peuvent être sujettes à des changemens, et si cette variation remarquable dans ces animaux peut aller jusqu'à voir disparaître entièrement l'ongle du pouce, ainsi que cela semblera vraisemblable à bien des personnes, d'après

l'espèce que je viens de présenter sous le n° 5. Quant au n° 4, c'est certainement une espèce particulière; mais pour le n° 3, j'ai encore bien des doutes sur ce point.

Si l'on juge que l'*arctomys fulvus* n'est qu'une variété plus petite du *baibak*, ou une plus du souslic, alors il ne se trouvera en effet aucune différence extérieure entre ces deux espèces, et elles doivent se confondre complétement, à moins que le caractère intérieur des bajoues ne soit plus regardé comme constant [1].

J'éclaircirai entièrement ailleurs, dans une monographie particulière, les espèces suivantes de *gerboises* (springmause), les *dipus* et les *mériones*, en les confrontant avec ceux que j'ai reçus anciennement de l'Oural, de l'Égypte et de la Nubie. Ici je ne ferai mention que de deux

[1] Il est cependant assez remarquable que, suivant Pallas, la grandeur des bajoues diffère autant, dans les souslics de Sibérie, elles se prolongent le long du col, au point qu'on pourrait y introduire facilement le pouce, tandis que dans ceux des provinces méridionales de la Russie elles sont si petites qu'elles ne contiennent qu'à peine une fève.

observations préliminaires, savoir : 1° que les deux genres adoptés, les *dipus* et les *mériones*, ne peuvent être séparés par aucun autre caractère artificiel que par celui-ci : les *dipus* ne touchent jamais la terre que des trois doigts du milieu des pieds de derrière, tandis que les *meriones* posent tous leurs cinq doigts sur la terre ; 2° que l'incertitude qui a régné sur ce point jusqu'ici, provient surtout de ce qu'on a admis que la plupart de ces espèces étaient originaires aussi bien des déserts d'Afrique que des steppes de l'Asie.

Jusqu'à présent je n'ai connaissance d'aucune espèce qui soit commune à ces deux parties du monde, quoiqu'il paraisse assez vraisemblable que les espèces égyptiennes aient fort bien pu se répandre dans l'Arabie, mais d'où il n'a pas encore été apporté d'individus en Europe.

7° *Dipus telum* N. une des espèces *à trois doigts*, se rapprochant du *dipus sagitta*, mais de la moyenne grandeur.

Nos plus grands individus ont cinq pouces depuis le museau jusqu'à la queue ; celle-ci, qui n'a pas de blanc à son extrémité, est longue de

six pouces, et bordée de noir à son dernier tiers. Les tarses ont un pouce un quart et les doigts sept à huit lignes de longs. Ces derniers sont garnis en-dessous de poils noirâtres durs et médiocrement longs ; ils ont de forts tubercules aux articulations de l'ongle. Tous ces individus furent pris dans les environs du lac d'Aral au retour de l'expédition.

8° *Dipus lagopus* N. a aussi trois doigts. Le corps est long de quatre pouces un quart ; la queue, de même longueur, non compris un bouquet de poils blancs qui en déborde la pointe. Avant cette pointe, le côté en-dessus de la queue est couvert, l'espace d'un pouce, de poils noirs. Les tarses ont un pouce et demi de long et les doigts trois quarts de pouce, et sont couverts en-dessous de poils serrés, longs, roides et blancs, qui forment comme une brosse. Les tubercules de la dernière phalange ne sont que de médiocre étendue. Le pelage de la partie supérieure du dos, ainsi que celui du côté extérieur des cuisses est de couleur isabelle claire ; vers la partie postérieure du dos, où le poil est remar-

quablement long et doux, il porte des pointes brunes, et contre la peau il est d'un gris cendré. Tout le dessous est blanc, ainsi qu'une bande qui passe depuis la queue pardessus le haut de la cuisse. Les *oreilles* sont de moyenne grandeur, et les plus longs poils de la moustache longs de trois pouces. L'on n'a pris qu'un seul couple de cette belle espèce près du lac Cameschli au retour. Sans doute c'est cette espèce que Fischer appelle *dipus jerboa*, et pour laquelle il cite les *dipus, jaculus* et *sagitta* de Lin. Gm.: ce qui peut-être n'est qu'une méprise. J'en juge par la diagnose: « *Pe-* » *dibus posticis tridactylis, villosis, Auriculis* » *capite fere brevioribus;* » ce qui ne s'accorde avec aucune des espèces rapportées dans ce voyage-ci.

9° *Dipus pygmœeus*. D. Jaculus. var. minor. Pall. Nov. Spec. quadr. p. 292. Je ne puis pas appliquer ici avec certitude le nom de *Dipus Acontion*. Pall. Zoogr. I. p. 182, parce qu'il ne résulte pas bien clairement de ce que dit Pallas, qu'il ait voulu parler de cette variété de son *jaculus* ou bien de la variété moyenne, puisqu'il

ne fait plus aucune mention de celle-ci dans tout le cours de son dernier ouvrage, d'ailleurs si plein de mérite. Mais ce qu'il dit brièvement de son D. *Acontion*, cadre parfaitement avec les deux variétés, plus petites, du *dipus jaculus*.

10° *Dipus platurus* N. Espèce nouvelle très-remarquable, de trois pouces et demi de long; les oreilles presqu'aussi longues que la tête; la queue, longue de trois pouces, n'est ronde que vers sa base, ensuite elle s'élargit en augmentant jusqu'au milieu, où elle a quatre lignes de large; applatie par en haut en forme de lancette, elle se termine vers le bout peu à peu en une pointe arrondie, à laquelle se trouve un petit bouquet de poils noirs très-courts et divisé en deux parties. Les pieds ont cinq doigts, les tarses ont cinq lignes de long et les doigts cinq à six lignes; leurs paumes sont remarquablement fortes et médiocrement comprimées. La couleur, les formes et les proportions du corps sont pareilles à celles de l'espèce précédente. Cet unique individu fut pris au Kouvan-déria.

11° *Meriones tamaricinus* N. Mus tamar. Pal. Glir. et Zoogr. Dipus tamaric. Lin. Gm. Nos individus cadrent parfaitement avec l'excellente description de Pallas. Ils ont été pris en janvier près Boukhara, et ils avaient déjà leur robe de printems douce et propre, et la queue garnie de longs poils, auxquels on ne peut cependant apercevoir que de légères traces de demi-anneaux colorés. Un individu que notre musée possède de la succession de l'immortel Pallas, a la robe d'automne plus sale, des poils hérissés, et la queue moins garnie de poils

12° *Meriones meridianus*. N. Mus longip. Pall. Glir. Dipus meridianus. Lin. Gm. et Pall. Zoogr. Ce joli petit animal, découvert également par Pallas, n'est connu jusqu'ici que par sa description, et ne se trouve que je sache dans aucune collection d'histoire naturelle (si ce n'est peut-être dans le cabinet impérial de St.-Pétersbourg). Il ne sera donc pas hors de propos de faire observer que sa description est très-exacte, mais que la figure qu'il en donne n'est pas très-fidèle, vu que cet animal y est représenté comme trop lourd ou peu agile.

D'ailleurs, il est étonnant qu'un observateur aussi pénétrant que Pallas ait pu ranger cette espèce dans le genre des *dipus* (*Zoogr.* I. p. 182.), tandis qu'il associe la précédente aux souris (ce mot pris dans un sens spécifique), et qu'il dit lui-même que le *mus tamaricinus* ne saute pas, mais qu'il avance en courant. La figure donnée par Seba, et que Pallas cite comme étant de l'espèce des *Meriones meridianus* (*Thesaur.* II, tab. 19. fig. 2.), et sur laquelle est fondée aussi le *mus longipes* Lin., ne peut dans aucun cas être rapportée à cette espèce, non parce que cet animal doit être originaire d'Amérique, sur quoi on ne peut s'en rapporter à Séba, mais parce que les proportions du corps, qui, sur le propre témoignage de Pallas, doivent avoir été exactement dessinées d'après l'individu qu'il avait vu en Hollande, diffèrent trop du nôtre. Nous en dirons davantage dans la dissertation détaillée sur cette famille.

13° *Meriones opimus* N. Espèce remarquablement lourde et grasse; les oreilles sont courtes; il a cinq pouces de longueur. La queue est forte

et longue de quatre pouces ; elle a une houppe brune à la pointe. Dans aucun auteur je ne trouve de description semblable, mais nous possédons encore une espèce nouvelle venue d'Égypte, qu'il est difficile de distinguer de celle-ci.

14° *Cricetus phaeus*. Pall. Zoogr. Mus phaeus. Pall. Glir. Je remarque un petit ongle à la verrue du pouce que Pallas n'a pas aperçu. D'après cela, il reste peu de différence entre cette espèce et le *Cricetus arenarius*. Pall. qui paraît n'être qu'un individu plus jeune. Le nôtre surpasse de trois quarts de pouce en grandeur la mesure que Pallas en donne; mais pour le reste sa description cadre parfaitement avec celui-ci. Cet individu a été trouvé auprès de la rivière Kouwandchour.

15° *Georychus talpinus*. Mus talpinus. Pall. Glir. Spalax murinus Pall. Zoogr. La ressemblance de cet animal avec l'espèce analogue si commune au Cap de Bonne-Espérance (Geor. capensis) est frappante ; à l'exception de la tête, la couleur est aussi la même. Trouvé près du puits Chor-koudouk.

16° *Hypudaeus migratorius.* Mus lemmus Var. minor obensis. Pall. Glir. (tab. XII. B.) Il est hors de doute que cette espèce asiatique est suffisamment distincte du *Lemming* de Norwège, par son peu de grandeur et par son pelage, qui est d'une seule couleur. La description que Pallas donne d'une variété plus petite, cadre parfaitement avec notre individu; seulement il est un peu plus grand, et se rapproche en cela davantage de son *Mus torquatus* (Glir. tab. XI. B.), qui est aussi caractérisé d'une manière très-douteuse, comme une espèce particulière, uniquement à cause de son collier et de la petite différence de grandeur. Au contraire, notre individu, qui tient exactement le milieu entre ces deux espèces, me fait croire que, rapprochées dans une même patrie, dans une même demeure, elles doivent n'en faire qu'une. Trouvé sous des buissons de karagan (*robinia fructescens*) à Talaschbai.

17° *Hypudaeus oeconumus.* Mus oecon. Pall. Glir. Lin. Gm. Myodes oeconomus. Pall. Zoogr. *La souris des racines* (Sibirische wurzelmaus) *de Sibérie.* Cette espèce, devenue célèbre

par ses grandes migrations et par les riches provisions de racines aromatiques qu'elle range dans ses bâtisses contruites avec art, se rapproche beaucoup de notre souris des champs (*hypudœus arvalis*). Cependant une tête plus petite, un museau plus pointu, les oreilles plus grandes, une queue plus courte et le côté du ventre d'un beau gris foncé, la distinguent suffisamment. Elle paraît être très-répandue, mais seulement dans les contrées septentrionales; car aussi nos individus ne furent pris qu'à la fin du voyage près d'Orenbourg.

18° *Hypudaeus lagurus*. *Mus lagurus*. Pall. Glir. Lin. Gm. *Myodes lagur.* Pall. Zoogr. *La souris à queue velue* (rauhschwankige maus); sa grandeur est très-peu déterminée, comme chez toutes les espèces de souris asiatiques: nos plus grands individus ont quatre pouces et demi de longueur, et les petits, qui sont probablement les plus jeunes, n'en ont que deux et demi. Pallas leur donne trois pouces et demi de long. Les plus grandes sont les plus foncées en couleur. Pris sur la frontière de Russie.

19° *Mus sylvaticus.* Lin. C'est notre *grande souris des champs* (grosse feldmaus), avec une légère différence dans la longueur de la queue, ce qui ne suffit pas pour la regarder comme une espèce nouvelle. Elle fut prise dans le voisinage du petit lac Koul-koudouk.

20° *Mus lineatus.* N. Nouvelle espèce, distinguée par sa grandeur et par sa forme de la grande souris des champs; la queue est de la même longueur que le corps. Depuis la nuque jusqu'à la queue, s'étend sur le dos une raie étroite d'un noir foncé; deux autres, plus larges, mais moins foncées, s'étendent à ses deux côtés en direction oblique depuis la racine de la queue vers les flancs, et elles se confondent petit à petit sur le devant avec le gris-brun qui est la couleur principale de l'animal. Les oreilles sont gris-jaune, et à chaque côté se trouve une grande tache noire. Les petits sont d'une couleur plus claire, sur laquelle les trois raies dorsales foncées tranchent plus vivement. Le côté du ventre est gris-clair. Trouvée près du ruisseau Ouzoun-bourteh.

Pallas, en parlant du *mus striatus* Lin. dit qu'il

ne l'a pas vu lui-même, qu'il a entendu parler des souris rayées qui paraissent dans les contrées basses du Caucase. Peut-être est-ce cette espèce. *La souris rayée de Séba* (Thes. I. p. 22. tab. 21. fig. 2) est une espèce des Indes-Orientales, et l'on ne peut douter de la vérité de son origine par tout ce qui en est dit dans le texte.

21° *Sorex pulchellus*. N. *Musaraigne* (spitzmaus), qui appartient aux plus petites de cette espèce. Elle est, avec le *sorex pygmæus* Pall., le plus petit de tous les quadrupèdes connus. Sa longueur depuis la pointe du nez jusqu'à la racine de la queue n'est que d'un pouce dix lignes; la queue est longue de neuf lignes; les pieds de derrière depuis le talon jusqu'à l'extrême pointe des ongles ont six lignes de long. La couleur des côtés est blanc de neige, et le dos gris d'ardoise. Le poil gris-clair commence sur le front au-dessus du museau longuement avancé, presque nu, et au-dessus des longs poils de barbe. Il devient de plus en plus foncé en allant vers le derrière de la tête, et enfin sur le dos qui est d'un gris-noir. Ces poils du dos sont bordés

d'une manière tranchante par la couleur blanche des côtés, et cesse aussi, coupée en une bande droite à trois lignes avant la racine de la queue, en formant ainsi un parallélogramme complétement régulier, qui se trouve encore embelli par une tache blanc de neige longue de six lignes et large d'une demi-ligne, placée exactement dans son milieu et qui est également éloignée de la nuque et de la queue. Les yeux sont sur la limite de la couleur foncée, et les oreilles, aussi d'un gris d'ardoise, sont placées en partie sur la portion blanche et sur la portion foncée du poil de l'animal. Tout indique que cet individu est adulte, et la grande régularité du dessin ne permet pas de supposer que ce ne soit qu'une variété blanche du *Sorex pygmæus*. Il a été pris, le premier mai, dans le désert sablonneux où il avait son nid parmi les roseaux.

22° *Erinaceus auritus*. Pall. Lin. Gm. *Le hérisson à grandes oreilles*. Dans les individus les plus grands, la couleur du pelage du ventre de cet animal est d'un blanc presque pur, ce qui, suivant Pallas, ne doit être propre qu'aux jeunes.

C'est aussi la seule différence que je puis trouver entre ces individus et ceux d'Égypte qui sont bruns en-dessous. Ils furent tous pris près du lac d'Aral.

23° *Mustela putorius.* Lin. *Le putois* de la belle variété, décrite par Pallas, comme étant celle de Sibérie, dont le pelage d'hiver est jaune clair, à pointes brunes, seulement sur l'arrière-dos, mais dont la poitrine et les pieds sont bruns et la pointe de la queue de la même couleur; malheureusement M. Eversmann ne nous a pas marqué le jour où cet animal fut tué. Nous ne pouvons donc pas dire si par hasard nous n'avons pas devant les yeux une espèce particulière, vu que Pallas lui-même assure que le dessin si marqué de ces animaux leur reste en Sibérie, en toute saison. Mais si ces animaux ont été rencontrés dans une contrée aussi méridionale, au printems, ayant encore leur prétendu pelage d'hiver, alors leur identité avec le *putois* commun est très-douteuse.

24° *Meles vulgaris.* Cuv. *Le blaireau commun.* Il ne diffère en aucun point de celui d'Europe.

25° *Vespertilio discolor.* Natter. *La chauve-souris bicolore.* Elle paraît être nombreuse dans la moyenne Asie ; nous l'avions déjà reçue auparavant de M. Eversmann, de Flataust sur l'Oural.

26° *Vespertilio pipistrellus.* Schreb. *La chauve-souris naine.* Toutes deux ont été omises dans la *Zoogr. ross. Asiat.* par Pallas.

Parmi les quatorze espèces de mammifères que le docteur Pander a apportés, et dont M. Fischer a publié le catalogue, j'en trouve quatre qui ne nous ont pas été envoyées par M. Eversmann, savoir : *Lepus Ogotona, le lièvre siffleur*; *Mus betulinus, la souris des bouleaux*, qui n'est longue que d'un peu plus de deux pouces; *Mus arvalis, le campagnol ou la petite souris des champs*, et *Mustela Martes, la marte des arbres*, individu qui ne paraît pas correspondre complétement avec la description de celui d'Europe.

II. OISEAUX.

Quoique les oiseaux n'appartiennent guère à un terrain entièrement circonscrit, à cause de la facilité de leur déplacement, et qu'ainsi il est dif-

ficile de déterminer quels genres appartiennent à telle ou telle contrée, cependant les landes de tous les grands continens ont un caractère assez marquant, eu égard aux formes particulières des oiseaux qu'elles produisent. Les gallinacées et les oiseaux coureurs sont les espèces dominantes, auxquelles se joignent tout juste assez d'oiseaux de proie pour se nourrir de ceux-là, ainsi que de souris; c'est pourquoi il y a abondance d'oiseaux du genre *corbeau* qui s'en nourrissent, ainsi que de scarabées et de hannetons. Mais les oiseaux des bois et des Alpes en sont entièrement exclus; tous les autres y passent accidentellement, ou sont attirés, ainsi que plusieurs sortes d'oiseaux de marais et nageurs, par les lacs salés grands et petits. Il n'y a donc ici ni *grives* ni *oiseaux chanteurs*, mais bien des *bergeronnettes* de beaucoup d'espèces; peu de *pinsons* et de *bruants*, mais d'autant plus d'*alouettes;* point de lourds *coqs de bruyère* et de *gelinottes des bois*, mais d'autant plus de *perdrix à longues ailes* et de *gangas*. Les plages basses surtout paraissent peuplées de *pluviers* et de *vanneaux*, dont, d'après Pallas,

beaucoup d'espèces et de variétés appartiennent à ces contrées. Du reste, nous n'apprenons pas qu'il paraisse ici et dans les plaines plus méridionales encore, des *autruches*, comme Xénophon en a vu en Asie. Les *outardes* paraissent aussi ne pas habiter ici, du moins, certainement pas la *grande outarde*, mais bien suivant les apparences l'*outarde naine*, vu qu'elle est très-commune au Caucase. Voici les oiseaux que M. Eversmann a recueillis dans son voyage.

1° *Falco albicilla*. Lin. *Le pygargue* ou *aigle à queue blanche*. Un jeune mâle d'une teinte remarquablement foncée. Les plumes de la queue sont entièrement brun-noir et marquées seulement dans le milieu de quelques taches blanches. L'individu est singulièrement petit ; il a à peine trente pouces de long.

2° *Falco rufus*. Lin. Gm. *Le milan des roseaux*. Un vieux mâle en robe de printems, quoiqu'avec un plumage très-frais et point du tout effacé. Les plumes de la tête et de la nuque sont d'un blanc plus pur ; des pointes brun foncé se voient sur la poitrine. Tiré dans les roseaux près le lac d'Aral en avril.

3° *Falco tinnunculus*. Lin. *La cresserelle*. Une femelle avec un plumage entièrement usé et passé, tel qu'il devient souvent aux oiseaux dans les contrées privées d'arbres et éclairées. En mars, près Boukhara.

4° *Strix brachyotos*. Lath. *Le hibou des marais à oreilles*. Un mâle, d'une couleur aussi très-passée. Dans un pays si riche en souris, l'on devait bien s'attendre à trouver cet oiseau d'ailleurs si répandu. Pallas le décrit très-exactement dans la Zoogr. ross. as. sous le nom de *strix ægolius*.

5° *Strix cops*. Lin. *Le scops* ou *petit duc*.

6° *Corvus corax*. Lin. *Le corbeau*.

7° *Corvus frugilegus*. Lin. *Le freux* ou *la fragonne*. Les plumes du nez s'y trouvent bien distinctement, mais les côtés de la mâchoire inférieure et la gorge sont usés à nu, sans doute parce que cet oiseau retire sa proie d'entre les roseaux et les racines des plantes, mais ne creuse pas la terre.

8° *Corvus Panderi*. N. *Podoces Panderi*. Fischer. Cet oiseau, dont M. Fischer forme un genre particulier à cause de son bec légèrement courbé,

est, au reste, par son *facies* et son plumage, un véritable *geai*. Tant que l'on n'aura pas créé des genres différens de toutes les espèces du genre *Corvus*, qui diffèrent les unes des autres par le bec, ce qui me paraît inadmissible, cet oiseau ne pourra être séparé de ce genre.

Cet oiseau a le plumage léger, aérien, du geai *C. glandarius ;* ses longues plumes du sommet de la tête et de la nuque, et beaucoup de ressemblance avec lui jusque dans la distribution des couleurs. Tout le côté du dos est d'un beau gris de cendre clair jusqu'à la racine de la queue, qui, comme chez l'autre, est couvert de plumes du coccix blanches et laineuses. La gorge est blanche ; sur le cou inférieur, une tache large, noir foncé ; le reste du bas-ventre, gris-rougeâtre mat (complétement comme à l'autre), mais les plumes de l'anus sont blanches ; les dernières plumes de la queue inférieure, sont également blanches, singulièrement longues (autre conformité). A la place de la raie noire à la joue du *geai*, il sort ici une raie noire du bec supérieur en passant devant l'œil, sous lequel elle disparaît

bientôt. Les plumes du nez sont grises : proche derrière elles, et immédiatement au-dessus de cet autre trait noir, en commence un blanc qui va vers l'œil, l'entoure tout-à-fait, mais ne se prolonge pas loin derrière lui. Tout le plumage est noirâtre à la peau, comme chez tous les autres geais. Les ailes ont la forme arrondie des ailes du geai, et les pennes ont entièrement les mêmes proportions (après une exacte confrontation). Toutes les pennes des ailes sont noires à leur racine; plus haut, elles sont blanc de neige, et celles de devant sont de nouveau noires sur le dernier tiers avant la pointe. Les tubes sont noirs, et ce n'est que dans les pennes secondaires qu'elles prennent à la pointe la couleur blanche des barbes; ces dernières deviennent de plus en plus noires vers l'intérieur sur la barbe inférieure, de façon que celle-ci est à la fin toute noire avec une bordure blanche au bout. Les plumes recouvrantes sont noires à leur racine et blanches dans les derniers deux tiers de leur longueur, mais elles ne recouvrent pas tout-à-fait le noir des pennes secondaires, de sorte que, lorsque les

ailes sont fermées, il se dessine deux jolies bandes noires dirigées en biais sur l'espace blanc. La queue est arrondie; toutes les plumes en sont noires pur, et elles ont à leur côté supérieur le reflet métallique du plumage du corbeau. Les tarses sont proportionnellement un peu plus longs que ceux du geai. Ils ont ici la septième partie de toute la longueur, et dans le geai ils n'en ont que la huitième. Les serres sont plus fortes et plus puissantes dans la même porportion. L'ongle du doigt du milieu est passablement allongé, ceux des doigts latéraux sont médiocrement courbés, et celui du pouce l'est très- fort; leurs pointes sont aiguës, nullement usées; cet oiseau n'est sans doute pas souvent sur la terre, quoiqu'il doive sans doute courir mieux que notre geai. La longueur totale de l'oiseau depuis la pointe du bec jusqu'au bout de la queue est de neuf pouces et demi; celle de la queue est de trois pouces deux tiers. Les ailes remployées vont jusqu'à sa moitié. Les tibia ont un pouce neuf lignes, les tarses un pouce cinq lignes, le doigt du milieu dix lignes de long; les pieds et le bec sont noirs.

Celui-ci est d'une forme particulière et distincte ; la partie inférieure est presque toute droite, mais la supérieure s'abaisse avec une courbure très-distincte, et dépasse l'inférieure aussi bien de sa pointe arrondie que de ses bords. Vu d'en haut il offre quelque chose de celui de l'étourneau ; le profil présente le bec un peu raccourci du coucou. Celui qui est habitué à classer les oiseaux d'après leurs becs, sera obligé de placer celui-ci à côté du *Turdus saxatilis*, merle de roche, car c'est la même forme de bec, seulement moins prolongé que dans le *C. graculus*. Ainsi donc cet oiseau prouve que le genre *Pyrrhocorax* n'est pas tout-à-fait conforme à la nature, car comment pourrait-on y faire entrer le *geai?* Quoi qu'il en soit, il est certain que cet oiseau-ci est la découverte ornithologique la plus intéressante de ce voyage, et M. le docteur Pander mérite bien l'honneur qu'il porte son nom. Notre individu fut tué pendant le voyage, en allant au commencement de décembre dans le désert Kisilkoum.

9° *Coracias garrula*. Lin. *Le rollier d'Europe*, avec un plumage superbe.

10° *Lanius excubitor.* Lin. *La pie-grièche grise.*

11° *Lanuius minor.* Lin. Gm. *L'écorcheur.*

12° *Saxicola stapazina.* Temm. *Le merle italien ;* individu plus jeune, à tête et nuque rouge-gris et paupières blanches. Aux plumes de la gorge, noires, on voit çà et là des pointes blanches fines. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que toutes les pennes de la queue, sans en excepter les deux du milieu, sont blanches au premier tiers et noires aux deux derniers tiers (toutes à longueur égale). L'on se tromperait beaucoup, si pour cela on voulait en faire une espèce particulière, car je trouve, dans tous les *saxicoles*, l'étendue du noir et du blanc variable, et le blanc s'avançant avec l'âge, de façon que l'on trouve des individus vieux de *S. leucura* (*turdus leucurus* Lin. Gm.) dans lesquels la bande noire du bout des pennes de la queue a disparu entièrement. Cet individu unique fut tué, le 3 avril, au pied du mont Ildertau ; c'était un mâle.

13° *Saxicola oenanthe.* Temm. *Le merle à dos gris.*

14° *Sylvia coerulecula.* N. *Motac. coerulec.*

Pallas. *La gorge-bleue de Sibérie*, distinguée de la gorge-bleue d'Europe, en ce que l'étoile entourée de bleu, de la partie inférieure du col, n'est jamais blanche, mais toujours d'un rouge de rouille foncé. Aux individus jeunes, la gorge et le col sont blancs; ce dernier par-ci par-là moucheté de rouge de rouille, et bordé d'un cercle ponctué de noir. Pallas assure que les femelles n'ont jamais la gorge bleue. Il ne regarde au reste cette espèce que comme une variété de la *Sylvia suecica;* même il ne paraît pas se rappeler qu'à celle-ci la tache du milieu du cou inférieur est blanche. La longueur des tarses varie remarquablement dans cinq individus que j'ai devant moi; sur l'un ils mesurent quatorze lignes, sur un autre à peine douze, les autres les ont de treize lignes de long. Ceci rend indécis si l'on doit séparer la *suecica* en deux espèces d'après la longueur différente des tarses.

15° *Sylvia caligata*. N. est une espèce nouvelle différente de tous nos *becs-fins européens*, que Pallas décrit sous le nom de *motacilla salicaria*, avec beaucoup d'exactitude; je la désignerai en

deux mots en disant que c'est elle qui ressemble le plus à la *fauvette des roseaux* (*sylvia arundinacea* Lath.), surtout dans son plumage de jeunesse; mais elle s'en distingue dans les points suivans : sa longueur depuis la pointe du bec jusqu'au coccix n'est que de deux pouces cinq lignes; la queue est longue de deux pouces une ligne. Le bec est beaucoup plus petit et moins allongé, et n'a que cinq lignes et demie de long depuis l'angle d'ouverture; la hauteur de la patte est de neuf lignes, son côté antérieur est sans aucune trace de division; il est entièrement enveloppé d'une seule pièce de corne, jusqu'à la racine des serres. J'ajouterai encore, pour la distinguer complétement de la *S. arundinacea* jeune, avec laquelle elle s'accorde dans la couleur foncée du dos et dans la forte couleur de jaune de rouille du côté d'en-bas, que la structure des ailes en est différente, en ce que la seconde penne des ailes n'est égale en longueur qu'avec la sixième, et que la troisième, la quatrième et la cinquième sont les plus longues, tandis que chez l'autre la cinquième est déjà plus courte que la seconde : aussi les qua-

trième et cinquième pennes deviennent visiblement plus étroites vers la fin de la barbe extérieure. Il est encore important de faire remarquer que les pattes sont de couleur très-claire, et que notre individu fut tué le 2 mai (par conséquent dans son plumage de printems), dans les buissons près de l'Ileck, où les couleurs de la S. arundinacea d'un an, sont déjà beaucoup plus pâles.

16° *Motacilla flava*. Lin. *La bergeronnette jaune*.

17° *Motacilla citreola*. Pall. Lath. *La bergeronnette à tête jaune*. Pallas l'a décrite avec le plus de détails dans la *Zoogr.* I. p. 503, sous le nom de M. Citrinella. Elle est d'ailleurs assez reconnaissable. Je ne veux ajouter que quelques observations. Nous possédons un individu que Pallas a lui-même donné au musée de Berlin sous le nom de M. *Citreola*, auquel non-seulement il manque le demi-anneau noir sur la nuque, mais dont aussi le dos n'est pas gris, mais vert-olive, qui passe, vers le coccix, à un vert serin vif. Celle-ci est sans doute une femelle dans sa robe d'automne, car les trois individus de la couleur la plus ordinaire que M. Eversmann nous a envoyés

sont, d'après son examen, tous des mâles. Il est donc étonnant que Pallas qui, comme il dit, a vu un grand nombre de ces oiseaux, ne fasse pas mention de ces couleurs, en disant simplement que chez la femelle l'occiput est à petites raies brunes et blanches, dont il n'y a aucune trace sur le nôtre. — Le plumage de cet oiseau est comme celui de tous ceux de son espèce, noir à la peau, et cette couleur se trouve non-seulement cachée sous les plumes de la tête, mais des plumes isolées d'entr'elles, surtout vers la nuque, sont bordées extérieurement, et pointillées de noir. Ces individus furent tués en mars près de Boukhara.

18° *Motacilla melanocephala* N. Espèce nouvelle. Tout le haut de la tête depuis le bec jusqu'à la nuque, et aux deux côtés jusqu'à deux lignes au-dessous des yeux est noir mat ; sur la nuque cette couleur passe bientôt à celle de vert olive, qui couvre le dos entièrement, et ne devient un peu plus claire que vers le coccix : les plumes noires qui recouvrent la queue sont aussi bordées de vert. Tout le côté d'en-bas est

d'un jaune foncé de renoncule, qui ne perd pas de son intensité jusqu'aux dernières plumes de la queue : seulement au-dessous du bec, il y a une tache blanchâtre. Pour le reste, cette espèce ressemble en forme et en couleur exactement à la *boarula*, avec laquelle l'espèce précédente aussi est conforme au même degré. Je suppose donc que cet individu diffère du précédent, non par l'espèce, mais seulement par un âge plus avancé; c'est aussi ce que j'ai voulu faire entendre dans mes observations sur le n° 17. Cependant ce qui m'empêche de le soutenir avec certitude, c'est, d'une part, le silence complet de Pallas, et d'autre part, que cet oiseau fut tué dans la même contrée que ces trois mâles. Il faudrait donc admettre un changement insensible continué pendant plusieurs années dans cet oiseau, tel que nous ne le connaissons pas dans les autres espèces avec une telle précision. L'autre femelle mentionnée ci-dessus, qui a servi à M. Temmink à une description de cette espèce, serait-elle d'après cela aussi d'un âge plus avancé?

19° *Moticilla alba*. Lin. *Mot. albeola*. Pall.

Zoogr. *La bergeronnette blanche.* Nos individus ne diffèrent des ordinaires qu'en ce que le noir de la gorge, du derrière de la tête et des plumes est bien plus luisant et plus foncé ; mais ces derniers ont une bordure blanche de neige bien plus large qu'elle ne l'est à la *bergeronnette commune,* ce qui aussi a peut-être engagé Pallas à ne regarder toute l'espèce à dos noir que comme une variété, car il ne les a jamais séparées lui-même, mais le nom de *lugubris,* sous lequel M. Temmink la cite dans la seconde édition de son Manuel, p. 254, en rapportant mal-à-propos à la *Zoogr. Ross. Asiat.*, n'a été donné que par Illiger à l'individu du musée de Berlin, qui provient de Pallas. Le tems décidera si elle pourra rester comme espèce, ce dont je voudrais douter d'après la vue de ces individus tartares, qu'il m'est impossible de regarder comme des bâtards, d'après la manière de voir de M. Temmink.

20° *Anthus pratensis.* Bechst. *La farlouse des prés.*

21° *Alauda tatarica.* Pall. Lin. Gm. *L'alouette noire.* Elle est déjà assez connue, quand même

on ne la trouverait pas indiquée dans les plus nouveaux manuels. Le plumage noir pur de cet oiseaux n'est que la robe de printems des vieux oiseaux de cette espèce, mais dans peu d'autres l'on voit aussi distinctement qu'à celui-ci comme cette robe de printems se forme par l'usé des bordures colorées des plumes. Les individus vieux tirés par notre voyageur en allant à Boukhara, depuis le 1er jusqu'au novembre (par conséquent dans le désert de Bourzouk), ont tous encore leur plumage frais, long, jaune-gris; il n'y a que le ventre, les ailes et la queue qui soient noirs ; mêmes les pennes secondaires des ailes et celles de la queue sont encore bordées de gris-blanc, et à la poitrine, ainsi qu'aux plumes qui recouvrent les autres, il se forme des places écailleuses vers les bords plus étroits des plumes. Ces bords n'ont pour la plupart pas plus d'une à une ligne et demie de largeur, et aux côtés de la poitrine et aux plumes qui couvrent les ailes, ils ont deux à deux lignes et demie ; enfin, sur le milieu du dos, ils ressortent de trois lignes par-dessus le champ noir du milieu de la plume, de

façon qu'il ne paraît ici rien du noir. Cette largeur entière s'use donc pendant l'hiver, et à l'approche de la saison chaude, l'oiseau s'est débarrassé de sa lourde pelisse d'hiver, et se montre dans son léger et brillant plumage d'amour; mais cet usé ne va que jusqu'au noir, c'est pourquoi les plumes usées paraissent aiguisées en pointe d'après la forme de la plume noire du milieu, comme si on les avait affilées ainsi avec des ciseaux. A quelques places qui ont été garanties, les bords ne s'usent jamais entièrement, et même les individus qui ont été tirés à la fin d'avril ont encore sur les côtés du ventre le dessin écaillé que l'on aperçoit en automne sur la poitrine. Les jeunes de l'année, qui ont été tirés pendant le voyage en allant, diffèrent principalement des vieux, en ce que ces bords colorés sont encore beaucoup plus larges, et qu'ils sont sur le dos d'un gris plus foncé, de manière que l'on n'aperçoit presque rien de la couleur noire; même les pennes des ailes et de la queue ont de semblables bords plus clairs, et les pennes du milieu de la queue, ainsi que les pennes intérieures des ailes

sont outre cela brunâtres dans le champ du milieu, avec de jolis dessins bigarrés vers la pointe, de sorte que le peu de noir des autres pennes des ailes en est recouvert : aussi ces jeunes ont-ils le bec moins fort, et dans la totalité plus foncé ; le pouce est plus court, et l'on peut excuser si on les a quelquefois confondus avec la *A. calandra*. Mais à ce sujet il peut être utile de remarquer que les plumes qui, dans ces jeunes, recouvrent les ailes, sont toujours d'un noir pur et un peu pointillées de blanc, mais seulement sur les bords de celles-ci. L'on ne saurait découvrir dans ces jeunes individus aucune différence dans les sexes, aussi ne se trouve-t-il pas encore sur les neuf que j'ai devant moi suffisamment de points de comparaison, pour que je puisse décider d'après eux à quelle époque les femelles peuvent participer au changement de couleur des mâles. Pallas regarde comme mâles tous les individus noirs, ce dont je doute cependant.

22° *Alauda alpestris*. Lin. *L'alouette des Alpes*. Un individu mâle, jeune, pris en février. La bande du dessous de la gorge est déjà noire fon-

cée ; celle qui est sous les yeux est encore brunâtre ; la gorge plus blanche que jaune.

23° *Alauda cristata.* Lin. *Le cochevis, alouette huppée.* Deux individus ayant les plumes du derrière de la tête noires à la pointe, et singulièrement longues. Du reste, le plumage du côté supérieur est visiblement effacé et usé, quoiqu'ils aient été tués en février.

24° *Alauda brachydactila. L'alouette à doigts courts.* Nous l'avons trouvée près de Iouz-Koudouk. Les individus ne diffèrent en rien de ceux que nous obtenons en quantité de la France méridionale.

25° *Parus bokharensis.* N. *La mésange de Boukhara.* Espèce nouvelle, ressemblant pour la couleur à la *mésange des pins* (*Parvus ater*), mais beaucoup plus grande ; sa longueur est de six pouces, dont deux pouces trois quarts pour la queue seulement ; la penne extérieure de la queue est d'un blanc pur avec une bande grise, étroite sur le bord de la barbe intérieure ; la seconde, à compter du dehors, a une tache blanche à sa pointe ; les autres sont noires avec une bordure

grise, large ; le dessous du corps est blanc, presque sans aucun mélange de gris. La couleur de la tête et du cou est pareille à celle de la mésange des pins, excepté que le noir de la poitrine ne s'étend pas si loin sur les côtés, mais le blanc du cou latéral l'entoure en entier ; aussi ne se trouve-t-il pas de tache à la nuque, mais il se forme un collet étroit de couleur blanche qui sépare entièrement le noir de la tête, du gris du dos. Le bec est du double aussi fort, et d'une ligne et demie plus long que celui du *Parvus ater;* mais il a par la forme plus de ressemblance avec le bec de celui-ci qu'avec celui du *Parvus major.* Les tarses n'ont en outre que huit lignes de long, ainsi ils ne sont presque pas plus longs, mais ils sont plus forts qu'au *P. ater.* Trois individus, deux mâles et une femelle d'un demi-pouce plus petite, furent tués, le 11 mars, près de Boukhara.

26° *Fringilla montana.* Lin. *Le friquet* ou *le moineau des bois.* C'est l'oiseau le plus commun auprès de Boukhara.

27° *Fringilla?* — L'espèce que j'ai devant moi est celle que M. Temminch (*Man. I*, p. 353), a

décrite sous le nom d'*espagnole*, et qui, d'après lui, se trouve aussi en Egypte et à Java; nous ne devons donc pas être étonnés de la trouver aussi ici. Mais comme son nom a été sans doute changé depuis, j'ai mieux aimé le laisser en blanc. Notre individu, qui est très-beau, n'a point de ruban sur la poitrine; il est dessiné exactement comme le vieux mâle de la *Fringilla cisalpina*, variété qui ne paraîtra bien importante à personne, en considération de la mue de ces oiseaux. Il n'est pas inutile de remarquer que cet individu fut tué loin de toute habitation humaine, dans le bois de mûriers près de la source chaude de Cara-ghata. Ce fut à la fin de mars; mais son plumage était singulièrement frais, et les bords des plumes n'étaient pas encore usés partout. Un jeune mâle de cette espèce que nous avons reçu d'Egypte, ne se distingue du moineau ordinaire que par le bas du corps blanc pur et les joues blanches. Les femelles d'Egypte sont très-ressemblantes à celles de la *Fr. Cisalpina;* elles sont seulement beaucoup plus claires, surtout le bas du corps, et les barbes extérieures de leurs plumes

supérieures du dos sont d'un gris-jaune très-pâle; ils sont d'un pouce plus petits que le moineau et que cet individu boukhare. Je ne remarque aucune différence dans le bec.

28° *Fringilla obsoleta*. N. Espèce nouvelle longue de cinq pouces un quart, dont la queue est longue de deux pouces un quart; le bec et les pieds sont noirs, ces derniers avec des tarses très-courts (de huit lignes); tout le plumage est d'un gris-jaunâtre pâle, les pennes de la queue et des ailes brunes bordées de blanc, les pennes secondaires des ailes, ainsi que les plumes recouvrantes, sont sur leur bord d'une belle couleur de rose, qui domine principalement lorsque les ailes sont pliées. Cette espèce appartient à la nombreuse famille des espèces voisines de la *Frigilla erythrina*, qui se trouve en si grand nombre dans les pays sablonneux : aussi n'est-ce qu'en se rapportant à ceux-là que l'on peut traiter à fond de celle-ci. Qu'il suffise de remarquer encore que le bec ressemble, quant à sa forme, à celui de la *Fr. rosea*.

29° *Cuculus canorus*. Lin. *Le coucou*. Une fe-

melle avec son plumage complet. Il fut tué à la fin d'avril dans les monts Mougserski.

30° *Upupa epops*. Lin. *La huppe* semblable à elle qui se trouve chez nous et dans l'Asie septentrionale. Celle de l'Afrique méridionale est essentiellement différente, et surtont reconnaissable en ce qu'elle n'a point de blanc aux pennes antérieures des ailes, ainsi que cela a été très-bien observé par Vieillot il y a déjà long-tems.

31° *Cypselus apus*. *Le martinet noir*.

32° *Hirudo rustica*. Lin. *L'hirondelle de fenêtre*. Plusieurs individus furent tués, le 14 mars, auprès de Boukhara.

33° *Columba oenas*. Lin. *Le biset*. Variété remarquable, de couleur très-foncée, surtout sur la poitrine et sur la nuque, où l'on aperçoit aussi un reflet métallique qui s'augmente vers les côtés du cou jusqu'à un bronzé vif qui est propre à cette espèce. L'arrière-dos est d'un gris très-clair, et toutes les plumes y sont blanches à leur racine. La largeur n'est que de onze pouces et demi; les tarses sont de quatre lignes plus courts

que dans les individus de l'*oenas* de douze et demi à treize pouces que j'ai devant moi; les doigts sont remarquablement plus courts et plus épais. Malgré cela, je ne puis regarder cet oiseau que comme une variété de l'*oenas*, avec laquelle il correspond sur tous les autres points. Pallas compte la *livia* parmi les variétés de l'*oenas*, et semble entendre par-là l'espèce qu'il décrit plus tard, en passant, sous le nom de *vinago spontanea*, ressemblant beaucoup à notre oiseau. Mais si on le compare à la véritable *livia* que j'ai devant moi, venant de plusieurs contrées de l'Europe méridionale et de l'Égypte, et qui tous ont l'arrière-dos blanc, il y aura encore plus de différences entre celles-ci et lui qu'entre lui et l'*oenas*. Ce n'est pas ici le lieu de répondre à toutes les questions qui se présentent là-dessus, car nous manquons jusqu'ici de matériaux suffisans pour faire un examen approfondi de cet objet intéressant.

34° *Columba ægyptiaca*. Lath. *Le pigeon égyptien* (die agyptische taube). La connaissance de cette espèce se fondait jusqu'ici uniquement sur la description que Forskael (*Descriptiones ani-*

malium, p. 5.) en a donnée sous le nom de *C. testaceo-incarnata*, car M. Temminck lui-même, dans son excellent ouvrage sur les pigeons et les gallinacées, ne fait que la répéter (édit. in-8°, I, p. 370), ainsi que l'a fait auparavant Latham. Nous avons depuis reçu souvent de l'Egypte ce pigeon, et je n'ai rien autre chose à faire observer, si ce n'est que la description de Forskael le caractérise complétement. Cependant, comme il n'en a pas indiqué la grandeur, je dois ajouter que les individus portent la plupart onze à douze pouces, dont cinq à cinq et demi pour la queue arrondie, mais il y a aussi des individus plus petits. Il faut encore dire que les grandes plumes des ailes sont gris-bleu, et ainsi cette espèce se rapproche beaucoup de la *C. senegalensis*, mais qui a les taches noires beaucoup plus visibles sur l'avant-cou et sur la poitrine. Il est généralement reçu, d'après Temminck, que celle-ci n'est pas différente de la *columba cambayensis* Lath., et que l'on a admis tacitement que cette même espèce est répandue dans l'Afrique septentrionale et dans la moyenne Asie. Des recherches ultérieures nous appren-

dront sans doute que la petite différence qui existe entre le pigeon de Sénégambie et celui d'Egypte ne motive pas suffisamment leur distinction en deux espèces ; notre individu, qui fut rencontré en mars près Boukhara, donne beaucoup de vraisemblance à cette opinion. Il tient complétement le milieu entre les deux, aussi bien à l'égard de la grandeur que du nombre des taches au cou, et il serait difficile de décider dans laquelle des deux il faudrait le ranger.

35° *Phasianus colchicus*. Lin. *Le faisan commun* trouvé sauvage dans son état originaire entre les rivières Kouwan-déria et Djan-déria. Un individu mâle d'une beauté extraordinaire en ce qui concerne le coloris de la tête, du dos, de la partie inférieure du corps et de la poitrine ; du reste, les ailes sont d'un coloris remarquablement terne. Les grandes plumes antérieures sont blanc de neige ; les plus longues postérieures n'ont avec ce même coloris qu'un large entourage couleur de pourpre. Autour de la nuque passe un collier blanc de neige qui se dirige vers le devant, en se rétrécissant de plus en plus, mais il laisse à ses

pointes un espace libre d'un pouce sur le cou inférieur. Les côtés de la tête, nus jusqu'à la gorge, sont encore d'un rouge écarlate vif sur cet individu desséché. Entre les papilles délicates et rouges (ou doit-on plutôt dire petites plumes ?), il a, comme chez le faisan commun, un groupe de petites taches trilatérales noires; une raie de plumes d'un vert-noir s'élargissant en arrière, se trouve au-dessous de chaque œil. Pallas décrit cette variété avec le collier (en citant Buchoz, *Icon. sinens.* T. 92.) avec beaucoup d'exactitude dans la *Zoographie* (II, p. 84.), et suppose qu'elle pourrait bien être une espèce particulière, opinion à laquelle je me rangerais volontiers, si notre individu s'écartait comme le sien du faisan commun dans tous les dix points qu'il énumère soigneusement. La déviation est sans doute saillante, mais principalement encore dans d'autres points, de sorte que je n'en puis conclure autre chose que la grande mutabilité, même dans l'état sauvage de cette gallinacée, mais non une espèce particulière, puisqu'elle ne devrait jamais être établie d'après un

individu isolé ou d'après un petit nombre d'individus. M. Fischer fait mention de ce même faisan avec le collier blanc parmi les oiseaux apportés par M. Pander.

36° *Pterocles alchata.* Pt. setarius et Genga cata Temm. *Le genga, ou la gelinotte des Pyrénées.* Les individus, tant mâles que femelles, concordent complétement avec ceux que le musée a reçus de l'île de Cypre, par la bonté de M. le comte de Sack. Il n'y a rien à ajouter à la description exemplaire de Temminck, si ce n'est que, dans les femelles, les pennes étroites qui débordent la queue ne sont pas plus courtes que celles des mâles : aussi ces derniers n'ont pas, dans tous ceux que nous possédons, pardessus la tête et pardessus la nuque, ces bandeaux noirs et couleur de rouille dont M. Temminck parle sans doute parce qu'ils sont tous plus jeunes que ceux qu'il a décrits. Le sommet de la tête et la nuque sont gris jaunâtre, le milieu du dos d'un vert-olive mat, ayant une tache jaune sur le milieu de chaque plume. Pallas ne nous apprend rien de nouveau de cet oiseau, dont il ne traite que su-

perficiellement. M. le docteur Eversmann cependant fait observer que la voix de ces oiseaux a de la ressemblance avec celle des corneilles et des corbeaux, ce qui jusqu'à présent n'a encore été dit par personne. Il les a vus en grandes volées, le plus souvent dans la steppe entre Boukhara et Karaghata.

37° *Pterocles arenarius* Temm. *Gelinotte des sables*. Deux forts individus mâles du plus beau plumage, des landes sablonnières de l'Aral.

38° *Syrrhaptes paradoxus*. Tetrao paradoxus Pall. *Syrrhaptes Pallasii* Tem. Pig. et Gallinac. tom. III, p. 282. Temm. et Laug. pl. color. tab. 95. *le Syrrhapte de Sibérie*. Cet oiseau est compté avec raison parmi les phénomènes ornythologiques les plus remarquables, et sa grande rareté est la cause que bien des choses restent obscures dans son histoire, ce qui aussi ne peut pas être éclairci par nos individus. Cependant les remarques suivantes serviront à compléter ce que Pallas et Temminck ont fourni pour la connaissance de cette espèce dans leurs excellentes descriptions. Pallas n'a eu devant lui qu'un individu mâle auquel les pennes

manquaient; Temminck l'a décrit d'après une figure qui, vraisemblablement, a aussi servi de modèle à la jolie figure qui a été donnée dans la continuation susmentionnée des planche senluminées de Buffon, vu qu'elle correspond avec la description. Comme je suppose cette figure connue, je dirai en quels points nos individus s'en écartent. Ils sont beaucoup plus forts, et mesurent, depuis la pointe du bec jusqu'à celle de la queue (sans les pennes du milieu, dont la longueur varie beaucoup), onze pouces et demi. La queue seule, sans elles, a trois pouces et demi de long. Les deux pennes du milieu de la queue débordent dans un individu, de cinq pouces, les pointes des autres; dans le second ce n'est que de trois pouces, et dans un troisième, où elles sont à la vérité endommagées, d'encore moins. Les couleurs sont beaucoup plus vives. Nôn-seulement sur la gorge, mais aussi sur le devant de la tête, une raie partant de l'œil, et une grande tache triangulaire dans laquelle celle-ci se perd, sont de couleur jaune-orange vif, et ces deux taches se confondent à la nuque en une faible bande. La

tache au gosier devient vers le bas toujours plus foncée, et à la fin elle est bordée d'un anneau brun-chataigne. La bande en travers sur la poitrine n'est pas uniquement formée par les entourages en demi-lune des plumes grises, mais toutes les plumes ont ici un fond blanc qui déborde à son tour pardessus la demi-lune noire, de sorte que celle-ci n'est pas l'entourage, mais bien la bande en travers de chaque plume. Sous cette bande, la poitrine, ainsi que les plus petites des plumes qui recouvrent les ailes, sont d'une seule couleur (jaune-gris), un peu plus mate et plus foncée que la nuance principale du dos. La raie noire sur le ventre est plus large que sur la tête, et s'étend vers la poitrine, dans le milieu plus haut que sur les côtés ; on remarque sur ce fond noir des taches isolées jaunes qui sont de la couleur du fond, paraissant à travers les plumes qui n'ont qu'un bord large et noir qui s'use par-ci par-là. La première penne des ailes est noire sur toute sa barbe extérieure, les suivantes sont d'un gris tirant sur le blanc, avec des tiges noires depuis la sixième; elles deviennent, vers la pointe, couleur de

rouille, et ont alors à leur barbe intérieure un bel entourage blanc saillant. Toutes les pennes de la queue sont très-étroites et effilées ; les plumes supérieures de la queue qui recouvrent les autres, offrent, excepté les deux du milieu, la couleur et le dessin du dos ; les plumes inférieures sont d'un blanc pur (ainsi que tout l'arrière-ventre depuis la raie noire). Toutes ces différences importantes prouvent bien que l'individu dessiné par M. Temminck était plus jeune que les nôtres. Du reste, la description de Pallas cadre dans la plupart des points avec la nôtre, excepté qu'il ne peut rien dire des plumes de la queue ; aussi ne donne-t-il point de mesures. La figure de Temminck est entièrement manquée dans la représentation du côté inférieur du pied, et je dois d'autant moins passer ceci sous silence, que c'est là-dessus que repose tout le caractère générique. En effet, si la plante du pied de cet oiseau était faite ainsi qu'il la représente, il ne conviendrait pas de le distinguer des *pterocles*. Mais la plante des pieds de notre individu le plus grand, n'est longue que de dix lignes, dont une ligne et

un quart sont encore à déduire pour l'ongle plat et large du doigt du milieu, tandis que sa plus grande largeur est de cinq lignes. La séparation des trois doigts est absolument invisible; celui du milieu mérite seul le nom de doigt; il est presque aussi large que long, et contre sa racine sont attachés aux deux côtés les deux ongles obtus des doigts latéraux cachés et réunis; le doigt intérieur est de peu de chose plus haut et plus grand que l'extérieur. Semblable au chameau parmi les mammifères, cet oiseau, originaire des mêmes lieux, a comme ce quadrupède les doigts immobiles. Uniquement reconnaissables à leurs ongles, ils sont entourés et garnis d'une peau écailleuse et épaisse, ce qui lui procure la facilité de courir avec légèreté et long-tems sur un terrain aride et dur. Aucun autre oiseau ne réunit aussi visiblement, ni avec une organisation aussi parfaite, les deux espèces de moyens de locomotion; il doit être en état de parcourir dans un jour des espaces considérables dans les déserts, en se servant sans cesse tour à tour de ses ailes et de ses pieds. La véritable patrie de cet oiseau remar-

quable est sans doute difficile à découvrir, vu son mouvement en avant si accéléré. Le *kittawah* de Shaw, des déserts de la Lybie, est-il le même oiseau que Pallas, Temminck et nous, avons obtenu dans les déserts des Kirghiz ? En ce cas, il est répandu sur un très-grand espace, et peut-être l'Arabie, qui en occupe le milieu, est-elle sa patrie. Il a toujours été trouvé isolé ; jamais en société. Nos individus, malheureusement tous mâles, ont été tués sur trois points très-éloignés les uns des autres ; c'est pourquoi la question relative à la différence de couleur de la femelle est encore indécise, à moins qu'on ne suppose que l'individu décrit par Temminck, ne soit une femelle ; car rien n'est moins certain que le contraire. Pallas, suivant son exactitude ordinaire, rapporte aussi le nom kirghiz (*boldrok*), sous lequel M. Eversmann envoie cet oiseau, et il ajoute que ce nom était dans ce pays le surnom d'une jolie fille.

39° *Perdix saxatilis*, Meyer. *La perdrix de roche.* Les individus de cette espèce furent achetés en hiver à Boukhara sur le marché, où on les

apporte en quantité des montagnes qui entourent Samarcande; M. Fischer, dans son catalogue, ne fait pas mention de cette espèce; mais de la *P. rufa:* ce qui provient peut-être de ce que Pallas aussi ne les distingue pas l'une de l'autre, et qu'il soutient expressément que c'est le même oiseau.

40° *Oedicnemus crepitans*. Temm. *Le grand oedicnème*.

41° *Charadrius gregarius*. Pall. L. Gm. Lath. *Le pluvier fécial*. La courte description que Pallas donne de cet oiseau dans la relation de ses voyages, a été depuis long-tems adoptée dans les manuels systématiques; cependant elle est incomplète, parce que Pallas n'avait devant lui qu'un oiseau jeune; de plus elle n'est pas claire, attendu que Pallas désigne toujours par le mot *pectus* tout l'espace que le *sternum* occupe dans le squelette; c'est ce que les auteurs systématiques n'ont pas traduit dans leur langue artificielle. Ce que Gmelin a donc voulu faire entendre par *pectoris arcu atro, postice testaceo;* et Letham, par *lunula pectoris nigra postice rufa*, c'est que le

milieu du corps est noir, tout comme le *Ch. morinellus* dans son plus beau plumage d'été; et que derrière, dans l'espace entre les cuisses, il y a encore une bande d'un brun marron vif. C'est bien aussi là le signe distinctif principal, quoique cet oiseau soit d'ailleurs assez reconnaissable par sa grandeur (douze pouces), par les pennes primaires des ailes toutes noires, et par les secondaires blanc-neige; et s'il restait encore quelque doute à cet égard, la Zoographie de Pallas le leverait entièrement; car dans celle-ci Pallas rapporte à cet oiseau la *tringa keptuschka*, Lepech. L. Gm. (*vertice nigro, abdomine nigricante ad exitum rufescente*). Cette espèce appartient aux plus grandes de ce genre et à celles qui ont le pouce court et en forme de griffe. Elle fut rencontrée en mai près des mares salées qui existent dans la steppe située au nord de la mer d'Aral. Les femelles ont des couleurs moins vives, notamment sur le bas du corps et sur le sommet de la tête; les plumes noires sont mêlées de brun.

42° *Charadrius leucurus*. N. *Le pluvier à queue blanche*. Long de dix pouces depuis la

pointe du bec jusqu'au bout de la queue. Le bec a quatorze lignes, la queue trois pouces; toutes les pennes de la queue sont d'égale longueur et obtuses, les cuisses ont deux pouces sept lignes, les tarses la même longueur, et le doigt du milieu un pouce quatre lignes; la couleur des pieds est un jaune-vert vif; le pouce est assez long et touche la terre de son ongle pointu; la couleur principale est gris-rouge foncé, plus intense sur le sommet de la tête et sur le dos (où toutes les couleurs sont couvertes d'un léger reflet pourpre), et plus claire et plus terne sur le gosier et sur les côtés de la tête : sur la poitrine, la couleur devient gris-bleu. Les pennes primaires des ailes sont noires, les secondaires blanches; les trois premières sont noires à leur pointe, et les dernières sont grises sur la barbe extérieure vers leur racine, avec un entourage brun-noir, et vers la pointe, elles sont blanches. Les plumes moyennes qui recouvrent les autres sont, comme celles-ci, de la couleur du dos; mais avant la pointe, qui est blanche, elles ont une bande large et noire en travers. Par suite de cette

disposition, il se forme sur les ailes repliées une raie longitudinale blanche qui est bordée de noir en haut et en bas. Les couvertures inférieures des ailes, les tibia, le coccix, toutes les pennes de la queue et le ventre sont blanc de neige; seulement, sur les côtés du milieu du corps, près de la poitrine, ce blanc offre une teinte faible de jaune de rouille. A la jointure de l'aile, il y a une bosse à peine sensible. La racine du bec est couverte de plumes sans lobes. Notre individu est une femelle qui fut tuée entre le Kouwan et le Djan-déria le 11 avril. L'oiseau que M. Fischer désigne par *Vanelli, an nova species? sursum fuscus, rectricibus nigris tectricibus et cauda albis*, est sans doute de cette même espèce nouvelle.

43° *Charadrius morinellus.* Lin. *Le guignard.* Deux individus dans leur plus beau plumage d'été.

44° *Charadrius asiaticus.* Pall. Lin. Gm. Lath. *Char. caspius.* Pall. Zoog. II, p. 136. *Le pluvier d'Asie* ou *Caspien.* La description connue de cet oiseau, que quelques naturalistes modernes confondent avec le précédent, le rend à la vérité

assez reconnaissable ; cependant il y manque l'indication de la grandeur. Il est (mesuré comme ci-dessus) long de huit pouces, le bec a neuf lignes; la queue, un peu arrondie, avec les pennes du milieu pointues, a deux pouces un tiers, les tibia un pouce neuf lignes, les tarses un pouce sept lignes, le doigt du milieu dix lignes. Point de pouce. Le mâle, qui a été tué en mai, a la gorge couleur de cannelle, bornée d'une bande noire sur la poitrine. La femelle, tuée en même tems, a cette partie du corps de couleur entièrement semblable à celle du dos. Les pennes noires des ailes ont les tiges blanches, cependant les tiges de la première jusqu'à la cinquième penne sont brunes à un pouce de distance sur le milieu de leur longueur; les pennes de milieu chez le mâle ont la pointe blanche, ce qui manque à la femelle.

45° *Charadrius kantianus*. Lath. *Le pluvier de Kent.* Femelle dans sa robe de printems, ne différant pas de nos individus, ni de ceux de l'Égypte.

46° *Haematopus ostralegus*. Lin. *L'huîtrier.* Un mâle dans sa plus belle robe d'été. De l'Aral.

47° *Himantopus rufipes*. Bechest. *L'échasse*. Plusieurs individus des deux sexes, aussi du lac d'Aral.

48° *Totanus ochropus*. Temm. *Le bécasseau* ou *le chevalier pointillé*.

49° *Totanus stagnatilis*. Bechst. *Le grand chevalier des étangs*.

50° *Totanus glottis*. Bechst. *Le chevalier à pieds verts*. Tous les individus des cinq espèces ci-dessus désignées, ont été tués durant le cours du voyage au retour, et sont dans leur plus belle robe du printems, telle que nous la rencontrons rarement dans nos contrées; celles du *totanus stagnatilis* et du *glottis* se distinguent surtout par la couleur (noire) foncée des plumes de l'arrière-cou et du dos supérieur, et par leurs bords blancs très-larges.

51° *Phalaropus hyperboreus*. Lath. *Le phalarope à cou rouge*. Individu femelle, vieux, de printems, parfaitement semblable à ceux que nous reçûmes de la même saison, d'Islande, dans un riche envoi fait par le gouverneur comte de Moltke, ainsi qu'à divers autres qui nous sont par-

venus des Hébrides. M. Eversmann nous envoya, il y a trois ans, de l'Oural, cet oiseau jeune. Il paraît n'être pas rare en Sibérie.

52° *Ibis falcinellus*, *Ibis vert.* Pallas cite aussi cet oiseau comme un des habitans des pays bas de la mer Caspienne. Là se trouve même aussi, suivant lui, l'*Ibis Æthiopica.* Notre individu, mâle, vieux, tué entre le Kouwan et le Djandéria, ne diffère en aucun point de l'ibis d'Égypte.

53° *Larus capistratus*. Temm. *La mouette huppée.* Individu de quinze pouces de longueur; le bec depuis le front, d'un rouge brun foncé, n'a que seize lignes, et depuis le coin du bec que vingt lignes de long; les tarses ont dix-huit lignes de long, et sont de la couleur du bec. Il fut tué en mars auprès de Boukhara, mais il n'avait pas encore entièrement son plumage de printems; car sur le front, sur les joues et sur la gorge il y a encore beaucoup de plumes toutes blanches mêlées aux brunes. La huppe brune s'étend à deux pouces trois lignes (mesurée depuis le bec) vers l'arrière-tête, ainsi à proportion plus loin que la

chose ne devrait être d'après la description de Temminck. De plus, sur la gorge, le brun descend bien véritablement plus bas que sur la nuque. Le dessin des ailes n'offre pas beaucoup de signes caractéristiques ; du moins je trouve que l'étendue de la raie noire des barbes extérieures des trois premières pennes des ailes, est aussi très-variable sur le véritable *L. ridibundus*. Les ailes repliées débordent presque d'un pouce et demi la queue, dont les pennes sont toutes exactement d'égale longueur. Des recherches ultérieures feront connaître si cette espèce se maintient. Dans tous les cas, il est intéressant de savoir qu'elle existe en Asie et aussi loin vers le sud. Nous avons reçu, de l'Oural, le vrai *L. ridibundus* de plusieurs saisons. Le *L. monocephalus* Natter, qui forme très-décidément une espèce particulière, ne nous est parvenu jusqu'ici que des côtes orientales de la Méditerranée. Des individus qui nous sont venus de l'Amérique septentrionale sont de véritables mouettes rieuses, et dans la continuation de Wilson's, *American Ornithology*, vol. IX, pl. 74, on n'en a pas représenté d'autre. Malgré

cela, il faut ici s'en tenir plutôt à la description qu'à la figure qui est trop petite. Pallas, dans la *Zoographie*, réunit le *L. atricilla* et le *ridibundus*, et donne la description de notre oiseau avec assez d'exactitude. Son individu avait quinze pouces dix lignes de long.

54° *Anas rutila*. Pall. *Le canard kasarka*. Femelle sans collier, mais d'une couleur très-foncée au côté inférieur, aussi belle qu'on pourrait l'espérer d'un mâle vieux. Les plumes sur le milieu du dos sont bordées de jaune pâle ; le front jusqu'entre les yeux, la place des yeux elle-même et la gorge sont blanc pur. Les Kirghiz des bords de l'Aral nomment cet oiseau *saragas*, et ne le rangent point parmi les canards, mais parmi les oies.

Dans les vingt-cinq espèces d'oiseaux que M. Fischer indique comme contenues dans la collection de Pander, il n'y en a que onze de celles citées plus haut, savoir : le *Corvus panderi*, l'*Alauda tatarica*, le *Cypselus apus*, le *Pterocles alchata*, le *Phasianus colchicus*, l'*Himàntopus rufipes*, le *Charadrius leucurus*, le *Charadrius*

quantité de serpens non venimeux, quoiqu'il n'y manque pas aussi de vipères qui se nourrissent des nombreuses espèces de souris. Tous ces amphibies des steppes ont une vélocité et une promptitude dans leurs mouvemens qui, ailleurs, est rare dans cette classe d'animaux; car l'activité des organes de la respiration, la circulation des fluides et le jeu des muscles augmentent, chez les amphibies, en proportion des obstacles qui s'opposent à ce que leur peau ne reçoive de l'atmosphère les influences extérieures. Une foule d'amphibies, chez lesquels la peau exerce cette fonction importante, sont donc étrangers à ces contrées, et les grenouilles et les crapauds, par exemple, y sont tout aussi rares que le sont les eaux douces et courantes.

Le catalogue suivant des amphibies envoyés par M. le docteur Eversmann fournira, nous nous en flattons, la preuve de la justesse de ces observations.

1° *Lacerta agilis*. Lin. *Le lézard commun d'Europe*, abonde, ainsi que Pallas l'assure, dans la Russie asiatique, dans toutes les contrées

sèches couvertes d'herbages ; la *lacerta viridis*, au contraire, ne se montre que dans la partie méridionale, près des montagnes. Quoiqu'on ne puisse pas douter de l'identité de nos individus avec l'espèce d'Europe, on remarque cependant, dans le dessin et le coloris, des différences essentielles. Il se trouve, par exemple, parmi des individus presque tout verts (qui toutefois n'appartiennent point au genre de la *L. viridis*), d'autres chez lesquels il n'y a que le dos jusqu'à la queue qui soit de couleur vert sombre, et quelques-uns sur lesquels les raies latérales du dos offrent des bandes transversales brunes et noires très-régulières, etc., etc. Ils furent tous pris au nord du lac de la mer d'Aral, et près de la frontière de Russie.

2° *Lacerta grammica*. N. Espèce qui n'a pas encore été décrite : elle est de la grandeur de la précédente ; seulement elle a la queue plus effilée et la tête plus pointue. Nos plus forts individus sont de dix pouces, dont six à partir de la queue. La couleur du côté inférieur est blanc sale, le côté supérieur est gris de cendre,

et gris-bleu chez ceux qui ont récemment changé de peau, et sur ce fond, il y a des dessins noirs formés de lignes courbes qui se confondent sur la nuque et sur le milieu du dos dans un tissu réticulaire; mais ces lignes se présentent vers les côtés, ainsi que sur la queue et sur les cuisses, d'une manière isolée, et forment ainsi des figures semblables à *des caractères d'écriture*. Le collier n'est que faiblement indiqué, et les écailles qui le forment, ainsi que celles qui suivent du côté de la poitrine, ne sont pas plus larges que celles de la gorge; tous les doigts ont une bordure dentelée, provenant des écailles des doigts supérieurs qui débordent sur les côtés. Cependant il serait difficile de se servir avec succès de ce signe pour la diagnose, attendu qu'il est commun aux espèces suivantes quoiqu'à un moindre degré. Il paraît appartenir à toutes les espèces de *lacerta* qui séjournent comme celles-ci sur des terrains glaiseux. Ce n'est que dans des lieux pareils, que M. Eversmann les a trouvées, dans toute la contrée à l'est de la mer d'Aral, surtout dans les déserts de Cara-coum et de Kizil-coum.

3° *Lacerta velox*. Pall. C'est une des petites espèces; elle a au plus cinq pouces de long, dont un et demi pour la queue. Le nombre des raies claires, sur un fond obscur, varie depuis quatre jusqu'à sept. C'est pourquoi la *lacerta deserti* de Lepechin ne peut être considérée comme une espèce différente de celle-ci (ainsi que Pallas l'a déjà démontré); sur quelques individus, les raies du dos consistent en rangées de points, grands comme des têtes d'épingle; et chez d'autres les raies foncées sont garnies de points noirs isolés. La couleur fondamentale du dos est gris-bleu chez la plupart; mais elle passe au gris d'ardoise, et quelquefois au noir. Le côté inférieur est d'un blanc sale. Le côté inférieur de la queue est, chez beaucoup d'individus, de couleur rouge-orange, ce qui, chez plusieurs autres, ne devient visible qu'à la racine de la queue. Le collier est le même que celui de la *L. agilis;* les doigts sont dentelés en forme de peigne, mais plus faiblement que chez la précédente. Dans toutes les variétés, les cuisses et les pieds sont parsemés de petites taches rondes,

blanches, bordées de noir, ce qui me paraît être un des signes diagnostiques. Cette espèce n'a été trouvée que depuis Agatma jusqu'à Batkak-coum.

4° *Lacerta variabilis*. Pall. Zoogr. Pallas, qui reconnaît les signes qu'il a donnés de sa *lacerta velox*, comme insuffisans, va si loin, dans sa Zoographie (III, p. 31), que non-seulement il ne distingue pas cette *lacerta* de celle du désert, mais qu'il les regarde toutes deux comme de simples variétés d'une plus grande espèce, à laquelle il donne le nom de *lacerta variabilis*. Mais celle-ci est complétement originale, ainsi qu'on doit déjà le supposer en lisant avec attention sa description. Ce qui confirme encore plus dans cette opinion, c'est la comparaison, qu'on peut faire entre les divers individus envoyés par M. Eversmann. Leur longueur est de sept pouces, dont trois pouces neuf lignes (c'est-à-dire plus de la moitié) appartiennent à la queue. Celle-ci est remarquablement épaisse à la racine, et vers son milieu, elle s'amincit sensiblement. Les deux plaques des yeux, de chaque côté, sont tellement égales en

grandeur et en forme, sur la plaque du front et sur celle de l'arrière-tête, que la figure qu'elles forment ensemble peut être comparée d'une manière très-juste à celle de la *corolla regularis hexapetala*. (Pallas l'appelle *corolla tetrápetala scutellis supra orbitalibus bilobis*.) La couleur du fond du côté supérieur est un beau gris-bleu avec des bandes transversales irrégulières de couleur grise-noire, qui, la plupart, sont tracées en direction oblique, et se réunissent tantôt sur le milieu du dos, tantôt vers les côtés; mais elles renferment toujours, en plusieurs endroits, des ocelles de la couleur du fond. Sur le côté supérieur de la queue, il y a encore quatre petits espaces diminuant peu à peu de grandeur, de la couleur des bandes du dos. Depuis la place où elle s'amincit, la queue est grise et d'une seule couleur. Le côté inférieur du corps entier est d'un blanc sale, le collier est distinct, les doigts sont frangés, le côté supérieur des cuisses est gris avec des bandes et des taches foncées irrégulières. L'apparence d'individus jeunes, de quatre à cinq pouces de long, entièrement marqués comme les vieux (si ce n'est que les ocelles

sont plus grandes) prouve enfin évidemment que la *lacerta velox* diffère de la *L. variabilis;* aussi le lieu où on les a trouvées est-il différent, puisqu'on n'en a obtenu qu'entre les monts Mougodjar et la rive orientale de la mer d'Aral.

5° *Lacerta leucostica.* N. Si Pallas a connu cette espèce, il l'a sans doute regardée comme une variété de la précédente ; mais elle a toutes les proportions de la *L. agilis*, et on pourrait la prendre au premier coup-d'œil pour une variété de celle-ci, si elle n'avait pas, comme les espèces ci-dessus dénommées, la tête pointue, les doigts frangés, et un petit collier; sa grandeur est de sept pouces, dont quatre et un quart pour la queue. Sa peau est également grise-bleue ; sur le milieu du dos s'étend une raie composée alternativement de taches quadrilatérales grises, brunes et noires ; à leurs côtés, se trouvent des taches blanc de neige, bordées d'un anneau noir et distribuées régulièrement deux à deux. Ces anneaux de chaque paire se touchent de si près, qu'ils forment exactement un 8. La queue a seulement à sa racine quelques points noirs, dans les-

quels la raie du moyen dos se perd insensiblement ; du reste, la partie supérieure de son corps est entièrement grise, et la partie inférieure blanc sale. Les arrière-cuisses offrent quelques faibles taches blanches ; celles du devant n'en ont aucune. Les jeunes, de quatre à cinq pouces, sont tachetés comme les vieux. Il ne faut donc pas chercher ici une identité avec la *L. velox*, qu'on trouve en abondance dans la même contrée que la précédente. Dans toutes ces espèces, je n'ai eu aucun égard à la forme des cuisses, parce qu'elles ne me présentaient aucuns signes constans.

6° *Agama aurita*. Daud. Lacerta aurita. Pall. Zoogr. *Lacerta aurita, mystacea, et lobata*. Auct. Au moyen de ces signes principaux, ce lézard est assez bien décrit dans les manuels ordinaires. Tous n'ont fait que répéter la description de Pallas, qu'il complète lui-même encore dans son dernier ouvrage. Il y donne, comme longueur des plus grands individus, la mesure de huit pouces, et effectivement nos plus grands individus n'en ont pas davantage. La queue occupe la moitié de

cette longueur; la couleur du fond est un jaune de cire pâle, qui se fait apercevoir avec le plus de vivacité aux quatre pieds et à la queue, passe sur la partie inférieure du corps au blanc sale, et prend sur le dos un fort mélange de gris. Ici, des lignes noires entrelacées assez régulièrement les unes dans les autres, en forme de mailles, forment un dessin réticulaire élégant. Pallas observe encore que, dans la femelle, le côté inférieur de la queue jusqu'à la pointe noire était jaune, et que les mâles avaient la queue plus large à sa racine; c'est ce que confirme l'aspect de nos individus. Sans doute on trouve, dans la *L. velox*, une semblable différence sexuelle; car j'observe que la queue est plus étroite chez tous les individus dont la partie inférieure du corps est rouge, que chez ceux où elle est blanche. Les petits de cette *A. aurita* sont beaucoup plus foncés de couleur, et ne portent encore aucune trace de jaune; néanmoins, ils sont assez reconnaissables par la peau lâche de la bouche, par la pointe de la queue noire, et par la forme entière de leur corps. D'après la relation de M. Eversmann, ce lézard habite le plus

communément dans les sables mouvans. On le trouva dans toute l'étendue des déserts, depuis Boukhara jusqu'au Cara-coum.

7° *Agama ocellata*. N. Espèce nouvelle qui ressemble beaucoup à la précédente par la forme aplatie du corps, et par la conformation des doigts ; elle est cependant facile à distinguer par l'absence des lobes du coin de la bouche ; elle atteint tout au plus une longueur de cinq pouces. La plupart de nos individus ont deux pouces depuis le museau jusqu'à l'anus, et deux pouces et demi de longueur pour la queue ; les écailles sont généralement petites et plates, sans arêtes ni bosses ; la couleur du fond du côté supérieur est gris-jaune ; la partie la plus foncée sur la tête et sur le moyen dos, et la plus claire sur la nuque et sur la queue. Le dos entier est couvert de taches claires de la grandeur de lentilles, distribuées irrégulièrement ; chacune de ces taches est bordée d'un anneau foncé. Entre elles il y a des compartimens plus grands, de couleur d'ardoise, qui sont distribués deux à deux symétriquement, savoir : deux entre les épaules, deux

sur le milieu du dos, deux devant les cuisses, et deux près la racine de la queue. Depuis ce point, les intervalles se confondent et forment des bandes foncées sur la queue, à des distances régulièrement égales, au nombre de sept; les intervalles, de même grandeur, sont rougeâtres, ainsi que le côté inférieur de la queue du côté de la pointe; car du côté de la racine, la couleur est blanche ainsi que tout le ventre. Les bras supérieurs et inférieurs, les cuisses supérieures et inférieures ont tous une bande foncée sur leur côté supérieur. Telle est la couleur et le dessin des individus les plus beaux; chez d'autres, surtout chez les moins grands, ils sont plus ternes et moins distincts. Au-dessous du cou, il y a un double pli, sans que les écailles soient plus grandes. On s'apercevra aisément, par la confrontation, que cette espèce ne peut pas être la *A. guttata*, observée par Lepechin. On l'a trouvée dans les mêmes contrées que la précédente, cependant les plus grandes seulement dans les déserts méridionaux.

8° *Agama caudivolvula*. N. Lac. caudivolvula.

Pall. Zoogr. C'est également une petite espèce, de forme semblable et offrant les mêmes proportions de la queue avec le corps : longueur totale, trois pouces un quart; au-dessus, moins unie que la précédente, grise, ponctuée et marbrée, de couleur blanchâtre; le dessous est blanc. Sous la queue quatre taches blanches transversales noir foncé, dont la dernière, qui est la plus grande, va jusqu'à la pointe. Les intervalles entre ces taches sont rougeâtres, d'une nuance plus vive à mesure qu'elles s'approchent de la queue. Sous la gorge, il y a un double pli; les doigts sont dentelés comme les précédens. On ne comprend pas clairement dans la description de la *Lac. guttata* de Lepechin, si elle a les bandes noires sur le côté supérieur ou sur le côté inférieur de la queue; si c'était sur ce dernier côté, elle pourrait très-bien ne pas différer de celle-ci. Pallas n'en fait aucune mention. Nos voyageurs ont trouvé cette espèce dans les déserts depuis Boukhara jusqu'au Kizil-coum. M. Eversmann fait observer encore qu'elle avait eu, vivante, une tache rouge sur le dos, qui a entièrement disparu sur les individus morts.

9° *Agama helioscopa*. Daud. *Lac. helioscopa*. Pall., remarquable par sa forme large, ventrue et très-raccourcie; la queue est à peine de la longueur du corps, et les deux ensemble n'ont pas tout-à-fait quatre pouces : quant aux signes caractéristiques, je puis renvoyer à Daudin et à Merrem; mais je dois ajouter que cette espèce n'est pas différente de celle d'un individu dont Pallas fit présent à Rudolphi, sous le nom de *Lac. Uralensis*. Il s'explique à cet égard, dans sa *Zoographie*, où il déclare identiques les deux espèces qu'il avait auparavant distinguées.

10° *Agama Aralensis*. N. C'est une des grandes espèces d'une structure grêle, qui n'a jusqu'ici été décrite par personne. Elle atteint une longueur de dix pouces, dont quatre pour le corps et six pour la queue, qui est très-mince depuis sa racine. La tête a la forme d'un cœur médiocrement effilé, et est couverte d'écailles obtuses à arêtes; derrière les oreilles, elles ont des pointes aiguës. Les écailles du corps de la partie supérieure et de la queue, ont des tiges fortes se terminant en pointes, qui sont recouvertes

les unes par les autres avec d'autant plus de régularité qu'elles se rapprochent plus de la queue, où elles forment des lisières faiblement élevées. La couleur du dos est gris de cendre, avec des lignes transversales ondulées plus claires, mais dont la plupart sont interrompues çà et là, et n'occupent pas toute la largeur du dos. A la queue, elles deviennent plus larges et forment des anneaux clairs alternant avec la couleur du fond, qui restent visibles du côté inférieur. Des bandes semblables, colorées, mais plus étroites, entourent la partie supérieure des quatre pieds. Les doigts sont minces et allongés et ont aussi la bordure frangée, de sorte que ce signe devient en quelque sorte un caractère constant dans tous les lézards des landes sablonneuses. Un pli profond, remontant des côtés vers le haut, sépare la tête du corps; et si l'on ouvre tant soit peu ce pli, on s'aperçoit que le col a de chaque côté une grande tache noire. Celle-ci est très-visible sur les individus jeunes, où ce pli n'est pas encore très-profond, et c'est, avec les anneaux colorés, l'indice principal de l'âge;

car, chez les jeunes, la couleur et le dessin du dos sont tout autres que chez les vieux. Ils ont des taches oblongues claires sur un fond gris-bleu, placées régulièrement sur la ligne du milieu du dos. Celles-ci paraissent encore très-distinctement sur des individus de cinq pouces de long; mais sur ceux qui sont plus longs, elles disparaissent peu à peu, et sur ceux de huit pouces, les lignes transversales commencent déjà à paraître. Pallas présente, dans sa *Zoographie*, deux espèces de ce genre qui ont beaucoup d'affinité avec cette *Agama Aralensis;* savoir: *Lac. muricata,* dont il ne possédait qu'un individu mutilé, et *Lac. sanguinolenta,* qui ne lui était connue que par la description de Güldenstadt. Cependant les signes qu'il annonce ne permettent pas de confondre cette espèce nouvelle avec l'une des deux. Elle fut trouvée à l'est de la mer d'Aral; mais, à ce qu'il paraît, on ne la voit nulle part ailleurs.

11° *Ascalabotes pipiens.* N. *Lacerta pipiens.* Pall. Zoogr. Si le caractère du genre des *gecko* doit être maintenu constant et pur, il convien-

dra d'en écarter toutes les espèces auxquelles il manque les feuillets sous les doigts : nous adoptons donc avec M. Fitzinger et les auteurs de la description du Musée de Vienne, le genre des *Ascalabotes* (les Phyllurus Cuv.), auquel le *stellio phyllurus* de Schneider, et le *gecko stenodactylus* d'Égypte de Hemprichs, appartiennent. La *Lacerta pipiens*, Pall. Zoogr. III, p. 27, s'en rapproche beaucoup aussi, et la description cadre très-bien, à la grandeur près, avec les individus envoyés par M. Eversmann. Mais Pallas n'en avait vu qu'un seul individu de deux pouces et demi de long, plus jeune que les nôtres qui en ont quatre. Les bandes transversales brunes avec des angles s'ouvrant vers le derrière, sont sur la queue exactement telles que Pallas les décrit; mais sur le dos, dont la couleur du fond est grise bleue, elles se présentent sur les individus les plus forts, comme composées de points noirs, serrés, de la grosseur de grains de sable, qui ne se confondent entièrement avec les bandes transversales que sur la racine de la queue. Les cuisses sont traversées de bandes semblables à celles de la

queue. Cette espèce a été trouvée près d'Agatma, sous des pierres.

12° *Scincus pannonicus*. N. *Ablepharus pannonicus*. Fitz. M. Fitzinger, de Vienne, a fourni, relativement à cette petite espèce intéressante de lézards, une description détaillée, qui paraîtra sous peu, et à laquelle je renvoie ici. Cette espèce fut trouvée en abondance dans la terre, et pendant l'hiver, par M. Eversmann, près de Boukhara; elle paraît être répandue au loin, puisque M. Fitzinger a reçu ses individus de Hongrie.

13° *Coluber natrix*. Lin. *La couleuvre à collier, commune*, variété intéressante d'une couleur du dos très-sombre, sans taches noires, mais parsemée d'une grande quantité de points blancs; le blanc au côté inférieur est rougeâtre; les deux taches au cou sont rouge-orange vif, séparées seulement par une ligne étroite et noire. Elle fut trouvée dans les bas-fonds des montagnes Moughodjar.

14° *Coluber dione*. Pall. Lin. Gm. C'est le serpent dont Pallas donne la description dans sa Zoographie, en ces termes : *Corpore griseo canes-*

cente, strigis tribus albidis, interjectisque areis fusco-reticulatis. Il offre plus de variétés que ne le pense cet illustre naturaliste. Les trois raies du dos, blanches, ne paraissent être propres qu'aux individus les plus vieux; sur les plus petits, elles sont à peine visibles à cause d'un grand nombre de dessins réticulaires, noirs, disposés en travers, ou bien elles ne se font apercevoir que sur la partie antérieure du corps. Outre le nombre assez constant des plaques du ventre et de la queue, il me semble qu'une tache brune double, qui se trouve sur la nuque, aux deux côtés de la raie du milieu du dos, est le signe le plus caractéristique de l'espèce; car je trouve ce signe sur chacun de nos six individus, qui d'ailleurs diffèrent beaucoup entre eux en couleurs et en dessins. Pallas en fait mention à l'occasion d'une variété qu'il décrit; il parle aussi d'une raie brune qui passe du nez vers les yeux et les oreilles; mais cette raie se fait remarquer dans plusieurs autres espèces. M. Eversmann n'a pas indiqué le lieu où il a trouvé ce serpent; il est sans doute répandu assez généralement sur toute

la steppe des Kirghiz. Pallas la connaît comme étant venue de Perse.

15° *Coluber Caspius*. Lepech. Lin. Gm. *Col. trabalis*. Pall. Zoogr. Cette espèce est susceptible d'être distinguée en diverses variétés comme la précédente, vu que les taches du dos sont placées les unes à côté des autres, tantôt plus en large et tantôt plus en long. Pour les individus qui sont dans le premier cas, la description de Lepechin (*supra alternatim flavo et fusco-fasciatus*) convient fort bien; cependant ils ne doivent pas être regardés comme appartenant à des variétés du *Col. pethola*. Lin., comme Merrem l'a cru. Pallas a eu devant lui des individus de la seconde espèce (à raies en long), néanmoins il rapporte lui-même le *Col. Caspius* à son *Col. trabalis*. Il est donc à remarquer que les taches du dos, même quand elles sont placées dans le sens de la largeur, le sont toujours séparément, sans former de véritables bandes, et qu'entre ces taches, il y a toujours (même sur des individus sur lesquels le dessin n'est pas distinct) des raies plus claires descendant le long du dos jusqu'à la pointe

de la queue. Le dessin des mâchoires offre un caractère constant : elles sont bordées de blanc, tandis que trois raies foncées se dirigent du menton vers la gorge. Sur la plupart, et particulièrement sur les moins beaux, les plaques inférieures du col ont une tache triangulaire dont l'angle le plus aigu est dirigé vers le devant : plus ces taches sont rares, plus la couleur des raies longitudinales du dos est vive. On ignore le lieu où cette espèce a été trouvée.

17° *Boa tatarica*. N. L'existence de ce serpent, dans ces contrées, est un fait intéressant à connaître ; c'est évidemment un *boa ;* on ne saurait s'y tromper aux plaques de la queue et aux faux ergots.

Les individus les plus grands ont trois pieds et demi, les plus petits un pied et un quart de long ; les plaques écaillées du ventre commencent au-dessous de la gorge ; elles sont étroites, et leur nombre se monte à cent quatre-vingt-quatre ou à cent quatre-vingt-neuf. Le nombre des plaques de la queue (également étroites) est de vingt-huit à trente-deux. La queue est émoussée et n'est

que de la dixième partie de la longueur du corps. La couleur est blanc-sale. Sur le dos, il y a des taches grandes et irrégulières, d'abord opposées, ensuite alternant entre elles, et enfin entrelacées en forme de chaînes qui se confondent toutes entr'elles, et laissent ainsi dans les intervalles sur la nuque, des emplacemens de forme rhomboïdale, ouverts. De chaque côté, on voit une rangée de petites taches noires dont les bords sont effacés. Le ventre est aussi marqueté de plusieurs petites taches. Les individus les plus grands offrent un dessin mat; les jeunes sont plus foncés et ont à chaque côté de la tête une raie étroite qui se perd auprès des yeux. Ce serpent remarquable a été vu assez fréquemment près de la mer d'Aral.

17° *Vipera berus*. Pall. Individu jeune de la vipère européenne, couleur brun-de-cuivre.

18° *Trigonocephalus halys*. *Vipera halys*. Pall. Zoogr. *Colub. Hal.* Pall. It. Lin. Gm. *Vipera aspis*. B. Merr. Cent soixante - quatre à cent soixante-dix plaques sur le ventre, trente-neuf à quarante-deux paires de plaques sur la queue. La

longueur de la queue est un huitième de celle du corps ; il y a neuf plaques de tête ; les écailles ont des tiges et sont en forme de lancettes ; une raie assez large d'un verd-brun, occupe les côtés de la tête ; cette raie commence à l'œil et se termine derrière le coin de la bouche. Le sommet de la tête est plat et couvert d'un œil à l'autre par une bande large foncée, et par deux taches oblongues. Sur la nuque, se trouve un arc assez large dont les extrémités se réunissent dans quelques individus, et forment ainsi un anneau elliptique. Depuis cet arc, des bandes transversales couleur d'olive et blanc-jaunâtre, larges de quatre lignes au plus, alternent sur tout le dos jusqu'à l'extrême pointe de la queue. La plupart ont ces bandes transversales, mais sur quelques individus elles se dirigent en biais, même en alternant quelquefois sur le milieu du dos. Une rangée de taches noires bordées de blanc descend sur chaque côté. Le ventre est jaune-rougeâtre. M. Eversmann, dans sa relation, dit que les bandes transversales sont rouges, couleur qu'ils ont peut-être eue étant vivants ; mais Pallas

ne dit rien de cette circonstance. Aussi quand même cette espèce ne serait pas déjà différente de la *vipera redi* par des signes génériques, il faudrait toujours la reconnaître comme une espèce particulière d'après ce qui en a été dit ci-dessus. On ne l'a rencontrée que dans le désert sablonneux de Bourzouk. Les plus grands individus avaient deux pieds de long.

19° *Bufo variabilis.* Merr.

20° *Rana temporaria.* Lin. Ces deux individus sont des bords de l'Ilek. L'envoi fait par M. Pander contenait environ neuf espèces d'amphibies que M. Fischer n'avait pas encore bien examinées lorsqu'il écrivit sa lettre.

INSECTES[1].

Durant le cours du voyage à Boukhara, on rencontra pendant l'hiver, sur les rivages : *le Lygæus equestris.* Fabr. On retira de l'Ilek avec

[1] Les remarques suivantes sur les insectes envoyés par M. Eversmann m'ont été communiquées par M. le docteur Klug, mon collégue. (*Note de M. Lichtenstein.*)

des poissons, le *Dytiscus circumflexus.* Fabr. et le D. *striatus.* Fab; un *Ixodes* fort ressemblant au *Ricinus*, commun dans la steppe des Kirghiz, et qui tourmente les chameaux; il s'appelle en kirghiz, *kinart*, en tartare, *talpan.* On a trouvé là deux Carabiques, savoir, une *Cymindis* ressemblant à la *C. Lineata.* Quenst. (F. Schonherr. Synon. Insect.), et un *Sphodrus* qui est plus petit que le *S. Leucophthalmus*, et qui en diffère ainsi que des autres espèces décrites. Deux individus d'une *Pimelia*, de la forme de ceux qu'on rencontre en Égypte et au Cap, et qu'on désigne sous le nom de *P. procata* et *dentata*, furent trouvés morts, dans le sable, près d'Agatma.

Pendant notre séjour à Boukhara, jusqu'au 23 mars, il a été recueilli trois espèces de *Porcellio*, une *Scutigera*, qui est une variété de la *Sc. araneoides* (*Julus aran.* Pall.), plusieurs arachnides, surtout du genre des *Lycosa*; parmi elles, celle qui est connue sous le nom de *Tarentule russe*, un *Salticus* fort ressemblant au *S. scenius*; la *Dysdera erythrina* Latr. Walck. etc., etc.

Les Coleoptères appartiennent généralement aux Carabiques ; tels sont un Scarite étroit comme le *Sc. subterraneus*. F., mais aussi grand que le *Sc. gigas*. F. (*Clivina fossor, Sc. arenarius*. F.) ; plusieurs *Harpalus*, le *Chlænius spoliatus* (*Carab. spol.* F. Rossi) et un *Brachinus*, qui diffère à peine du *Br. crepitans*. F. ; un nouveau *Lathrobium ; l'Hydrophilus dentipennis*. Meg. et une espèce semblable à l'*Elytres*, non dentée, ce qui n'est peut-être qu'une variété de sexe ; un grand *Blaps* nouveau. De plus, une nouvelle *Silpha*, la *Nitidula flexuosa*. F., un *Ptinus*, le *Dermestes vulpinus* et deux nouveaux Dermestes, l'un sous le nom de *D. coronatus*, l'autre très-ressemblant au *D. undatus ;* un *Anthrenus*, beaucoup plus grand que *l'A. Pimpinellæ*, auquel il ressemble ; deux sortes *d'Opatrum*, autant *d'Hister*, *d'Aphodius* et de *Cantharis* (*Thelephorus*. Lat.) ; quatre sortes *d'Elater*, parmi elles *E. crucifer*. Rossi ; un *Trogosita*, différent du *Tr. caraboïdes ;* quelques espèces de *Curculio* ct de *Lixus;* une *Saperda* non décrite que l'on trouve aussi en Istrie ; le *Buprestis au-*

rulenta. F.; la *Coccinella Buphthalma*, et l'*Erodius pygmæus*. Fischer.

Parmi les Orthoptères, il a été recueilli pendant ce tems, outre une grande *Blatta* sans ailes, un petit *Acridium* (*Tettix*. Lat.) à dos élevé, et un Nevroptère; un *Hemerobius*, plus petit que *l'Hem. Perla*.

Dans les Hémiptères, le *Cimex ornatus*. F., jaune-pâle avec des taches rouges comme on le trouve en Portugal et à Ténériffe; le *Cimex nigricornis*. L., coloré pâle, comme la plupart de nos individus égyptiens; le *C. Baccarum* L.; et un petit *Cimex* (*Pentatoma* Latr.) ressemblant au *C. strictus*. F. (*vernalis* Wolff). Plus, les *Lygæus equestris*, *Hyoscyami*, et *punctato-guttati*. F.; ces derniers conformes à des individus qui se trouvent dans la collection provenant d'Italie, de Hongrie, de Portugal et d'Egypte.

Parmi les Hymenoptères, on a trouvé outre la *Vespa vulgaris*. L., la *V. gallica* et un petit *Odynerus*; plusieurs Andrènes, dont deux non décrites; une *Megilla* (*Anthophora* Latr.) très-ressemblante à la *M. æstivalis*. Ps.; une nouvelle

Osmia; deux fourmis du genre de la *F. herculeana*, ainsi qu'un *Chrysis* non décrit.

Les Diptères n'ont offert qu'un *Helophilus tristis* (*Eristalis tr.* F.); et parmi les Lepidoptères un lambeau de la *Phalæna purpuraria*. L.

Depuis Boukhara jusqu'au Sir-déria, on a trouvé deux *Porcellio* déjà recueillis à Boukhara; une variété du *Scorpio occitanus* et un *Ixodes* qui diffère du *Ricinus*. Le nombre des Coléoptères qu'on a trouvés est assez considérable. Outre quelques *Carabiques* distingués principalement des espèces *Blaps* et des *Pimelia*, le *Curculio Lixus*, la *Cetonia*, la *Melolontha*, etc., etc. Dans l'envoi se trouvèrent cinq espèces de *Blaps*, seize espèces de *Pimelia* et d'*Akis*, parmi elles la *P. cephalotes*. Pall., la *muricata*. Pall., *Leucographa*. F. P., la *hirta*, l'*anomala*, l'*imbricata* et la *gigantea*. Fisch. *Akis limbata*. F. à peine différente de *l'A. aurita* (*Tenebrio aur.* Pall.); quelques espèces de *Tagenia*, parmi lesquelles la *T. Cœrulescens*. Fisch. et autres Pimilaires sur lesquelles l'*Entomographia ruthenica* contiendra sans doute des renseignemens plus précis; plus, la *Meloë ery-*

throcnema. Pall., et l'*Erodius ferrugineus*. Fisch., le *Scarites interruptus*, Fisch., le *Callisthenes Panderi*, Fisch., qui, malgré son manque d'ailes, pourrait être compté parmi les Calosoma; plus, le *Chlænius spoliatus*, un *Harpalus* singulier, et une *Cymindis*. L'*Hydrophilus piceus*. F., et l'*Ateuchus sacer*. F., ne diffèrent ni en grandeur, ni par d'autres caractères des mêmes insectes égyptiens. Un *Gymnopleurus* distingué du *G. flagellatus*. F., en ce que le fond des points imprimés sur l'élytre n'est pas mat et couturé, est peut-être le *Gymnopleurus serratus*. Fisch.; un nouveau *Lethrus*, autre que le *L. Cephalotes*. F., un *Necrophorus*, que l'on doit aussi distinguer du *N. humator*, ainsi que du *N. germanicus*.

Les *Curculionides* exigeraient une description plus précise qu'on ne peut la donner ici. Le *Curc. salicorniæ*. Ol. qui a sans doute été produit par Fischer sous le nom de *Cionus trinotatus*, a une forme distinguée, mais il ne faut pas le confondre avec les *Cionus*. Parmi les *Cetoines*, deux nouvelles espèces de *C. albella*; parmi les Melo-

lonthes, le *M. tenebrionides*. Pall., et le *M. porulosa*. F., et parmi les Buprestes, le *B. variolaris*. P., et un nouveau Cerambyx, le *C. cerdo* méritent d'être mentionnés.

Il ne s'est trouvé dans l'envoi ni *Orthoptères*, ni *Nevroptères*, ni *Diptères* de ces contrées, et parmi les *Hemiptères* il y avait, outre le *Lygæus equestris*. F., un Cimex nouveau ressemblant au *C. smaragdulus*. F., d'ailleurs indigène en Portugal.

Parmi les *Hyménoptères*, la *formica viatica*. F., une fourmi ressemblant à celle-ci, une *Megilla*, un *Ophion* et un *Sphex* non décrit; et enfin parmi les *Lepidoptères*, la *Pontia Rapæ*. F., un *Procris* qui approche du *Procris globulariæ*, et une *Noctua* (*Ophiusa* Ol.) encore inconnue.

Entre le Sir-déria et les monts Moughodjar, il se trouve peu d'insectes autres que ceux qui viennent d'être indiqués dans la nomenclature précédente, et en général, pas plus de vingt-sept espèces différentes, savoir: le *Chlænius spoliatus*, l'*Ateuchus sacer*, l'*Onthophagus camelus*. F., et une espèce ressemblant au *Copris Nemea*.

Ol. qui a aussi été trouvé en Hongrie; deux *Aphodius* nouveaux, un *Hister quadrinotatus*, et un *Hister* nouveau ressemblant à *l'Hister sinuatus*. F, la *Pimelia Leucographa*. F., un nouveau *Blaps*, quelques *Pedinus* et *Tagenia*; la *Melolontha porulosa*. F., une *Cetonia* ressemblant à la *C. quadripunctata*. F., la *Corynettes rufipes*. F., et une nouvelle *Coccinella* (*bis* 9 *punctata* de la collection du cabinet impérial); l'*Empusa purpurata* (*Mantis*, p. F.), informe; un *Coreus* très-ressemblant au *C. sulcicornis*; l'*Ophion obscurus*. F. un nouvel *Oestrus*, l'*Arctia Hebe*, et une nouvelle *Lycanea*.

Voici les noms des insectes recueillis entre les monts Moughodjar et la frontière de Russie : la *Platysma nigra*, la *Lebia cyathigera* (*Carabus cyath.* Rossi), un nouvel *Harpalus*, et un *Carabus* de la forme du *C. convexus*, l'*Omophron limbatum*, la *Silpha carinata*, l'*Hister cadaverinus*, l'*Elater ephippium*, *discicollis Ht.*, *minutus*, *tessellatus*, et un nouveau qui ressemble à *l'E. æneus*; quelques-unes des Pimelies et des Tentyries trouvées auparavant : l'*Opatrum sabulo-*

sum; le *Dermestes vulpinus*, l'*Onthophagus semicornis*, la *Cetonia aurata*, *hirta* et *stictia*, la variété noire du *Melolontha austriaca*, le *Cryptocephalus hæmorrhoidalis*, la *Clythra longimana*. F., la *Donacia brevicornis* Ahr., le *Necydalis virescens*. F., deux espèces de *Cantharis*, (*Thelephorus* Latr.), le *Dasytes ater*. F., un *Malachius* ressemblant au *M. viridis*. F., la *Lamia Glycyrrhizæ*. F., la *Saperda Cardui*. F., la *Sitaris necydalea* (*Meloë* N. Pall.), la *Mylabris bivulnera* (*Meloë B*. Pall.) 14 *punctata*. Pall., la *Calida* Pall., et le beau *Curculio tetragrammus*. Pall.; on n'a trouvé aucun Orthoptère, et parmi les ordres restans, nous avons recueilli les *Coreus marginatus* et *nugax*. F., le *Reduvius annulatus*. F., le *Tettigonia querula*. Stoll, la *Libellula depressa*. L.; la *Mutilla maura*. F., l'*Andrena pilipes*. F., la *Melecta punctata*. F., l'*Odynerus spinipes*, un *Philanthus* distingué, quelques nouvelles Ichneumonides : la *Tenthredo nigra*. L., une *Limnobia* approchant de la *L. crocata*. L., le *Mulio arcuatus*. F., la *Lycæna Alexis*. O., la *Phalæna dealbata*. F., et le *Crambus rorellus* (*Tinea ror*. L.)

Outre un grand nombre d'insectes analogues à ceux de nos contrées et de l'Allemagne méridionale d'une part, et d'autre part semblables à ceux qui nous ont été envoyés d'Egypte et du Cap de Bonne-Espérance, la Boukharie possède diverses espèces qui lui sont propres, et il n'est pas douteux que sous le rapport entomologique, la nature, dans cette contrée, offre un grand nombre d'objets dignes d'être remarqués avec soin.

FIN DU VOYAGE EN BOUKHARIE.

INDEX
GÉOGRAPHIQUE.

INDEX GÉOGRAPHIQUE.

PERSONNE n'ignore combien est incertaine et variable l'orthographe de la plupart des noms de lieux qu'on rencontre dans les relations de voyages et sur les cartes. Cette incertitude est surtout sensible dans la géographie du vaste continent de l'Asie, où si peu de personnes instruites ont pénétré, et où les dénominations locales portent des traces si évidentes des divers passages des peuples qui tour à tour ont conquis ou bouleversé ce pays.

Une nomenclature exacte de ces diverses dénominations serait donc utile au perfectionnement de l'ethnographie orientale, et même aux progrès de la géographie physique de l'Asie, puisque la plupart de ces noms ont une signification tirée soit de la nature du sol et des eaux, soit du degré de culture et du genre des productions, soit de l'aspect général des lieux.

C'est ce qui nous a déterminé à joindre à la relation du Voyage de M. le baron de Meyendorff un *index géographique,* contenant, autant que possible, la transcription, en caractères arabes, des principaux noms de peuples et de lieux mentionnés dans cette relation. Pour dresser cette liste, nous avons principalement fait usage de renseignemens recueillis à Saint-Péters-

bourg auprès de quelques voyageurs boukhares; de ceux qu'a bien voulu nous communiquer le savant auteur des *Tableaux historiques de l'Asie;* de notes à nous transmises par M. le professeur Senkowski; des tables d'Olough-beg publiées par Greaves; de la Géographie d'Ebn-Haukal, traduite du persan par M. W. Ouseley; et enfin de la Géographie turque de Hadji Khalfah.

Toutefois, nous n'offrons cet index aux amateurs de l'exactitude géographique, que comme un essai propre à indiquer le but que nous nous sommes proposé. Pour compléter un tel travail, il eût fallu, indépendamment des lumières qui nous manquent, pouvoir consulter plusieurs ouvrages rares en Europe, et d'autres qu'il serait plus difficile encore de se procurer même à Boukhara.

Paris, janvier 1826.

P. Amédée JAUBERT.

INDEX
GÉOGRAPHIQUE.

A

Aba-tagh, ابا داغ.

Abi-gherm, آب گرم (*eau* ou *rivière chaude**).

Afghan, اغوان ou افغان (nom de peuple).

Afghanistan, افغانستان ou اغوانستان.

Aghatma, اغاتمه.

Aghtchou, اغچو.

Aghrabad, اغراباد.

Aïbek, آیبک (*crête*).

Aïboughour, آیبوغر (l'*ours rugit*).

Ak-mesdjid, آق مسجید (*mosquée blanche*).

Ak-boura, آق بوره (*nitre blanc*).

Ak ourou, آق بورو (*loup blanc*).

Ak-manghout, آق مانغوت.

Ak-sakal, آق صقال (*barbe blanche*).

Ak-sou, آق صو (*eau ou rivière blanche*).

Ak-souat, آقصوات.

Akto-caraghaï, آقت قراغای (1).

Ala-tagh, آلا داغ (*montagne bigarrée*).

* Les caractères italiques servent à indiquer la signification des mots.

(1) *Caraghaï* signifie en mongol et en turk oriental *pins*, ou *forêt de pins*. (*Note de M. Klaproth.*)

ALTAÏ, آلطاى.

ALTI-CHAKAN, آلتى شاقان

AMOU, آمو. nom moderne de l'Oxus.

AMOU-DÉRIA, آمو دريا (la *mer* ou le *fleuve Amou*).

ANDIDJAN, آنديجان.

ANKOÏ, آنككوى (*village antérieur*), ou peut-être اندخو, ENDKHOU, selon M. le professeur Senkowski.

AOUL, آول, (*village* ou *campement nomade*.)

ARALU-KOULLAR, ارالو قوللر.

ARGHAMAK, ارغامق.

ARSLAN-TAGH, ارسلان داغ (*montagne du lion*).

ARSLAN-KHAN, ارسلان خان.

ATALIK, اتالق. (*chef de tribu*).

ATTOK, آتك.

AYGUR.

B

BACHKIRS, باشقر, باشقورت ou باشغرد (nom de peuple) (2).

BADAKHCHAN, بدخشان.

BAÏRAK, بيراق (*drapeau*).

BALKH بلخ.

BAMIAN, باميان.

BASSAGHA, بصاغا, a la même signification que KOURGHAN, *voyez* ce mot.

BAZARTCHI, ou peut-être BAZARDJIK, بازارجق (*petit marché*).

BATKAK-COUM, باطق قوم (*sable où l'on enfonce*).

BECH-AREK, بش ارق (*cinq canaux*).

BECH-BOULAK, بش بولاق (*cinq sources*).

BECH-OUZAK, بش اوزاق.

BECH-TOMAK, بش طوماق (*cinq gorges*).

BEHRATCHAÏ-KOUDOUK, بهرا چاى قودوق.

BELOUR, بلور (*cristal*).

(2) Ce nom signifie, selon les Bachkirs eux-mêmes, *chef des abeilles*. (*Note de M. Klaproth*).

BELAWLI, بلاغلی (3).

BERDIANKA, nom russe. En tartare DERÉ-TALDY, دره ا. طالدی

BIKALA, بای قلعه ou GHERDAN-DIWANI. کردان دیوانی

BIKEND, بیکند.

BITIPAK, بیتیپاک.

BOGOWODIN.

BOHARIA, بهاریه, ou peut-être بهار خانه (*temple d'idoles*).

BOÏSON ou BAÏSOUN, بایسون, selon M. le professeur Senkowski.

BORZOUK, بورسوق. (*blaireau*).

BOSIOU, بوصیو.

BOSSAGA, *voyez* BASSAGHA.

BOUKHAN ou BOUKAN-DAGHI, بوقان داغی (*montagne du lièvre*).

BOUKHARA, بخارا.

BOURTÉH, بورته.

BOUZ-GHEUNTCH, بوزکنج.

BUKBOULDOUK, au lieu de PIT-BOULDOUK پیت بلدق, selon M. le professeur Senkowski.

C

CACHEMIRE, کشمیر.

CALEÏ-KHOUM, ou plutôt CALEÏ-COUM, قلعهٔ قوم (*château de sable*).

CAMECHLU-BACH, قامشلو باش (*cap des roseaux*).

CARAADIR.

CARAADIR-TAGH.

CARA-AGHATCH, قرا اغاج (*arbre noir, ulmus pumila*).

CARA-ALAMAN, قرا الامان (*troupe noire*).

CARA-AKENTI, قرا اقندی (*courant d'eau noire*).

CARA-BOUTAK, قرا بوداق (*rameau noir*).

CARA-CALPAKS, قرا قلپاق (*bonnets noirs*, nom de peuple).

(3) بلاغ signifie en turk oriental, *pierre à aiguiser*. (*Note de M. Senkowski*).

CARA-CAZAN, قرا قزان (*chaudron noir*).

CARA-COUM, قرا قوم (*sable noir*).

CARAGHATA, قراغاتا.

CARA-GHOUMBET, قرا كنبد (*tour noire*).

CARA-ÏAR, قرا يار (*rivage noir*).

CARACOUTAL, قرا قوتال.

CARA-MANGHOUT, قرا مانغوت.

CARAOUL-TEPÈH, قراول تپه (*colline des gardes*).

CARA-TAGH, قرا داغ (*mont noir*).

CARA-TEGHÏN, قرا تكين (*héros noir*).

CARA-TEPÉLOU, قرا تپهلو (*à collines noires*).

CASSABARDAR, قصباردار.

CATIRTCHI, قترجى (*muletier*).

CAZAN, قزان (*marmitte*).

CARCHI, قرشو (*vis-à-vis*).

CHERSABÈS ou CHEHRI-SEBZ, شهرسبز (*ville verte*).

CHERMED, شرمد.

CHIRABAD, شيراباد (*demeure du lion*).

CHIKAPOUR, شكاپور.

CHOR-KOUDOUK, شور قودوق (*puits d'eau saumâtre*).

CHOTOUR-GHERDAN ou plutôt TCHOKOUR-GHERDAN, چقور كردان (*vallée étroite et sinueuse*).

D

DECHT-ABAD, دشت اباد (*steppe habitée*).

DEÏNAOU ou DJOUY-NEOU, جوى نو selon M. le professeur Senkowski.

DERVAZÈH, دروازه (*porte*).

DIOURT-AOUL, دورت آول (*quatre villages*).

DJABAZ-CARAGHAÏ, جباز قراغاى (4).

DJABOU, جابو.

DJAÏ, جاى.

DJAM, جام selon les Kirghiz, ou يام ïam selon les Boukhares.

(4) Voyez ci-dessus, page 485, note 1ere.

DJANI-CHIR, جان شیر (*cœur de lion*).

DJAN-DÉRIA, جان دریا.

DJANKEND, جان کند.

DJAOUZ, جوز.

DJARDJOU, *voyez* TCHARDJOU.

DJILANLU-TEPÈH, probablement ILANLU-TEPÈH ایلانلو تپه (*colline aux serpens*).

DJISAGH, جیزاغ.

DJOUANIS, جوانس.

DERMAN-BACHI, voyez TERMAN-BACHI.

DJOUGHARA, جوغرا.

DOUAB, دواب (*deux eaux*).

DOUCHEMBÉH, ou plutôt DOUCHENBÉH-BAZAR, دوشنبه بازار (*marché du lundi*).

DOUNGANI, ou peut-être DAMGHANI دامغانی.

DRAOUSE, *voyez* DERVAZÈH.

DZOUNGARIE (5).

E

EÏBA, ایوا (*coing*, sorte de fruit).

EÏMAK, ایمق pour ییق (*troupes auxiliaires*).

ELEUTHS, (nom de peuple).

ENDEN.

EMBA, ییبا ou DJEM جم.

F

FANI ou FAN, فان selon M. le professeur Senkowski.

FARAB, فاراب.

FALGHAR, فالغار.

FEÏZABAD (*lieu d'abondance*).

FERGHANAH, فرغانه.

FOK-MANGHOUT,

G

GHAOUR pour GHIAOUR, کاور (*infidèle*).

GHALTCHAS, غالچه (nom de peuple).

GHARCHOUR, غرشور.

GHARGHAM, غرغام.

GHEDJDOUAN, غجدوان.

GHOULOUM, voyez *Khoulm*.

GHOURRAM ou plutôt KHOURREM, خرم.

(5) En mongol *la main gauche*. (*Note de M. Klaproth*).

Ghoussar, غصار.
Ghoudjoum, غجوم.
Ghoudjoum-Narba.
Gouberlinsk.

H

Hindou-kouch, هندوقوش.
Hirki pour **Kerki**, كركي.
Hezaréh, هزاره.
Herat, هرات.
Hadjihab, pour **Hadji-ab** حاجياب (*eau du pélerin*).
Hissar, حصار (*citadelle*).

I

Iagnaou, peut-être pour **Deïnaou** دينو.
Iakach, pour اغاج (*arbre*).
Iakhchi-tagh, يخشى داغ (*bonne montagne*).
Iarkend, ياركند.
Iassaoul, ياساول (*chef de troupes*).
Ilisagh, ايليصاغ (*pays de la droite*).
Ilek, ايلك (1).
Ily, ايلى.
Ioutch-kanat, اوچ قند (*trois ailes*).
Inak, ou plutôt **Inek** اينك (*vache*).
Ioïtchi, pour **Iaïtchi** يايچى (*archer*).
Iouz-koudouk, يوز قودوق (*cent puits*).
Irghiz, ارغز.
Irtich, ارتيش.
Ischkar.
Isoun, ايسون.
Ispraik.
Iaïk, يايق.
Iakabak ou **Iaka-bagh**, ياقه باغ (*jardin de la rive*) ou يكه باغ (*jardin solitaire*), selon M. le professeur Senkowski.
Ialountouch, ou peut-être

(1) Nom propre d'homme. Voyez l'extrait d'Ibn Fozlan, sur les Khazars, publié par M. Fræhn, page 7; et la notice du manuscrit turk-ouïgour, insérée dans le Journ. Asiat., 31e cahier, p. 47.

ILAN-TACH, ايلان طاش (*rocher au serpent*).

IAR-BACHI, يار باشي (*commencement de la rive*).

IENGHI-KOURGHAN, يكي كورخانه (*nouveau tombeau*).

K

KABOUL, كابل.

KACHGHAR, كشغر.

KALOU, قالو.

KALLOUK, قاللق.

KALMAK, قلمق.

KAGHATAN, كاغتان.

KAOUNDJOUR, قاونجور (nom propre d'homme selon les Boukhares).

KAPKANTACH, ou peut-être CAPLAN-TACH, قپلان طاش (*rocher du tigre*).

KARAADIR, voyez CARAADIR.

KARA-GHOUNBET, voyez CARA-GHOUMBET.

KARAKOUM, voyez CARA-COUM.

KARAADIR-TAGH, voyez CARAADIR-TAGH.

KARA-TEGHIN, voyez CARA-TEGHÏN.

KARNADUR, قرندير.

KARTCHI-GHELDI-KOURGHAN, قرشو كلدي كورخانه (littéralement *tombeau qui se trouve en face*).

KAZAK, قزاق (nom de peuple).

KASTOUT, قستوت.

KATILAS, كتلاس.

KATTA-KOURGHAN, كت كورخانه.

KAWOUL.

KAZAKLI-DJOULAK, قزاقلو چولاق.

KECH, كش.

KERKI, كركي.

KERMINÈH, كرمينه.

KEZARÈH, voyez HEZARÉH.

KHAÏR-ABAD, خير اباد (*demeure du bien*).

KHANKA, خانكاه.

KHAREZM, خوارزم.

KHAZAR, خزر (nom de peuple).

KHEZARIST, خزارست ou HÉZAR-ASP هزار اسپ.

Khiva, خيوه.

Khodjend, خجند.

Khokhan, خوقند.

Khorassan, خراسان.

Khoten, ختن.

Khoulm, خلم.

Kichmich, كشمش.

Kiptchak, قپچاق.

Kir-gheldi, قيركلدى.

Kirghiz, قرغز (nom de peuple)

Kistan, كستان.

Kitaïs, خطاى.

Kizil-coum, قزل قوم (*sable rouge*).

Kizil-ova, قزل اوا (*plaine rouge*).

Kodja-koul, قوجه كول (*grand lac*).

Kodja-taman, قوجه طامان (le *vieux Taman*).

Kotour-tagh, كتور داغ.

Koubleïli-temir, ou plutôt قبلهلى تمير Kibléhli-temir, (*fer aimanté destiné à indiquer le* kibléh, *ou la position de la Mecque*).

Koukertli, كوكرتلو (*lieu sulfureux*).

Kouk-tach, كوك طاش (*pierre bleue*).

Kouk-ternak, كوك طرنق (*ongle bleu*).

Koulab, كلاب (*eau de roses*).

Kouldja, كولجه.

Koulmaghour, كولماغور.

Koul-tchouktam.

Koundouz, قندز (6).

Kourdjouk, كورجك.

Kourghan-beghi, ou plutôt Kourkhaneï-begh, كورخانه بك (*tombeau du begh*).

Kouwan, كوان.

Kouwan-déria, كوان دريا (*rivière de Kouwan*).

Kulli, كلى.

(6) Ce nom s'écrit قهندز et signifie château. Voyez la Géographie d'Ebn-Haukal, pages 236, 268, 269, etc., traduction de M. W. Ouseley.

L

Ladak, لداق.

Lesghiz, لكزي (nom de peuple).

Loubia, لوبيه,

M

Mach, ماش.

Mader, مادر (*mère*).

Mandchous (nom de peuple).

Mangkichlak.

Manghout, مانغوت (nom de peuple).

Marghakhanéh, مرغدخانه.

Matcha, ماهچه (*globe surmonté d'un croissant.*).

Mawri, مرو (7).

Mawroutchak, مروچق (la *petite Merou*).

Mechehed, مشهد (*lieu du témoignage, du martyre*).

Meïmenèh, ميمنه.

Mirgharab, ميرغراب.

Metan ou Mitan, متان.

Miankal, ميانكال.

Ming, منك (nom de peuple).

Moudjewez, مجوز.

Mouhrab, مهراب.

Mougian, موجان.

Moughodjar, مغوجار.

Mouja ou Moujan, موژان (*narcisse*, sorte de fleur).

Mourza, مرزا. abréviation de ميرزاده Mir-zadéh, *fils d'émir*.

Moussart, موس سارت (nom de montagne).

Mourghab, مرغاب.

Moussevil.

N

Nacara-khani, نقره خانى.

Namghan.

Nakhcheb, نخشب.

Noumichkend, نومشكند.

Naïman, نايمان.

(7) La position que M. de Meyendorff assigne à la ville de Mawri, et l'ancienneté des ruines dont il fait mention, portent à penser que notre voyageur veut parler de la célèbre ville de *Merou-Chahidjan*, située au sud de l'Oxus, à-peu-près sous le 37e parallèle. (*Note de M. Jaubert*).

NISSAR, نصار.

NOGAÏS, نغاى. (nom de peuple).

NOR-SAÏSAN.

NOURA-TAGH, نورا داغ ou

NOUR-ATASI, نوراتاسى. selon M. le professeur Senkowski.

O

OCH, اوش.

ODOUN-KOUDOUK, pour KHATOUN-KOUDOUK, خاتون قودوق (*puits de la dame*).

OLOU-TAGH, اولو داغ (*grande montagne*).

OMBERT.

OR, اور.

ORENBOURG.

ORSK.

OSROUCH, OSROUCHNA, } اسرشنه.

OURATOUPA, اوراتبه.

OURDENZEÏ, اوردنزى.

OURAL, اورال.

OURMITAN, اورميتان.

OURGHENDJ, اوركنج.

OURKATCH, اورقاچ.

OURGHOUT, اورغوت.

OUTA-KOURGHAN, اتاكورخانه (*tombeau du père* ou *du saint*).

OUZ, اوز ou غز (nom de peuple).

OUZBEK, اوزبك (nom de peuple).

OUZOUN-BOURTÉH, اوزون بورته.

OXUS, voyez AMOU.

P

PEÏCHAWER, پيشاور.

PENCHEMBÉH-BAZAR, پنشمبه بازار (le *marché du jeudi*).

PENDJAKEND, پنجاكند (les *cinquante villages*).

PETRO-PAVLOSK.

PITAHANÊH, ou plutôt بت خانه BOUT-KHANÉH (*temple d'idoles*).

R

RAMA, راما.

RAMIA, ou RAMIT رميد.

REGAR ou REG-ARA, رکارا.
(*lieu sablonneux*).
RICHTA, رشتة.
ROUÏ, روی.
ROUSTA ou ROUSTEM, رستم.

S

SAÏKAN.
SAMARCANDE, سمرقند.
SAPAK, صپاق.
SARA, سرای ou صاری.
SARATCHIK, سرایچك (*petit palais*).
SAREWCHAN, voyez *Zer-afchân*.
SARI-TCHAGHANAK, صاری چغانه. (Nom d'une sorte d'instrument de musique.)
SARI-BOULAK, صاری بولاق (*source jaune*).
SARI-TOURGHAÏ, صـــــاری طورغای.
SEDJISTAN, سجستان.
SEMI-PALATYNSK.
SARI-DJOUÏ, صاری جوی (la *rivière jaune*).
SERAGHS, سرخس.
SERBAGH, سرباغ.
SER-TCHECHMÈH, سر چشمه (*source*).
SIAWOUDIN, pour ZIA-UDDÏN ضیا الدین (*splendeur de la religion*).
SIHOUN, سیحون. voyez SIR-DÉRIA.
SIKNAN.
SIAH-POUCH, سیاه پوش (*vêtu de noir*).
SIR-DÉRIA, سیر دریا, ou SIHOUN (le *fleuve Sir* ou le *Iaxartes*).
SIR, voyez *Sir-déria*.
SIRKANATJI, سرقنتجی.
SOGDIANE, سغد.
SOUÏOUK-SOU, صووق صو (*eau* ou *rivière froide*).
SOUNDOUK, صندوق (*coffre*).
SOUSAK, سوسق (sorte de vase en bois dont se servent presque tous les peuples tartares).

Sousiz-cara, صوسز قرا (*noir sans eau*).

T

Tachkend, طاشكند (*village* ou *ville pierreuse*).
Tachkitchou, طاش كچى (*rocher de la chèvre*).
Tadj, تاج (*couronne*).
Tadjiks, تاجك (nom de peuple).
Takht-suleïman, تخت سليمان (*trône de Salomon*).
Talkh, تلخ (*amer* ou *salé*).
Tamdy-ïaman, تامدى يامان.
Taraz et Talaz, طراز.
Tar-baghataï (8).
Tchalak, چلك (*seau pour puiser de l'eau*).
Tcharactchi, چراقچى (*avant-garde*).
Tcharchembéh, چارشنبه (*mercredi*).
Tchardjou, چارجو.
Tchavas-wali, ou Chehbaz-vely, شهباز ولى.
Tcheharbekr, چهاربكر.
Tcharkoucha, چارقوشه.
Tchehlminar, چهل منار (*quarante colonnes*).
Tcherkes, چركس (*Circassiens*, nom de peuple).
Tchitrar, چترار (*tentes*).
Tchokmazar, چوق مزار (*beaucoup de tombeaux*).
Tchoutchak, ou peut-être Tchodjouk, جوجق.
Temir, دمير ou تمير (*fer*).
Terek, ترك (9).
Terendjebïn, ترنجبين (substance sucrée qu'on recueille sur les feuilles de certains arbres).
Terman-bachi, ترمن باشى (*sommet du moulin*).
Termed ou Termez, ترمد ou ترمذ.

(8) Ce mot signifie en mongol *lieu où l'on trouve des marmottes*. (*Note de M. Klaproth*).

(9) C'est aussi le nom d'un fleuve très-connu dans l'isthme caucasien.

TIKAN, ou peut-être دکن DIKAN (épine).
TEKÉ-TOURMAZ, تکه طورماز (littéralement *le bouc ne reste pas*).
TERMENBÈS, voyez TERMANBACHI.
TJAGHATAÏ, جغاتاى.
TOBOL, طبل.
TOGHAÏ, طوغاى (10).
TONGHOUZ-KHANÉH, طوکز خانه (*gabion*, terme d'art militaire).
TOUBAN, طوبان.
TOUMEN, تومان (*dix mille*).
TOUPALAK-TAGH, طوپالق داغ (*montagne ronde*).
TOURGHAÏ, طورغاى.
TOUZAK, توزق.
TROÏTSK.
TURKESTAN, ترکستان.

U

UKARZOUM.
URF.

V

VASILKARA.
VERKO-OURALSK.

W

WAFKEND, وافکند.
WAFKEND-DÉRIA, وافکند دریا (la *rivière de Wafkend*).

Z

ZAGHAR, زغر (*chien de chasse*).
ZAMIN, زامین.
ZARMITAN, زرمتان.
ZENDANI, زندان (*prison*).
ZER-AFCHAN, زر افشان (*qui répand de l'or*).
ZIA-WOUDÏN, voyez SIAWOUDIN.
ZINGARI, (nom de peuple).
ZOUHRAB, زهرآب.
ZOUR-AB, زور آب.

(10) Ce mot signifie en mongol et dans plusieurs dialectes tartares : *coude formé par une rivière*. (*Note de M. Klaproth*).

On a cru devoir ajouter sur la carte du khanat de Boukhara, les villes d'Otrar, de Tounkat et d'Ouratoupa, situées snr les bords du Sir, ainsi qu'un itinéraire entre Khodjend et Tounkat; indications qui ne se trouvaient pas sur le manuscrit de l'auteur.

(*Note communiquée par M. de Meyendorff.*)

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

Avertissement de l'Éditeur. Pages v

Préface de l'Auteur. vij

LIVRE PRMIER.

Chap. Ier. Préparatifs du voyage. — Départ. — Dangers de la route. — Itinéraire. 1

Chap. II. Aspect de la steppe. — Aoul kirghiz. — Jonction de l'ambassade avec le sultan Harounghazi. — Chasse du saïga. 11

Chap. III. Aspect du pays. — Tombeau kirghiz. — Preuves de la diminution de la mer d'Aral. — Embouchure du Sir. 24

Chap. IV. Mœurs et usages des Kirghiz. — Election des chefs. — Leurs dissentions. — Exemples de cruauté. — Politique sévère des Chinois à l'égard des Kirghiz. 45

Chap. V. Passage du Sir. — Ponts de roseaux. — Chasse au sanglier. — Ruines. — Dessèchement du Djan-déria. — Route frayée. — Kizil-coum. — Brigandages. 55

Chap. VI. Mines d'or. — Aghatma. — Beau pays. — Accueil des habitans. — Prisonniers russes. — Entrevue avec le Couch-beghi. — Entrée solennelle à Boukhara. 71

LIVRE II.

Notice sur les khanats voisins de la Boukharie.

Chap. Ier. Race dominante dans l'Asie centrale. 88

Chap. II. Asie centrale. — Division. — Aspect. — Montagnes. — Fleuves et rivières. — Mer d'Aral. — Marais. — Climat. 92

Chap. III. Khanat de Khiva. — Itinéraire de Saratchik à Khiva. — Khanat de Khôkhan. — Kirghiz sauvages. — Monts Ala-tagh. 108

Chap. IV. Kachghar. 121

Chap. V. Khanats de Hissar, Koulab, Ramid et Badakhchan. — Les Ghaltchas — Or tiré de la rivière de Derwazéh. — Les Siah-pouch. — Khanat

de Chersabès. — Itinéraire de Balkh à Kaboul, et de Boukhara à Hérat. 130

LIVRE III.

CHAP. Ier. Frontières de la Boukharie. — Aspect du pays. — Rivières. — Climat. — Villages. — Villes. 146

CHAP. II. Notice historique sur Boukhara. — Maisons. — Rues. — Population. — Palais. — Mosquées. — Médressés. — Caravanseraïs. — Boutiques. — Marchés. — Bains. — Décadence de Boukhara. 164

CHAP. III. Habitans de la Boukharie. — Ouzbeks. — Tadjiks. — Turcomans. — Arabes. — Kalmouks. — Kirghiz. — Cara-calpaks. — Afghans. — Lesghiz. Juifs. — Bohémiens. — Esclaves Russes et Persans. 189

CHAP. IV. Agriculture. — Bois. — Châsse. — Pêche. — Bétail. — Minéraux. 198

CHAP. V. Commerce intérieur. — Monnaies. — Poids. — Mesures. — Fabriques. — Métiers. — Arts. 211

CHAP. VI. Commerce extérieur. — Esprit mercantile des Boukhares. — Notions historiques sur le commerce de la Boukharie avec la Russie. — État de ce commerce. — Commerce des Boukhares avec Kachghar, le Cachemire, l'Afghanistan, l'Inde, la Perse, le Khôkhan et Tachkend. 227

CHAP. VII. Gouvernement. — Caractère du despotisme en Boukharie. — La Cour. — Le Clergé. — Hiérarchie administrative et judiciaire. — Divisions administratives. — Organisation de la force armée. — Relations extérieures. 253

CHAP. VIII. Mœurs et usages. — Influence de l'Islamisme. — Fréquentation forcée des mosquées. — Superstition. — Ivrognerie. — Vices. — Esclaves russes. — Représailles à exercer. — Politesse et cérémonies. — Habillement. — Curiosité des femmes boukhares. — Civilisation. — État des lumières. — Langues usitées en Boukharie. — Médressés. — Sollicitude du khan pour ces écoles. — Possibilité d'introduire la civilisation européenne. — Vœu de l'auteur. 278

CONCLUSION. 304

DESCRIPTION des monnaies boukhares, par M. Joseph-Julien Senkowski, professeur ordinaire de langues orientales à l'université de St.-Péterbourg. 309

DESCRIPTION d'un médaillon rapporté de Boukharie par M. le colonel baron Georges de Meyendorff; par M. Kohler, conseiller d'état de S. M. l'Empereur de toutes les Russies, etc., etc. 321

NOTICE sur la route commerciale de Sémi-Palatynsk à Cachemire, par les villes d'Eïléh, d'Aksou, de

Iarkend et de Tibet; par M. le professeur J. Senkowski. 329

HISTOIRE NATURELLE DE LA BOUKHARIE.

GÉOLOGIE. — Description du pays compris entre Orenbourg et Boukhara, traduite de l'allemand de M. Pander, naturaliste attaché à l'expédition. 349

BOTANIQUE. 372

ZOOLOGIE. 381

INDEX GÉOGRAPHIQUE. 481

FIN.

ERRATA.

MALGRÉ tous les soins qui ont été apportés à l'impression de cet ouvrage, la multiplicité des noms étrangers qui s'y trouvent, a occasioné diverses fautes typographiques pour lesquelles on réclame l'indulgence du lecteur.

Page 3, ligne 20, au lieu de *Troïtski*, lisez *Troïtsk*.

Page 8, lignes 14 et 15; page 13, lignes 3 et 21; page 351, ligne 11, au lieu de *Bourté*, lisez *Bourtéh*.

Page 9, ligne 5; page 28, ligne 4 et ailleurs, au lieu de *Khodja*, lisez *Kodja* (1).

Page 9, ligne 15, au lieu de *Kamechlu*, lisez *Camechlu*.

Page 9, ligne 20, au lieu de *rivière Kouvan*, lisez *rivière Kouwan*.

Page 13, ligne 1, au lieu de *Djilandu-tepeh*, lisez *Djilanlu-tepeh*.

Page 31, lignes 15 et 16, au lieu de *près de quinze verstes, il se compose*, lisez *près de quinze verstes; il se compose, etc*.

Page 36, ligne 22, *Sari-tchaghanak ou baie jaune*, ajoutez en note: *C'est aussi le nom d'un instrument de musique*.

Page 38, ligne 4; page 42, ligne 6 et ailleurs, au lieu de *Kokan*, lisez *Khokhan*.

Page 53, ligne 2, au lieu de *Kasak*, lisez *Kazak*.

Page 59, ligne 9, au lieu de *de Sarewchan*, lisez *du Zer-afchân*.

---

(1) Cette dernière orthographe du mot قوجه paraît préférable à celle qui a été suivie dans le courant de l'ouvrage, pages 9, 28, 29, etc. Quant à la signification que M. de Meyendorff attribue, page 28, aux mots *Kodja-koul*, nous ne croyons pas pouvoir l'adopter, 1° parce que l'absence du pronom possessif de la troisième personne est contraire à l'une des règles les plus constantes de la grammaire turque; 2° parce que ce mot, dans l'usage habituel des Kirghiz, signifie presque toujours *grand, considérable, etc*. (*Note de M. Jaubert*.)

Page 67, ligne 28, au lieu de *telles sont le créatures*, lisez *telles sont les créatures*.

Page 68, lignes 23 et 24, au lieu de *plusieurs familles kirghiz*, lisez *plusieurs familles kirghizes*.

Page 93, ligne 4; page 163, ligne 9; page 228, ligne 26, au lieu de *Ferghana*, lisez *Ferghanah*.

Page 95, ligne 7; page 104, ligne 13, au lieu de *Kharaghoumbet* et *Karaghoumbet*, lisez *Cara-ghoumbet*.

Page 95, ligne 24, au lieu de *Arghamat*, lisez *Arghamak*.

Page 96, ligne 1, au lieu de *Tousak*, lisez *Touzak*.

Page 96, ligne 17, au lieu de *Vâssil-cara*, lisez *Vasilkara*.

Page 96, ligne 26, lisez *Koultchouk* ou *Koul-tchouktam*.

Page 98, ligne 24; page 130, ligne 4 et ailleurs, au lieu de *Caboul*, lisez *Kaboul*.

Page 102, ligne 8; page 202, ligne 13, au lieu de *Kodjend*, lisez *Khodjend*.

Page 103, ligne 21, au lieu de *Tonghouz-khan*, lisez *Tongouz-khanéh*.

Page 114, ligne 2, au lieu de *Pétropavlosvk*, lisez *Petro-pavlosk*.

Page 122, ligne 10; page 123, ligne 11 et ailleurs, *Semipalatinsk*, on écrit aussi *Sémi-polatinsk* et *Sémi-palatynsk*.

Page 128, ligne 20, au lieu de *Kalataï*, lisez *Galaï da*.

Page 129, ligne 16, au lieu de *Dounganu-tatars*, lisez *Doungani-tatars*.

Page 130, ligne 1 et ailleurs, *Ramid*, on écrit aussi *Ramia* ou *Ramit*.

Page 130, ligne 2 et ailleurs, au lieu de *Derwazéh*, lisez *Dervazéh*

Page 132, ligne 21, au lieu de *Ignaou*, lisez *Iagnaou*.

Page 134, ligne 16; page 285, ligne 19, au lieu de *Tchétrar*, lisez *Tchitrar*.

Page 138, ligne 12, au lieu de *Carakoutal*, lisez *Caracoutal*.

Page 138, ligne 25; page 139, ligne 8, au lieu de *Agrabad*, lisez *Aghrabad*.

Page 140, ligne 8, au lieu de *Choutour Gherdan*, lisez *Tchokour-Gherdan*.

Page 143, ligne 21, 23 et ailleurs, au lieu de *Meïmanéh*, lisez *Meïmenéh*.

Page 144, ligne 14, au lieu de *de*, lisez *du*.

Page 156, ligne 12, au lieu de *Kamitan*, lisez *Ramitan*.

Page 159, ligne 24; page 491, ligne 4, au lieu de *Kartchigali-kourghan*, lisez *Karchi-Gheldi-kourghan*.

Page 160, ligne 18, au lieu de *Ghazgham*, lisez *Ghargham*.

Page 161, ligne 10, au lieu de *Ieni-Kourghan*, lisez *Ienghi-kourghan*.

Page 161, ligne 15, au lieu de *Falgar*, lisez *Falghar*.

Page 161, ligne 17, au lieu de *Ourgout*, lisez *Ourghout*.

Page 165, ligne 8, au lieu de *Nagarakhani*, lisez *Nacara-khani*.

Page 165, ligne 9, au lieu de *Ghedjdowan*, lisez *Ghedjdouan*.

Page 169, ligne 4, au lieu de *à celui d'un autre*, lisez *à celui d'une autre*.

Page 173, ligne 4; page 176, ligne 25 et ailleurs, au lieu de *Kôkhan*, lisez *Khokhan*.

Page 176, ligne 18; page 249, ligne 23, au lieu de *Chikarpour*, lisez *Chikapour*.

Page 185, ligne 8, au lieu de *femmes kirghiz*, lisez *femmes kirghizes*.

Page 187, ligne 25, au lieu de *Vafkend*, lisez *Wafkend*.

Page 189, ligne 19; page 190, lignes 1 et 5, au lieu de *Mangout*, lisez *Manghout*.

Page 210, ligne 3, au lieu de *dans de la Zer-afchân*, lisez *dans celui du Zer-afchân*.

Page 224, lignes 6 et 7, au lieu de *mais il est et encore*, lisez *mais il est encore*.

Page 227, ligne 5; page 228, ligne 25 et ailleurs, au lieu de *Cachgar*, lisez *Kachghar*.

Page 227, ligne 14 et ailleurs, au lieu de *Mawerennahar*, lisez *Mawarennahar*.

Page 237, ligne 16, au lieu de *qu'ils l'avaient entièrement abandonnée*, lisez *qu'ils l'avaient entièrement abandonné*.

Page 252, ligne 10, au lieu de *Meimana*, lisez *Meïmeneh*.

Page 256, ligne 2, au lieu de *d'Iisagh*, lisez *d'Ilisagh*.

Page 261, ligne 24, au lieu de *Baghowoudin*, lisez *Bogowodin*.

Page 270, ligne 9, au lieu de *Ioïchi*, lisez *Ioïtchi*.

Page 271, ligne 6, au lieu de *Djizang*, lisez *Djisagh*.

Page 273, ligne 15, au lieu de *sans magasin*, lisez *sans magasins*.

Page 283, ligne 26, au lieu de *Boukares*, lisez *Boukhares*.

Page 300, ligne 19; au lieu de *il ressemble beaucoup à celui que portent*, lisez *il ressemble beaucoup à celui que parlent.*

Page 305, ligne 3, au lieu de *les rapprochant*, lisez *se rapprochant.*

Page 333, ligne 7; page 339, ligne 12, au lieu de *Cazaks*, lisez *Kazaks.*

Page 336, chiffre de la pagination, au lieu de 346, lisez 336.

Page 356, ligne 17, au lieu de *Bourzouk*, lisez *Borzouk.*

Page 356, ligne 18, au lieu de *Kawoundjour*, lisez *Kaoundjour.*

Page 357, ligne 18, au lieu de *Aïgour*, lisez *Aygur.*

---

du Méridien de Paris.

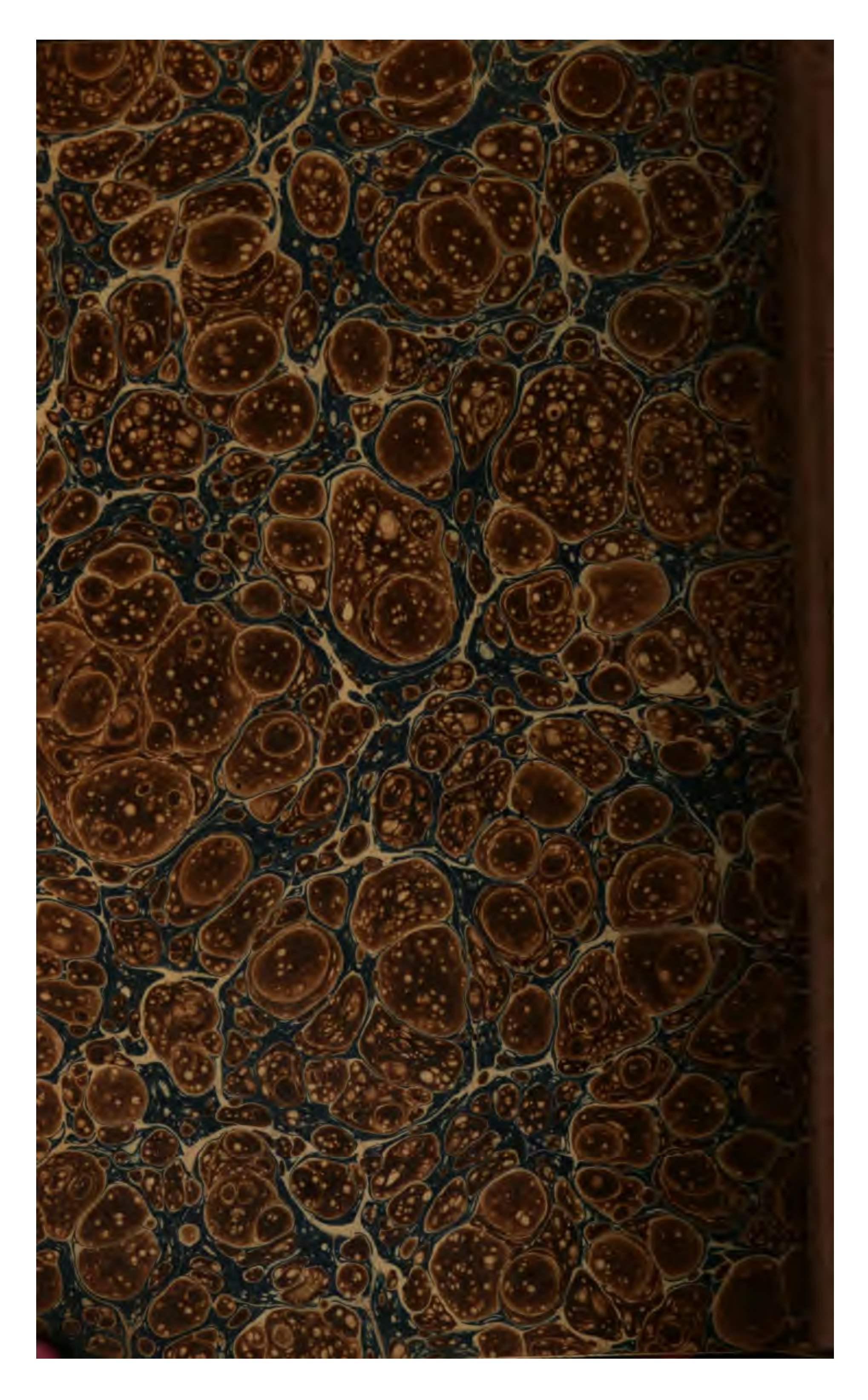
61 62 63 70 71 72

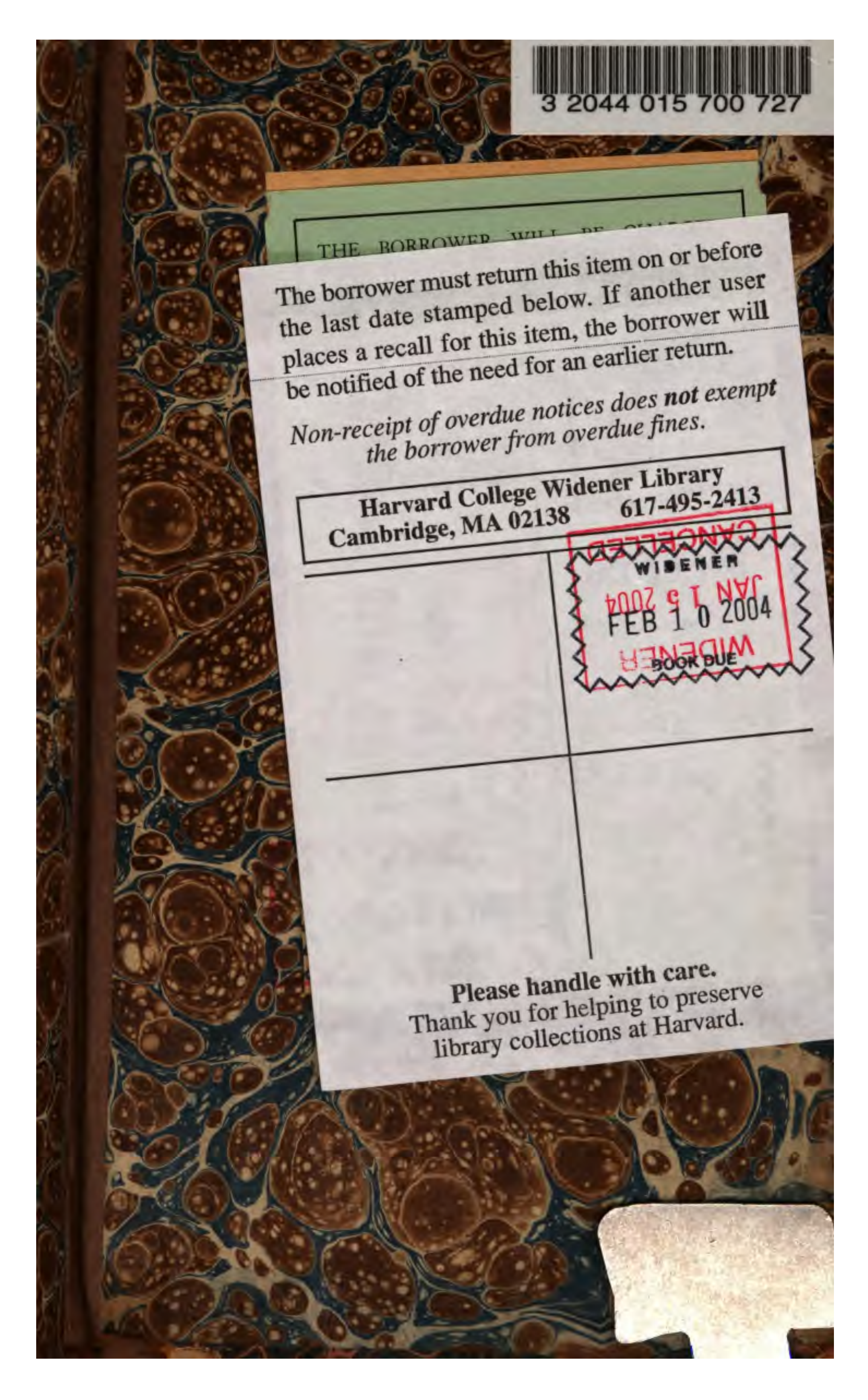
P. et M. Bukboul
P. Tam
M. Sou-... Cara
P. Amandagh
P. Kandjdi
P. Tonghouzak
P. Cara aghatch
P. Badakarak
P. Mana
Namanghan
Khokhan
Andjan
Akhour
Och ou Takht Soleiman
Marghilan
Mt. Orta-tagh
P. Kazar Koudouk
P. Asorvour
P. Aghalma
P. Bourskoul
P. Bach-Aghalma
K E
Kachghar
Dawan
P. Cara toum
P. Odoun-Koud
Hissar
Djonghel
Talipaian
Wardandji
Zarmitan
P. Itchberli
Zendani
Ghedjdouwan
Khaïrabad
Tchachenbeh
Wafkend
Mallane
Bazarteha
BOUKHARA
Bogowoudin
Cheher Islam
Kourak
Caraoul
Karateghin
Carakoul
Abigherm
I. Carakoul
Meïmaneh
Afric
Ioïtchi
Farab
Narouzem
Tchardjou
Khodjha Djabi
K H A N A T
Fl.
Pays Montagneux
Dernaneh
Taghaléréh
Anderab
Houndin
Walfouan
Kolab
Tchaïab
Tali Khan
Badakhchan ou Feïzabad
Chah-djehan

41 40 39 38 37

61 62 68 69

...mée par Sampier




3 2044 015 700 727
THE BORROWER WILL BE
The borrower must return this item on or before the last date stamped below. If another user places a recall for this item, the borrower will be notified of the need for an earlier return.
Non-receipt of overdue notices does not exempt the borrower from overdue fines.
Harvard College Widener Library
Cambridge, MA 02138 617-495-2413
CANCELLED
WIDENER
JAN 1 5 2004
FEB 1 0 2004
WIDENER
BOOK DUE
Please handle with care.
Thank you for helping to preserve library collections at Harvard.